



**Marion Brun**, écologue

**Lucinda Groueff**, urbaniste vidéaste

**Marie Mangold**, sociologue

**Hortense Soichet**, photographe

# Composer avec le vivant

Pratiques du jardin  
dans le pavillonnaire périurbain





### **Marion Brun**

Écologue,  
École nationale  
supérieure  
de paysage  
- Larep



### **Lucinda Groueff**

Urbaniste vidéaste,  
École nationale  
supérieure  
de paysage  
- Larep



### **Marie Mangold**

Sociologue,  
École nationale  
supérieure  
d'architecture  
de Strasbourg  
- AMUP



### **Hortense Soichet**

Photographe  
indépendante,  
Université Paris 8,  
TEAMeD (AIAC)  
et Université  
Gustave Eiffel,  
Lab'Urba

## **les chantiers LEROY MERLIN Source**

#### **Direction de la publication :**

Claire Letertre,  
cheffe de projet Recherche,  
responsable de LEROY MERLIN Source

#### **Coordination scientifique et éditoriale :**

Denis Bernadet,  
animateur scientifique,  
LEROY MERLIN Source

#### **Coordination pour le Puca :**

Sophie Carré,  
Chargée de projet Puca, DGALN,  
Ministère de la transition écologique

#### **Coordination graphique - maquette :**

Emmanuel Besson

#### **Correction - relecture :**

Béatrice Balmelle

Ce rapport utilise une écriture inclusive  
promouvant l'égalité entre les sexes.

#### **Photographies :**

(sauf indication contraire)

Hortense Soichet

Mai 2026

### **Une recherche multisupport**

Cette recherche a fait l'objet de la production de cinq films photographiques, comprenant des extraits sonores d'entretiens avec des habitants. Ils sont évoqués au fil de ce rapport, et disponibles en ligne.

L'image et les propos d'habitants ont une place privilégiée dans ce rapport. Certains passages sont traités soit par la **photographie** 📷, soit par des propos de **personnes enquêtées** 💬, soit par l'association des deux. Ils sont repérés au fil du rapport par les deux pictogrammes ci-dessus.

<b>Introduction</b> .....	<b>5</b>
<b>Méthodologie</b> .....	<b>9</b>
Un périurbain désiré : un choix résidentiel conciliant proximité de la ville et confort de la « maison-jardin » .....	20
<b>Un jardin accueillant, ressourçant : à l'interface entre espace domestique et espace écologique</b> .....	<b>39</b>
Des jardins structurés dans l'espace et dans le temps .....	40
Typologie de jardinier·ères et de jardins .....	67
Recevoir, se détendre, profiter : des pratiques qui convoquent un rapport sensible au jardin .....	77
Le jardin pièce à vivre. Figure du jardin des enfants/salon .....	86
Les jardins : des habitats écologiques ? Figure du jardin écologique .....	91
Contempler (depuis) son jardin .....	97
Conclusion de la première partie. Le jardin périurbain, reflet de logiques paysagères .....	114
<b>« Savoirs-jardiniers », quelles constructions ? Circulation de références et d'expériences au jardin</b> .....	<b>117</b>
Des références de jardin entre ruralité et urbanité .....	119
De la transmission biographique à l'expérimentation concrète du jardinage .....	134
Gestion des flux et des cycles : la prise en compte du changement climatique .....	144
Une vision écosystémique en questionnement .....	161
Conclusion de la deuxième partie. Le jardin, fruit de l'hybridation entre modèles, normes et expérimentations .....	172
<b>Le jardinage dans sa dimension relationnelle : gestes et compromis avec le vivant humain et non humain</b> .....	<b>175</b>
Le jardinage et les plantes au cœur des relations sociales de proximité .....	177
Une pelouse « propre » au prix d'une lutte avec le vivant .....	190
Les relations au vivant animal, entre soin et compromis .....	203
Conclusion de la troisième partie. Le jardin dans son potentiel de reconnexion avec le vivant .....	218
<b>Conclusion</b> <b>Le jardin comme lieu privilégié d'attachement sensible au vivant</b> .....	<b>221</b>

## ANNEXES

Bibliographie .....	228
Récapitulatif des enquêtés .....	232
Liste des espèces observées dans les jardins ayant bénéficié d'un relevé botanique .....	234
Schémas et spatialisation des jardins étudiés .....	239
Remerciements .....	246



## Introduction

# Interroger le rapport au « vivant » par les pratiques de jardinage et d'entretien des espaces extérieurs

---



« Je serai bientôt libre de consacrer tout mon temps à cultiver mon jardin. Dédiant au solstice d'hiver l'onglée des petits matins et l'arrosoir aux soirs de juin, vouée aux joies et aux peines de toute saison, je n'aurai d'autre bonheur qu'à chaque printemps le léger brouillard vert du feuillage renaissant »

Colette Pétonnet, cité par Paquot, 2013

■ Espace par excellence de nature cultivée à des fins récréatives, éden de l'habitant·e intégré au chez-soi de l'espace domestique, le jardin, dans sa dynamique sociospatiale, constitue un objet de recherche depuis longtemps investi : que ce soit par l'étude des jardins remarquables, historiques, par celle des jardins ouvriers et familiaux, ou à la fin du XX<sup>e</sup> siècle celle des jardins « ordinaires » (Dubost, 1997), des jardins potagers (Weber, 1998). Les pratiques et représentations des espaces extérieurs attenants aux maisons pavillonnaires ont d'ailleurs été explorées dès les années 1960 par l'équipe d'Henri Raymond et ses collaborateurs (2001 [1966]). Ces travaux témoignent de l'importance de la culture potagère dans les jardins des lotissements pavillonnaires dans les années 1970-1990, mais également de la distinction symbolique entre le jardin « de devant » (espace de représentation sociale) et celui « de derrière » (espace privé et vécu), se traduisant par des pratiques, des aménagements et des plantations spécifiques. Dans un contexte de prise en compte croissante des enjeux environnementaux, il s'agit ici de questionner l'évolution des pratiques de jardinage et de l'entretien des espaces extérieurs plus globalement, tant du point de vue individuel (évolution des modes de vie, des représentations de la nature *via* la sensibilisation aux enjeux de biodiversité) que du point de vue collectif (contraintes et réglementations environnementales accrues, normes de voisinage).

■ Les travaux sur la « nature en ville » sont nombreux depuis les années 2010 (Barles & Blanc, 2016 ; Hajek *et al.*, 2015 ; Mathis & Pepy, 2017), et récemment les friches urbaines font l'objet d'une attention particulière car elles ont longtemps été reléguées au rang de reliquat de la ville (Muratet *et al.*, 2008 ; Brun & Di Pietro, 2021). En revanche, peu de travaux ont ciblé des zones périurbaines éloignées de l'agglomération, sous influence métropolitaine, et des espaces verts entretenus quotidiennement par les habitant·es. Les jardins privés sont pourtant le résultat d'associations originales, inédites, d'espèces végétales

spontanées comme cultivées et ornementales fortement liées aux usages du jardin, mais également aux valeurs associées au vivant. Le tout crée une hétérogénéité favorisant un nombre important d'espèces (Marco & Montès, 2025). Les jardins privés peuvent donc constituer un fort potentiel pour le maintien de la biodiversité en milieu urbain et périurbain (Smith *et al.*, 2006). Une revue de littérature de Delahay (2023) montre en effet le rôle central des jardins dans le développement d'attitudes positives à l'égard de la conservation de la nature, mais également en tant que source de biodiversité. La présence d'espèces végétales spontanées et la tonte plus rare des pelouses favorisent par exemple la richesse et l'abondance des abeilles et bourdons. De fait, ces relations fonctionnelles entre faune et végétation sont fortement liées aux pratiques de gestion à l'œuvre dans les jardins (Marco & Montès, 2025) : d'une part, les pratiques de gestion des jardins qui privilégient la formalité et la « propreté » conduisent à des réductions de la diversité végétale et de la richesse des espèces, d'autre part, les propriétaires de jardin qui ont une tolérance plus grande envers les espèces spontanées peuvent avoir une richesse floristique plus importante dans leur jardin (Smith *et al.*, 2006). Enfin, l'évolution globale des pratiques peut permettre d'améliorer la biodiversité (Delahay *et al.*, 2023). Prenant appui notamment sur les travaux de Pauline Frileux (2013) et Mathilde Riboulot-Chetrit (2016) qui ont proposé une analyse du rapport entre les habitant·es et le vivant rencontré dans leur jardin, nous avons cherché à affiner le profil des jardinier·ères de l'habitat pavillonnaire à partir de leur degré d'investissement dans le jardin et dans la prise de soin du vivant. Nous avons aussi interrogé les conditions de cohabitation entre humain, végétal et animal au sein de ces espaces complexes car soumis aux normes sociales de voisinage, tout en donnant à voir l'expression individuelle d'un rapport à la nature vécu au quotidien.

■ Notre étude, alliant des méthodes de recherche en sciences sociales, des méthodes visuelles et des méthodes issues de l'écologie (explicitées en méthodologie), s'appuie sur l'hypothèse d'une tension entre artificialisation des terrains (minéralisation des sols et des clôtures, installation de piscines enterrées), engendrant une perte de biodiversité et, dans une dynamique inverse, un réinvestissement des pratiques de jardinage et du rapport à la fois au vivant, à l'autoproduction, et à la dimension pédagogique du jardin. Nous avons ainsi cherché à questionner la diversité des pratiques de jardinage et d'entretien des espaces extérieurs, comme leurs évolutions récentes : de quelles manières ces pratiques sont-elles nourries par des représentations du vivant et par le contexte climatique, social et politique actuel ? Concrètement, face à la mise en œuvre de programme « zéro phyto », à la loi Labbé interdisant l'usage de pesticides depuis 2019 dans les jardins privés, ou aux pratiques d'ensauvagement des espaces verts par les communes, quelles sont les pratiques d'usages de pesticides, de tonte de jardin et de choix d'essences dans les parcelles individuelles ? En quoi le jardin, considéré comme « cinquième pièce de la maison », investi par des fonctions sociales et conviviales (vérandas, grandes terrasses, piscines ; Hamon, Rougé & Soichet, 2022) vient-il concurrencer un espace de développement de la biodiversité ?

■ La typologie spatiale retenue pour répondre à ces premiers questionnements est celle d'un périurbain récemment développé à la marge des agglomérations urbaines, soumis à une attraction métropolitaine croissante. Ces espaces périurbains, composés de centres de villages autour desquels se sont bâties différentes tranches de lotissement, présentent un intérêt spécifique de par leur inscription persistante dans des activités agricoles structurantes. Ces caractéristiques d'urbanisation récente au sein de territoires encore identifiés comme ruraux, à proximité de métropoles, dessinent un terrain d'étude particulier.

■ La pluralité des contextes et des mutations qui traversent les espaces périurbains nécessite de les distinguer *a minima* (Desponds et Fonticelli 2021). Comme le souligne l'urbaniste Jean-Marc Offner dans son rapport rédigé pour le groupe de réflexion Terra Nova (Offner, 2025), le périurbain a connu une croissance démographique au cours des quatre dernières décennies plus importante que celle des villes-centres, banlieues et espaces ruraux (+ 63 % entre 1968 et 2011). Il est le territoire qui répond le mieux aux aspirations résidentielles : le besoin d'espace, l'accès à la propriété, « une mobilité autonome, la proximité de la nature, une sociabilité maîtrisée et des services urbains de la grande ville accessibles ». Il s'agit donc d'une typologie spatiale complexe, d'abord parce qu'elle ne se résume pas « aux lotissements pavillonnaires, aux ronds-points et aux hypermarchés. On y croise des vaches aux prês ; des camions entrant et sortant de leur plateforme logistique ; des commerces dans d'anciennes stations-service ; des parcs à thème ; des jardins partagés ; des sentiers de randonnée ; des zones d'activité en transformation » (Offner, 2025, p.4). Une diversité d'espaces périurbains qui, de plus, regroupent des situations socio-économiques extrêmement variables selon les territoires regardés. Loin d'une terre « de repli » (Charmes, Launay et Vermeersch 2013), souvent critiquée pour son impact écologique de par les déplacements motorisés et l'étalement urbain qui le caractérisent, diverses dynamiques et mutations s'opèrent. Plusieurs études du début des années 2020 ont par exemple observé, dans les espaces périurbains proches d'agglomérations importantes, une réduction des mobilités domicile-travail vers le centre des agglomérations et le renforcement des mobilités de proximité. Davantage de mobilités résidentielles sont constatées au sein même du périurbain, comme une transformation du profil sociogénérationnel des ménages avec une part plus importante des plus âgés. Ces dynamiques attesteraient d'un glissement progressif vers des formes de maturité au sein du périurbain (Bonnin-Oliveira, Berger, Aragau *et al.*, 2012 ; Berger, Aragau et Rougé 2014). Le récent rapport de

Jean-Marc Offner (2025) insiste sur la nécessité de faire du périurbain un laboratoire de transformation, en misant sur la densification douce, les mobilités alternatives, la requalification des zones d'activités, la relocalisation des services et la sobriété foncière pour réussir les transitions écologique, sociale et territoriale de ces « campagnes urbaines ».

■ Multiple, le périurbain est ainsi un espace complexe à saisir, loin des visions caricaturales et réductrices qui ont trop souvent conduit à le définir de façon négative. Il devient, ici comme ailleurs, toujours plus indispensable de s'attacher aux pratiques qui sont mises en œuvre par ceux qui résident dans ces territoires. Les problématiques environnementales grandissantes imposent de porter la plus grande attention aux solutions pragmatiques de conciliation entre développement urbain et préservation d'espaces naturels, susceptibles de s'inventer au sein des territoires périurbains, à l'instar des recherches développées au sein du programme BAUM<sup>1</sup>. À travers cette étude, nous mettons en exergue le rôle du jardin privé et d'un rapport à la nature sensible, expérimenté au quotidien par les habitant·es, comme support socio-spatial d'une transition écologique territorialisée.

■ Le présent rapport de recherche a pour ambition de caractériser trois échelles distinctes du rapport des habitants à leur jardin. Une première partie s'attache à la compréhension du jardin comme espace individuel, dans sa dimension spatiale, temporelle et vivante. Une seconde partie élargit l'échelle d'analyse aux normes collectives et à la transmission des savoirs jardiniers. Une troisième partie approfondit enfin le jardin dans sa dimension relationnelle, entre humains et non-humains.

**Nous mettons en exergue le rôle du jardin privé et d'un rapport à la nature sensible, expérimenté au quotidien par les habitant·es, comme support sociospatial d'une transition écologique territorialisée.**

# Méthodologie

## Une recherche-création intégrant une approche pluridisciplinaire

---

Cette recherche propose une rencontre féconde entre des méthodes visuelles et sonores, des méthodes ethnographiques et des relevés d'écologie, ceci afin d'aborder, dans leur complexité, le renouvellement des pratiques de jardinage, les représentations des espaces extérieurs privés et la relation au vivant.

Notre étude part d'abord du souhait d'un binôme de chercheuses, Lucinda Groueff (urbaniste vidéaste) et Hortense Soichet (photographe), de placer l'image au centre de leur travail. Membres du collectif « Penser l'urbain par l'image »<sup>2</sup>, elles expérimentent les potentialités des arts visuels et des dispositifs transmédiés dans la compréhension des mondes urbains. Leur approche vise à inscrire la réflexion sur la ville dans un dialogue constant entre méthodes de recherche et pratiques artistiques, en s'appuyant sur l'image comme outil de connaissance. Dans la continuité du chantier de recherche précédent portant sur le « réenchantement du pavillonnaire » (Hamon, Rougé & Soichet, 2022), Hortense Soichet s'est associée à Lucinda Groueff pour approfondir l'analyse des évolutions du rapport au jardin, alors révélée comme une réelle « cinquième pièce de la maison ». De son côté, Marie Mangold, sociologue mobilisant les méthodes ethnographiques au service d'une analyse sociospatiale, a souhaité prolonger son travail de doctorat sur la construction de maisons dites durables dans les espaces périurbains, en interrogeant le renouvellement du rapport au vivant et les compromis pratiques à l'œuvre dans les pratiques des espaces extérieurs. Grâce au réseau LEROY MERLIN Source, par l'entremise de Denis Bernadet, la rencontre de ces trois chercheuses a abouti à la recherche ici présente. La nécessité de s'associer avec une écologue pour enrichir cette analyse du rapport au vivant est rapidement apparue. Cette collaboration a été facilitée par le partenariat scientifique et financier du Puca initié en amont de la recherche. L'équipe s'est donc retrouvée complète avec l'intégration

de Marion Brun, écologue spécialiste de la nature urbaine spontanée et des évolutions de ses représentations. Ce croisement interdisciplinaire a d'abord été mis à l'épreuve dans la construction du protocole d'enquête. De nombreux échanges en amont de la récolte de données ont permis de préparer au mieux nos croisements de regards, puis quelques ajustements ont été nécessaires sur le terrain, face à la dimension pratique des conditions de réalisation des entretiens.

### Préparation des terrains

La préparation des terrains a repos  sur un repérage approfondi, effectué à la fois *in situ* et en ligne, afin de sélectionner les communes et les jardins à étudier. L'objectif principal était d'offrir, par la comparaison entre deux régions aux climats et cortèges d'espèces différentes, soit l'Est et le Sud de la France, un regard sur l'évolution des pratiques du jardin dans les quartiers pavillonnaires. L'équipe a déterminé un premier critère : les communes devaient se situer dans un tissu périurbain de Montpellier pour l'une et de Strasbourg pour l'autre, tout en se trouvant hors agglomération de la métropole. Il s'agit d'espaces périurbains présentant encore des caractéristiques dites rurales (zones agricoles et naturelles marquantes) et qui sont desservis par un axe routier et/ou ferroviaire permettant de rejoindre rapidement la métropole. Lucinda Groueff et Marie Mangold étant toutes deux d j   familières avec une commune en particulier correspondant à ce critère, l'équipe a estimé que les communes

étaient comparables dans leur évolution urbaine, sous influence métropolitaine. Bien que celle du périurbain de Montpellier ait une taille plus importante (environ 4100 habitant-es en 2022) que celle du périurbain de Strasbourg (environ 1500 habitant-es en 2022). Ces deux communes<sup>3</sup> présentent en effet à la fois un centre ancien et plusieurs tranches de constructions de lotissements de générations différentes, avec notamment des parcelles anciennes, urbanisées à partir des années 1980, mais également des quartiers densifiés construits depuis les années 2010 dont certains chantiers sont toujours en cours en 2024. Elles ont également pour point commun d'être traversées par un cours d'eau, et d'intégrer des espaces forestiers ou de garrigue à proximité des marges de la ville.

Lucinda Groueff et Marie Mangold se sont rendues une première fois dans ces deux communes pour repérer ces différents lotissements et réaliser une sélection de jardins pertinents. Nous avons alors cherché à retenir une diversité de profils de jardins et de jardinier-ères, c'est-à-dire à sélectionner à la fois des grandes et des petites parcelles, et donc à diversifier l'échantillon entre lotissement ancien et récent. L'attention sélective fut aussi portée aux pratiques de premiers résidents-constructeurs comme à celles et ceux qui s'adaptent à un héritage parcellaire déjà planté et aménagé. Il s'agissait également de retenir des jardins aux caractéristiques différentes, présentant, de visu, une gestion contrastée : diversité de plantes, arbres, potager, ou à l'inverse tendance à la minéralisation, plantes non locales, grande piscine, etc. Concernant les profils habitants, nous avons cherché,



Deux jardins dans le périurbain de Strasbourg (en haut) et deux autres dans le périurbain de Montpellier (en bas).



Jardin dans le périurbain de Montpellier.

dans la mesure du possible, à intégrer dans notre corpus des générations différentes : des personnes retraitées, des adultes actifs avec des enfants proches de l'âge adulte, des familles avec jeunes enfants, etc. La première sélection a été discutée sur le support des images satellites de *Google Earth* et des prises de vue automatiques depuis la voirie par *Google Street View*, en s'appuyant sur la configuration des parcelles et leur aménagement visible. Nous avons donc cherché à retenir une diversité de profils, à la fois en termes de profils habitants mais également dans leur rapport au jardin (jardin très artificialisé *versus* jardin présentant une gestion plus écocentree). En retournant sur le terrain, Lucinda Groueff et Marie Mangold ont pris directement attache avec les habitant-es sélectionné-es, en effectuant du porte-à-porte et en gardant contact avec les personnes souhaitant participer à l'enquête. Le corpus a ensuite été complété sur place, durant l'enquête, sur recommandation d'autres habitant-es ou en raison de la singularité de jardins perçue depuis la rue.

Cette préparation de l'enquête a également bénéficié de l'expérience d'un séminaire encadré par Marie Mangold avec les étudiant-es de licence 3<sup>e</sup> année de l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, portant explicitement sur les pratiques et représentations des jardins dans le périurbain. Les étudiant-es ont mené une enquête sur plusieurs jardins de la commune du périurbain de Strasbourg, dans les quartiers identifiés, ce qui a offert la possibilité de tester le guide d'entretien et de l'ajuster sur certaines questions, mais également d'expérimenter un relevé écologique du jardin, inscrivant les plantes dans l'espace, en lien avec les usages du jardin.

Une séance de préparation de cette enquête a été organisée en compagnie du maire de la commune, et la présentation réalisée par ce dernier a complété les informations déjà recueillies sur l'histoire et l'urbanisation du village. Le travail des étudiant-es a ensuite nourri notre réflexion sur plusieurs aspects. La majeure partie d'entre elles

et eux n'étant pas originaires d'Alsace, leur point de vue sur les jardins observés était tranché : dans le premier compte-rendu d'observation produit en séminaire, ils et elles font état de jardins « *m'as-tu-vu* », « *aseptisés* », « *ornementaux* », « *planifiés* ». Des jardins « *millimétrés* », « *exprimant un contrôle sur la nature* », alors que les étudiant-es étaient désireux-ses d'observer une plus grande cohabitation avec le vivant. Ils et elles avaient à ce moment-là vu le jardin « de devant » (Raymond *et al.*, 2001 [1966]), soit les parties du jardin les plus exposées au regard. Comme nous l'explicitons davantage dans la suite du rapport, ces espaces sont en effet réellement offerts au regard des passants en Alsace, avec une dimension esthétique prégnante expliquant le fort contrôle sur le végétal. Les entretiens réalisés par la suite leur ont permis d'affiner leur regard, de revoir leur jugement en saisissant la complexité que nous avons appréhendée à notre tour lors de la récolte de données.

Au final, treize ménages ont été enquêtés (six dans l'Est, sept dans le Sud) au printemps 2024, dont sept ont été revus au début de l'automne afin d'observer les évolutions du jardin durant l'été et filmer et photographier des gestes, soit des pratiques menées au sein du jardin qui ont été mentionnées dans les premiers entretiens. Certains jardins ont été présentés par le couple d'habitant-es ou bien par un seul membre du foyer. C'est pourquoi, en référence à ces entretiens, le prénom d'une seule personne ou ceux des deux membres du couple sont parfois cités dans le rapport : seules les personnes ayant participé activement aux échanges sont mentionnées. Décrivons à présent ces deux séquences de terrain dans leur déroulé méthodologique :

### Sur le terrain 1, printemps 2024

Sur chaque commune, la séquence de récolte des données s'est déroulée de façon condensée sur un week-end prolongé. L'équipe logeait à proximité des terrains, pour une immersion concise le temps de l'enquête, au rythme du village et de ces paysages périurbains.



Marie Mangold et Lucinda Groueff sur les hauteurs du périurbain de Montpellier, printemps 2024.

L'expérience du premier entretien a permis d'ajuster la méthodologie. En effet, en procédant de façon classique, nous avons débuté par un entretien statique, à partir d'un échange long et approfondi sur les pratiques du jardin, en revenant également sur le parcours résidentiel du ménage, les évolutions de la maison et du jardin depuis l'installation, etc. Puis, nous avons parcouru le jardin et, au final, il paraissait évident que l'ordre devait être inversé, en laissant d'abord l'enquêté-e s'exprimer librement sur son jardin.

Les autres entretiens se sont donc déroulés ainsi : à notre arrivée, l'enquêté-e est invité-e à nous faire visiter son jardin, lui donnant ainsi la liberté de présenter les espaces et espèces du jardin souhaités. La personne raconte ainsi l'histoire de son jardin, formule son propre vocabulaire et commente ses choix d'aménagement et de plantation. La manière dont elle se place dans l'espace de son jardin pour regarder et commenter (ou non) un arbre, un espace, est déjà riche en enseignements. Les questions des enquê-

trices sont fondées sur l'observation d'éléments non commentés directement par l'enquêté-e et rebondissent sur des propos faisant écho au guide d'entretien.

En termes de répartition des tâches, Marie Mangold guide l'entretien auquel peuvent s'ajouter des questions posées par Hortense Soichet, qui réalise les photographies et par Lucinda Groueff qui filme. Cette dernière équipe la personne interviewée d'un micro-cravate en début d'entretien tandis qu'un second micro, tenu par Marie Mangold, complète la prise de son, permettant de capter la voix d'une éventuelle seconde personne et l'ambiance sonore du jardin. Grâce au retour dans son casque, Lucinda Groueff conserve une écoute attentive à l'entretien tout en pouvant s'éloigner pour réaliser des plans d'ensemble. De son côté, Hortense Soichet participe à la première partie de l'entretien, oriente les prises de vue en fonction des échanges, puis s'écarte pour constituer divers corpus d'images, conformément à ce qui a été défini avec l'équipe avant le terrain : les photographies visent à rendre compte



Marie Mangold interviewe un des enquêtés pendant que Lucinda Groueff filme.  
Dans le périurbain de Strasbourg, printemps 2024.

de la morphologie des espaces, à représenter la typologie des jardins et leur organisation spatiale par rapport au bâti et aux limites de la parcelle.

Dans chaque jardin, des images en plan large montrent sous différents angles l'organisation des parcelles, la répartition des fonctions du jardin (espace nourricier, détente, gestion des flux, rangement, etc.), ainsi que les aménagements. D'autres images portent sur les éléments de séparation (clôtures, murs, barrières) et sur les points de vue vers le paysage environnant. En complément, quelques photographies prises à l'intérieur des logements donnent à voir des points de vue sur le jardin depuis le salon, le bureau ou encore la chambre. Enfin, une autre série de photographies prises en plan rapproché recense la majorité des essences plantées présentes sur chaque parcelle ainsi que les animaux domestiques. En complément, une série d'objets du jardin y figurent également : nichoirs pour les oiseaux, niches pour les chiens, outils, etc.

Une seconde partie de la récolte de données consiste en un entretien plus formel abordant la trajectoire résidentielle des enquêtés et les amène à formuler un discours sur le jardin (comme sur leurs expériences de jardinage dans l'enfance, leurs endroits préférés au jardin et les raisons de ces préférences, les pratiques de jardinage appréciées ou à l'inverse les corvées, etc.). Cette partie se réalise de manière statique, généralement autour d'une table, et permet également de revenir sur les usages et représentations d'espaces présentés durant la visite du jardin. Un exercice d'expression visuelle est alors proposé aux enquêtés, consistant à dessiner leur jardin, généralement en plan. Cette étape est filmée par Lucinda Groueff afin de pouvoir réviser si nécessaire la construction du récit des espaces dessinés complété par les commentaires oraux des enquêtés. L'ensemble de ce protocole de recherche se déroule sur deux à trois heures, pour chaque ménage enquêté.

Lors de ce premier terrain, Lucinda Groueff avait également pour mission de filmer l'intégralité des plantes du jardin, afin de pouvoir transmettre ces images à Marion Brun en amont de sa venue pour la seconde phase du terrain, en place de Marie Mangold. L'équipe qui mène les entretiens est donc systématiquement constituée de trois enquêtrices sur le terrain.

## Entre les deux terrains

L'analyse des matériaux, en particulier des images issues du premier terrain, a mené à faire évoluer le protocole d'enquête photographique et filmique. Les entretiens ayant mis en lumière l'importance des gestes réalisés au jardin (désherbage, taille des arbres, entretien de la piscine, etc.), il a été décidé de demander aux participant·es de rejouer ces actions face caméra, pour les filmer et les photographier lors de la seconde séquence d'entretien.

## Sur le terrain 2, automne 2024

À partir des éléments recueillis lors des entretiens du printemps 2024, l'équipe a identifié des pratiques spécifiques à la relation des habitant·es avec leur jardin. Les prises de vue visaient à montrer le lien entre les personnes et leur espace extérieur : quels espaces du jardin sont privilégiés ? Comment les personnes circulent-elles au sein de leur parcelle ? Y a-t-il une répartition genrée des tâches à effectuer en extérieur ?

Les participant·es ont investi cette proposition de manière variable : certain·es se sont laissés guider, d'autres, absorbés dans leur activité, ont oublié la présence des enquêtrices (comme ce fut le cas de Daniel et Frédérique au potager).

De plus, des prises de vue complémentaires ont permis d'observer l'évolution du jardin sur six mois, en revenant chez sept foyers déjà rencontrés. Ces images ont permis de compléter le corpus photographique et d'affiner les relevés botaniques. La reconduction, selon le même angle, de prises de vue photographiques au printemps, met efficacement en exergue l'évolution des jardins entre les deux saisons. Notamment dans les potagers (jachère en mars, abondance en octobre) : comme ce fut particulièrement marquant chez Ariane, en Alsace. Ou bien dans l'évolution des choix d'aménagements, comme la clôture grillagée chez Jérémy et Amélie transformée en mur de parpaing après l'été, ou le terrain de pétanque agrandi chez Laura et Sébastien. Au-delà de ces quelques modifications, le retour sur les terrains assoit l'observation des jardins dans leur dimension d'évolution constante. Si l'analyse qui suit, dans le développement du rapport, ne s'attache pas à distinguer particulièrement ces deux saisons et étapes d'enquête, elle s'inscrit dans une approche spatio-temporelle



Hortense Soichet dans le jardin d'un habitant du périurbain de Strasbourg, automne 2024.

(qui ne pense l'espace sans l'inscrire dans des conceptions temporelles : de l'instant à la pérennité) et prend en compte l'effet puissant des saisons sur les pratiques de jardin.

### **Des relevés botaniques spatialisés pour rendre compte de l'intégration du vivant – spontané ou non – dans les pratiques jardinières**

Afin de rendre compte des spécificités de chaque jardin et de déployer une méthodologie d'analyse spatiale témoignant, par le plan, de la relation tissée entre végétal, jardins et jardinier·ères, des inventaires botaniques ont été réalisés, rattachés ensuite à une analyse spatiale.

Nous avons choisi de représenter les jardins privés par des vues orthogonales, à vue zénithale, afin de saisir l'hétérogénéité spatiale de leurs compositions. Au vu de l'arpentage des jardins, mais également de la littérature sur les occupations du sol des jardins (Marco & Montès, 2025 ; Riboulot-Chetrit, 2015 ; Levé, 2018), nous avons interprété et classé les diverses zones des jardins en 11 catégories (habitation, cabane, pelouse, pelouse synthétique, zone de loisir, piscine, végétation arborée, espace de cheminement / parking, terrasse, potager, poulailler).

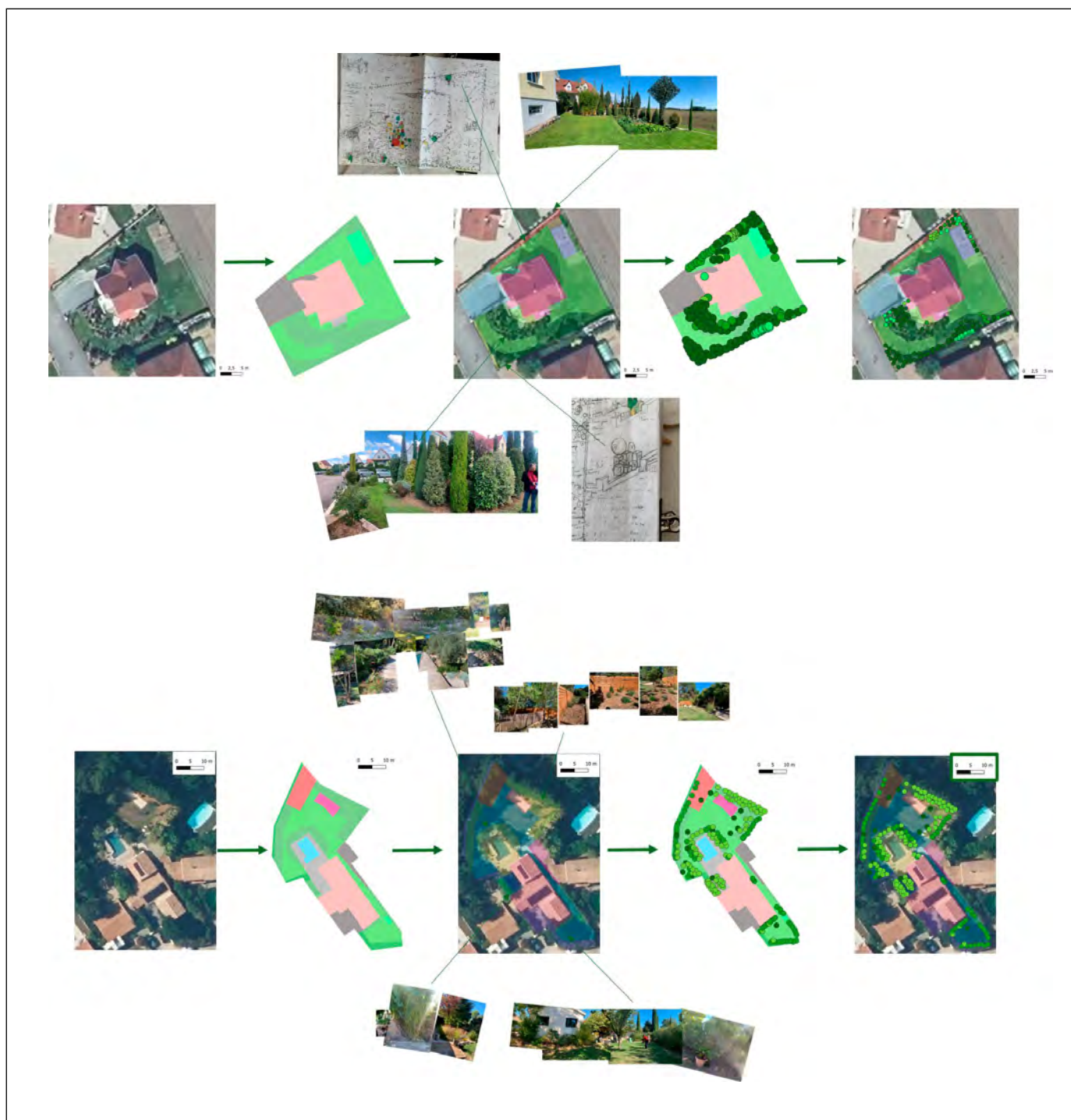


Marion Brun effectuant des relevés botaniques dans les jardins, automne 2024.

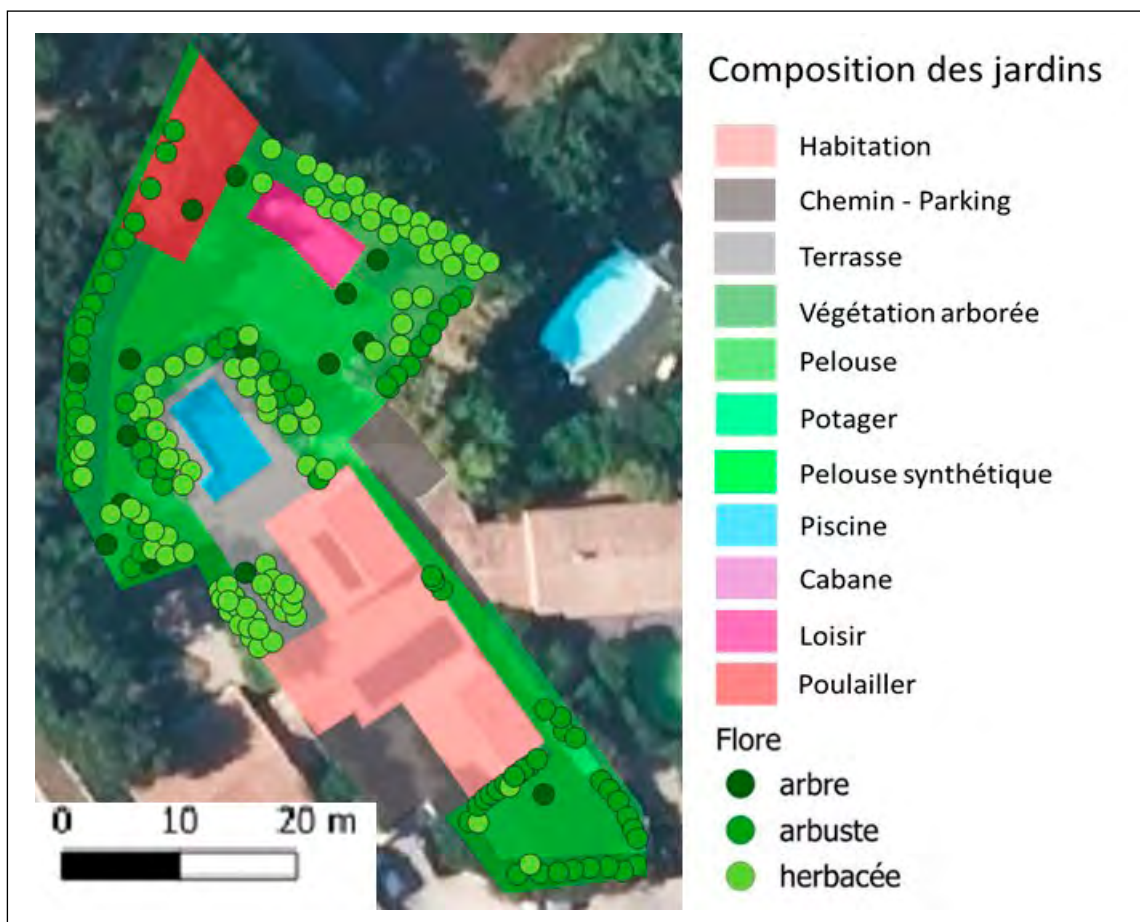
Les inventaires botaniques n'ont pas fait l'objet de relevés exhaustifs, mais rendent compte des espèces végétales – spontanées ou plantées – observées *via* un arpentage complet du jardin. Pour rendre compte de l'agencement – voulu ou non – du végétal dans les jardins, il était nécessaire d'intégrer dans une même base de données les informations relatives aux occupations du sol du jardin et aux espèces (arbustives, arborées et herbacées) plantées. Pour cela, une cartographie *via* le logiciel Qgis a été créée. Pour les jardins les plus complexes, il a été nécessaire de croiser les données de terrain (dessins et notes sur calque de plan ; documents transmis par les enquêtés ; photographies détaillées de la flore, photographies de vues d'ensemble, images aériennes anciennes pour avoir l'occupation du sol sans canopée).

Afin de rendre compte de la complexité des jardins et de permettre une comparaison entre eux, ces derniers ont été représentés selon leur composition (rendant compte d'un plus ou moins grand nombre de zonages) et leur configuration. Ainsi, au-delà de la zone d'habitation, les éléments bâtis ou artificialisés (cabane, chemin, parking, terrasse) et les espaces ouverts du jardin sont délimités. Ces derniers peuvent être variés (pelouse, potager, espaces de végétation arborée). Afin de comprendre le lien entre agencement spatial et végétation plantée présente, cette dernière a également été spatialisée, selon la hauteur de la végétation (espèce herbacée, arbustive ou arborée).

## Cartographie des jardins et des espèces plantées, deux exemples



Croisement de données de terrain (notes prises sur les espèces présentes par les chercheuses, plans dessinés par les enquêtés-es, photographies), assemblées pour caractériser l'emplacement précis des espèces plantées et l'agencement spatial des divers éléments du jardin. Le tout est rassemblé dans un système d'information géographique pour élaborer une cartographie. Un plan est créé pour chaque jardin à partir des photographies aériennes, et est précisé grâce aux photographies et notes prises sur le terrain. Les photographies, ainsi que les plans dessinés par les ménages, et les notes prises par les chercheuses, permettent de situer en détail les espèces plantées. Exemple des jardins de Daniel (en haut, périurbain Strasbourg) et de Sébastien et Laura (en bas, périurbain Montpellier). Sources : IGN, 2024, réalisation M.Brun



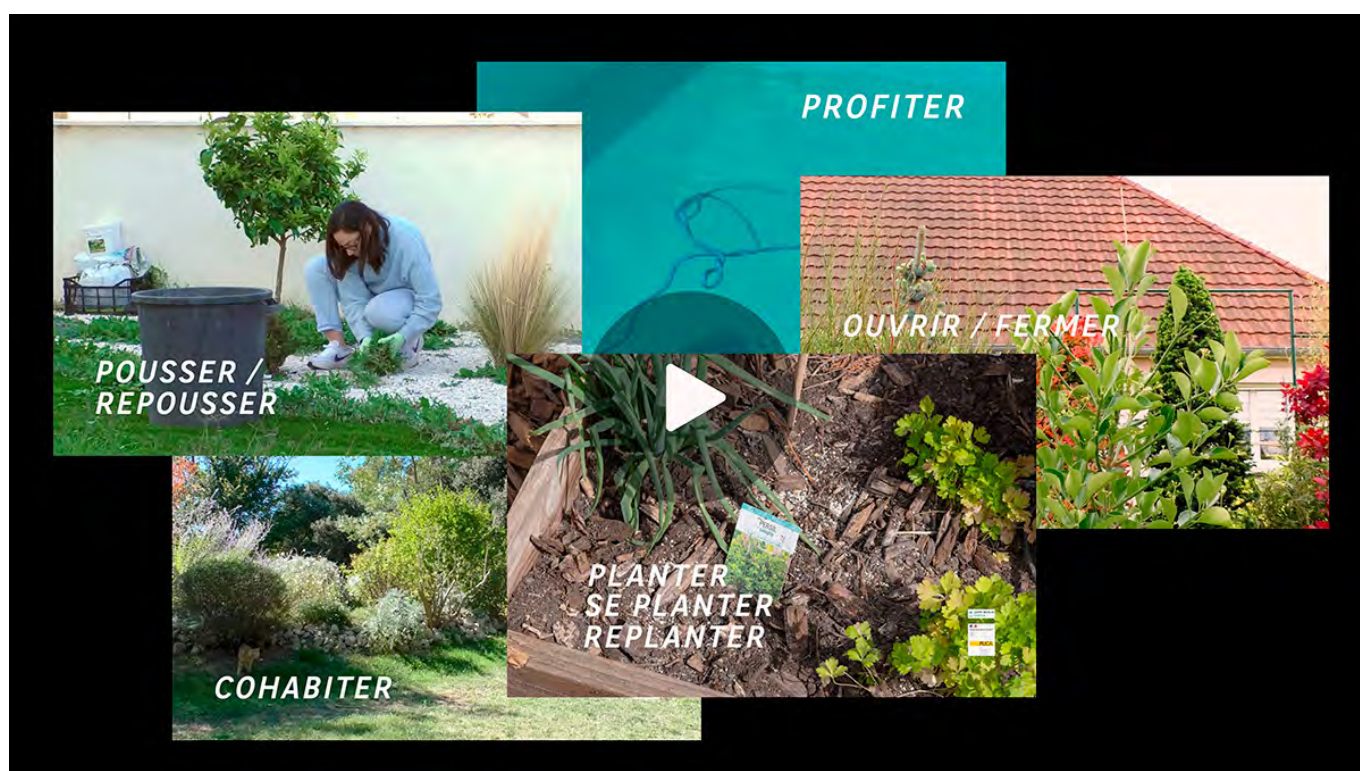
Cartographie d'un jardin et spatialisation des espèces plantées, l'exemple du jardin de Laura et Sébastien (périurbain Montpellier) montre par exemple que la majorité des arbustes sont plantés en limite de jardin et que les herbacées s'agencent autour d'espaces de loisirs – la terrasse, la piscine, le boudoir. Sources : IGN, 2024, réalisation M.Brun

### À la croisée de plusieurs types d'écriture : la complémentarité entre production de films-photographiques et rapport de recherche

À l'issue du travail de terrain, photographies et entretiens ont été analysés afin de construire la structure des films photographiques et du plan du rapport. Notre travail se situe ainsi à la croisée de plusieurs types d'écriture, en cherchant une complémentarité entre production de films-photographiques et rapport de recherche, fruit de nombreux échanges que nous avons eus au sein de notre équipe pluridisciplinaire.

Faisant le choix d'un format court de cinq minutes, chaque film a été centré sur un objet et une action spécifiques. **Cinq films ont ainsi été conçus**, offrant une lecture complémentaire au rapport de la recherche, abordant ses principaux enseignements :

- Le jardin comme espace de détente avec un focus sur la piscine dans le film PROFITER.
- La gestion des sols avec le gazon, la prairie ou la pelouse dans le film POUSSER / REPOUSSER.
- Les choix et leurs impacts pour les plantations notamment dans le potager pour le film PLANTER SE PLANTER REPLANTER.
- Les enjeux et l'entretien des limites de parcelle (haies, clôtures, etc.) dans le film FERMER/OUVRIR.
- La prise en compte de la petite faune et des insectes avec COHABITER.



Ces films sont issus de l'analyse des entretiens qui a permis de dégager ces cinq thématiques principales. Le fil conducteur de chaque vidéo s'est dessiné à partir d'une sélection de paroles particulièrement évocatrices. Ainsi, la narration audio (les extraits de propos des enquêtés) a structuré le montage vidéo et influencé la construction visuelle. Celle-ci s'articule autour d'une sélection photographique mise en dialogue avec les propos recueillis et enrichis de plans vidéo. Le film souligne par le mouvement certains éléments qui apparaissent ainsi à l'image : insectes, vent, lumière et reflets changeants. Des plans fixes jouent également sur la mise en mouvement discrète d'éléments notables, telle l'eau des piscines pour le film-photographique « Profiter ». Le montage audiovisuel permet également de travailler les ambiances sonores propres à ces terrains périurbains à l'orée de forêts et bordés d'infrastructures de transport : entre sons de voirie, de train, de voisinage et d'oiseaux. Les films photographiques offrent ainsi une autre manière d'appréhender la recherche par l'image et le montage audiovisuel. Cette approche s'inscrit dans la continuité de réflexions menées par Lucinda Groupeff et Hortense Soichet depuis plusieurs années portant sur le dialogue entre les disciplines, à l'interface de l'art et de la recherche académique, en défendant une pensée par l'image (Cuny *et al.*, 2020). Il s'agit

de recherche-crédation définie comme une « manière de produire des connaissances qui ne séparent pas le savoir de l'expérience » (Bationo-Tillon *et al.*, 2024) : les images trouvent leur place à toutes les étapes de la recherche, depuis l'enquête de terrain jusqu'à l'analyse et le partage des résultats (Bationo-Tillon *et al.*, 2024, p.11)

Les photographies et vidéos produites ont donc plusieurs vocations :

- Accompagner l'observation des terrains en parallèle des entretiens, elles servent de documentation pour se souvenir des lieux et enrichir l'analyse.
- Elles servent à illustrer les parties écrites du rapport.
- Elles sont la matière première des films photographiques, devenant supports de réflexion et de projection pour comprendre les ressorts de l'enquête.
- Elles donnent lieu à des séries photographiques et/ou filmiques incluses dans le rapport, placées au centre de certaines parties pour leur dimension réflexive, parfois en remplacement du texte. Le rapport est donc constitué de certaines parties traitées essentiellement par l'image, et parfois accompagnées de verbatims.

## Un périurbain désiré : un choix résidentiel conciliant proximité de la ville et confort de la « maison-jardin »

Ce texte succédant à la méthodologie a pour objectif de présenter brièvement le contexte géographique et quelques caractéristiques socio-économiques des terrains enquêtés, qui présentent une qualité d'espace périurbain sous influence métropolitaine. Il s'agit en effet de communes inscrites encore il y a peu dans une tradition villageoise et rurale, qui se sont fortement urbanisées sous l'influence de la dynamique métropolitaine dans les trente dernières années. Les trajectoires des enquêtés et leurs motivations à s'installer dans ces communes, entre connexion à la ville, accès aux aménités environnementales et acquisition d'une maison avec jardin sont également rapportées ici.

Les enquêtés du périurbain de Montpellier ne sont pas tous originaires de la région<sup>4</sup>. Ils-elles sont généralement arrivés à Montpellier pour leurs études ou pour un emploi, et ont vécu un temps dans Montpellier ou l'agglomération montpelliéraine, en appartement, avant de s'éloigner de la ville pour jouir d'une maison avec espaces extérieurs. Les enquêtés du périurbain de Strasbourg présentent quant à eux un ancrage territorial plus important, avec cinq ménages sur six ayant grandi dans la région, parfois originaires des villages alentour. Toutefois, les motivations pour l'installation en périurbain sont comparables sur les deux terrains d'enquête : c'est la recherche d'un périurbain connecté à la ville qui prime, avec une facilité d'accès (voie rapide, autoroute, voie ferroviaire) garantissant la possibilité de travailler dans la métropole tout en se logeant à sa périphérie : « *en fait on a le cadre d'un village, avec la proximité de la ville* » (Amélie, périurbain Strasbourg) ; « *on voulait un peu le côté un peu campagne, un peu village, mais pas trop loin non plus* » (Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier). Par « *cadre d'un village* », les enquêtés entendent du « *calme* » et des loisirs de « *nature* » à proximité. Dans le Sud, il est aussi question de profiter des conditions climatiques ensoleillées et la maison avec extérieur est associée à la possibilité de profiter d'une piscine une bonne partie de l'année : « *pour nous, il n'y avait aucune raison d'acheter une maison ici dans le sud de la France s'il n'y avait pas de piscine* » (Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier).

En conformité avec les résultats des nombreuses études ayant porté cette dernière décennie sur la préférence donnée à la maison individuelle et à son espace d'inscription phare, le périurbain (Jaillet, 2013 ; Marchal et Stébé, 2018), le tandem « maison-jardin » en « village », dans un périurbain attractif, représente pour les enquêtés l'accomplissement de leur trajectoire résidentielle et le contexte de vie propice à l'épanouissement de leur famille : « *on aspirait à avoir un jardin dans un village* » (Amélie, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg). Ce modèle résidentiel renvoie pour une majorité des enquêtés à celui qu'ils-elles ont connu dans leur enfance, soit la maison habitée avec leurs parents, soit une expérience rurale forte expérimentée durant les vacances et les week-ends :

« *J'ai grandi au milieu des vaches. Mon papa disait toujours : "t'es en vacances, mais t'es pas bien, là ?". Ici, on voulait retrouver ma petite maison dans la prairie.* »

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

« *On a une maison dans les Cévennes où c'est très sauvage. En pleine nature et toutes nos vacances d'enfance, on les passait là-bas. On était seuls et je pouvais partir toute la journée avec mon cheval et personne ne savait où j'étais. Enfin voilà, des choses... pas de citadine, en fait.* »

**Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

En ce sens, le jardin est un espace incontournable dans le projet d'achat. Cet espace extérieur représente d'abord un accès à une nature de proximité, intégrée dans le chez-soi :

« Quand on est dans un appartement, on est trop limité. Si on veut, on sort dehors, mais là c'est chez soi. À la maison, on sort, il y a des plantes, on sort faire un tour. On contacte [sic] plus avec la nature qu'avec le bâtiment, ici. »

**Abdel, le « jardin terrasse » périurbain Montpellier**

« Parce qu'en fait j'ai remarqué en étant dans les appartements avant que ça ne me plaisait pas du tout d'être enfermé et de pas avoir de jardin. »

**Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

Pour Jean, le jardin était le principal critère de l'achat, comme pour d'autres enquêtés qui souhaitaient un terrain déjà arboré, une nature déjà présente et signifiante pour elles et eux. Jean explique avoir grandi dans une maison où aucun espace ne lui était dédié à lui seul, partageant sa chambre et les autres espaces communs, « le jardin c'était mon endroit à moi », un jardin avec une nature exubérante, faite de cachettes et de cabanes, dont il a souhaité reproduire l'expérience dans son propre jardin atypique et très boisé. Pour Laura et Sébastien également, c'est le jardin et son isolement du voisinage qui les ont fait acheter cette maison, alors qu'ils habitaient à quelques centaines de mètres :

« Quand vous arrivez à l'avant là, j'avais dit à Sébastien : "elle n'est pas mieux que notre maison actuelle, qu'est-ce que tu me fais ?" Et puis on est montés et derrière, il y a cet espace, cette lumière, le fait qu'on puisse être dedans, dehors, sans avoir de vis-à-vis. Ça pour nous, c'est le luxe, le calme, pas de voisins immédiats alors qu'on a des maisons tout à côté, vous le verrez. Mais quand on est dans le jardin, on est dans NOTRE jardin, voilà c'est l'élément déclencheur. »

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

S'il est courant de valoriser les premiers ressentis lors d'une visite immobilière pour s'y projeter agréablement, Laura exprime ici la possibilité de s'épanouir à son domicile par le jardin, qui constitue pour cette enquêtée un espace exutoire où elle passe beaucoup de temps :

« Il me faut des trucs à gratter. Donc du jardin, c'était nécessaire. »

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

## Deux communes attractives, accessibles pour des couples de classe moyenne et supérieure

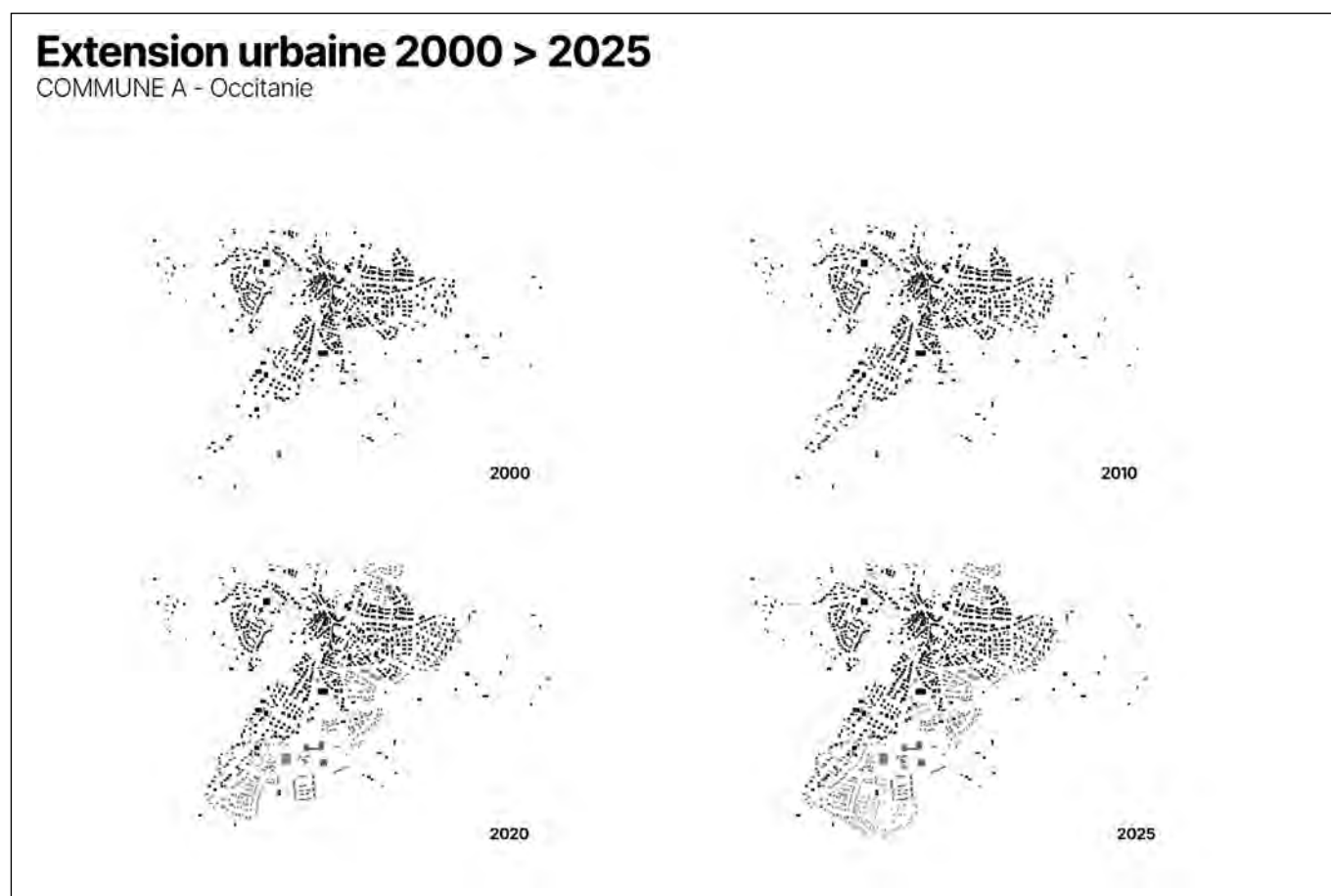
Concernant le profil socio-économique des enquêtés, les treize ménages relèvent des classes moyennes et supérieures, avec une majorité de couples composés de deux cadres ou membres des professions intellectuelles supérieures, ou d'un cadre en couple avec une personne dont le travail relève des professions intermédiaires<sup>5</sup>. Les ménages habitent en effet dans des espaces périurbains attractifs, ayant connu une hausse notable de leur valeur immobilière et foncière dans les vingt dernières années. Tandis que plusieurs enquêtés qui ont fait construire dans les années 1980-2000 parlent d'une opportunité d'achat à prix convenable, comprenant un grand terrain ; les coûts du foncier ont par la suite fortement augmenté, nécessitant la réduction des parcelles et un effort financier plus important pour devenir propriétaire. Les deux communes ayant accueilli nos enquêtes ont cependant connu une croissance démographique régulière voire importante, et elles se sont fortement urbanisées depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle avec la construction de plusieurs lotissements. Il s'agit là d'une politique de densification qui affecte plus généralement les espaces périurbains (Fonticelli, 2018), qui se concrétise également par des opérations de logement collectif privé ou social (Fauconnier, 2019), contribuant à faire évoluer les configurations sociales au sein du périurbain et la manière d'y produire l'habitat. Ces évolutions ont pu avoir un impact sur les sociabilités et des tensions sont nées entre les différentes générations de propriétaires :

« Moi, j'ai connu [commune périurbain Montpellier], il y avait mille habitants, il y avait un vrai bistrot, on voyait les vieux, on discutait, on jouait aux cartes, etc. Maintenant, il n'y a plus rien » (Étienne) ; « Il y avait beaucoup de vie sociale quand on était plus jeunes. Et puis le village était plus joli, il était moins moche. Enfin, il n'y avait pas cet immense lotissement qui nous entoure. Et tout le monde se connaissait, les enfants pouvaient circuler dans le village. »

**Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

Ces tensions se cristallisent notamment sur des éléments frontières entre les parcelles, les clôtures et haies où le végétal fait parfois figure de repoussoir et suscite des points conflictuels (cf. p.161, cf. p.177).

## Quelques éléments de cadrage statistique croisé sur les deux territoires



Extension urbaine de la commune A, périurbain de Montpellier.  
Sources : IGN, 2000-25, réalisation L.Groueff

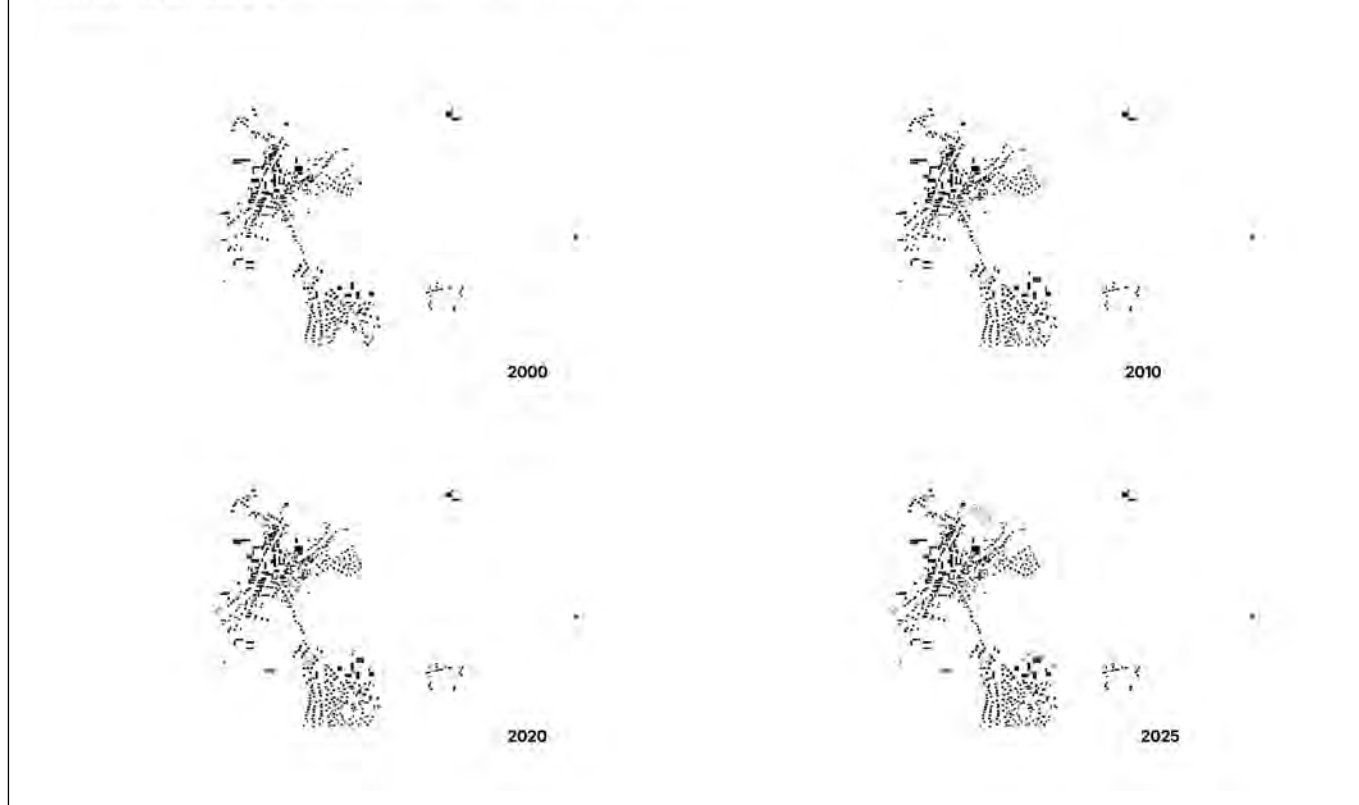
La commune A sélectionnée dans l'aire d'attraction de Montpellier a en effet connu une croissance exponentielle, passant de village à petite ville, comme l'exprimait l'extrait d'entretien précédent. La population a quadruplé depuis les années 1980, évoluant d'environ 1 000 habitants en 1982 à plus de 4 100 en 2022<sup>6</sup>. Elle s'est par conséquent densifiée (densité d'environ 27 habitants/km<sup>2</sup> en 1982 à 152 habitants/km<sup>2</sup> en 2022). Côté périurbain de Strasbourg, la commune B est de taille plus réduite, relevant de l'appellation « village »<sup>7</sup>. Cette commune a connu une croissance régulière depuis les années 1980, évoluant d'environ 1000 habitants en 1982 à 1 322 habitants en 2006, jusqu'à plus de 1 500 en 2022 selon les données du recensement (Insee).

Il s'agit dans les deux cas de communes présentant une typologie de logements proches, caractérisée par des lotissements de maisons individuelles (85,7 % des logements en 2022 dans la commune B, 76 % dans la commune A). Dans la commune B, la construction de plusieurs collectifs dans les années 2010 a permis un meilleur équilibre entre logements individuels et collectifs. Dans la commune A également, le taux de logements collectifs est en progression (13,8 % d'appartements en 2022 contre 9,7 % en 2011). Ces maisons ont en moyenne cinq pièces, et sont considérées par l'Insee en majorité comme sous-occupées (54 % étant en sous-occupation accentuée à très accentuée dans la commune A, 61 % dans la commune B qui connaît une population davantage vieillissante). 18 % des résidences principales ont été construites depuis 2006



## Extension urbaine 2000 > 2025

commune B - Alsace



Extension urbaine de la commune B, périurbain de Strasbourg.

Sources : IGN, 2000-25, réalisation L.Groueff

dans la commune B, et 43 % dans la commune A, attestant une dynamique forte de développement urbain. La commune B est caractérisée par une population vieillissante (51 % de la population a plus de 45 ans en 2022, et 29 % des ménages vivent dans leur logement depuis plus de 30 ans), là où les catégories d'âge sont davantage équilibrées dans la population de la commune A, et où on observe la présence de nombreux enfants (40 % de la population a plus de 45 ans en 2022, 25 % moins de 14 ans). En 2022, 55 % des ménages ont emménagé dans la commune A depuis moins de neuf ans. Les deux communes répondent donc à quelques critères comparables mais se trouvent dans des dynamiques différentes.

En termes de mobilité, dans les deux communes sélectionnées, la voiture individuelle reste, sans surprise, le moyen de déplacement privilégié. En 2022, que ce soit dans la commune du périurbain de Strasbourg comme dans celle de Montpellier, 60 % des ménages possèdent deux voitures ou plus (contre 35 % à l'échelle nationale). 88 % de la population active (dans la commune A, et 85 % dans la commune B) ayant un emploi utilise un véhicule motorisé pour se rendre au travail. Ceci correspond au modèle de déplacement motorisé attaché à ces espaces périurbains, bien que l'offre de transports en commun, et notamment le réseau ferroviaire rejoignant Strasbourg, soit citée comme un atout par les enquêtés, soit pour rejoindre leur lieu de travail, soit dans la visée d'études supérieures pour leurs enfants.

Sur le plan socio-économique, au niveau des groupes socioprofessionnels, la commune A se caractérise par une part de cadres plus importante que la moyenne nationale (13,4 % contre 10,7 % en 2022)<sup>8</sup>, mais également de membres des professions intermédiaires (20,6 % contre 14,4 % en 2022), part qui a d'ailleurs augmenté depuis 2011 (17,7 % dans cette commune en 2011). À l'inverse, le taux des ouvriers est un peu plus bas que celui à l'échelle nationale (8,9 % contre 11,6 % en 2022). Concernant la commune B, la part de cadres est plutôt stable et comparable à celle des données nationales, on note en revanche une part plus élevée de professions intermédiaires (18,8 % contre 14,4 % à l'échelle nationale en 2022), et surtout une hausse du taux de retraités dans cette commune (24,4 % en 2022 contre 21 % en 2011 ; moyenne nationale à 27,8 % en 2022). La part des ouvriers dans cette commune est également supérieure à la moyenne nationale (16 % en 2022 contre 11,6 % au national). Dans les deux communes, le taux d'agriculteurs exploitants est inférieur à 1 %.

D'après ces éléments chiffrés, les communes présentent des profils différents mais se situent toutefois dans une dynamique comparable. Après avoir présenté ces quelques éléments statistiques caractérisant mieux les communes sélectionnées, nous proposons à présent une description de ces territoires dans leurs dimensions climatiques, géographiques et explicitant leur développement urbain, à partir notamment des lotissements identifiés dans l'enquête.

## Vivre entre bois et garrigue à 15 minutes en voiture de Montpellier

La commune A, d'environ 3 000 habitants et exposée à un climat méditerranéen (étés chauds et secs, hivers relativement doux, pluies rares et brutales surtout en automne), présente un patrimoine naturel dit remarquable. Elle s'adosse en partie au relief forestier d'un bois prisé pour ses chemins de randonnée. Essentiellement constitué de chênes verts et de pins, une surveillance accrue en période de canicule encadre néanmoins les activités liées aux fréquentations exponentielles de ces dernières années (marche, VTT, quad). La commune se trouve par ailleurs entourée par la garrigue méditerranéenne, aux massifs tout aussi vulnérables au risque d'incendie de forêt. Une partie de ce territoire est concerné par deux sites Natura 2000, avec pour objectif de maintenir la biodiversité et quatre zones naturelles sont également protégées pour leur intérêt écologique, faunistique et floristique. Plusieurs cours d'eau temporaires sillonnent ce relief légèrement vallonné, sensibles aux crues soudaines de l'automne et aux longues sécheresses estivales. Le relief des premiers coteaux où fut implanté le village ancien et cette hydrographie instable contraignent l'urbanisation galopante. Celle-ci se concentre autour de deux axes structurants (est/ouest et sud/nord) qui donnent accès au village et desservent les communes voisines. Reconnue localement pour ses productions viticoles, la commune perd peu à peu ses surfaces agricoles situées en plaine. Cette baisse d'activité a même entraîné la fermeture récente de la coopérative. À l'inverse, l'élevage équin se développe sur les parcelles non constructibles.



Vue depuis les hauteurs surplombant les nouveaux quartiers pavillonnaires de la commune, périurbain de Montpellier, printemps 2024.

La préservation du centre historique, construit il y a dix siècles, attire également de nouveaux et nouvelles habitant·es et un certain tourisme culturel.

Desservie par l'autoroute A75 (à 20 km et 15 minutes du centre de Montpellier, ou bien 30 minutes en heure de pointe), la municipalité s'inscrit dans l'aire d'attraction de Montpellier et adopte dès 2010 une politique d'accueil de l'expansion du bassin montpellierain. La métropole connaît en effet une pression démographique importante depuis 2006. Hissée au rang de la 7<sup>e</sup> place des villes les plus densément peuplées de France, Montpellier Méditerranée Métropole englobe 31 communes et compte 499 761 habitants (2020, Insee). Il s'agissait en 2020 de l'agglomération ayant la plus forte croissance démographique de France.

De nombreuses constructions (logements et équipements) sont entreprises sur la commune à partir de 2011, selon plusieurs tranches de livraisons dont la dernière est toujours en cours. La forte croissance démographique que nous avons mentionnée précédemment concorde avec la livraison de plusieurs projets immobiliers initiés par la municipalité au sein d'une Zac en entrée de village, partiellement bâtie dans une ancienne zone inondable (évolution du PLU). Ces projets soulignent un engagement bâtisseur plus important que dans les communes voisines, aussi concernées par la pression démographique du bassin montpellierain et dont certaines sont plus proches géographiquement de la métropole.



Vue depuis la rue sur un des quartiers pavillonnaires, périurbain de Montpellier, printemps 2024.

## Des maisons construites dès les années 1970 sur de larges parcelles joutent d'autres constructions plus récentes aux parcelles réduites (Zac)

Dans les années 1970, la commune se trouvait plus excentrée, structurée essentiellement autour de l'activité viticole, moins bien desservie par le réseau routier. Déjà de jeunes ménages aux faibles revenus, travaillant à ce qui deviendra une métropole, venaient faire construire sur des parcelles spacieuses, le long des coteaux de ce petit village composé de 650 habitants.

La création à proximité du village de l'autoroute, dont l'ouverture par tronçon s'étend de 1979 à 2010, facilite peu à peu les trajets quotidiens. La politique bâtitrice qui augmente fortement les surfaces de terrain constructibles à partir des années 2010, élargit les possibilités d'accession à la propriété des montpellierain-es et des voisin-es des alentours métropolitains. En 2020, sur 4 145 habitants recensés, 76,6 % sont propriétaires. Les nouveaux arrivants sont encore souvent jeunes, ils ont majoritairement moins de 35 ans.

La grande maison (de quatre pièces ou plus) avec jardin, reste l'apanage de ces nouveaux quartiers périurbains. L'analyse du parcellaire cadastral montre néanmoins une réduction des surfaces des nouvelles parcelles et des logements construits depuis 2011. Si l'organisation spatiale de ces logements maintient le standard du quatre pièces, nous constatons un rétrécissement des surfaces des pièces à vivre et de l'espace disponible par personne. Avant 2009, une moyenne de 1,9 pièce était calculée par personne, puis 1,5 pièce et à partir de 2014 : 1,4 pièce par personne. La réduction des surfaces habitables se poursuit avec les récentes constructions, depuis 2018. L'augmentation du prix du foncier restreint les périmètres des nouvelles parcelles et encore davantage du jardin.



Quartiers pavillonnaires, p eriurbain de Montpellier, printemps 2024.



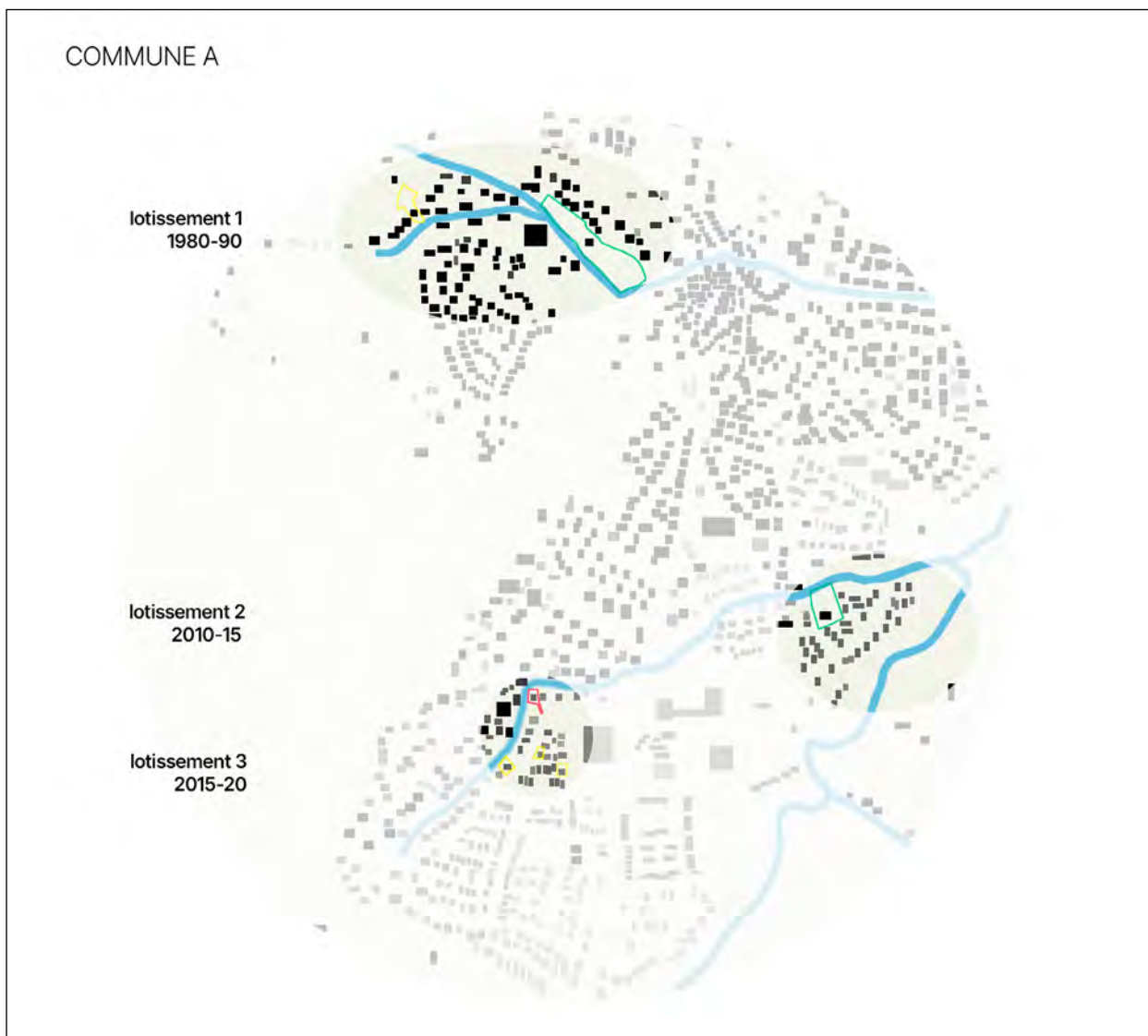
Quartiers pavillonnaires, périurbain de Montpellier, printemps 2024.

Les ménages rencontrés logent dans trois lotissements distincts. Le premier lotissement, au nord de la commune, proche de la source d'une rivière intermittente et structurante du territoire, est composé de maisons sur grandes parcelles, construites dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle en limite du centre ancien, et qui se trouvent rattrapées par un premier projet de Zac dans les années 1985-90. Le voisinage s'intensifie tout comme le risque d'inondation, par le ruissellement accentué par l'urbanisation et l'imperméabilisation des sols, obligeant certaines enquêtées à mettre en place des systèmes de drainage dans leur jardin. Ces parcelles jouissent de la proximité du bois.

Le second lotissement, au sud-est, s'est structuré à partir des années 2010 autour de quelques grandes maisons construites dans les années 1980, jusque-là isolées, à proximité de zones agricoles, aux larges parcelles et initialement peu clôturées. Ces parcelles arborées, aux jardins plus ou moins entretenus, aux grandes terrasses et piscines se sont retrouvées peu à peu encerclées par de nouvelles maisons aux parcelles plus réduites, aux clôtures bâties et jardins-terrasses.

Le troisième lotissement présente des constructions récentes (2015-2025), planifiées selon un plan Zac divisé en plusieurs tranches, qui avoisinent quelques maisons des années 2000 marquant l'ancienne limite d'extension du village et son entrée principale. Ce quartier, au cœur d'une Zac de 48 hectares, se trouve proche des axes routiers et des nouveaux équipements (scolaires, sportifs, médiathèque, salle des fêtes et des associations, un supermarché avec des cellules commerciales). Une mixité plus importante des typologies de logement y est représentée : des logements collectifs (libres, sociaux, sociaux en location-accession) jouxtent des maisons individuelles (libres, primo-accession et en individuel dense). L'opération menée par la municipalité et un promoteur privé, a conduit à la réalisation d'environ 660 logements selon une variété de bâtis : habitat diffus, habitat en bande, habitat collectif (20 %). Des espaces verts et de rétention sont aménagés dans l'espace public, soulignant une volonté de prise en charge des risques d'inondation et de préservation de la biodiversité, dans une certaine attention à la continuité écologique avec des zones naturelles protégées autour d'espaces anthropisés.

## **3000 habitants, une forte pression démographique depuis vingt ans.**



Localisation des trois lotissements et des parcelles enquêtées sur la commune A, périurbain de Montpellier.  
Les couleurs de parcelles correspondent aux typologies des jardins (voir schéma page 76).

Sources : IGN, 2000-25, réalisation L.Groueff

## Vivre entre espaces agricoles et zones humides du Ried à 30 min de Strasbourg

La commune B, située à 25 km au sud de Strasbourg (hors agglomération de l'Eurométropole) connaissait jusque dans les années 2000 une forte activité agricole, connue notamment pour sa production de tabac et un élevage de vaches laitières avec de nombreuses fermes. De nombreux bâtiments, séchoirs à tabac et corps de ferme, constituent les vestiges de cette activité et certains d'entre eux ont été rénovés par la municipalité, en vue de proposer des logements collectifs. En 2018, la superficie de la commune était composée comme suit : 52 % de terres arables ; 14 % de forêts ; 12 % de prairies ; 11 % de zones urbaines ; 11 % de zones agricoles hétérogènes. Il s'agit d'une commune où l'activité agricole est encore importante, notamment la culture de maïs, mais aussi la production de légumes disponibles à la vente dans le village. La proximité d'une forêt communale d'une centaine d'hectares est un atout pour les habitant·es pouvant facilement s'y promener.

Située dans la plaine alluviale du Rhin, sous un climat semi-continental, on trouve au sud-est du village la principale rivière de la plaine d'Alsace et ses affluents, qui transforment régulièrement les champs et prairies en zones inondées et forment une barrière naturelle à l'urbanisation. Une partie de cette zone naturelle humide est d'ailleurs protégée, et cette présence proche de l'eau impacte le village puisqu'une grande partie est classée (dans le Plan de prévention des risques inondation - PPRi) en risque d'aléa moyen à fort en cas de crue centennale. Comme nous le verrons plus tard, la proximité de la nappe phréatique facilite l'arrosage des jardins dans cette commune.

Une partie du village est située à proximité de la rivière et a déjà été plusieurs fois inondée depuis sa construction, sans que cela occasionne des dégâts majeurs pour les enquêtés. Elle a été majoritairement urbanisée dans les années 1970 avec la construction d'un lotissement d'une centaine de maisons.

**Moins de 2000 habitants, des parcelles de plus en plus petites dans les lotissements.**



Vue sur les champs et les bois depuis la terrasse d'une maison, périurbain de Strasbourg, printemps 2024.



Un chemin partant d'un des quartiers pavillonnaires, périurbain de Strasbourg, printemps 2024.

Pour une commune de moins de 2000 habitants, le village est bien équipé en commerces de proximité (épicerie, pharmacie, boulangerie, producteurs de légumes, etc.), en services médicaux (maison de santé), établissements scolaires (maternelle, primaire, collège) et activités de loisirs (complexe sportif, terrain de foot, skate park, terrain de pétanque, etc.). En 2010 et 2019, les commerces de la commune ont été complétés par l'installation successive de deux micro-brasseries. L'accès direct du village à la route départementale (construite en 1981) reliant au nord

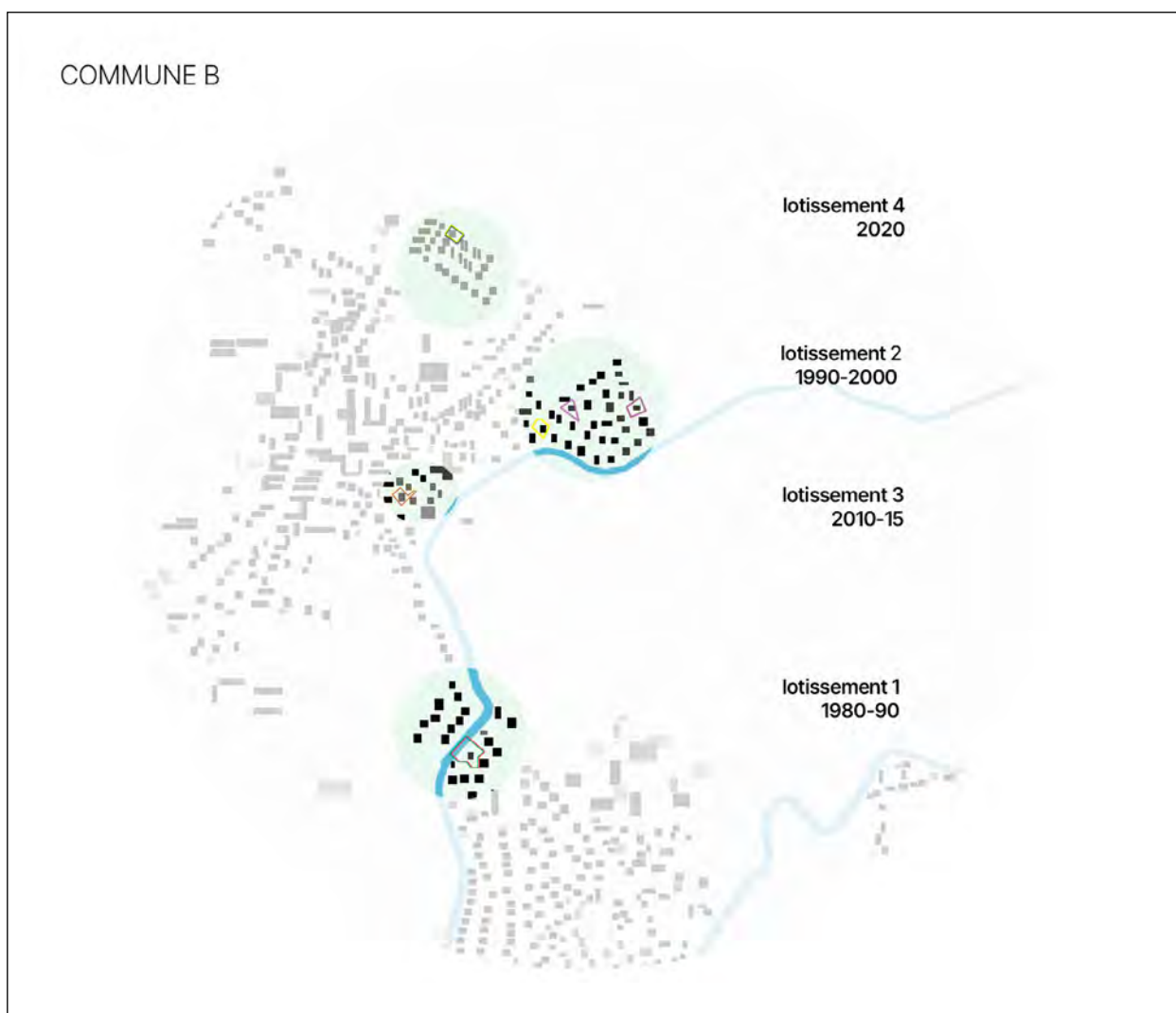
le centre de Strasbourg en 30 min et la gare desservant un axe TER très fréquenté sur la ligne Sélestat-Strasbourg, sont cités comme un atout par les enquêtés :

« La voie rapide, le train, il y a tout, le collège, boulangerie, pharmacie ! Donc on a choisi comme ça. J'aurais pu aller très bien dans le nord, ou côté ouest mais là on avait un peu tout, les accès, etc. »

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier »,  
périurbain Strasbourg**



Quartier pavillonnaire, périurbain de Strasbourg, printemps 2024.



Localisation des trois lotissements et des parcelles enquêtées sur la commune B, périurbain de Strasbourg. Les couleurs de parcelles correspondent aux typologies des jardins (voir schéma page 76).

Sources : IGN, 2000-25, réalisation L.Groueff

## Trois lotissements récents enquêtés

Nous nous sommes intéressées à trois lotissements en particulier, le premier construit dans les années 1990 au nord-est du village, caractérisé par de grandes parcelles. Le second a été bâti en centre-village dans les années 2010, dans une logique d'aménagement des dents creuses, avec une taille réduite de parcelles due à la valeur prise par le terrain. Le dernier lotissement est un nouveau quartier construit dans les années 2020, où l'on observe des parcelles de surfaces réduites et une densité bien plus importante que sur les lotissements précédents.

Le premier lotissement construit des années 1990 à 2000 borde un canal aux allures de rivière, creusé à la fin du XIX<sup>e</sup>. Il est caractérisé par de grandes maisons pavillonnaires, d'architecture et couleur variées, placées sur de larges parcelles faisant la part belle à de grands jardins et parfois des potagers importants. On y trouve également des espaces confortables de terrasses et de grandes piscines. D'après le maire, l'ancien POS (Plan d'occupation des sols) qui encadrait la construction de ce quartier imposait des terrains au minimum de 6 ares.

Le second lotissement, situé dans le centre du village, est organisé en impasse. Construit dans les années 2010, il comprend une ancienne ferme rénovée pour accueillir six logements, la construction de deux immeubles et celle de dix maisons individuelles. Au départ, les parcelles des maisons individuelles devaient mesurer 6 ares, mais devant la montée des prix du foncier et la hausse des taux d'intérêt, les acquéreurs étaient trop peu nombreux et la mairie a redivisé les parcelles, avec une surface au final d'environ 4 ares.

Enfin, le troisième lotissement est un nouveau quartier des années 2020 bâti à l'entrée du village sur d'anciennes terres agricoles. Il est composé de logements sociaux et de maisons individuelles en bande, représentant environ 120 nouveaux habitants. C'est un quartier dense (parcelles d'environ 3 à 4 ares), qui se démarque du reste du village par la proximité des bâtiments mais également par leur relative homogénéité architecturale : ce quartier est en effet soumis aux normes ABF (se situant dans le périmètre d'une maison du centre classée en monument historique), requérant l'alignement des façades, ainsi qu'un coloris et une architecture proche entre les différentes entités composant ce quartier.



Quartier pavillonnaire, périurbain de Strasbourg, printemps 2024.



Quartier pavillonnaire, périurbain de Strasbourg, printemps 2024.

## NOTES

1. Le programme de recherche BAUM (Biodiversité, aménagement urbain et morphologie) a été conduit de 2019 à 2024, soutenu par le Puca (Plan urbanisme construction architecture) et l'OFB (Office français de la biodiversité) : [Biodiversité, Aménagement Urbain et Morphologie - BAUM | Plan Urbanisme Construction Architecture](#)
2. Le collectif franco-allemand [Penser l'urbain par l'image \(PLUie\)](#) réunit depuis 2012, au sein du [Labex Futurs urbains](#), des anthropologues, architectes, géographes, sociologues, urbanistes également photographes et/ou vidéastes et des artistes pour explorer de manière expérimentale les potentialités du film et de la photographie dans la recherche urbaine. Impliqué dans des projets de recherche-crédation, il développe une activité collective de recherche et de valorisation, à l'interface de l'art et de la recherche urbaine : [penserurbainparlimage.com](http://penserurbainparlimage.com)
3. Dans un souci de respect des données personnelles, nous avons choisi d'anonymiser les communes concernées, ainsi que les personnes interrogées.
4. Trois ménages sur sept ont un ancrage territorial fort avec au moins l'un des membres du couple ayant grandi dans la région.
5. Un seul ménage est composé d'un ouvrier et d'une employée, que l'on peut rattacher aux classes populaires.
6. Les données présentées ici sont issues du dossier complet de l'Insee sur les deux communes sélectionnées, dossier basé en partie sur les données du recensement de 2011, 2016 et 2022.
7. L'Insee a pendant longtemps défini comme « village » une commune de moins de 2 000 habitants. (Voir : [Village « en France » - Géoconfluences](#))
8. D'après les tableaux de données : « Population de 15 ans ou plus selon le groupe socioprofessionnel actuel ou antérieur », Sources : Insee, RP2011, RP2016 et RP2022, exploitations complémentaires, géographie au 01/01/2025.





# Un jardin accueillant, ressourçant : à l'interface entre espace domestique et espace écologique

---

Cette première partie donne à voir les jardins dans leur dimension spatiale, temporelle et sociale. Chaque parcelle est structurée et aménagée selon l'usage qui en est fait, variable selon les saisons. Nous prêterons attention ici à la place prise par le végétal dans ce découpage spatial, et à la manière dont le jardin dialogue avec l'espace domestique de la maison. Ainsi, cette première partie offre un premier niveau de lecture sur les profils de jardinier·ères et les figures de jardin que l'on peut identifier à partir d'une analyse jardin par jardin, perçu comme un « monde à soi » pour l'habitant·e.

# Des jardins structurés dans l'espace et dans le temps

Parmi les treize jardins étudiés, une grande diversité de surfaces, configurations, de mises en espace des usages comme de la végétation a été observée. Cette diversité spatiale reflète la diversité de fonctions, aussi bien sociales qu'écologiques, qui peuvent être attribuées au jardin dans le pavillonnaire périurbain.

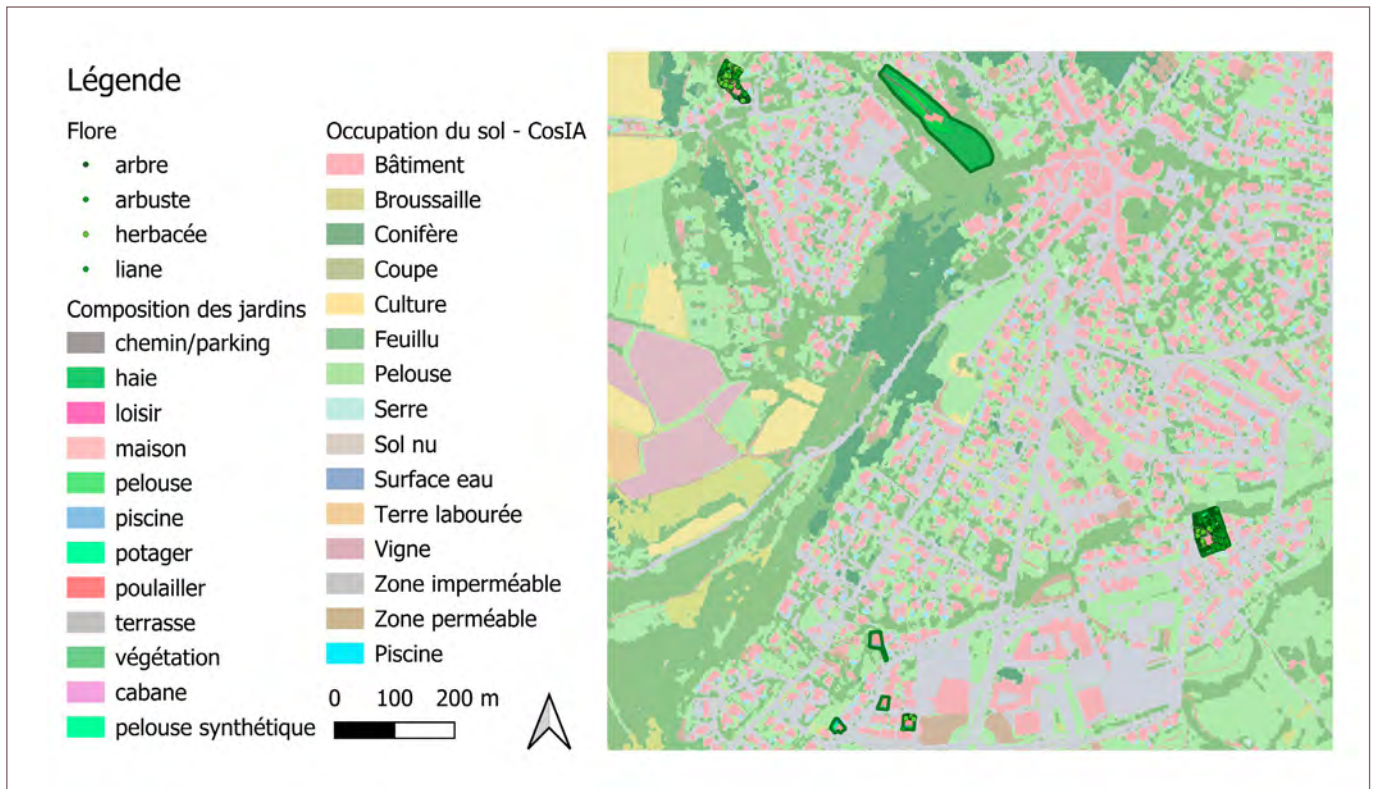
## Organisation spatiale des jardins. Panorama des fonctions diverses de la parcelle

---

Les pratiques de gestion du jardin permettent d'accueillir, de prendre soin du vivant non humain sous de multiples formes. Les travaux de Mathilde Riboulot (2016) indiquent à ce propos que la relation entretenue entre un-e habitant-e et son jardin est dépendante du lien de la personne à la nature, notamment au végétal en place. L'agencement de l'espace n'est pas seulement lié à l'utilisation qui en est faite (dont l'organisation répond à des exigences anthropocentriques, ornementales comme l'indiquent Marianne Cohen *et al.* en 2014), mais également aux interactions entre jardinier-ère et végétation, dans ses dimensions d'ouverture/fermeture, extérieur/intérieur. Le jardin permet ainsi un retour sur soi et sur l'entourage (Haumont, 2001). Cette diversité de relations au vivant sera développée en p.175

La composition et la configuration des différentes occupations du sol au sein des jardins diffèrent d'un-e enquêté-e à l'autre, que ce soit en termes de surface, de proportion d'espaces minéralisés (en gris ou rose sur les plans), de loisirs (en violet), ou d'espaces favorisant le vivant (en dégradés de vert selon le type d'espace, allant de la pelouse au boisement). La composition spatiale de l'ensemble des jardins étudiés montre une grande diversité de surfaces, de compositions et de situations. Les jardins étudiés présentent en effet des spécificités et agencements multiples, que nous pourrons lier par la suite aux usages et représentations par les enquêtés-es.

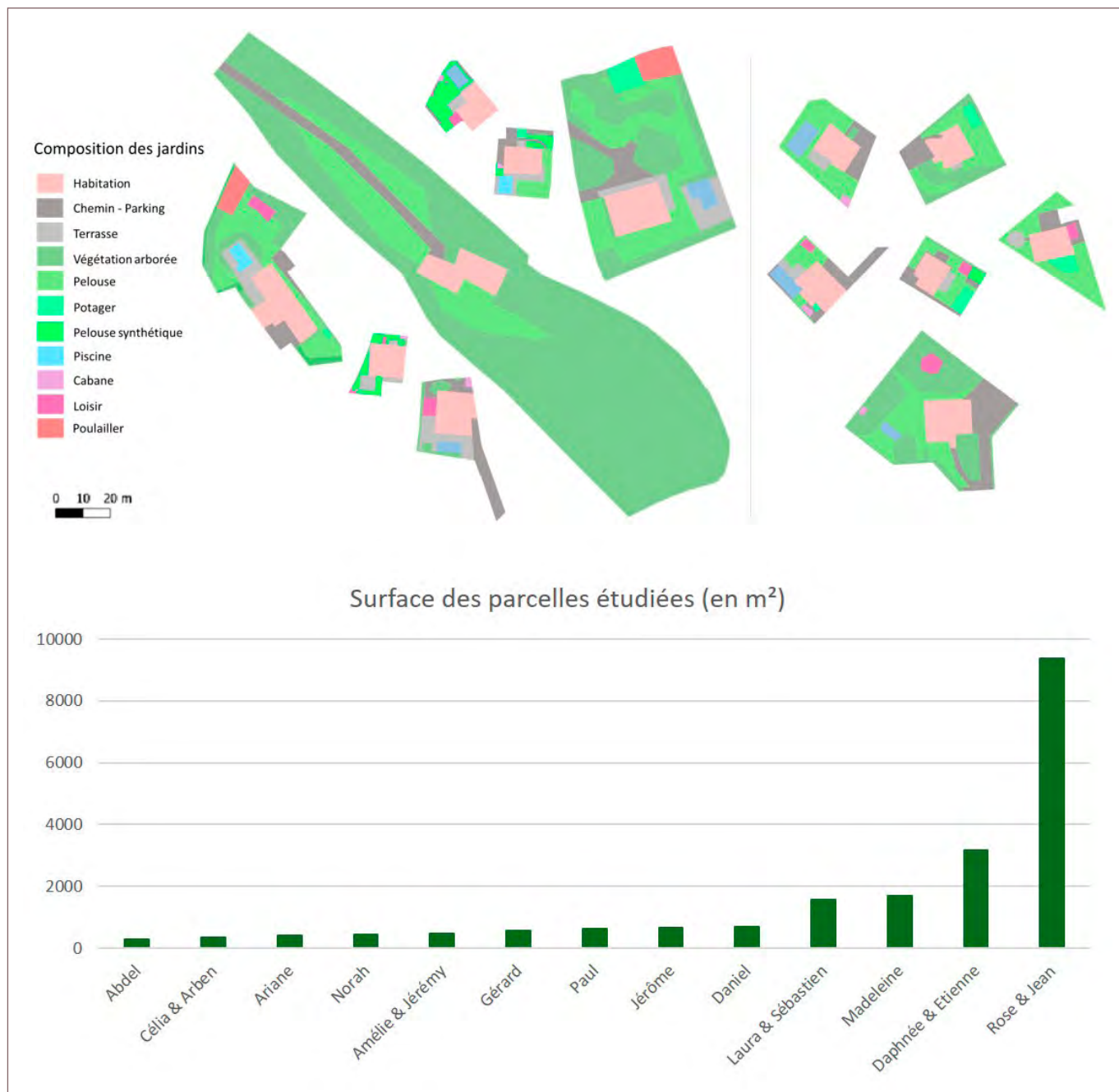
**La composition spatiale des jardins étudiés montre une grande diversité de surfaces, de compositions et de situations.**



Cartographie des jardins étudiés dans les deux communes périurbaines de Montpellier (en haut) et de Strasbourg (en bas).

Sept jardins sur treize ont bénéficié de relevés botaniques.

Sources : Cosia, IGN, 2024, réalisation : M.Brun



En haut : Représentation spatiale des jardins étudiés (à gauche : jardins du périurbain de Montpellier ; à droite : jardins du périurbain de Strasbourg ; tous les jardins sont représentés à la même échelle spatiale ; en bas : surface des jardins étudiés en m<sup>2</sup>)

Afin de donner à voir un premier aperçu synthétique des jardins étudiés, ceux-ci sont listés et décrits à partir des pratiques des habitant·es dans le tableau ci-dessous, présentés de la plus petite à la plus grande parcelle parmi le corpus des jardins enquêtés.

Les éléments figurant dans cette description seront par la suite détaillés et nourriront la comparaison des jardins et des pratiques des jardinier·ères dans une analyse thématique, structurée dans les parties II (cf. p.117) et III (cf. p.175) du rapport.

## CHEZ ABDEL (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN TERRASSE

Le jardin d'Abdel est le plus petit jardin étudié et est géré de la même manière qu'une terrasse, avec des arbustes contraints par l'espace et l'essentiel de la parcelle artificialisé. Ce jardin est le fruit d'un travail d'expérimentation et d'une attention toute particulière. Abdel est nommé affectueusement « *Monsieur parfait jardinage* » par sa femme, et démontre lui-même un attachement fort pour son jardin, indiquant que ses plantes sont comme ses enfants, et le plaisir de les voir bien grandir. Néanmoins, la vision esthétique et récréative de son jardin prime, comme il le mentionne : il a ainsi « *opté pour la propreté* » en installant une pelouse synthétique. L'organisation de son jardin est par conséquent très géométrique : au-delà des espaces de loisirs (terrasse, zone de barbecue), ses plantations sont essentiellement des arbres et arbustes le long des limites de son jardin. Quelques arbres emblématiques, comme l'immense palmier dont il est très fier, sont contenus par des pavés au centre de la pelouse.

Période de construction du lotissement : 2017

Taille du jardin : 144 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 280 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



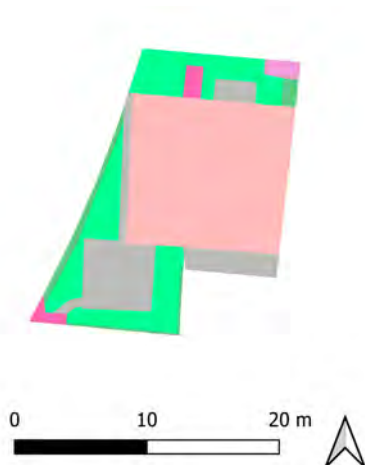
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ CÉLIA ET ARBEN (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN CATALOGUE

Le jardin de Célia et Arben est composé d'une pelouse synthétique déjà intégrée à l'achat, et qui convient bien aux propriétaires, rebutés par le contact de la terre. Néanmoins, ils plantent progressivement une végétation très ordonnée, notamment pour que leurs enfants puissent expérimenter les plantations. Appréciant la verdure et les plantes ornementales méditerranéennes, Célia et Arben plantent palmiers, rosiers et fruitiers, mais l'intérêt principal du jardin reste pour eux la piscine. Associé à un mobilier de jardin tendance et une zone de loisirs pour les enfants, ce jardin coche tous les attendus d'un jardin de représentation. Un potager est présent et utilisé, mais à l'extérieur de la parcelle même du jardin, sur un cheminement public peu emprunté.

Période de construction du lotissement : 2017

Taille du jardin : 356 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 400 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



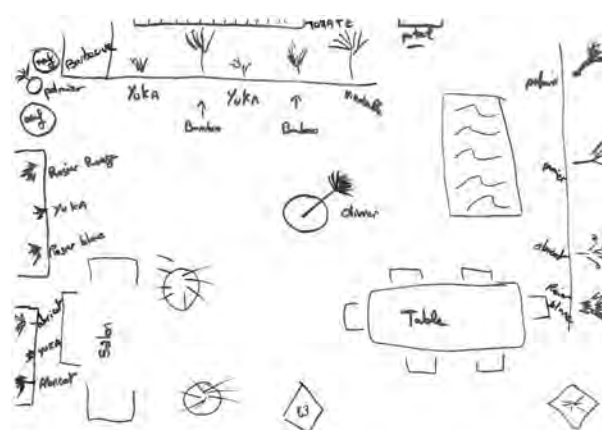
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ ARIANE (PÉRIURBAIN STRASBOURG) – LE JARDIN COUTEAU-SUISSE

Le jardin d'Ariane, malgré sa taille modeste, renvoie à un panorama d'usages variés. De la petite zone de pelouse synthétique destinée à faire jouer ses enfants à côté de la balançoire, au potager, en passant par les deux espaces de terrasse, Lauriane passe beaucoup de temps à s'occuper de son jardin, qu'elle souhaiterait investir encore davantage. De son point de vue, le jardin a un rôle pédagogique, alimentaire, mais pas réellement de détente, excepté sur l'espace terrasse. Un important travail est mené quant aux limites de son jardin : alors que les gabions à l'avant de sa maison sont ornés des classiques géraniums, Ariane laisse le temps long pour faire pousser divers arbustes le long de la rue.

Période de construction du lotissement : 2020

Taille du jardin : 311 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 414 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



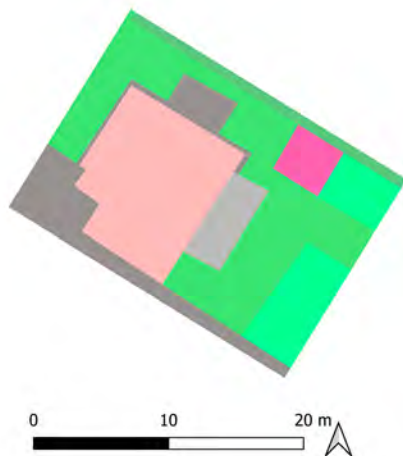
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



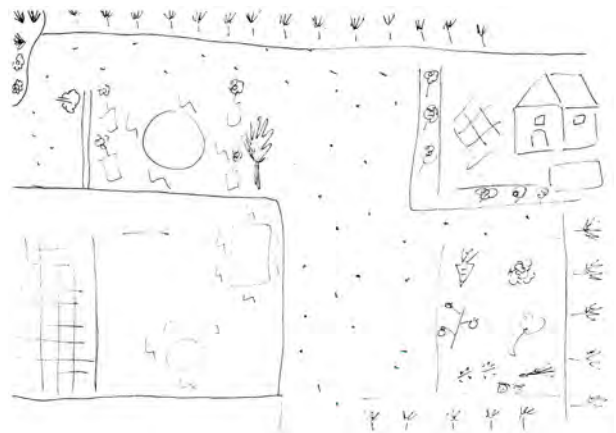
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ NORAH (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN MALGRÉ LUI

Le jardin de Norah est situé sur une petite parcelle au sein d'un lotissement récent. La pratique du jardinage de Norah est contrastée selon les saisons, entre un été majoritairement passé dans le jardin, pour que les enfants jouent, pour recevoir ou profiter sur la terrasse, et un désinvestissement du jardin hors belle saison. Il s'ensuit un entretien très irrégulier des espaces. Elle s'est en effet rendu compte du caractère chronophage de l'entretien, et se décide désormais à penser son jardin pour réduire au maximum ce temps d'entretien. Norah est adepte du prêt-à-poser et ne s'occupe pas des plantes dans une vision de prise de soin, le jardinage se rapproche pour elle plus d'une contrainte que d'un plaisir. Pour elle, le sauvage est le contraire du propre.

Période de construction du lotissement : 2016

Taille du jardin : 311 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 451 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



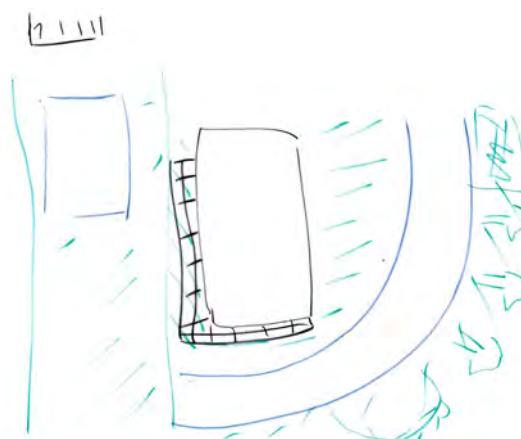
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectivé - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ AMÉLIE ET JÉRÉMY (PÉRIURBAIN STRASBOURG) LE JARDIN MÉDITERRANÉEN EN ALSACE

Le jardin d'Amélie et JérémY est typique du jardin « propre », la pelouse est tonduée régulièrement alors que les feuilles et cailloux au sol sont considérés comme de la « saleté ». JérémY prend plaisir à entretenir cet esthétisme tout en testant de nouveaux aménagements. Fan de l'imaginaire méditerranéen, il a acquis de grands spécimens de son jardin (pin, palmier, olivier) sur des « coups de cœur/coups de tête ». Les usages de et avec l'enfant sont centraux dans l'aménagement du jardin, d'où la création d'un espace de jeux dédié, d'un espace de pelouse libre (pour des sports de raquette, ballon, etc.), et d'un petit potager pour profiter de quelques productions agréables comme des fraises. Ainsi, malgré sa taille modeste, le jardin d'Amélie et JérémY présente une configuration spatiale complexe.

Période de construction du lotissement : 2014

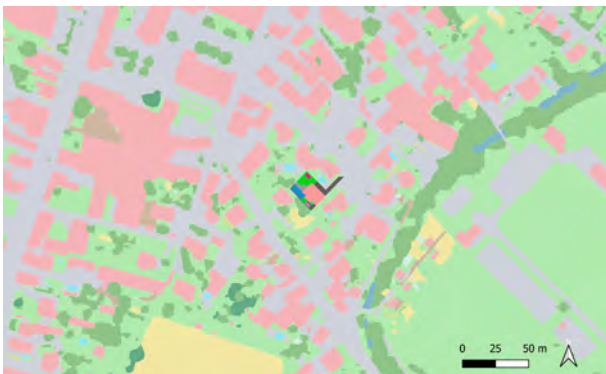
Taille du jardin : 318 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 476 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



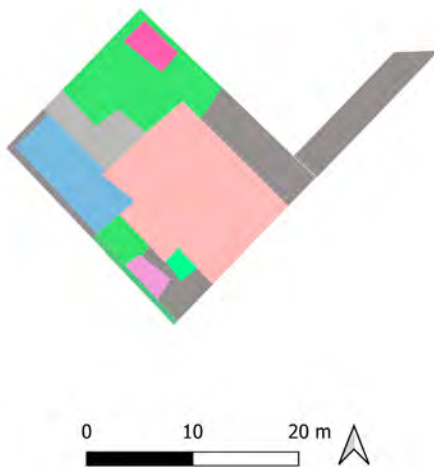
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



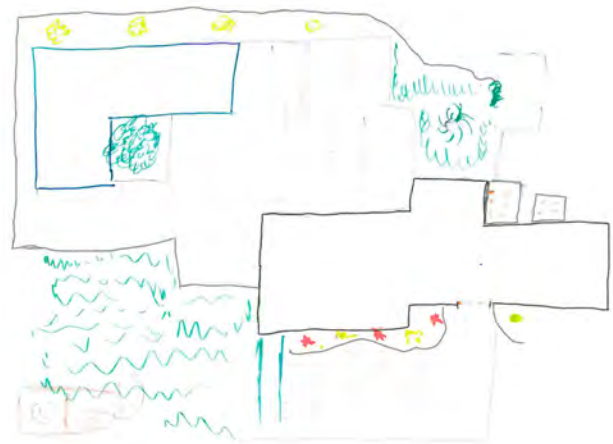
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ GÉRARD (PÉRIURBAIN STRASBOURG) – LE JARDIN BRICOLÉ ET NOURRICIER

Le jardin de Gérard est relativement ancien et présente une configuration complexe et singulière. De forme triangulaire, il présente un bassin piscicole, un puits à l'avant de la maison, et un grand potager contenant notamment une serre et un cadran solaire créé par Gérard à l'arrière de la maison. De nombreux éléments présents dans le jardin résultent du système D qu'il met en place (réutilisation d'objets inutilisés). La pratique jardinière de Gérard est très investie. Ses connaissances en jardinage et botanique lui ont été transmises par sa grand-mère et son père. De manière générale, il a un jardin tourné vers les autres, il veut le rendre agréable pour ses voisins, il donne ses fruits, etc. Le jardinage se définit selon lui par l'ordre et l'entretien. Tout est organisé de façon rigoureuse et il tond une à deux fois par semaine, sur le modèle d'un terrain de foot. Le jardinage n'est que plaisir pour lui, n'engendrant pas de contraintes.

Période de construction du lotissement : 1990

Taille du jardin : 446 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 572 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



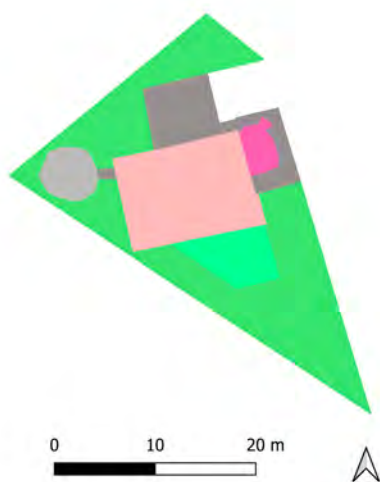
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



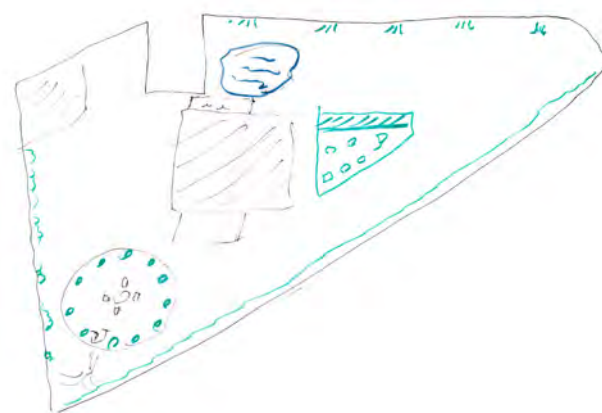
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectivé - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ PAUL (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN PAYSAGÉ

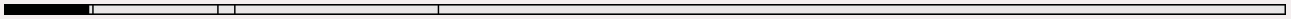
Le jardin de Paul a été conçu et paysagé par un ami jardinier paysagiste. Pierre habitait précédemment une maison dans une autre région avec une grande parcelle à entretenir, ce qu'il a vécu comme une contrainte, d'où son choix de déléguer la gestion du jardin sur cette maison. Son ami jardinier lui indique ce qu'il faut faire au jardin et à quel moment, et vient en aide à Pierre pour certaines tailles. Le jardin de Paul est très organisé, entre espaces domestiques et de loisirs et espaces paysagés pour rendre compte d'une nature exotique sauvage.

Période de construction du lotissement : 2015

Taille du jardin : 423 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 615 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



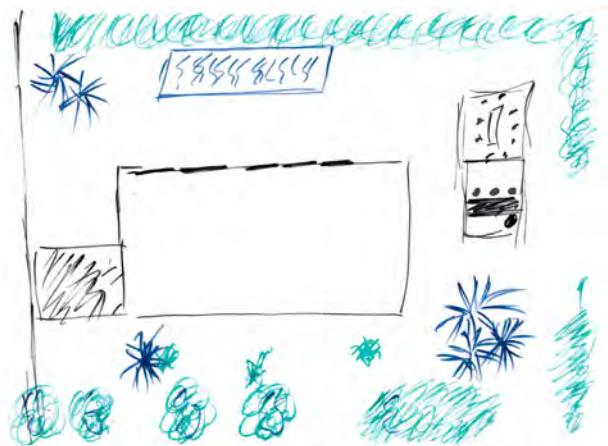
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ JÉRÔME (PÉRIURBAIN STRASBOURG) – LE JARDIN DES « SUBURBS »

Le jardin de Jérôme présente une structure très esthétique : les zones visibles de l'extérieur, entre terrasse, pelouse, piscine et massifs fleuris sont très bien délimitées et résultent du travail d'un paysagiste, à l'image des jardins communément observés dans les banlieues américaines. Cet esthétisme se fait au prix d'un entretien rigoureux : Jérôme arrose le gazon quand il jaunit, et le tond régulièrement. Bien qu'il refuse catégoriquement les espèces spontanées (il serait prêt à mettre du glyphosate et regrette les restrictions à ce propos), Jérôme a une vision assez claire du fonctionnement de l'écosystème jardin, et fait le lien entre le sol, le climat et la survie des plantes qu'il aime et qu'il a plantées pour leur beauté. Il va même jusqu'à personnifier certaines plantes (« lui il est avec nous dans le salon »).

Période de construction du lotissement : 1990

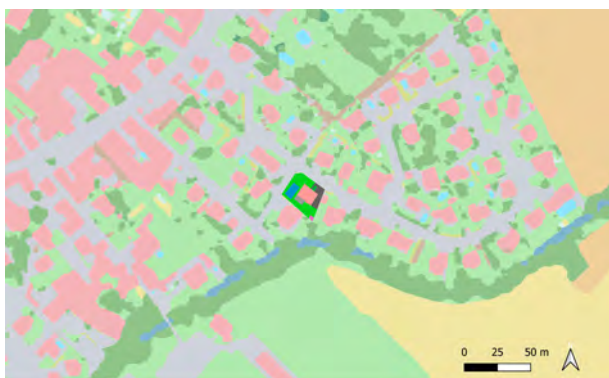
Taille du jardin : 519 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 648 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectivé - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ DANIEL (PÉRIURBAIN STRASBOURG) – LE JARDIN DOMPTÉ

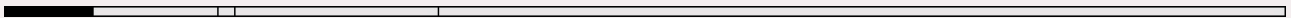
Le jardin de Daniel est très riche et offre une diversité d'espèces d'arbres et arbustes. La pratique jardinière y est très régulière, investie, et contraignante pour le vivant, majoritairement planté, mais dont l'entretien contrôlé dans une vision systématique permet néanmoins l'accueil de diverses formes de vie. Ce contrôle permanent est une véritable passion pour Daniel, qui patrimonialise son jardin et le considère comme l'héritage qu'il laissera. Ayant bien conscience que la durée de vie des arbres est supérieure à la sienne, le temps que Daniel passe dans son jardin peut être perçu comme une forme d'héritage en devenir.

Période de construction du lotissement : 2000

Taille du jardin : 58 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 703 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



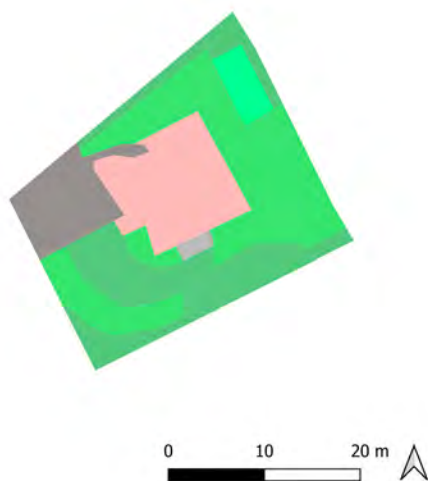
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



## CHEZ LAURA ET SÉBASTIEN (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN DES PLAISIRS

Le jardin de Laura et Sébastien est très investi par ses propriétaires, aussi bien en termes de diversité d'usages (poulailler, piscine, terrasse, terrain de pétanque, massifs divers) qu'en termes d'entretien de la végétation. Laura présente son jardin comme son « *exutoire* », en prendre soin lui fait du bien. Bien qu'elle indique apprécier que son jardin soit « *beau, rangé, propre* » elle accepte le laisser-faire du spontané, aussi bien végétal qu'animal, dans une vision écosystémique marquée, bien que peu explicitée directement. Ses choix de plantations sont représentatifs de l'importance qu'elle porte aux enjeux environnementaux (plantation d'espèces locales, achetées ou glanées aux alentours).

Période de construction du lotissement : 1985

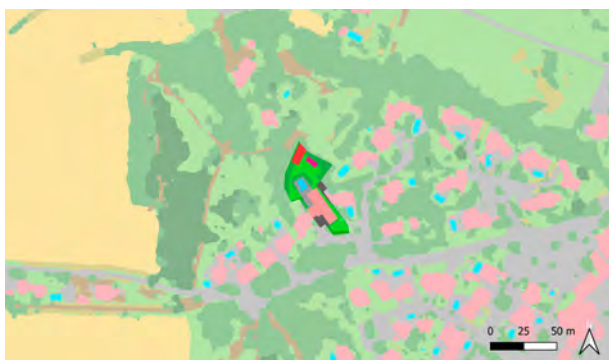
Taille du jardin : 1270 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 1560 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectivé - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté·e*



## CHEZ MADELEINE (PÉRIURBAIN STRASBOURG) – LE JARDIN EN RETRAITE

Le jardin de Madeleine est grand, très arboré, trop selon sa propriétaire, qui considère les arbres comme «*envahissants*», nécessitant trop d'entretien. Habitant cette propriété depuis les années 1990, Madeleine a peu à peu diminué ses exigences concernant l'esthétisme de son jardin. De même, la surface de son potager a diminué au fil du temps. Bien qu'elle apprécie les jardins «*coupés au cordeau*», elle laisse son jardin s'ensauvager et accepte, résignée, le laisser-faire de la végétation spontanée. Autrefois très utilisé pour ses enfants, le jardin de Madeleine n'est plus autant utilisé qu'avant – sauf lorsqu'elle accueille ses petits-enfants. Il sert aujourd'hui principalement à son chien, pour lequel Madeleine a installé des jeux. Pour elle, le jardin doit rester praticable, présentable, compatible avec les quelques usages familiaux.

Période de construction du lotissement : 1980

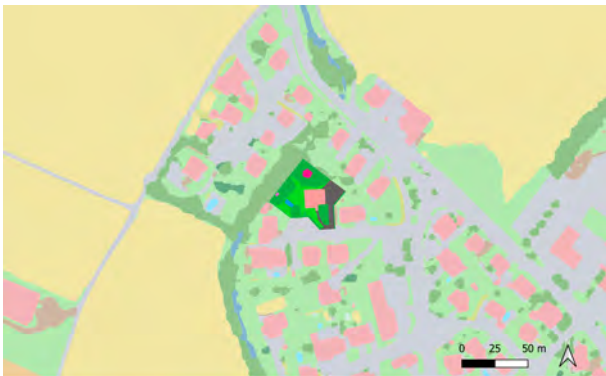
Taille du jardin : 1475 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 1682 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêtée*



## CHEZ DAPHNÉE ET ÉTIENNE (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) LE JARDIN « DE LA SORCIÈRE »

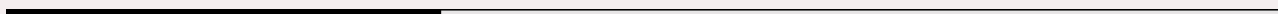
Le jardin de Daphnée et Étienne est un jardin d'une grande surface, à l'histoire longue, qui présente diverses zones : pelouse, massifs arborés, terrasses, piscine, potager, poulailler. Daphnée et Étienne ont arrêté de tondre il y a quelques années par manque de temps, ce qui permet à une végétation arbustive de se développer. Qui plus est, Daphnée et Étienne apprécient de voir des insectes et animaux réapparaître et pensent leur jardin en opposition aux jardins du quartier pavillonnaire qui s'est construit progressivement autour de leur parcelle. Eux-mêmes le qualifient de « *jardin de la sorcière* », la cohabitation avec le vivant non humain y est forte.

Période de construction du lotissement : 1990

Taille du jardin : 2891 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 3174 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :



*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



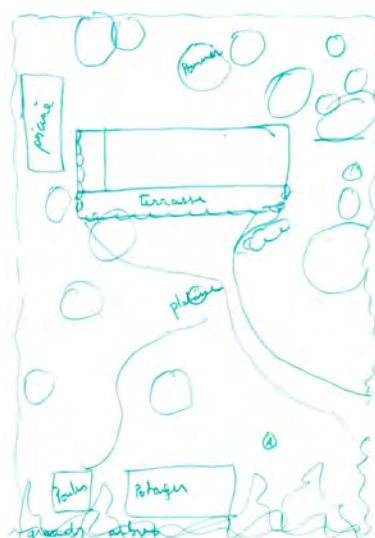
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectivé - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté·e*



## CHEZ ROSE ET JEAN (PÉRIURBAIN MONTPELLIER) – LE JARDIN FORÊT

Le jardin de Rose et Jean est le plus grand jardin étudié et pourrait être apparenté à un parc ou un domaine. Il est composé d'un long cheminement jusqu'à la maison et d'une zone forestière allant jusqu'à un cours d'eau. Ce jardin est une partie du domaine de l'ancien parc d'un château, dont la végétation a été préservée et continue d'être entretenue par Jean. La pratique du jardin et son entretien sont réguliers, mais l'étendue du jardin est telle qu'un réensauvagement continu s'observe, ce qui ne déplaît pas aux propriétaires, dotés d'une volonté assumée de laisser faire. Rose et Jean conçoivent eux aussi leur jardin comme un lieu de cohabitation avec le non-humain.

Période de construction du lotissement : pas en lotissement, construction dans les années 70

Taille du jardin : 9074 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle : 9385 m<sup>2</sup>

Taille de la parcelle par rapport à l'ensemble du panel étudié :

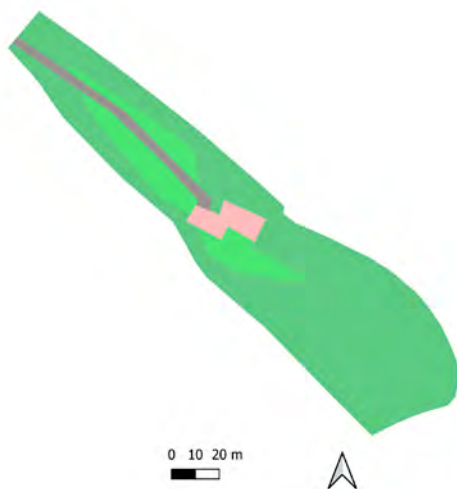
*Insertion du jardin dans son quartier (Cosia, IGN)*



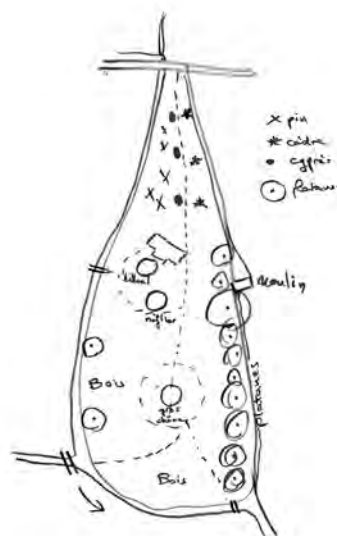
*Photographie représentative du jardin*



*Le jardin objectif - cartographie des usages*



*Le jardin perçu - représentation par l'enquêté-e*



L'analyse des entretiens concernant la configuration spatiale des jardins étudiés montre que cette dernière est centrale dans la manière de s'approprier l'espace par les enquêtés, pour qui les jardins résultent d'arbitrages entre usages, préférences esthétiques, considérations pratiques ou contraintes et représentations. La logique d'agencement spatial du jardin peut se référer à une logique d'ordre domestique, à l'image de l'agencement des pièces d'une maison (cf. p.86) :

*« On a vraiment voulu séparer les choses. Là-bas, c'est le potager, pour que ce soit un peu à part, et ici, c'est plus l'endroit où on se pose. On trouvait ça important que chaque chose ait sa place. »*

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

La configuration spatiale est aussi souvent associée à des normes personnelles, régies par des préférences esthétiques. Ces normes peuvent également être collectives, d'ordre social, liées aux formes du jardin pavillonnaire, en relation avec le voisinage où l'agencement du jardin résulte d'un désir de tranquillité, d'intimité : de nombreux enquêtés soulignent l'importance des haies et clôtures pour se protéger du vis-à-vis. Ainsi, la gestion de la visibilité/invisibilité devient un critère majeur d'agencement spatial (cf. p.177). Norah indique à propos de la plantation d'un arbre :

*« Ça peut aussi briser un peu le vis-à-vis. C'était ça l'objectif, un peu de se couper, de couper un peu le vis-à-vis parce que comme le muret est assez bas, les gens, quand ils passent, ils peuvent facilement regarder à l'intérieur... peu de passage, pas de vis-à-vis, ce serait l'idéal. Mais bon on est dans un lotissement quoi ! »*

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

À l'inverse, une mise en vue du jardin, tout en atténuant l'exposition des résidents, peut être une occasion de montrer son jardin à la rue, comme l'explique Daniel :

*« J'ai axé sur la multiplication des arbres parce que je ne suis pas enrhumé. Si vous voyez sur la terrasse, vous ne me voyez pas mais moi je peux vous voir. J'aime bien être vu sans être vu quoi. »*

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

Gérard affiche également une volonté de rendre agréable le jardin pour ses voisins, de tourner son jardin vers les autres :

*« Le week-end, quand il fait beau, il y a du monde qui se promène. Alors ça ouvre les discussions. »*

Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg (cf. p.97)

L'organisation spatiale des jardins est parfois pensée de manière différente selon ce qui peut être vu de dehors ou non : l'agencement du jardin d'Abdel, par exemple, distingue clairement les zones exposées sur le devant de son habitation des zones plus intimes à l'arrière ; Daphnée et Étienne mettent également en avant des plantations florales visibles depuis la rue et opèrent un laisser-faire plus important à l'arrière de leur maison, plus intime. Cette distinction entre parties visibles et non visibles révèle l'existence d'une norme implicite sur l'image du jardin résidentiel (cf. p.177). Ainsi, Laura révèle :

*« On est plutôt derrière parce que c'est plus grand, parce que c'est plus protégé, parce que la zone de vie se prête plutôt là-bas. »*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Sébastien et Laura ont également un investissement fort sur les limites de leur jardin, mais cet agencement n'est pas seulement pensé comme une séparation. Il constitue surtout un cadre spatial stable, qui délimite clairement les zones du jardin. En effet, beaucoup de jardins sont organisés par fonction d'usages, comme des assemblages de coins : les espaces sont présentés de manière découpée lorsque les enquêtés font le tour de leur jardin et parlent de « coin potager », de « coin détente », de « partie pelouse », d'« espace piscine ». Certains jardins, comme ceux de Ariane, Daphnée et Étienne ou encore Sébastien et Laura sont compartimentés, avec des séparations nettes entre les espaces de détente, de potager.

Au sein de cette segmentation, des éléments remarquables jouent un rôle structurant dans la composition du jardin, qui peuvent être des éléments végétaux (cf. p.77). Chez Cécile et Arben, l'organisation du jardin s'articule autour d'un olivier, placé au centre et présenté comme la « pièce centrale du jardin », alors que chez Amélie et Jérôme, c'est la piscine qui constitue l'élément central. Chez Gérard, l'élément central est un cadran solaire, créé avec des plantes exotiques suite à la suppression d'une

piscine hors-sol laissant un espace bétonné, en dalle, que Jérôme a souhaité modifier.

Ces aménagements n'ont pas seulement une visée esthétique, mais également fonctionnelle, selon les perspectives d'évolution du jardin :

« La grande réflexion et les multiples plans, c'était une des choses pour laquelle on a fait vraiment des plans parce que c'était quelque chose qu'on savait qu'on ne pourrait plus bouger dans le temps [...] tout doit pouvoir s'articuler autour de la piscine. »

Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg

Ces choix spatiaux peuvent être pensés de manière plus diffuse, sans forcément de point d'ancrage à un élément particulier, et être régis par des questions de circulation et de praticité de l'entretien du jardin, Sébastien et Laura ont par exemple créé des massifs fleuris assez bien séparés les uns des autres pour pouvoir passer facilement la tondeuse.

## Pratiques, évolutions et projections : l'inscription temporelle dans l'organisation spatiale du jardin

« En fait, au début c'est très joli sur les plans, on s'est dit, on va faire ça et ça. Et puis une fois que tu commences à planter les trucs, à faire les allées, il faut le faire, il faut remettre de l'engrais, il faut tailler... ça demande énormément de temps. Donc dans l'immédiat, on se dit là, stop, on fait une pause. [...] Moi, j'aurais aimé avoir un truc un peu plus complexe ici, avec plus de végétaux, pas juste une piscine standard, mais vraiment avec des végétaux, des gros pots [pour] avoir un cocon. [...] En plus c'est un cercle vicieux, plus c'est moche et moins t'as envie de t'en occuper, et ça devient moche et c'est vraiment ce côté-là que j'aime pas dans le truc vivant, c'est que si on s'en occupe pas, ben ça, ça devient vite n'importe quoi. »

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

De la projection d'un idéal, parfois figé telle l'image-catalogue, à la réalité (vivante) du jardin, l'organisation spatiale des jardins résulte souvent d'expérimentations qui s'articulent entre temps court (entretien, saison) et temps long (croissance, installation, projection).

### Rythme journalier : gestion du vivant

Le temps court renvoie pour la majorité des enquêtés aux pratiques ordinaires : entretien hebdomadaire, taille saisonnière, ajustements ponctuels.

Un des enquêtés, Daniel, explique que sa pratique du jardin est marquée par la régularité des gestes d'entretien (tailler, surveiller, intervenir), dans une attention constante, contrôlante. Pour d'autres, l'observation quotidienne s'opère dans une logique moins interventionniste, mais plutôt d'anticipation des désordres, désagréments, dégradations, en particulier la gestion du vivant, notamment des mauvaises herbes (cf. p.175). Ainsi, Jean fait régulièrement le tour de son jardin pour avoir une idée des choses à faire bientôt (arbres à tailler, zones à tondre). Une majorité de jardinier·ères qui apprécient les espaces « propres », sans débordement de la végétation, indiquent désherber à un rythme très soutenu (« sinon, on est vite débordés », Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg). En lien avec la gestion spatiale du jardin, certains entretiennent davantage le devant de la maison (comme Daniel, « pour le qu'en-dira-t-on », le « jardin dompté », périurbain Strasbourg).

Pour d'autres, cette gestion a plutôt pour but de conserver l'aspect désiré et praticable du jardin, sans être dans une vision hygiéniste, notamment pour les jardins de grande taille de notre panel. Étienne explique par exemple faucher son jardin :

« Pour pas que le terrain se ferme, il faut que je coupe toutes ces pousses. Genre ça, ces trucs comme ça. Si on laisse faire, ça fait des arbres, mais il y en a plein, là, tout ce qu'on va sortir, tout ça, il faut que je coupe. Donc avant, je le faisais à la débroussailluse, et maintenant je le fais à la main. Parce que

comme je suis à la retraite, j'ai le temps, donc je coupe. C'est le seul truc que je fais en fait, parce que sinon après, le jardin il n'y en a plus quoi, c'est de la garrigue et donc j'essaye de maintenir quelques arbres. »

Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

On perçoit ici la limite qui devient ténue, dans une gestion écocentree du jardin, entre une nature apprivoisée et contrôlée régulièrement par la main humaine et la nature davantage sauvage de la garrigue.

## Rythme saisonnier : profiter et préserver



Le potager de chez Amélie et Jérôme au printemps (photo de gauche) et à l'automne (photo de droite), le « jardin méditerranéen en Alsace ».



Le potager de chez Ariane au printemps (photo de gauche) et à l'automne (photo de droite), le « jardin couteau-suisse ».



Le potager de chez Daniel au printemps (photo de gauche)  
et à l'automne (photo de droite), le « jardin dompté ».

Les jardins sont profondément structurés par les cycles saisonniers : alors que la période hivernale implique chez les enquêtés la gestion du gel et la protection des plantes ornementales, l'été est fortement marqué par la notion de plaisir, de détente. La présence d'une piscine ou d'un potager dans les jardins renforce cette saisonnalité.

L'hiver et les basses températures sont évoqués comme des contraintes par certains enquêtés, nécessitant des gestes de protection qui sont, chaque année, questionnés, notamment en lien avec les questions de réchauffement climatique (faut-il couvrir les espèces ? Ont-elles résisté l'année précédente ?), indiquant une réflexion implicite sur le temps long (cf. p.134). Chez Amélie et Jérémy, la protection en hiver des ornementales n'est pas automatique, il et elle évoquent par exemple la décision de couvrir ou non leurs oliviers selon les saisons, indiquant un rapport adaptatif au végétal :

« Même le petit, je l'ai pas couvert.  
J'ai pas couvert le palmier. »

Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace »,  
périurbain Strasbourg

En été, le réchauffement climatique se fait également sentir. Chez Daniel, l'exposition au soleil relève aussi d'une temporalité cyclique : certaines plantes « brûlent » en été. Étienne a quant à lui arrêté de faire son potager « parce que ça crame et ça sert à rien » (le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier) (cf. p.144). L'adaptation spatiale et temporelle des gestes effectués sur le vivant répond donc

aux variations saisonnières de lumière et de chaleur, tout comme aux moments de vie, convoquant dès lors un rapport sensible au jardin (cf. p.77). Ainsi, Laura indique que l'entretien de leur jardin est lié à la préparation de l'été, pour rendre la piscine agréable, accueillir des invités dans un cadre qui leur convient (et donc donner à voir son jardin) :

« Alors le jardin, moi j'en profite toute l'année, je suis toujours en train de faire mon petit tour, on en profite toute l'année, et puis comme on a les poules de toute façon, on le traverse tous les jours, au moins pour aller les voir, les libérer, leur donner à manger. »

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Le jardin évolue au fil des saisons, et les manières de le gérer, comme d'en profiter, suivent ces caractéristiques spatiales, temporelles ainsi que la relation directe au bâti :

« Il n'y a pas un endroit spécial, moi j'aime circuler dans le jardin et puis ça dépend des saisons aussi, je pense. Les endroits changent selon les saisons. Quand le pommier est complètement en fleurs, j'aime être près du pommier. Quand il fait très chaud, c'est dans les coins à l'ombre qui sont encore jolis parce qu'ils sont encore verts. Ça dépend des moments de l'année, en fait. J'ai pas un endroit préféré [...] Et puis tout l'été on est sur cette terrasse qui est... Là on a juste commencé à sortir quelques plantes mais l'été il y a énormément de plantes sur la terrasse et c'est le seul endroit un peu vert du jardin [...] Parce qu'en fait, la terrasse, elle est différente des autres maisons du village, c'est qu'elle est orientée vers le nord. Et souvent ils construisent des maisons neuves orientées vers le sud, mais du coup on ne peut pas

*en profiter. Et nous, on... Enfin, c'est pas nous qui l'avons conçue, mais elle est très bien conçue parce qu'on peut passer l'été dehors et profiter de la terrasse parce qu'elle est au nord et elle est abritée. Donc c'est vrai que tout l'été on vit dehors.»*

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

## Rythme annuel : l'agencement du jardin et des ornementales

Au-delà des gestes immédiats et saisonniers, les entretiens révèlent un rapport au temps long, qui se manifeste à travers les choix de plantation, la croissance des arbres et l'évolution du jardin. Ariane explique que pour les plantations, elle fait des choix « au pif », et fait des essais, sur ses haies par exemple (« on verra ce que ça va donner »), en s'inspirant notamment de vidéos sur internet (cf. p.119). De la même manière, cette enquêtée agrandit son potager d'année en année, au fur et à mesure de sa maîtrise progressive des plantations nourricières. Chez Gérard également, l'organisation du jardin est présentée comme une expérimentation progressive, quitte à faire des modifications radicales (comme couper le cerisier et garder le socle du tronc au milieu de la pelouse pour y poser des fleurs en pot) :

*« Au début, c'était un peu vide. On a ajouté des choses au fur et à mesure. On a déplacé des plantes, refait la terrasse... petit à petit, ça s'est structuré [...] on a un peu organisé les choses, mais ça s'est fait progressivement. »*

Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg

Ces configurations / reconfigurations de l'espace montrent que l'agencement spatial et temporel des jardins ne relève ni d'un projet strictement planifié ni d'un laisser-faire complet. Il résulte d'ajustements permanents, d'échecs, d'essais (cf. p.134) :

*« Tailler, bon ben c'est empirique hein, je ne dis pas que je fais les choses dans le respect de ce qu'il faudrait faire, je fais un petit peu comme je le sens, donc ça marche, ça marche pas. »*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Ces ajustements témoignent enfin d'une prise de soin de l'espace. Dans cette perspective de *care*<sup>9</sup>, Daniel observe ses individus croître, et les accompagne dans la durée, bouge parfois les individus, en lien avec leur acclimatation :

*« Le camélia là, il est pas bien, il va mourir. Je l'ai pas déplanté celui-là. Je lui ai dit "Bon écoute, je te laisse vivre, on va voir ce que tu donnes là". »*

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

Il effectue des reconfigurations de l'espace de manière progressive mais garde néanmoins toujours la perspective du projet tel qu'il l'avait imaginé au départ.

Gérard se place quant à lui dans une projection de son jardin à long terme et anticipe les évolutions : « on avait déjà une idée assez claire. On a délimité les espaces dès le départ. On ne voulait pas que ça fasse fouillis [...] On a pensé les choses pour que ça évolue bien dans le temps » (le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg).

**L'agencement spatial et temporel des jardins ne relève ni d'un projet strictement planifié ni d'un laisser-faire complet. Il résulte d'ajustements permanents, d'échecs, d'essais.**

## Temps long



Travaux effectués dans deux jardins entre le printemps (photos de gauche) et l'automne 2024 (photos de droite).

À une échelle temporelle encore plus large, ce processus expérientiel se confronte à une dimension de projet inscrite dans des trajectoires résidentielles (cf. p.119). Celles-ci peuvent être ajustées aux pratiques sociales, qui, lorsqu'elles changent, impliquent une modification de l'agencement spatial :

*« On avait les filles qui étaient petites, donc il y avait plus, on va dire, un toboggan, une balançoire, ce genre de choses. Donc c'était vraiment que du gazon, il n'y avait pas toutes ces plantes ici, on a décidé de faire venir un paysagiste pour faire l'aménagement du jardin pour refaire toute la partie espace-vert. »*

Jérôme, le « jardin des suburbs »,  
périurbain Strasbourg

Ces pratiques peuvent être liées à une modification du paysage entourant le jardin, ainsi Étienne explique qu'il isole de plus en plus son jardin, qui n'était pas clôturé au départ, pour ne pas avoir à faire face ni à se montrer au lotissement qui s'est construit autour de chez lui. De son côté, Jérôme explique bien, lorsqu'il présente l'aménagement de sa cour, que chaque zone du jardin est pensée dans un aménagement global, respectant un ordre qu'il a prédéfini, dans une sorte de contrôle spatio-temporel des aménagements de son jardin laissant peu de place à l'exploration :

*« J'avais dit : je fais la piscine et une fois que j'ai fait la piscine, je fais la terrasse, une fois que j'ai fait la terrasse, je mets le gazon, une fois que j'ai mis le gazon je fais les pavés et ainsi de suite, l'idée c'est de faire dans l'ordre. »*

Jérôme, le « jardin méditerranéen en Alsace »,  
périurbain Strasbourg

Chez Daniel, le jardin apparaît très nettement comme un projet inscrit dans le temps long, comme un espace en devenir, évolutif, dont la forme actuelle n'est qu'une étape. Son discours est traversé par l'idée d'ajustement progressif, de maturation et d'observation patiente, son discours va même jusqu'à la vie du jardin après son passage à lui :

« Celui qui reprendra ici, soit il arrache tout, il met un grand mur, il fera ce qu'il veut. C'est comme le moine Shaolin, quand ils font un beau tableau avec du sable, puis après un petit coup de vent, pouf, c'est parti. Voilà, ça a été fait à une époque et si ça plaît pas [...] bah tant pis. La pression immobilière fait qu'un jour il y aura peut-être un immeuble, c'est triste, mais c'est comme ça. »

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

Le temps long dépasse donc celui de la croissance végétale et croise la biographie résidentielle des enquêtés. Il révèle l'imbrication constante de différents régimes temporels : un arbre planté (impliquant une réflexion sur le temps long) nécessite des protections hivernales répétées (temps saisonnier) et des ajustements ponctuels, tels que la taille ou le ramassage des feuilles caduques (temps court). Le jardin apparaît ainsi comme un espace multi-temporel qui oblige les jardiniers à composer simultanément avec les interventions ponctuelles, les saisons qui se répètent, et la lenteur de la croissance végétale et des évolutions des histoires de vie des jardinier·ères. Cette superposition de temporalités fait du jardin un espace d'observation, expérimentation, et projection (cf. p.117).



Photographie de la maison et du jardin de Daniel en juin 2006.



Photographie de la maison et du jardin de Daniel avec les arbres peints par dessus, en septembre 2006



Dessin de la maison et du jardin de Daniel en septembre 2006.



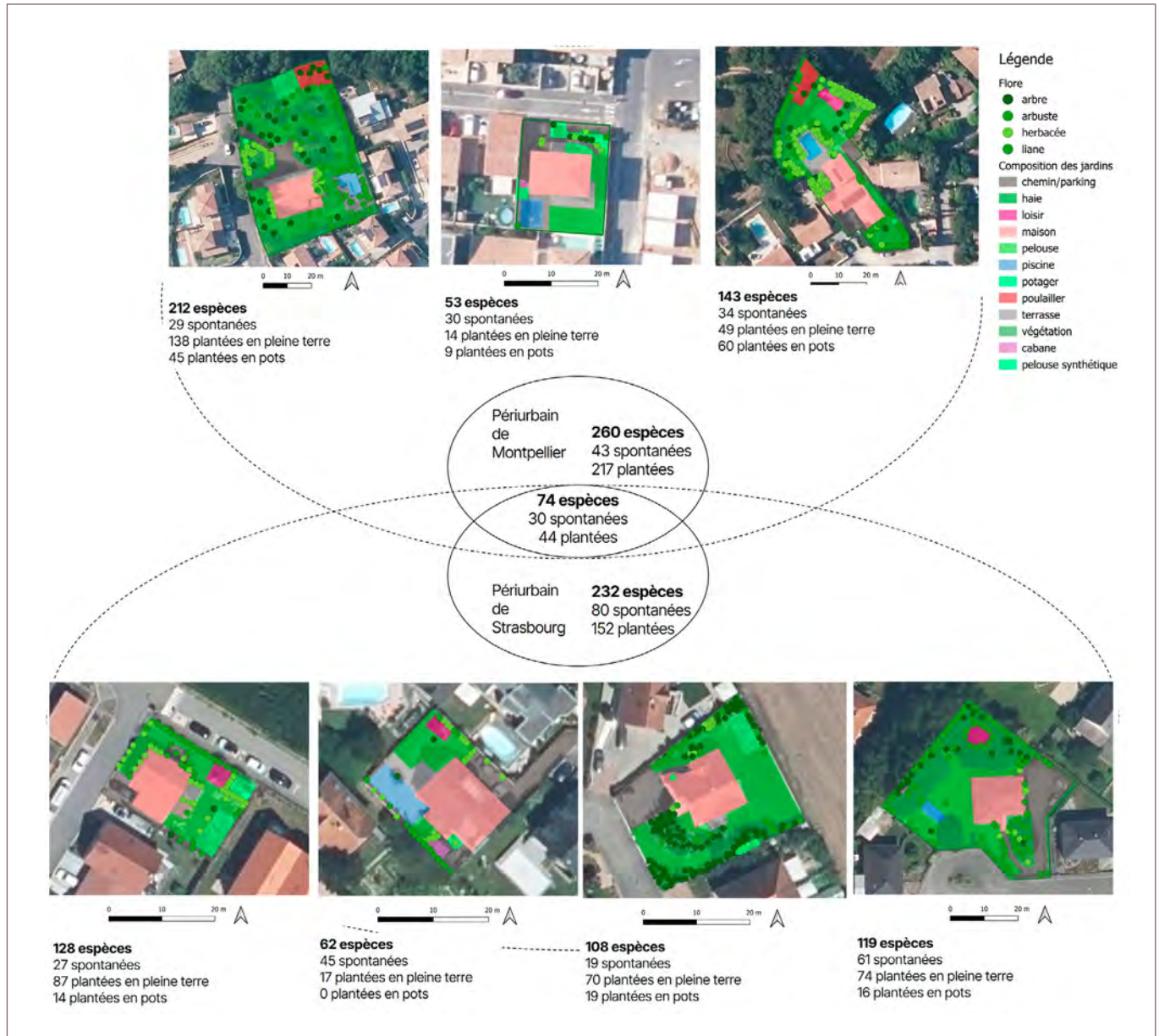
Photographie de la maison et du jardin de Daniel en juin 2009.

Photographies et dessins réalisés par l'habitant.

## Les plantes aux jardins. La végétation représentative des usages et pratiques du jardin

Parmi les treize ménages enquêtés, des relevés botaniques ont été effectués dans sept jardins<sup>10</sup> (ceux ayant bénéficié d'un second entretien), et permettent de saisir la manière dont les enquêtés s'approprient leurs espaces et organisent le vivant.

Au total, 566 espèces végétales – plantées comme spontanées – ont été inventoriées dans les sept jardins :



Récapitulatif et spatialisation des espèces observées dans les jardins ayant bénéficié d'un relevé de végétation. Les éléments bâtis ou artificialisés (habitation, cabane, chemin, parking, terrasse) du jardin, ou au contraire ouverts (pelouse, potager, espaces de végétation arborée), sont délimités. La végétation plantée est spatialisée selon la hauteur de la végétation (espèce herbacée en vert clair, arbustive en vert olive ou arborée en vert foncé), en haut : périurbain de Montpellier (3 jardins), en bas : périurbain de Strasbourg (4 jardins). Sources : IGN, 2024, réalisation : M.Brun. Pour chaque jardin, le nombre d'espèces – plantées en pleine terre, en pot ou spontanées – est noté. Les relevés botaniques permettent de déterminer les espèces retrouvées dans les deux communes et celles observées sur un seul territoire.

Les espèces spontanées les plus communément observées sont typiques des espaces de pelouses (pâquerettes, géraniums, pissenlits, liserons, potentilles), tandis que les espèces plantées les plus représentées sont des arbustes ou grimpants ornementaux (oliviers, palmiers), typiques des haies (cotoneaster, bambous) ou bien des fruitiers, comme le figuier. Nous focaliserons notre analyse de la

végétation sur les espèces les plus communément observées<sup>11</sup>, classées ci-dessous par type de végétation, dans les jardins ayant bénéficié de relevés botaniques, pour donner à voir la place accordée au vivant dans les jardins. Ces relevés seront par la suite mobilisés (cf. p.117 et p.175) pour illustrer la manière dont les enquêtés composent avec le vivant dans leur jardin.

### Récapitulatif des jardins accueillant au moins une fois les différents types d'espèces identifiées

Zone périurbaine	Jardins	Bambous	Espèces typiques des haies (dont lauriers)	Fruitiers	Ornementales (dont grimpantes)
<b>Montpellier</b>	Norah	0	0	4	3 (1)
	Sébastien et Laura	2	7 (4)	9	23 (5)
	Daphnée et Étienne	2	12 (5)	14	30 (10)
<b>Strasbourg</b>	Ariane	1	5	4	23 (4)
	Amélie et Jérémie	1	2	1	2 (1)
	Daniel	2	26 (3)	1	12 (9)
	Madeleine	0	10 (3)	6	11 (3)

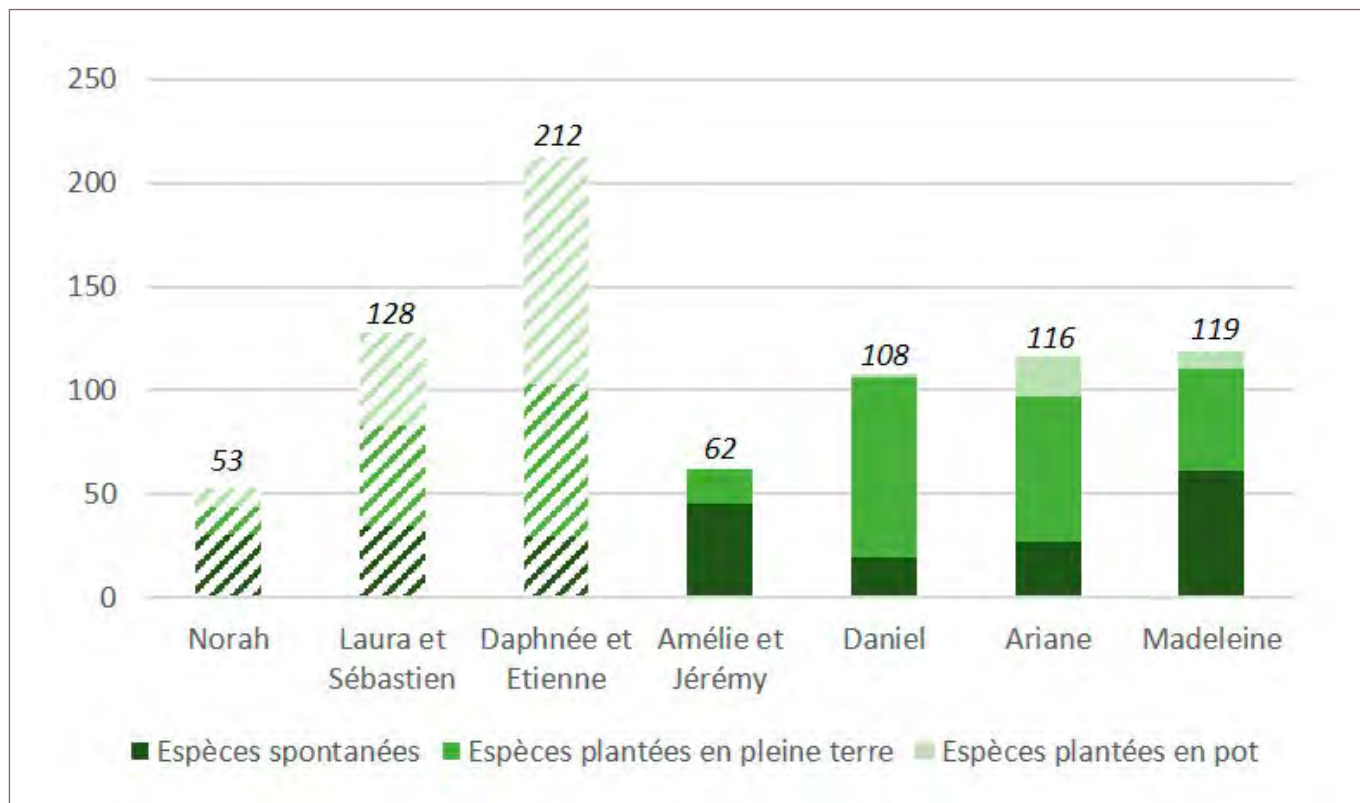
La taille de la parcelle ne joue pas de rôle prédominant dans l'organisation spatiale des jardins : des jardins similaires en taille ne présentent pas forcément la même diversité de fonctions, de nombre d'espèces plantées, ni même de configurations, mais reposent principalement sur des logiques et visions habitantes, qui permettent d'établir par la suite des profils de jardins et de jardinier·ères. Certains jardins sont structurés autour d'une pelouse centrale peu plantée, d'autres sont densément arborés ; certains multiplient les fonctions (jeu, détente, production, convivialité) alors que d'autres restent centrés sur un usage unique.

Les espèces plantées, ci-dessus liées à ces structures spatiales, montrent les arbitrages symboliques ou pratiques, qui révèlent différentes manières d'habiter (développées en p.77, 86, 91). L'analyse de la végétation en lien avec la spatialisation et les savoirs jardiniers sera développée en p.117. Les différentes relations au vivant seront développées en p.175.

## La richesse spécifique représentative des profils jardiniers

Le nombre d'espèces spontanées et plantées en pleine terre observées dans les jardins permet de rendre compte des relations au vivant tissées par les enquêtés, et de définir par la suite des profils jardiniers. Alors que les différences du nombre d'espèces accueillies sont marquées

dans le périurbain de Montpellier, on remarque que dans le périurbain de Strasbourg, le nombre d'espèces observées est moins variable. On peut noter en revanche que c'est surtout le nombre d'espèces plantées qui différencie les jardins, et donc les pratiques y étant opérées.



Richesse spécifique dans les jardins étudiés, rendant compte du nombre d'espèces spontanées (en vert foncé) et du nombre d'espèces plantées (en vert pomme sont notées les espèces de pleine terre et en vert clair les espèces plantées en pot). À gauche, en hachuré, les jardins du périurbain de Montpellier, à droite, les jardins du périurbain de Strasbourg. Réalisation M. Brun

On voit ainsi que les jardins de Norah et d'Amélie et Jérémie sont ceux qui accueillent une moins grande richesse d'espèces (plantées ou spontanées, environ 50 espèces), alors que le jardin de Sébastien et Laura est celui qui accueille le plus d'espèces (plus de 150, voire 200 si on compte les plantes en pot).

Entre ces deux profils types de jardins, ceux de Ariane, Daphnée et Étienne, Daniel et Madeleine présentent une richesse spécifique intermédiaire. Lorsqu'on ajoute aux espèces plantées en pleine terre les espèces présentes dans des pots, alors le jardin de Daphnée et Étienne se détache, ces derniers ayant à cœur de multiplier les cultures en pot d'espèces exotiques, qu'ils gardent en intérieur l'hiver et sortent sur leur terrasse l'été :

« Voilà, ça c'est notre pièce, voilà, du coup j'ai sorti tout ce qui est sur la terrasse, normalement il n'y a rien sur la terrasse, j'ai commencé à sortir, mais normalement elle est remplie de plantes et c'est toutes nos plantes qui vont être dehors l'été. L'été, elle est vide cette pièce et l'hiver, elle est pleine, mais de plus en plus pleine. »

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

De manière plus globale, on remarque une proportion plus importante d'espèces plantées dans le sud qu'en Alsace, notamment lorsque les espèces plantées en pot sont comptabilisées. Le cas de Norah, dont le jardin est relativement peu diversifié, est une exception à Montpellier (le « jardin malgré lui »).



Plantes en pot chez Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain de Montpellier.

# Typologie de jardinier·ères et de jardins

## Profils de jardinier·ères et de leur relation au vivant

Afin de caractériser la relation des jardinier·ères à leur jardin, et la manière dont cette relation influence les formes de ces jardins, nous nous basons sur plusieurs travaux issus de la littérature. En premier lieu, la typologie créée par Pauline Frileux (2024) nous permet de questionner

la relation des jardinier·ères au vivant, en lien avec les pratiques et usages de leur jardin. Trois portraits types émergent de ses travaux, révélateurs d'un rapport au vivant : les « adeptes d'un jardin propre », les « anti-jardiniers » et les « écocentrés ».

Présentation des portraits types issus des travaux de Pauline Frileux (2024, p.1-2) :

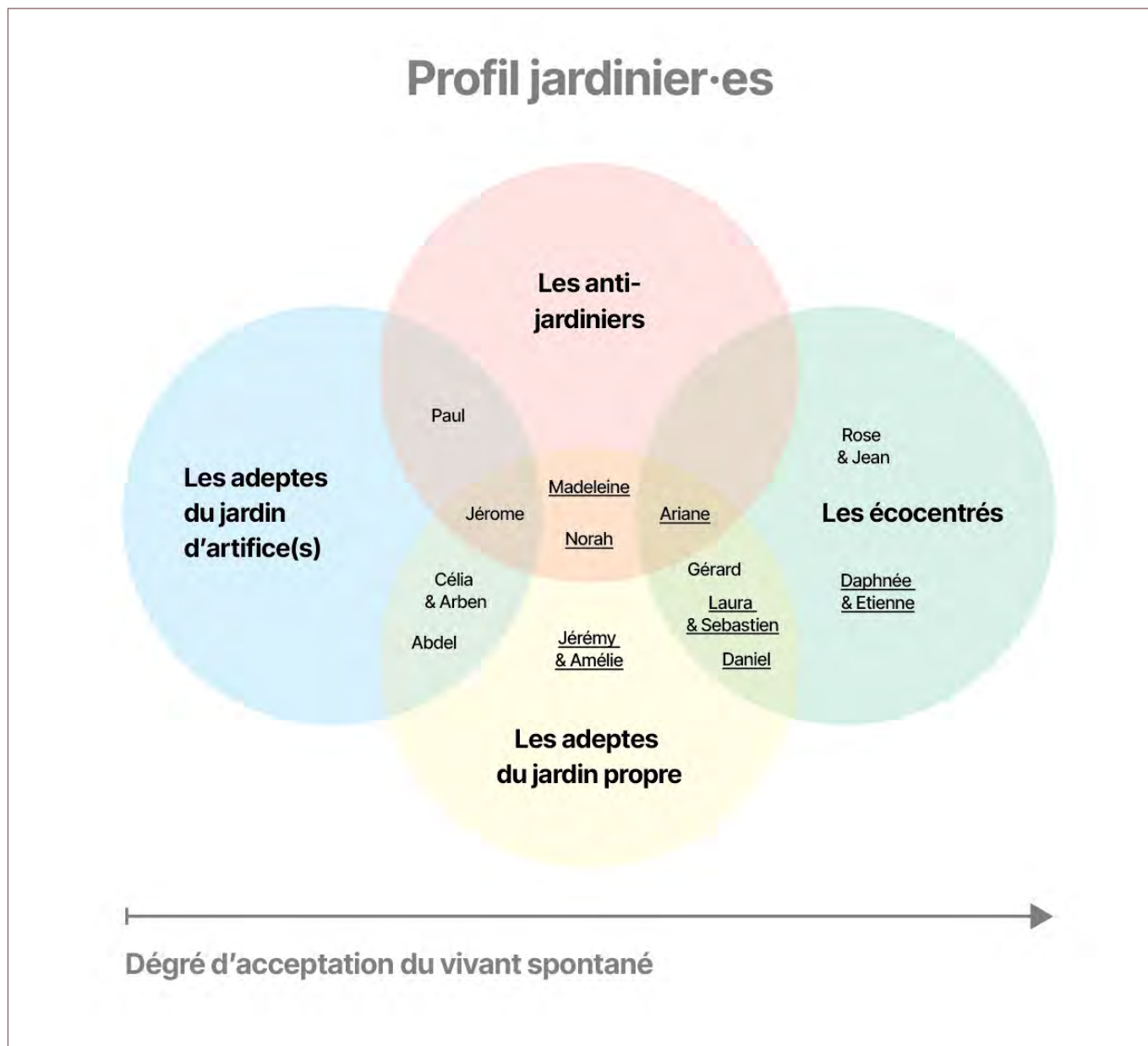
« Les adeptes d'un **jardin propre** (1) forment un groupe très largement représenté dans le tissu pavillonnaire et appartiennent à des catégories sociales très contrastées. Le labeur est généreusement consenti : on plante et transplante, on taille, bêche et désherbe au pied des arbustes, on tond la pelouse, on la scarifie. La terre est remuée, grattée, ratissée. Elle doit être à nu, c'est une question d'esthétique. Le ramassage des feuilles est une contrainte à laquelle tous s'astreignent. Les pissenlits, les trèfles et autres mauvaises herbes sont extirpés à la main ou détruits chimiquement. Pour "améliorer" la nature, il faut lutter d'arrache-pied contre la vigueur du vivant.

Les **anti-jardiniers** (2) craignent eux aussi l'envahissement par les végétaux, mais les travaux sont réduits au minimum et souvent délégués à des professionnels. Ce sont des citadins pressés, issus de classes socioprofessionnelles majoritairement aisées, adeptes du "prêt-à-posers". La petite parcelle engazonnée ceinturée de haies vives est un sas protecteur autour de la maison. La nature est appréciée en forêt, lors d'activités de loisirs (jogging, vélo, golf), mais à l'intérieur du lotissement, elle dérange : les racines des arbres déchaussent les dalles du trottoir, l'herbe s'insinue entre les pavés, les branches débordent sur la voirie. Cette nature est envahissante et hostile, elle n'est pas désirée.

Chez les **écocentrés** (3), le jardin est un poste d'observation du vivant spontané, végétal et animal. Ces jardiniers sont enseignants, éducateurs, chercheurs ou encore professionnels de la santé. Les plantes indigènes au feuillage caduc et à la floraison discrète côtoient les essences horticoles. Les jardineries sont peu fréquentées : on bouture, on sème, on échange dans les bourses aux plantes. On recycle sur place feuilles, tontes et branches. Ces amoureux du vivant n'ont guère hérité de savoir-faire jardiniers, mais ils ont le goût de l'expérimentation. Le jardin est un refuge pour la diversité et fourmille d'objets fabriqués pour abriter la petite faune sauvage. »

À ces trois types de profils, nous ajoutons un quatrième type, les adeptes de la pelouse synthétique ou du tout minéral, ou « **les adeptes d'un jardin d'artifice(s)** », reflétant les jardinier·ères qui s'investissent fortement dans les pratiques et usages de leur jardin. Il·elle·s entretiennent leur jardin de manière très régulière, mais cet investissement, centré sur la piscine, la terrasse, le salon de jardin, ne concerne que très peu le vivant, entendu ici comme la végétation plantée ou spontanée. Ainsi, nous pouvons construire, grâce à ces profils, un gradient de relations au

vivant, et plus particulièrement d'acceptation du vivant spontané, non contrôlé, au sein des jardins, allant du refus (Paul, Célia et Arben, Abdel, Jérôme et Amélie) à la favorisation (Rose et Jean, Daphnée et Étienne), en passant par l'acceptation résignée (Norah, Madeleine), volontaire (Ariane), ou bien maîtrisée (Daniel, Gérard, Sébastien et Laura). Si la taille et la forme du jardin influencent peu leur configuration, le degré d'acceptation du vivant spontané qui ressort du discours des jardinier·ères joue un rôle prédominant.



Profils jardiniers observés  
(les enquêt·es ayant bénéficié d'un second terrain, incluant des relevés botaniques, sont soulign·es).  
Réalisation L.Groueff

## Figures de jardins, selon les pratiques et usages observés

De façon complémentaire à cette première catégorisation, nous avons souhaité déterminer des figures de jardins, à partir des pratiques et usages observés. Nous nous appuyons pour cela sur les travaux de thèse de Marine

Levê (2018) qui ont eu, entre autres, pour vocation de définir les types de jardins selon les intentions et les usages des jardinier·ères.

Présentation des jardins types issus des travaux de Marine Levê (2018, pages 164-193) :

« La figure de **jardin de care** est une forme de jardin au naturel. [...] Les choix faits dans un jardin au naturel indiquent la volonté de « faire des choses qui ne soient pas choquantes pour le paysage d'ici » (Bergues, 2011) : le *care*, souci de soi, des autres et du vivant pourrait être un prolongement de cette attention portée au paysage. Sans constituer une théorie rationnelle des relations au jardin, le *care* permet de penser l'association entre une pratique, des sentiments et le processus moral (Okin, 2011). [...] De par les actions qui y sont menées, le jardin est un lieu où un paysage local, des habitats, sont conservés, voire dont les qualités sont accrues, c'est-à-dire une forme d'intendance écologique (L. R. Larson et al., 2015).

Le **jardin écologique engagé** : il s'agit de jardins où l'habitant·e décrit explicitement sa pratique jardinière comme ayant pour but de favoriser certains groupes taxonomiques. Les aménagements sont divers : chez une habitante, il s'agit d'une "petite zone [...] , notre petit coin sauvage [avec] des plantes qui attirent énormément les insectes". Chez un autre, un même groupe taxonomique – insectes, oiseaux, hêrissons – peut bénéficier de plusieurs endroits et "on est toujours quand même dans cette optique, même si on est quand même plutôt à la ville, de faire un maximum pour que ce soit un endroit propice pour les animaux". [...] La pratique au jardin, qualifiée d'écologique [...], s'exteriorise *via* des discussions avec les voisins, plus ou moins réceptifs à ce qu'ils qualifient de "forêt vierge" ou de "friche".

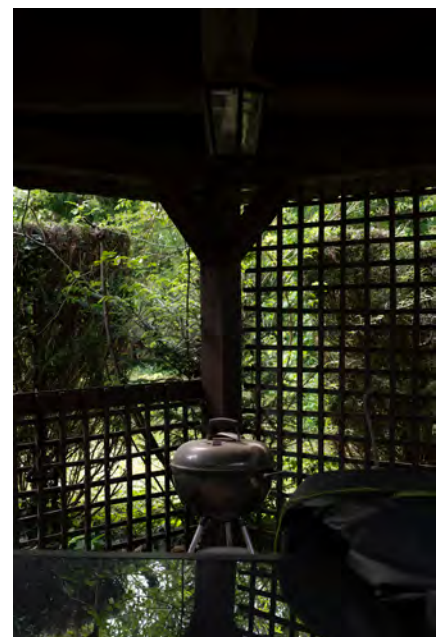
**Jardin avec enfants** : les choix des habitants dépendent principalement de la présence de ceux-ci. Des aspects récréatifs y apparaissent. Ainsi, dans l'un des jardins, le hêrisson est apprécié, "ça, ça nous a bien plu, surtout aux enfants" ».

Pour préciser cette typologie selon les ménages rencontrés, nous ajoutons à la figure du « jardin avec enfants » celle du jardin « salon », qui est vécu et pratiqué comme un prolongement de l'espace intérieur, comme la cinquième pièce de la maison. Les enquêtés·es s'y investissent de la même manière que pour une pièce intérieure (voire en passant l'aspirateur dehors !). Nous nommons donc cette figure « **le jardin des enfants/salon** ». À l'inverse, certain·es enquêtés·es s'investissent finalement peu dans leur jardin, faute de temps principalement ; nous ajoutons donc également cette figure à notre typologie, intitulée « **le jardin peu investi** ». Avec le « **jardin écologique** », et le « **jardin du care** », nous obtenons donc quatre figures de jardins.

Ces quatre figures de jardins rencontrées lors de notre enquête peuvent être rapportées au degré d'investissement des enquêtés·es au sein de leur jardin. Bien que les jardins que nous avons visités soient représentatifs d'une multiplicité d'espaces et d'intentions, visibles au sein d'un même jardin, il est possible de rendre compte d'une intention première des jardinier·ères, régie par leurs envies, mais également leurs contraintes (financières ou temporelles).



## LE JARDIN DU CARE





## LE JARDIN ENFANT





## LE JARDIN SALON



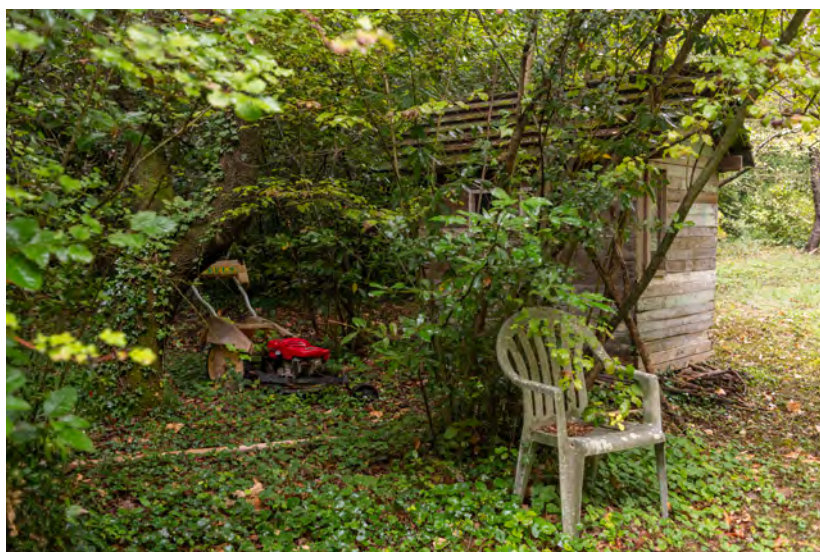
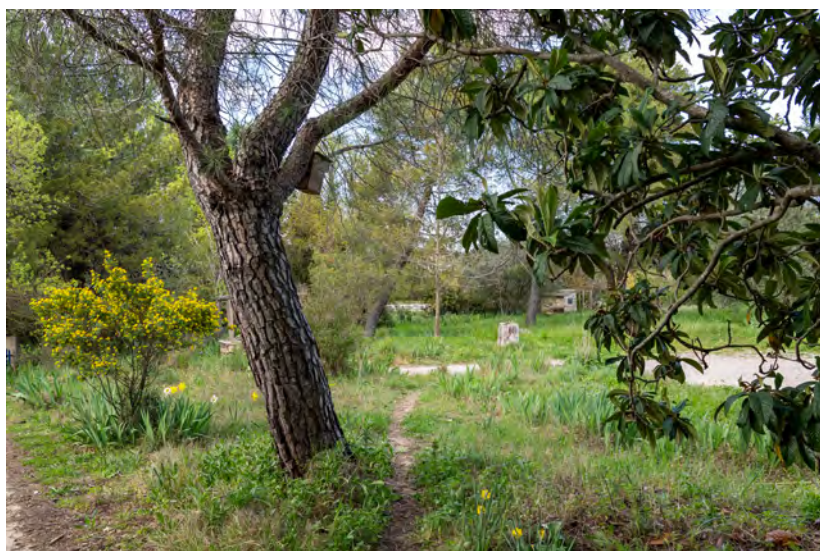


## LE JARDIN SALON





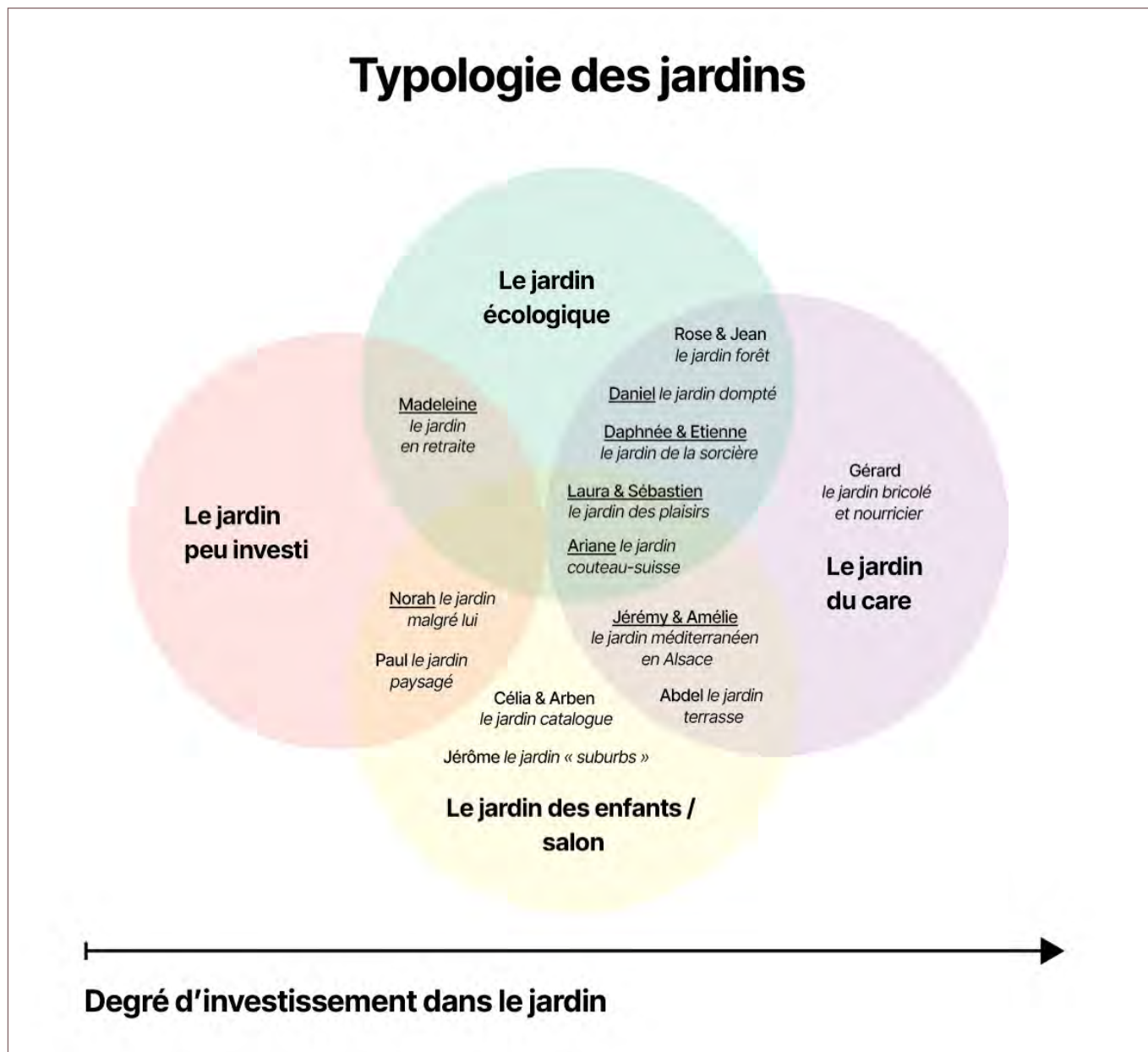
## LE JARDIN ÉCOLOGIQUE





## LE JARDIN PEU INVESTI





Figures de jardins et degré d'investissement des enquêtés  
(les enquêtés ayant bénéficié d'un second terrain sont souligné-es).  
Réalisation L.Groueff

Dans les sous-parties suivantes (cf. p.77, p.86, p.91), ces typologies de jardins sont exposées en détail. Pour chaque typologie, nous avons comparé la manière dont sont plantées ou acceptées les espèces végétales dans l'espace, dans deux jardins de taille comparable : cela met en évidence des configurations distinctes du rapport au vivant dans le jardin pavillonnaire.

Ceci offre la possibilité de saisir des logiques de contrôle, de spatialisation et d'organisation qui se dégagent.

# Recevoir, se détendre, profiter : des pratiques qui convoquent un rapport sensible au jardin

## Figure du jardin du *care*

Les entretiens montrent que le jardin représente un espace à part entière au sein du foyer, où se construisent et se vivent des ambiances physiques, émotionnelles et sociales. Ces ambiances se manifestent par les lumières, les vues – créées intentionnellement ou non – les sons, mais également la manière dont la végétation est placée, spatialisée, ou encore par les usages et pratiques quotidiennes mis en place par les enquêtés.

### Un zonage façonné par des pratiques

Le jardin est, aux yeux des enquêtés, avant tout un espace de plaisir et de détente : la piscine, la terrasse ou les coins ombragés deviennent des lieux privilégiés pour se relaxer, se ressourcer ou profiter de moments en famille ou entre amis. Célia et Arben expliquent ainsi que leur maison n'a de sens que parce qu'il y a la présence d'une piscine, qui leur permet de profiter pleinement de l'extérieur avec leurs enfants (une piscine uniquement sécurisée par un volet roulant), sans avoir besoin de se déplacer à la plage. Sébastien et Laura soulignent quant à eux l'importance de rituels quotidiens, comme le café au bord de la piscine, les balades dans le jardin ou la visite des poules, qui rythment la journée et permettent de se reconnecter à la nature.

La répartition fonctionnelle des espaces est centrale pour que les enquêtés puissent apprécier pleinement leurs pratiques : ils l'aménagent ainsi selon des usages précis (zones de jeu pour les enfants, coins de repas, espaces isolés pour se reposer ou discuter, et lieux de circulation quotidienne). Norah décrit ainsi un jardin divisé en deux axes : un espace actif pour jouer et se défouler, et un espace plus intimiste et posé pour se détendre le soir. Laura évoque le plaisir d'aller prendre son café au printemps en parcourant le jardin, en observant la croissance des plantes. Le jardin a pour elle été l'élément déclencheur de son achat pour cette raison :

*« Il y a cet espace, cette lumière, le fait qu'on puisse être dedans, dehors, sans avoir de vis-à-vis. Ça pour nous, c'est le luxe, le calme, pas de vis-à-vis, pas de voisins immédiats alors qu'on a des maisons tout à côté, vous le verrez. Mais quand on est dans le jardin, on est dans NOTRE jardin, voilà, c'est l'élément déclencheur. On en profite visuellement, on a un terrain de boules, donc on en profite parce qu'on est dans le jardin. Quand on reçoit des amis, on mange sur la terrasse, mais ça nous arrive de manger au milieu du jardin parce qu'on fait nos activités de boules ou... Quand on va balader la chienne, on a un petit tour derrière, on passe à côté de ce terrain-là, donc on en profite. »*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Abdel et d'autres habitants montrent comment la vue sur la verdure, le soin apporté aux plantations et la luminosité contribuent à un sentiment de paradis personnel et à la valorisation du jardin comme espace de vie :

*« Alors j'aime beaucoup me mettre au niveau du barbecue parce que j'ai la vue en fait sur les deux côtés stratégiques avec mon petit fauteuil là-bas et j'apprécie tout simplement de voir la verdure, les plantes, j'adore les fleurs [...] Donc c'est très vert, c'est un petit paradis à nous on va dire. »*

Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier



Jardin sans vis-à-vis, périurbain de Montpellier.

## La contemplation saisonnière

Certains jardins se distinguent par la place importante accordée aux floraisons et aux massifs fleuris, où la dimension sensible du végétal est prépondérante. Via les floraisons, certain-es enquêtés mettent en avant la perception saisonnière des plantes ornementales : les floraisons, qui marquent le temps, démontrent un rapport au vivant structuré par l'émotion, où la plante devient un indicateur sensible du passage du temps. La nature du jardin est paysagère, il s'agit d'un espace de contemplation davantage qu'un espace pensé d'un point de vue écologique :

*« C'est des plantes qu'on a eues à Botanic, quand elles sont fleuries elles sont trop belles ça fait des couleurs chaudes, du jaune, du rouge, du orangé. Là-bas c'est un bougainvillier mais je crois qu'il ne repartira pas. Là, c'était pareil, c'était un agrume. Là, ça on aimait bien les couleurs, ça fait une très belle couleur rose. Et là, en fait, j'avais planté des bulbes.*

*On avait une composition florale, avec du jaune ici, ici c'était plus le violet et là on avait plus un truc rouge et après on avait des plantes qui font des pétales de couleurs différentes. C'est vraiment quand ça sort, un coup c'est bleu, un coup c'est jaune, mais je sais pas trop quelle plante c'est. »*

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

Les ambiances créées au jardin se construisent en effet à travers le temps : le jardin change selon les saisons, la lumière du jour et les activités. Le choix de plantations persistantes ou colorées permet de prolonger ces ambiances au fil de l'année, tandis que la gestion des zones ombragées et ensoleillées offre des variations quotidiennes qui rythment la journée. Quelle que soit la saison, le jardin est vécu comme un sas de décompression, un espace où l'on peut se détacher du rythme du travail et du quotidien. Jérôme décrit la terrasse et le bord de piscine comme les lieux de prédilection pour profiter de la lumière, de la cha-

leur ou de la fraîcheur selon les saisons. Sébastien exprime également la détente que lui prodigue la piscine :

*« Tous les soirs je me baigne à la [belle] saison, tous les soirs, ça me permet de me relaxer, me relâcher. Il y en a qui vont dépenser des sous dans un spa ou dans un massage. Mais moi je me baigne dix minutes, un quart d'heure et ça va très bien. Ça fait du bien à la tête aussi. On regarde les étoiles, c'est un lieu de vie qui est vraiment sympa quoi. »*

Sébastien, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

L'été est la saison la plus propice pour profiter du jardin aux yeux de nombreux·ses enquêtés·es, notamment dans la région montpelliéraine, et ce plaisir ne se limite pas à l'espace de la piscine :

*« Quand le beau temps arrive, on n'est jamais dans notre salon, jamais. On est tout le temps en extérieur, on mange en extérieur, les enfants jouent en extérieur et nous on reste là. On ne fait rien de particulier à part juste profiter parce que, comme vous pouvez voir, c'est très calme. En fait ici, même s'il y a beaucoup de maisons et beaucoup de familles, c'est quand même un espace très calme donc c'est juste agréable de discuter ou de passer du temps en extérieur. »*

Célia et Arben, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

*« On passe énormément de temps en été dehors, autant en hiver on est à 90 % du temps à l'intérieur, autant en été, on est à 70 % du temps dehors, donc on mange à l'extérieur, on cuisine à l'intérieur mais on mange à l'extérieur, on passe notre temps à l'extérieur et du coup on rentre que pour dormir. Pour le coup c'est vraiment l'inverse. »*

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

*« La terrasse, c'est pendant l'été, de l'autre côté, il y a de l'ombre, c'est plus frais que de ce côté. De l'autre côté, le matin, c'est agréable parce qu'il y a le lever de soleil. À peine on commence à voir cette lueur de lumière et c'est extraordinaire. Après, il y a le soleil qui fait [comme] ça, on a de l'ombre là-bas, et vers le coup de 15h-16h, ça tape de l'autre côté encore le soleil. C'est toujours de ce côté que c'est frais, pendant l'été. »*

Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier

Des stratégies spatiales d'occupation du jardin apparaissent donc et montrent l'intérêt pour les enquêtés·es d'avoir plusieurs espaces accueillant les fonctions de repos, de partage d'un repas, etc., à des orientations cardinales différentes. Certain·es utilisent le jardin tout au long de l'année : même en hiver, la luminosité et la vue sur la végétation suffisent à générer des ambiances agréables depuis l'intérieur, tandis que le printemps et l'été offrent la possibilité de circuler librement dehors, de se baigner, de se poser à l'ombre, de lire ou de discuter :

*« Alors le jardin, moi j'en profite toute l'année, je suis toujours en train de faire mon petit tour, on en profite toute l'année [...] Après, la période que j'adore, c'est là, le printemps, parce que tout se réveille. »*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

*« L'année dernière, il a fait très chaud, on était en télétravail. Donc fin de matinée, on a mangé, on a piqué une tête, et puis à une heure et demie, on est repartis au boulot. Franchement, ça fait du bien [...] au niveau du bien-être, ça fait du bien. L'été quand il fait très chaud le dimanche, on est installés là sur les chaises longues. Ça fait du bien. Ça permet aussi de profiter plus du jardin, de l'espace vert et tout ça. Je trouve que ça ramène un peu quelque chose. Ça valorise aussi la maison. »*

Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg

## Des plantes d'ornement et des grimpantes aux multiples fonctions

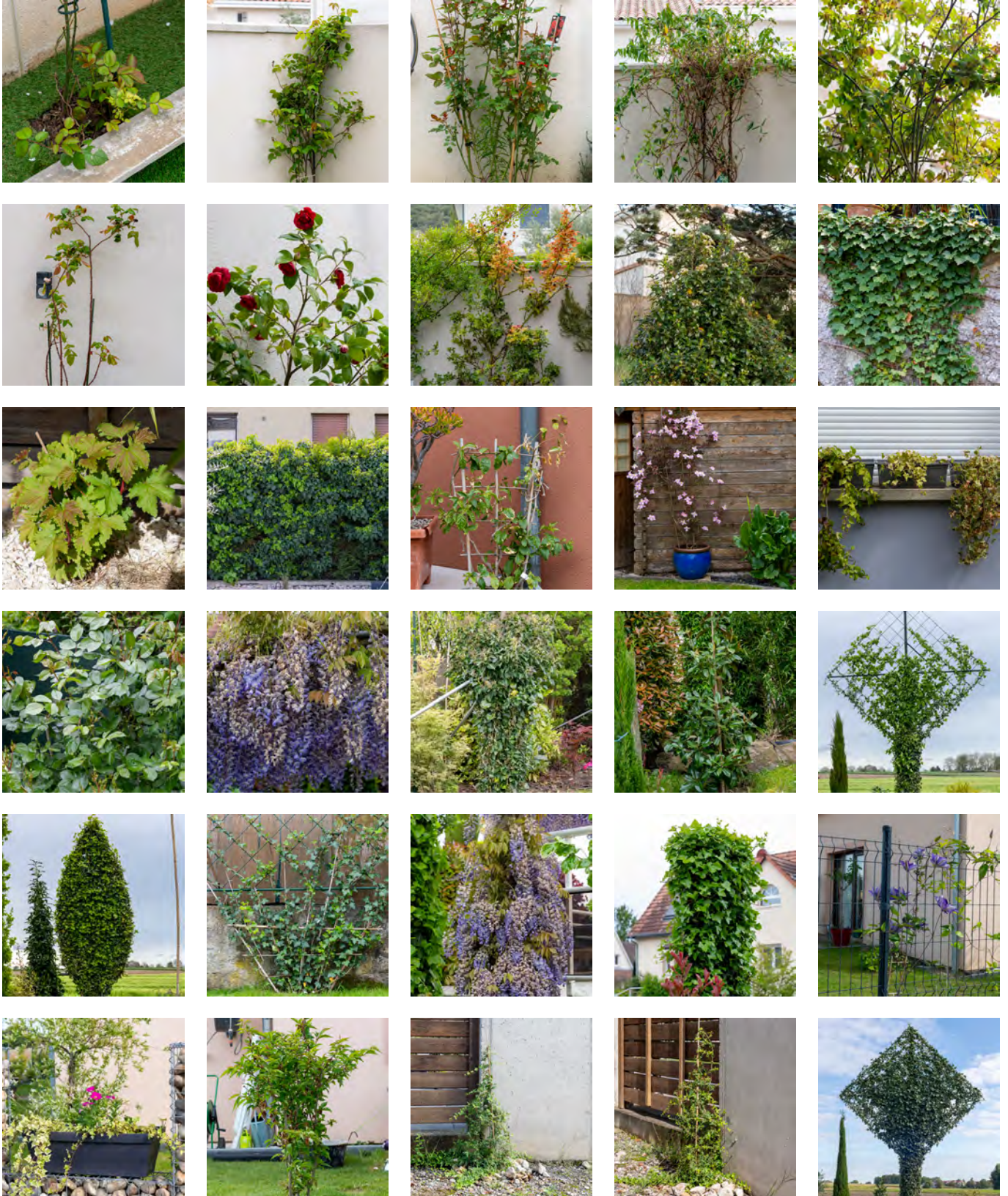
Plantées ou acceptées pour la beauté de leurs fleurs (rosier, lilas, hortensia, forsythia, hibiscus, seringat), pour leurs odeurs ou propriétés aromatiques (jasmin, sauge, lavande, verveine), ou par culture de l'ornement (bégonia, pétunia, géranium) les plantes d'ornement sont très présentes dans les jardins. Mis à part celui des plus connaisseurs (comme Daniel), le discours des enquêtés sur les plantes ornementales révèle un rapport beaucoup moins technique que pour les espèces nourricières. L'incertitude sur le soin pouvant être porté à ces espèces est de mise, c'est sur ces types de plantes que les enquêtés expérimentent les ambiances de leur jardin. Si certaines rachètent d'année en année de nouvelles plantes ornementales parce qu'ils et elles n'en ont pas pris assez soin, ou bien n'ont pas su en prendre soin ou bien pour changer, d'autres récupèrent de leur famille des plantes qui leur sont chères (cf. p.134).

Parmi les ornementales, les espèces grimpantes présentent différents avantages aux yeux des jardinier·ères : ne prenant que peu de place, certaines sont très appréciées pour leur fleurissement, et sont placées à proximité de la terrasse (glycine, ipomée). D'autres sont utilisées pour cacher les murs ou la vue (vigne, lierre, vigne vierge). Certaines spontanées sont appréciées ou non arrachées, pour le peu de place qu'elles occupent (clématite, bryone).

**Le discours des enquêtés sur les plantes ornementales révèle un rapport beaucoup moins technique que pour les espèces nourricières. L'incertitude sur le soin pouvant être porté à ces espèces est de mise.**

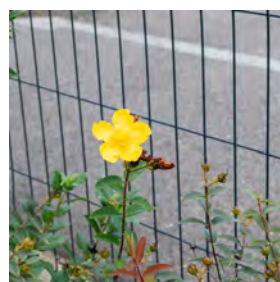
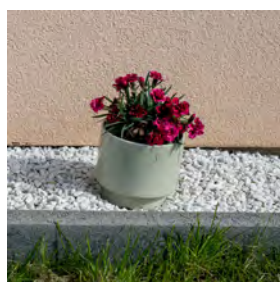
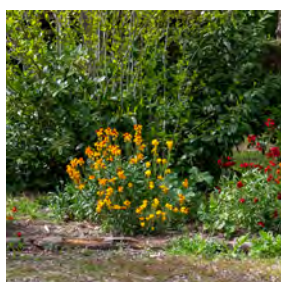
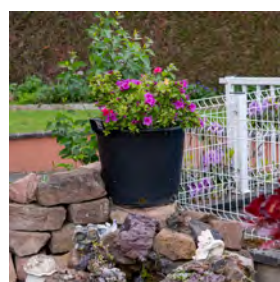
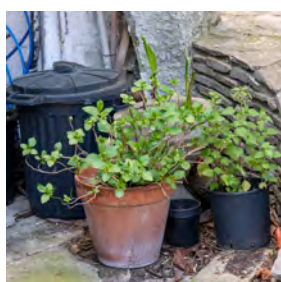
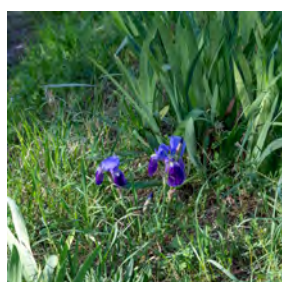
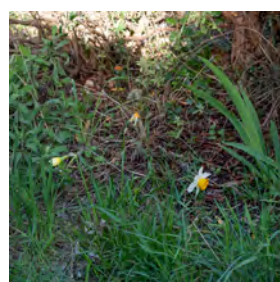
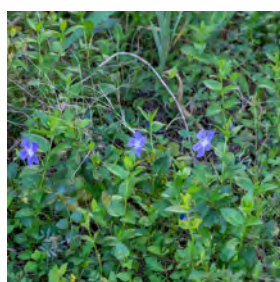
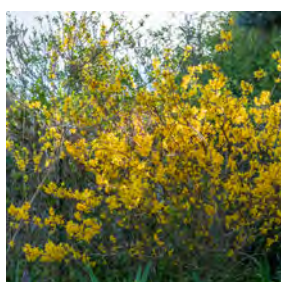
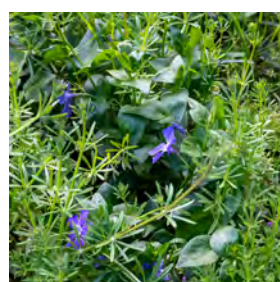
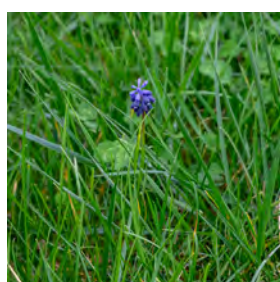
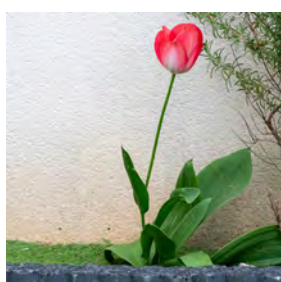
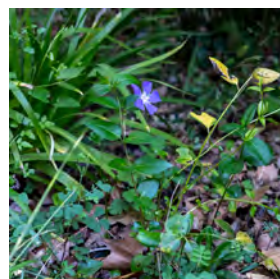
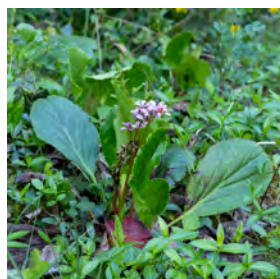
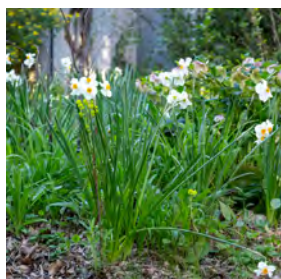
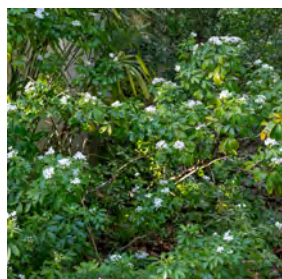


## ESPÈCES GRIMPANTES PRÉSENTES DANS LES JARDINS ENQUÊTÉS





## ESPÈCES ORNEMENTALES PRÉSENTES DANS LES JARDINS ENQUÊTÉS

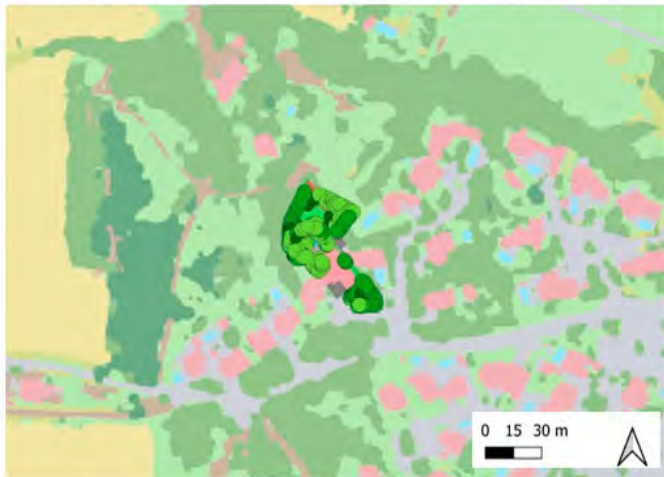


## Le jardin du care

### Prendre soin de soi, prendre soin du vivant

Comparaison du jardin des plaisirs de Laura et Sébastien  
et du jardin dompté de Daniel

Chez Laura et Sébastien – le jardin des plaisirs (périurbain Montpellier)



#### Légende

##### Flore

- arbre
- arbuste
- herbacée
- liane

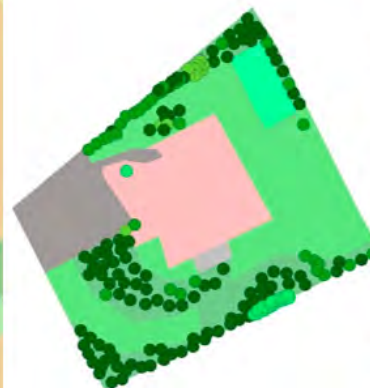
##### Composition des jardins

- chemin/parking
- haie
- loisir
- maison
- pelouse
- piscine
- potager
- poulailler
- terrasse
- végétation
- cabane
- pelouse synthétique

##### Occupation du sol - CosIA

- Bâtiment
- Broussaille
- Conifère
- Coupe
- Culture
- Feuillu
- Pelouse
- Serre
- Sol nu
- Surface eau
- Terre labourée
- Vigne
- Zone imperméable
- Zone perméable
- Piscine

Chez Daniel – le jardin dompté (périurbain Strasbourg)



Les jardins de Sébastien et Laura et de Daniel témoignent d'un attachement fort à leur espace extérieur.<sup>12</sup> La manière dont cet attachement s'exprime – en termes de temps, de gestes, de contrôle et de rapport au vivant – révèle diverses formes de prises de soin. Soins au jardin, soins au paysage global du jardin, soins de

soi-même *via* des activités qui leur font du bien au sein de leur jardin. Ainsi, Sébastien et Laura comme Daniel, ont à cœur de s'occuper de leur jardin : le *care* apparaît comme une forme de souci de soi, des autres et du vivant dans une perspective écologique, mais également introspective.

Alors que ces deux jardins sont représentatifs du jardin du *care*, on remarque une approche différente à la manière dont sont situées les espèces plantées et au discours associé. Laura prend du plaisir à organiser son jardin autour d'espaces de détente (chaises longues en bord de piscine, terrasse et banc en bois à

l'ombre d'un arbre, fauteuils de jardin dans l'herbe, etc.), à contrôler, par ses pratiques de jardinage, les diverses ambiances créées par ses massifs, à penser l'espace selon l'utilisation du jardin pour le loisir. On retrouve chez elle une logique d'optimisation constante des divers usages du jardin. Chaque zone est pensée de manière indépendante pour offrir un usage, une vue, une ambiance à part entière. C'est cet investissement qui la motive quotidiennement : « finalement, l'endroit où on est le moins, c'est cet endroit-là. C'est pour ça que je voulais encore pouvoir y travailler [...] j'ai encore un peu de travail, mais c'est bien, il faut du travail ! ».

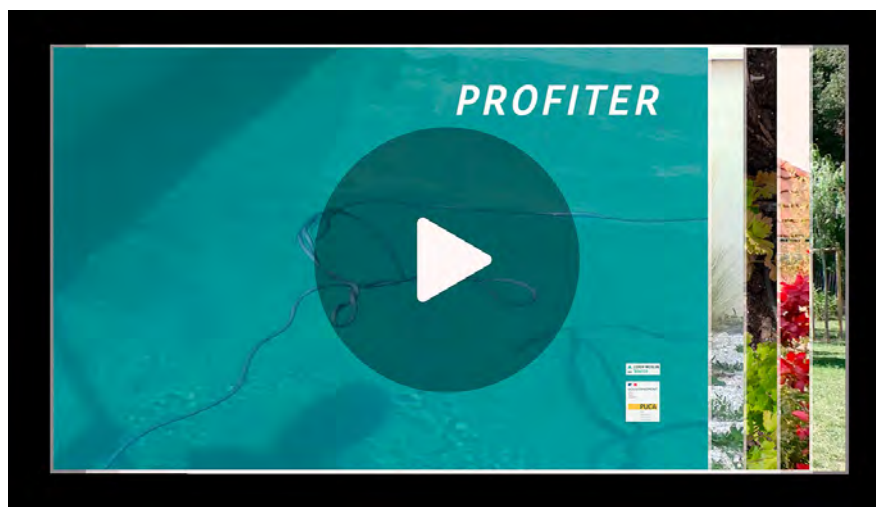
Chez Daniel, le jardin apparaît plutôt comme un espace entièrement sous son contrôle, tout en s'appuyant sur des préceptes écologiques. Le principal intérêt de cet enquêté pour son jardin est son entretien au quotidien. Il mobilise un vocabulaire technique (sol, cycles, régulation, espèces) et justifie ses interventions par des arguments de type écosystémique. Le laisser-faire n'est pas un abandon mais un pilotage. Ainsi, son jardin relève davantage du *care*, du plaisir porté au

contrôle de ses « individus » que de l'intérêt écologique propre. Il valorise la spontanéité végétale (plantes adventices, dynamiques naturelles), mais uniquement lorsqu'elle s'inscrit dans un cadre fonctionnel : le jardin n'est pas laissé au hasard, il est pensé comme un système. Daniel mobilise des catégories botaniques et écologiques précises. Il distingue espèces locales, exotiques, auxiliaires, nuisibles, cycles saisonniers. Laura quant à elle n'utilise pas forcément ces langages techniques, mais cela n'enlève rien à l'attention qu'elle porte au vivant. La biodiversité est perçue comme un indicateur de qualité écologique.

La biodiversité, chez Daniel comme chez Sébastien et Laura, est une valeur en soi, presque un capital écologique à préserver, en interaction avec les humains. La femme de Daniel explique d'ailleurs qu'il dit d'abord bonjour à ses arbres et au chat avant de venir la voir. Laura mentionne également les liens quotidiens qu'elle entretient avec le vivant dans son jardin, ses poules notamment. Daniel et Laura adoptent ainsi une position de gestionnaires éclairés du vivant,

dont ils se sentent responsables, répondant ainsi parfaitement à la dynamique du *care*. Les espèces sont différenciées, identifiées, situées dans des chaînes d'interaction : les plantes spontanées peuvent devenir ressources, indicateurs, auxiliaires. Le jardin est pensé comme un système d'interrelation où insectes, sols, végétaux et humains coexistent, dont l'organisation vise aussi bien un ordre visuel qu'un équilibre fonctionnel. Cette posture renvoie aux travaux de Bruno Latour, pour qui les non-humains sont intégrés au fonctionnement du jardin comme actants, le jardin devient une scène de cohabitation élargie, très structurée, où les pratiques s'alignent avec des valeurs environnementales plus larges. Le jardin devient un espace d'expérimentation et d'incarnation d'un engagement écologique. Le sauvage est perçu comme richesse, mais doit rester compatible avec le projet du jardin. Il est intégré, parfois encouragé, mais pas totalement autonome. Il s'agit d'un sauvage intégré, domestiqué conceptuellement. Le jardin est alors un écosystème à piloter aussi bien qu'un décor à maîtriser.

Le film-photographique **PROFITER** s'attache à la variété des sources de plaisirs associées à l'espace extérieur privé : piscines, terrasses et patios. Il porte sur le jardin comme espace de détente et érige la piscine en figure symbolique d'un plaisir ambivalent : la faire creuser, l'entretenir, en profiter ou décider de la reboucher. À travers les mots des habitants, le film aborde aussi les temporalités au jardin selon les saisons et les aménagements qu'ils réalisent.



## Le jardin pièce à vivre. Figure du jardin des enfants/salon

Dans les jardins ouverts à la contemplation et à la dimension sensible, les plantations peuvent être disposées de manière à être visibles depuis les fenêtres ou la terrasse. Le jardin devient une extension de l'espace intérieur. La végétation est regardée autant que vécue et constitue une autre typologie de jardin : le jardin salon.

Le jardin est en effet perçu par certains enquêtés comme une cinquième pièce de la maison, un prolongement du salon, où les pratiques domestiques et les moments de loisir se combinent. Sébastien et Laura, Daphnée et Étienne, comme Célia et Arben, décrivent un usage intensif de l'extérieur pour manger, se détendre ou jouer. Cette dimension domestique est renforcée par des aménagements pensés pour le confort, la lumière et la fluidité entre intérieur et extérieur. Amélie et Jérôme insistent par exemple sur l'appréciation de la transition intérieur/extérieur grâce aux baies vitrées, permettant de se sentir dehors ou dedans selon le besoin. Les ambiances créées combinent ainsi l'approche sensorielle des jardins au confort et à l'intimité de l'espace domestique. La terrasse, qui marque ce passage du dedans au dehors, organise les usages, notamment en été, où elle fonctionne comme un salon extérieur, concentrant les instants de repas, de détente et de convivialité, souvent autour d'une table. Chez Jérôme et Gérard, la répartition des zones – coin détente, espace planté, espace de circulation (pelouse tondu) – traduit une logique de fonctionnalisation comparable à celle d'un intérieur. Le jardin n'est pas seulement contemplé mais il est habité. Cette logique permet ainsi de qualifier certains jardins étudiés comme cinquième pièce : une pièce sans murs, mais organisée, meublée, structurée par des usages domestiques. On observe une porosité entre l'intérieur et l'extérieur du logement :

« [Le jardin] se vit de plusieurs endroits en fait, le jardin je trouve qu'il se vit depuis l'intérieur de la maison parce qu'on a toutes les fenêtres qui sont ouvertes sur les arbres, et le jardin donc on vit tout le temps comme si on était un peu dehors dedans [...] où qu'on soit dans la maison, on est dans le jardin en fait. »

Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

« On est dedans dehors en fait. Effectivement le jardin il n'est pas bien tondu, il n'est pas nickel, mais en fait on y vit. Voilà quand on regarde par là-bas ben on a le jardin, par toutes les fenêtres on est dehors en fait. Avec des vues différentes. »

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

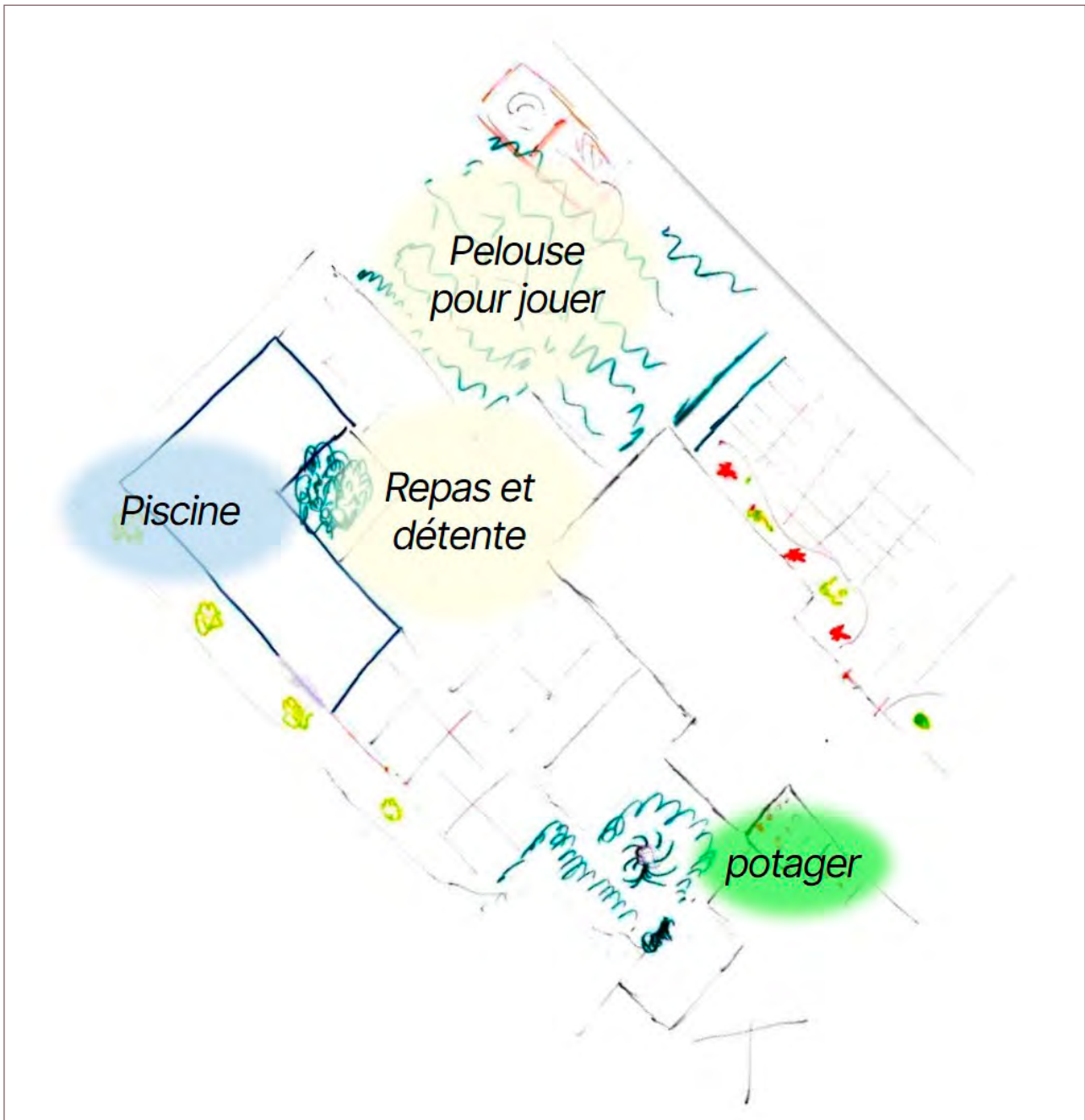
Au sein de cet espace domestique, la présence d'enfants influence nettement l'organisation spatiale. Lorsque les familles comptent des enfants, une surface dégagée – souvent en pelouse – est maintenue pour le jeu (de ballon, course, etc.). Les plantations doivent coexister avec cette exigence de liberté de mouvement. La pelouse représente un espace neutre et polyvalent :

« Je sais que quand les filles étaient plus petites, quand il faisait vraiment très chaud, on se mettait devant parce que c'est le côté nord. Donc c'était l'endroit le plus frais du terrain, c'est devant en fait, vers la route. Donc on s'installait plus là-bas et maintenant c'est plus ici. »

Jérôme, le « jardin suburbs » périurbain Strasbourg

« En fait on profite vraiment de toute cette partie-là, la partie derrière peut-être un peu moins mais vraiment autant la partie pelouse pour jouer, enfin être avec la petite, cet espace-là on va vraiment en profiter avec la petite et puis cet espace-là va passer beaucoup de temps avec des repas, soit en famille, soit entre amis, entre nous, enfin voilà. Je dirais que la partie qu'on va plus utiliser, ça va être ici, dans ce petit coin ici, là, et puis avec la piscine qui entoure. »<sup>13</sup>

Amélie et Jérôme, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg



Les zonages du jardin d'Amélie et Jérôme,  
le « jardin méditerranéen en Alsace ».

## Le jardin des enfants / salon De l'extension domestique aux fonctionnalités multiples

Comparaison du jardin malgré lui de Norah et du jardin couteau-suisse d'Ariane

Chez Norah – le jardin malgré lui (périurbain Montpellier)



### Légende

- Flore
- arbre
  - arbuste
  - herbacée
  - liane

### Composition des jardins

- chemin/parking
- haie
- loisir
- maison
- pelouse
- piscine
- potager
- poulailler
- terrasse
- végétation
- cabane
- pelouse synthétique

### Occupation du sol - CosIA

- Bâtiment
- Broussaille
- Conifère
- Coupe
- Culture
- Feuillu
- Pelouse
- Serre
- Sol nu
- Surface eau
- Terre labourée
- Vigne
- Zone imperméable
- Zone perméable
- Piscine

Chez Ariane – le jardin couteau-suisse (périurbain Strasbourg)



Les jardins de Ariane et Norah constituent des espaces familiaux qui peuvent s'apparenter à des jardins-salons, où les jardins sont investis comme cinquième pièce de la maison – c'est-à-dire comme prolongement domestique, espace de sociabilité et support d'activités familiales –

tout en renvoyant à des conceptions sensiblement différentes de l'habiter.

Chez Norah, le jardin apparaît très clairement comme une extension fonctionnelle du séjour. La spatiation montre une forte articulation entre la maison et la terrasse

(le séjour s'ouvrant sur une terrasse carrelée, protégée par un store), avec une continuité directe vers une pelouse relativement dégagée, qui favorise les loisirs et la surveillance des enfants depuis l'intérieur. Le jardin fonctionne comme un salon extérieur : il est pensé pour recevoir, partager des

repas, permettre aux enfants de jouer à proximité immédiate. En effet, la terrasse est attenante à la cuisine et donne sur l'espace de pelouse devant la piscine, laissant la possibilité aux adultes de se détendre à table alors que les enfants jouent. La centralité de la pelouse traduit cette priorité donnée à l'usage familial. Le jardin est ainsi domestiqué, rendu lisible et praticable. Il prolonge la maison sans rupture symbolique forte : il est un espace habité dans la continuité du dedans. Chez Ariane, en revanche, le jardin est investi selon une logique plus diffuse et sensible. La spatialisation montre une complexité végétale plus importante : massifs et plantations diverses en plus de l'espace dédié au jeu. Le jardin est moins une pièce fonctionnelle qu'un espace à parcourir et à expérimenter. Si les enfants y trouvent place, c'est par la multiplicité des ambiances et des recoins. Le jardin devient alors un espace d'exploration. L'usage n'est pas seulement récréatif ; il est aussi sensoriel, attentif aux plantes, aux saisons, aux transformations. Là où Norah privilégie la continuité domestique et la lisibilité, Ariane valorise la diversité et l'expérience.

Ces deux jardins engagent par ailleurs des régimes d'attention au vivant, des formes d'appropriation et des degrés de contrôle du végétal différents. Sur ce point,

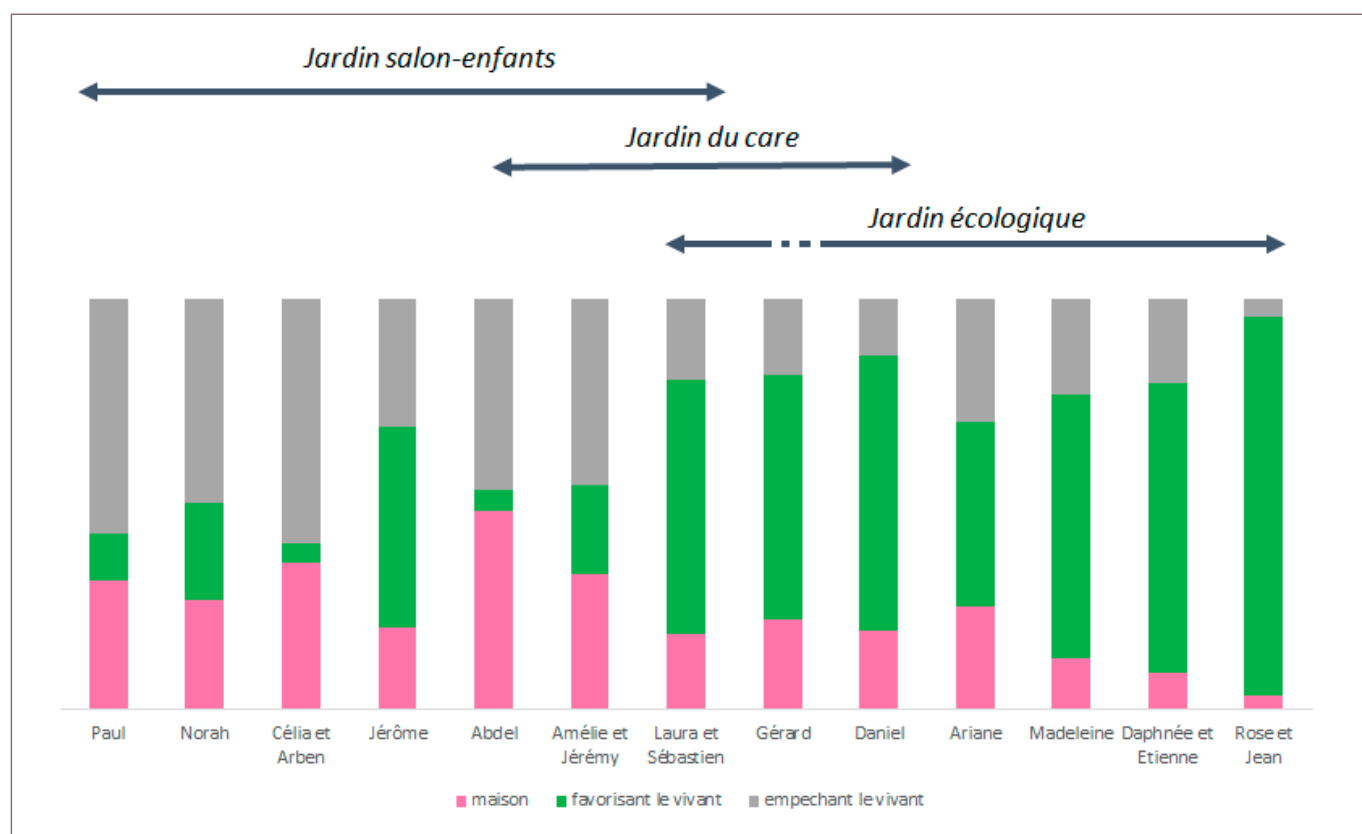
le potager constitue une figure intéressante. Le jardin de Norah est pensé en premier lieu comme un espace qui doit être fonctionnel, dégagé, notamment pour le jeu des enfants. La végétation ne doit pas empêcher la circulation ou l'utilisation du jardin pour le loisir, et doit être facile à entretenir. Bien que Norah ait un potager – et propose par ce biais une activité familiale à ses enfants, *via* la plantation de tomates, courgettes, aubergines, la finalité de ce dernier n'est pas nourricière mais pédagogique, voire symbolique. Il s'agit d'expliquer la nature, d'apprendre du vivant dans un cadre maîtrisé, normé, et qui ne prend pas trop de place. Chez Ariane, le potager occupe une place plus centrale, il est agrandi d'année en année et représente un fort investissement temporel pour elle<sup>14</sup>. Bien que sa fille ne participe pas directement à l'agencement du potager, elle est autorisée à consommer directement les fraises et framboises qui poussent, et se rend compte de l'usage des légumes pour les repas. La distinction verbale est d'ailleurs relevée lors du dessin du plan par Ariane (lorsqu'on lui demande de dessiner son jardin, elle nous répond : « *quand vous dites le jardin, c'est l'extérieur ou le potager ?* »), ce qui révèle une hiérarchie implicite : le vrai jardin se confond avec l'espace productif, qui n'est alors pas seulement un support pédagogique mais une

ressource productive, intégrée au cycle domestique : « *si c'est pour faire pousser et pas manger, ça sert à rien* ».

Ariane est donc dans un rapport assez pragmatique et adaptatif au vivant, où le jardin enfants se confond avec un jardin écologique. L'imprévisibilité est une composante normale de l'évolution du jardin, l'objectif est de voir pousser, récolter, comprendre la pratique ordinaire et quotidienne du vivant, dans une forme de diplomatie avec le vivant (Morizot, 2016). À l'inverse, Norah dans un besoin de contrôle, oscille entre jardin salon/enfants et jardin peu investi, qui doit être fleuri, conforme au projet esthétique de départ à la recherche d'un rendu « *propre* », qui implique de « *combler les trous* » et remplacer les plantes mortes, mais sans demander trop d'entretien, pour rester compatible avec son rythme quotidien (d'où la mise en place de gazon artificiel et l'arrosage automatique programmé pour la pelouse non synthétique). Le sauvage, dans ce cadre, n'est pas valorisé comme altérité autonome ; il est toléré s'il reste invisible (vers de terre sous le gazon synthétique) ou maîtrisé (abeilles, arbres méditerranéens adaptés). Il devient problématique lorsqu'il affecte la forme, l'usage ou l'esthétique.

La tendance des enquêtés à optimiser l'espace extérieur à la manière d'un espace intérieur montre que les pratiques de convivialité influencent la capacité des jardins à accueillir le vivant. Les occupations du sol déterminées par la spatialisation des jardins peuvent en effet être classées selon leur capacité à favoriser ou à empêcher un développement végétal. Un lien net aux figures de jardins ressort : alors que les jardins-salons, pensés par et pour

les humains ont une faible capacité à accueillir le vivant, car partiellement artificialisés, les jardins écologiques, présentés ci-dessous, sont les plus à même de servir de refuge à la biodiversité périurbaine. Les jardins du *care*, en général liés à l'une ou l'autre des deux figures opposées de jardin, constituent un entre-deux.



Capacité des parcelles étudiées à accueillir le vivant, mise en lien avec les figures de jardins. Au-delà de la zone occupée par l'habitation (en rose), les surfaces des parcelles de jardins sont représentées selon leur capacité à accueillir le vivant (en vert : pelouses, massifs, etc.) ou bien à empêcher sa présence (espaces imperméabilisés). Les figures de jardins précédemment décrites entrent donc en résonance avec la capacité du jardin à accueillir le vivant. Réalisation M. Brun

# Les jardins : des habitats écologiques ? Figure du jardin écologique

L'accueil du vivant dans les jardins est fortement lié à la manière dont se déploient les pratiques des jardinier·ères. Bien que les enquêt·es n'évoquent pas toujours explicitement un discours écologique, les habitats écologiques que représentent les jardins se construisent à partir de pratiques ordinaires, offrant un refuge à la biodiversité.

## Focus sur les espèces spontanées

Que les jardins soient strictement contrôlés par leurs propriétaires ou bien laissés de manière plus ou moins volontaire en libre évolution, un nombre conséquent d'espèces spontanées, non plantées, a été observé.

Ces espèces, très communes, typiques des prairies, gazons ou de milieux pionniers (Muratet, Muratet & Pellaton, 2017), montrent la manière dont le laisser-faire dans certains espaces permet l'accueil du vivant spontané. Ces espèces renvoient néanmoins majoritairement une image de mauvaises herbes, développée en p.175.



Les 20 espèces spontanées les plus communément observées dans les jardins.

Les structures végétales présentes dans les jardins jouent un rôle déterminant : les haies, massifs et arbustes peuvent résulter de volonté visuelle (d'intimité) ou de laisser-faire passif. Ces structures peuvent servir de refuge de biodiversité d'une part, mais sont également caractéristiques des cohabitations entretenues entre humains et non-humains (cf. p.175).

### **Les grands arbres, régulateurs spatiaux, sociaux et climatiques**

Dans plusieurs entretiens, l'arbre est pensé comme un dispositif spatial, qui structure le jardin et les pratiques d'entretien d'une part (taille, élagage, ramassage des feuilles, isolement des voisins), et qui impose aux jardinier·ères de penser le temps long du jardin :

*« On a laissé pousser pour ne plus voir les voisins. »*

Madeleine, le « jardin en retraite », périurbain Strasbourg

Dans le sud, les arbres sont pensés par rapport à l'ombre qu'ils offrent, au-delà de la fonction de régulation sociale, ils ont une fonction de régulation climatique. Les espaces arborés présentent en effet un potentiel écologique marqué, c'est notamment le cas chez Daniel et chez Sébastien et Laura :

*« L'idée, c'est que ça pousse et que dans dix ans on ait vraiment un coin ombragé. »*

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

*« On a planté parce que l'été c'est intenable, il faut de l'ombre. »*

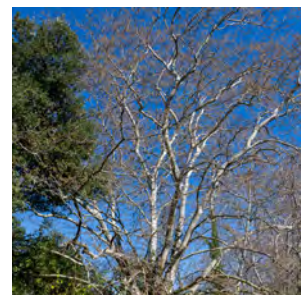
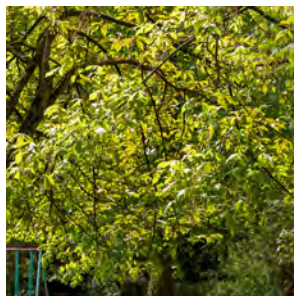
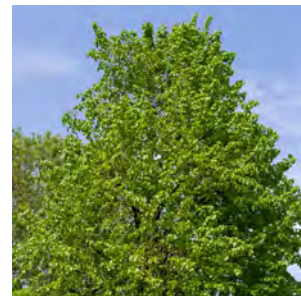
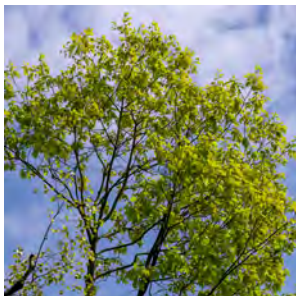
Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

L'arbre pour le confort humain devient ressource pour le vivant non humain. Il crée non seulement de l'ombre, mais aussi des sites d'accueil de la biodiversité : perchoirs, sites de nidification, diversification des strates végétales (cf. p.175). Le jardin devient un milieu en transformation, susceptible d'accueillir davantage d'espèces à mesure que la structure végétale s'épaissit.

**L'arbre pour le confort humain devient ressource pour le vivant non humain. Il crée non seulement de l'ombre, mais aussi des sites d'accueil de la biodiversité.**

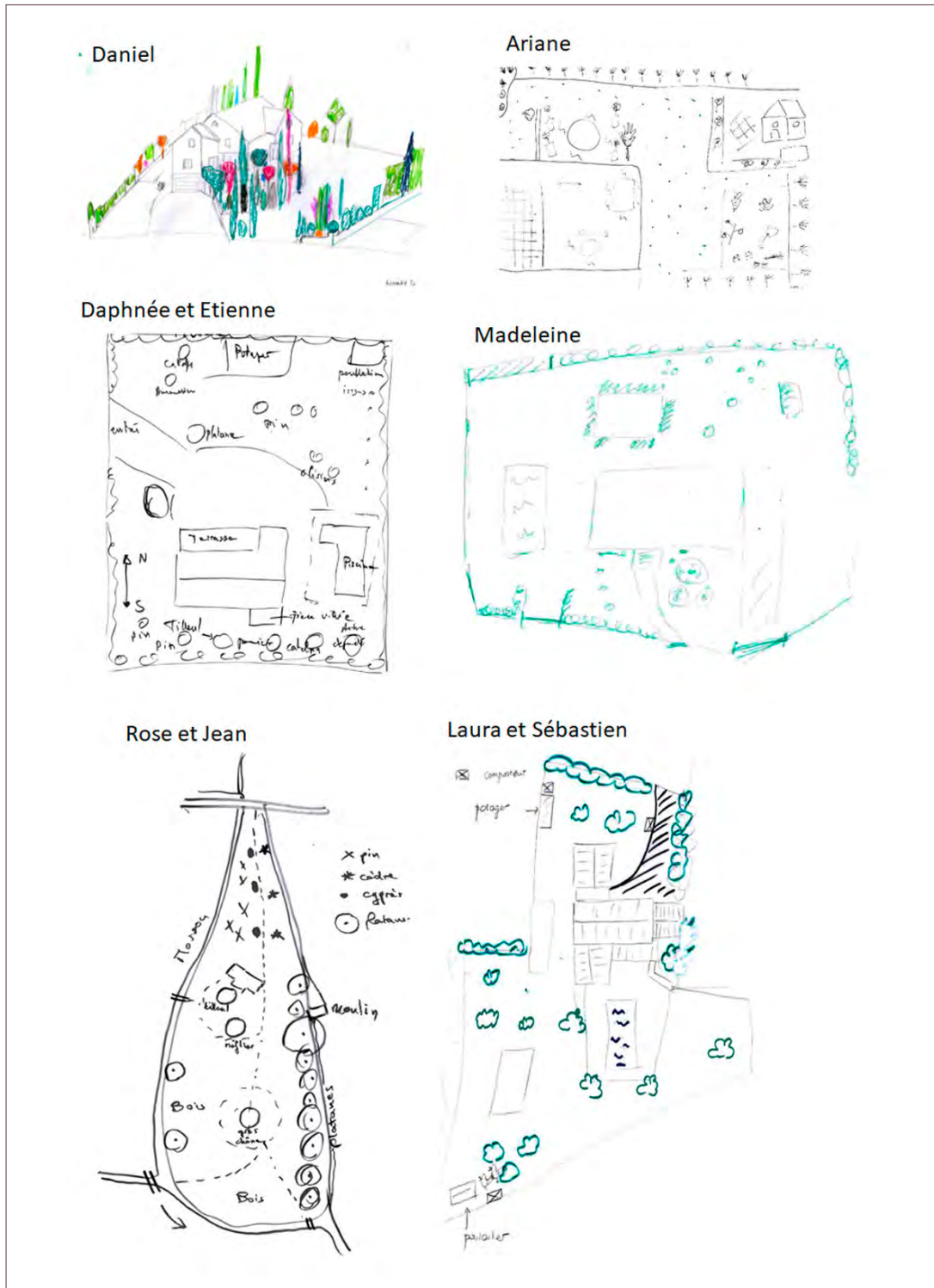


## ESPÈCES GRANDS ARBRES



Cette figure de l'arbre – et dans une moindre mesure de l'arbuste – est prépondérante dans les jardins. Lorsque nous avons demandé aux enquêtés de dessiner le plan de leur jardin, ces dernières les dessinent prioritairement

aux autres éléments du jardin, les nomment, les mettent en avant et indiquent la gestion écologique qu'il-elles en ont. Enfin, il-elles les présentent comme éléments structurants :



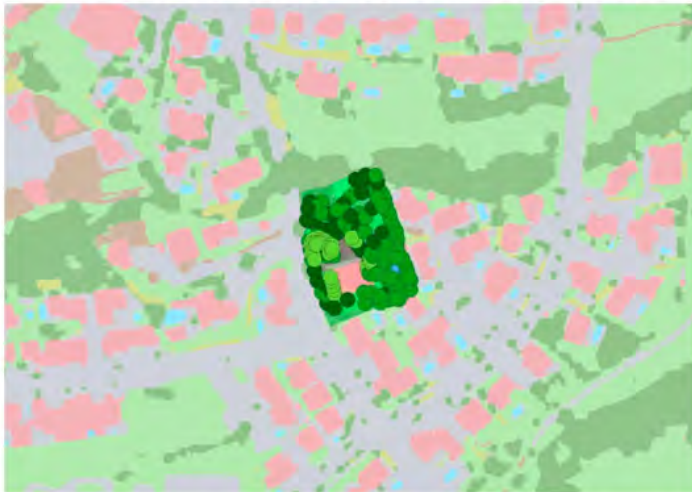
Plans des enquêtés insistant sur la figure de l'arbre comme structurant le jardin.

## Le jardin écologique

### Par contrainte ou par manifeste

Comparaison du jardin « de la sorcière » de Daphnée et Etienne et du jardin en retraite de Madeleine

Chez Daphnée et Etienne – le jardin « de la sorcière » (périurbain Montpellier)



#### Légende

##### Flore

- arbre
- arbuste
- herbacée
- liane

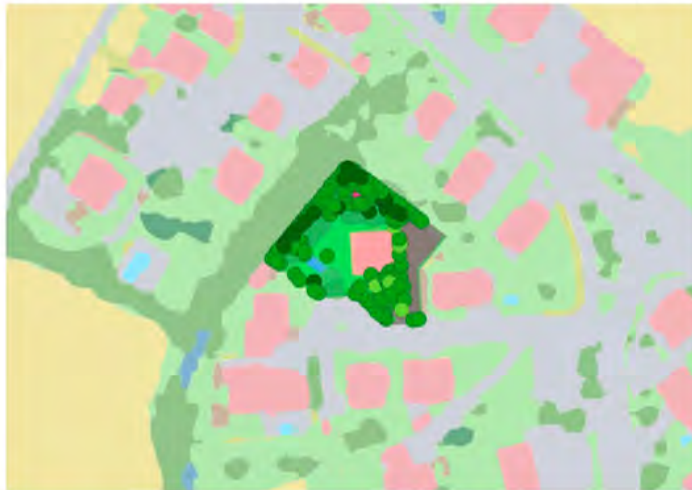
##### Composition des jardins

- chemin/parking
- haie
- loisir
- maison
- pelouse
- piscine
- potager
- poulailler
- terrasse
- végétation
- cabane
- pelouse synthétique

##### Occupation du sol - CosIA

- Bâtiment
- Broussaille
- Conifère
- Coupe
- Culture
- Feuillu
- Pelouse
- Serre
- Sol nu
- Surface eau
- Terre labourée
- Vigne
- Zone imperméable
- Zone perméable
- Piscine

Chez Madeleine – le jardin en retraite (périurbain Strasbourg)



Les jardins de Madeleine et de Daphnée et Étienne entrent dans la typologie des jardins écologiques, mais selon deux logiques d'usage et d'agencement différentes.

Chez Madeleine, le caractère écologique du jardin repose sur sa grande taille et ses structures végétales : les limites de parcelle sont constituées de haies d'épais massifs arbustifs, un laisser-pousser motivé par une recherche

d'intimité qui produit des habitats écologiques. Bien que Madeleine exprime un rapport assez normatif au jardin, qui doit être « tenu » et « propre », dans les faits, un manque de temps laisse diverses parties du jardin en libre évolu-

tion. Le caractère écologique de son jardin n'est pas revendiqué par Madeleine, mais il est présent – de fait – par des interventions différenciées sur certaines zones, créant ainsi différentes strates végétales (herbacées, arbustives, arborées) favorisant grandement la biodiversité. La connaissance du vivant de Madeleine est empirique, issue de l'expérience quotidienne et des dynamiques ou fonctionnalités écologiques du vivant (des rythmes, saisons, des dynamiques animales). La biodiversité est une réalité avec laquelle il faut composer, en ce sens, Madeleine a une lecture écologique de son jardin, sans pour autant en être consciente et le verbaliser ainsi.

Chez Daphnée et Étienne, le discours écologique est bien plus revendiqué, le jardin, également de grande taille, est présenté comme un « *désordre fertile* », un « *jardin de la sorcière* » ou le « *Central Park du lotissement* ». Daphnée et Étienne ont à cœur de laisser les arbres et arbustes se développer librement, acceptent les rejets spontanés où ils poussent,

et laissent le développement de la végétation assouplir les limites entre les zones du jardin. Ils ont arrêté de tondre, notamment par contrainte de temps, et maintiennent des zones sauvages – en diverses strates également – pour valoriser la biodiversité spontanée : les insectes et oiseaux. Cette tolérance de l'imprévu végétal se retrouve dans l'agencement spatial du jardin, sauf à l'entrée du terrain, où les iris de collection sont méticuleusement placés pour être vus. La gestion différenciée du jardin par Daphnée et Étienne est intentionnelle et vise à favoriser et accompagner les dynamiques du vivant, en composant avec ses évolutions.

Daphnée et Étienne ont également une vision de leur jardin associée à la production et aux cycles biologiques, et le potager est représentatif de cette vision écologique : bien qu'ils apprécient pouvoir manger ce qu'ils ont fait pousser, ils ont arrêté le potager en été, car la demande en eau était trop importante. Cette modification des pratiques montre bien la vision écosystémique que

Daphnée et Étienne ont de leur jardin. De la même manière, leurs déchets ménagers utilisés pour nourrir les poules inscrivent les pratiques de Daphnée et Étienne dans une pensée globale de leur écosystème domestique.

Spatialement, ces deux jardins font office de refuges pour la biodiversité, notamment en premier lieu par leur surface importante, de grande valeur au sein de quartiers pavillonnaires denses qui se sont développés *a posteriori* autour de ces habitations. En second lieu, ils accueillent la biodiversité par le biais de pratiques différenciées et d'effets de structures : ces grands jardins proposent des haies denses et des massifs arborés et arbustifs dans le jardin, offrant une mosaïque d'habitats écologiques. Ici, deux approches implicites du rapport au vivant, et donc deux discours se confrontent : l'un énonce une relation au vivant qui est tolérée et régulée, l'autre est plus militant, valorisant cette fonction de refuge.

# Contempler (depuis) son jardin

Le jardin occupe une place centrale pour les différentes personnes enquêtées. Cette partie s'appuie sur une sélection de photographies et de verbatims. Elle questionne la perception que les enquêtés ont du jardin depuis différents points de vue, la porosité entre extérieur et intérieur et l'importance accordée à la perception du paysage environnant visible depuis la parcelle.



## QUAND L'AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR SE PROLONGE VERS L'EXTÉRIEUR



“

*Quand le beau temps arrive, on n'est jamais dans notre salon, jamais. On est tout le temps en extérieur, on mange en extérieur, les enfants jouent en extérieur et nous on reste là. On ne fait rien de particulier à part juste profiter parce que, comme vous pouvez voir, c'est très calme.”*

Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier



## QUAND L'AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR SE PROLONGE VERS L'EXTÉRIEUR



“

***Nous avons la clim que nous n'avons jamais utilisée, que nous avons l'interdiction dans cette maison, moi et les deux filles de mettre en service. Donc l'été on cuit avec toutes les baies vitrées. Là tout est ouvert, donc il fait 40 dehors, 40 dedans. C'est comme ça que nous vivons. Et puis par contre, c'est dehors dedans c'est son concept, c'est le côté de dehors. Tout est ouvert complètement parce que là ça s'ouvre complètement. Et on passe dehors dedans et il fait une chaleur de fou la nuit, on a pris l'habitude.”***

Paul, le « jardin paysager », périurbain de Montpellier



---

**QUAND LE JARDIN PÉNÈTRE LE LOGEMENT.  
UNE OCCUPATION D'ESPACES INTÉRIEURS AU PROFIT D'UNE VÉGÉTATION EN POT,  
PARFOIS MOBILE POUR S'ADAPTER AU CLIMAT DES SAISONS**

---

“  
*La vue sur l'extérieur, oui c'est pour ça qu'on retient les rideaux tous les matins. En fait, ça nous permet d'être à l'intérieur mais profiter de l'extérieur en même temps, de la verdure et de la lumière. J'aime beaucoup la lumière et le soleil, comme les fleurs en fait.*”

Samia, épouse d'Abdel, le « jardin terrasse », périurbain de Montpellier

“  
*Et après, quand on est dehors, on est vraiment dehors. Enfin, on ne voulait pas... Ce semblant dedans dehors, on voulait soit être dedans, soit dehors et quand il pleut et que, enfin voilà, du coup l'idée des deux baies vitrées c'était de se sentir un peu partout, dedans dehors mais voilà, l'idée c'est qu'à l'extérieur, quand on a envie d'être à l'extérieur, qu'on puisse vraiment profiter et être à l'extérieur et voilà.*”

Amélie et Jérôme, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain de Strasbourg

“  
*Ça c'est notre maison, avec une grande baie vitrée et il y a deux petites baies vitrées à côté de la porte, avec aussi un rideau qui peut s'ouvrir.*”

Chloé, 7 ans, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg



**QUAND LE JARDIN PÉNÈTRE LE LOGEMENT.  
UNE OCCUPATION D'ESPACES INTÉRIEURS AU PROFIT D'UNE VÉGÉTATION EN POT,  
PARFOIS MOBILE POUR S'ADAPTER AU CLIMAT DES SAISONS**





**QUAND LE JARDIN PÉNÈTRE LE LOGEMENT.  
UNE OCCUPATION D'ESPACES INTÉRIEURS AU PROFIT D'UNE VÉGÉTATION EN POT,  
PARFOIS MOBILE POUR S'ADAPTER AU CLIMAT DES SAISONS**





## QUAND LE JARDIN DEVIENT DÉCOR DANS LA MAISON





## QUAND LE JARDIN DEVIENT DÉCOR DANS LA MAISON





## LA TERRASSE COMME ESTRADE, ENTRE LOGEMENT ET JARDIN. MISE EN SCÈNE DES POINTS DE VUE

“

***Si vous regardez la terrasse, vous ne me voyez pas mais moi je peux vous voir. J'aime bien voir sans être vu quoi.”***

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

“

***Et puis tout l'été on est sur cette terrasse qui est... Là on a juste commencé à sortir quelques plantes mais l'été il y a énormément de plantes sur la terrasse et c'est le seul endroit un peu vert du jardin. Donc on a toutes nos plantes, de plus en plus chaque année. Parce qu'à chaque fois on fait des boutures, on fait les semis.”***

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

“

***Parce qu'en fait, la terrasse, elle est différente des autres maisons du village, c'est qu'elle est orientée vers le nord. Et souvent ils construisent des maisons neuves orientées vers le sud, mais du coup on ne peut pas en profiter. Et nous, on... Enfin, c'est pas nous qui l'avons conçue, mais elle est très bien conçue parce qu'on peut passer l'été dehors et profiter de la terrasse parce qu'elle est au nord et elle est abritée. Donc c'est vrai qu'on vit tout l'été dehors.”***

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier



## LA TERRASSE COMME ESTRADE, ENTRE LOGEMENT ET JARDIN





## LA TERRASSE COMME ESTRADE, ENTRE LOGEMENT ET JARDIN



“

*J'estime à peu près ce qui va me cacher, parce qu'en fait j'ai deux fenêtres en face de chez moi, je suis bien avec mes voisins, mais j'aime bien être chez moi quand même aussi, tout ce qui a été fait ici c'est pour être chez moi, cocoon, tranquille chez moi. Souvent dans les appartements, vous voyez des appartements, des balcons qui se voient. Ça, je ne supporte pas, il vaut mieux les aligner. Il y a du bruit, qu'on s'entende, c'est déjà un bon début, mais qu'on se voie entre nous, je n'aime pas. Je vais voir mon voisin, il n'y a pas de souci. Si je veux les voir, je vais aller les voir.”*

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg



## QUAND LE PREMIER PLAN APAISE LE BRUIT VISUEL

**Si la clôture permet de fermer la parcelle, elle crée également une limite visuelle qui structure les vues sur le paysage environnant. Selon le contexte, la clôture peut donc atténuer l'hétérogénéité de l'arrière-plan, créant une sorte de cadre pour le regard depuis le jardin.**





## QUAND LE PREMIER PLAN APAISE LE BRUIT VISUEL





## QUAND LE PREMIER PLAN APAISE LE BRUIT VISUEL





## QUAND LE JARDIN SE MONTRE DEPUIS LA RUE

Matérialisées par une clôture, un muret, une barrière, voire par un tracé invisible, les limites de la parcelle se font plus ou moins discrètes suivant les jardins. Parfois, elles font buter le regard et empêchent de voir au-delà, d'autres fois, elles sont travaillées de sorte à intégrer le jardin dans une continuité paysagère avec la voirie et les autres parcelles. Les jardins du périurbain de Montpellier sont souvent peu visibles depuis l'espace public, avec seulement la végétation qui déborde sur l'extérieur. *A contrario*, les jardins du périurbain de Strasbourg sont délimités par des matériaux plus légers, donnant accès visuellement à ces espaces privés depuis la rue.



Périurbain de Montpellier.



## QUAND LE JARDIN SE MONTRE DEPUIS LA RUE



Périurbain de Montpellier.



## QUAND LE JARDIN SE MONTRE DEPUIS LA RUE



Périurbain de Strasbourg.

Sous le titre **OUVRIR / FERMER**, ce film-photographique s'intéresse plus particulièrement aux limites de parcelle. Que choisir pour séparer sa parcelle de celle de son voisin ou de la rue ? Pour se protéger de la vue des passant-es ? Certain-es privilégient des haies naturelles, permettant à la faune de circuler d'un jardin à l'autre, là où d'autres habitant-es préfèrent des séparations plus rigides. La végétation au sein de la parcelle participe au rafraîchissement du jardin, même si l'entretien et l'élagage les interrogent pour maintenir de bonnes relations de voisinage.



## Conclusion de la première partie

# Le jardin périurbain, reflet de logiques paysagères

Cette première partie présente les jardins étudiés dans leur dimension spatiale, temporelle et vivante.

Sur le plan spatial, les jardins étudiés sont organisés selon des arbitrages multiples, entre usages domestiques et logiques habitantes qui traduisent des rapports intimes comme de voisinage et de représentation sociale. Le jardin représente un « petit monde à soi » dont la gestion ou les usages, selon les cas, reflètent des conventions sociales (l'environnement extérieur dialogue avec le chez-soi, Levê, 2018) ou au contraire, est davantage refermé sur lui-même (comme un prolongement de l'espace domestique). Comme l'indique Mathilde Ribout Chétrit (2016) :

« L'habitant peut agir avec une part d'autonomie importante, même si ses actions sont structurées par les cadres cognitifs et culturels qui sont les siens ».

Au-delà de cette organisation spatiale, la dimension temporelle est complexe : temps courts, saisonniers, annuels ou plus longs se superposent. À la routine quotidienne d'entretien s'ajoutent les cycles saisonniers qui structurent les contraintes et les plaisirs. Le temps long de la

croissance végétale inscrit les jardins dans une projection lointaine, mobilisant les transmissions et savoirs jardiniers, développés en p.117. En effet, la contrainte temporelle est aussi créée en fonction de comment les personnes se représentent ce que doit être un jardin.

Concernant le vivant, la nature doit composer avec les différentes fonctions du jardin, la préservation de la biodiversité ne constituant qu'une dimension parmi d'autres, comme les fonctions récréatives pour les enfants, de détente ou de cinquième pièce de la maison. Que le vivant soit fortement contrôlé, régulé ou bien toléré et accompagné, il traduit une multitude de relations aux pratiques habitantes, sous une forme de négociation entre dynamiques domestiques et biologiques (développées en p.175), constituant par définition des logiques paysagères, alliant approches sensibles et spatio-temporelles (Morizot, 2016).

**Ces pratiques habitantes ne relèvent pas seulement d'un entretien domestique, mais participent d'une démarche de composition spatiale, pouvant s'apparenter au projet de paysage.**

Ainsi, les jardins pavillonnaires regroupent pratiques ordinaires, imaginaires domestiques et dynamiques écologiques où se fabriquent, à petite échelle, des manières d'habiter le périurbain. Ces pratiques habitantes ne relèvent pas seulement d'un entretien domestique, mais participent d'une démarche de composition spatiale, pouvant s'apparenter au projet de paysage. À une échelle spatio-temporelle plus large, les choix d'organisation spatiale, de plantations, de transformations, agissent également sur les arbitrages effectués dans le jardin. Leur cadre spatial est ancré dans un contexte territorial, climatique, social et écologique, mais est également marqué par les relations de voisinage, les caractéristiques des parcelles – dont l'orientation du bâti<sup>15</sup> –, les conditions climatiques ou les imaginaires associés au jardin pavillonnaire. Le jardin périurbain apparaît comme un espace de composition avec le vivant où les complexités temporelles sont

inscrites dans un processus plus large. Ainsi, à travers ces usages et pratiques situés, les habitant-es produisent une forme de projet de paysage, pas forcément formalisé mais structurant, où se combinent organisation spatiale, gestion du temps et relation au vivant. Dans cette perspective, le jardin apparaît comme un micro-territoire de projet, où se déploie, à l'échelle domestique, une manière habitante de faire paysage. Les parties suivantes viendront complexifier cette première lecture en analysant les pratiques et le sens que leur donnent les enquêtés, mettant en lumière des paradoxes au sein d'un même profil.

## NOTES

9. Entendu ici comme le souci porté à soi, aux autres, et à son environnement, dans une prise de soin quotidienne, à travers des gestes relevant de l'ordinaire. Gilligan, C. (2011). « Une voix différente » In P. Paperman & S. Laugier (éds.), & P. Paperman (trad.), *Le souci des autres*.

10. Les sept jardins ayant bénéficié d'un relevé botanique sont les jardins pour lesquels les enquêtés ont accepté de faire un nouvel entretien à l'automne.

11. Sont présentées ci-dessous les espèces ayant été observées sur au moins trois jardins parmi les sept jardins ayant fait l'objet de relevés botaniques.

12. Bien que les jardins de Daniel et de Sébastien et Laura soient également des figures de jardin écologique, nous avons décidé de les présenter ici par rapport à l'attachement des jardinier·ères à leur parcelle. Il est à noter que le jardin de Sébastien et Laura peut également correspondre à la catégorie « jardin-salon », témoignant bien qu'un seul et même jardin peut résulter de multiples logiques.

13. La piscine est sécurisée par un volet roulant, cependant quand il n'est pas fermé il n'y a pas de dispositif matériel la séparant du reste du jardin (proximité directe de la terrasse).

14. Il est à noter que le jardin d'Ariane répond à plusieurs typologies présentées précédemment, la gestion qui y est faite peut être qualifiée d'écologique, car Ariane laisse faire le vivant. Il répond également au jardin du *care*, étant donné l'attention et la prise de soin portées au jardin par Ariane. Afin de proposer une comparaison avec un jardin de taille similaire entre le périurbain de Strasbourg et celui de Montpellier, nous avons choisi ici de développer l'aspect familial du jardin d'Ariane, sans que cette distinction soit limitante.

15. À ce propos, il est intéressant de noter que l'habitation de Daphnée et Étienne au sein du « jardin de la sorcière », construite bien avant les lotissements l'ayant entourée, se démarque dans son agencement spatial. La grande terrasse, orientée au nord, est construite selon une logique empirique de protection face au soleil, contrairement à de nombreuses habitations plus récentes, construites selon une logique inverse, de recherche d'ensoleillement. Ces différences questionnent l'influence des modèles de construction de l'époque sur les pratiques des jardins (cf. p.175).



# « Savoirs-jardiniers », quelles constructions ? Circulation de références et d'expériences au jardin

*« Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde  
et puis c'est la totalité du monde. »*

Foucault, 1967

Cette deuxième partie propose d'élargir l'échelle d'analyse au-delà des jardins et échelles individuelles. Elle interroge la construction des « savoirs-jardiniers » : comment les habitant·es ont-ils-elles acquis des connaissances en jardinage, comment les savoirs circulent-ils entre eux et elles ? Les modèles de référence exerçant une dimension prescriptive sur les pratiques, il s'agit ici d'en dresser le contour afin d'analyser les pratiques de jardinage et de gestion des ressources à la lumière de la circulation et transmission de ces savoirs et modèles.



Ces références puisent dans la ruralité mais renvoient également au rapport classique ville-nature, soit historiquement une vision hygiéniste et une fonction ornementale de la nature en ville (Mathis et Pepy, 2017), et c'est cette rencontre entre des rapports à la nature contrastés qui caractérise la spécificité des jardins dans les espaces périurbains. L'héritage de pratiques issues du monde rural sera donc questionné dans un premier temps, à partir notamment de l'espace du potager, puis le propos se concentrera sur les jardins d'agrément, caractéristiques des jardins de ville. L'analyse sera enrichie par quelques exemples de jardins types faisant référence pour les enquêtés, en particulier le jardin méditerranéen.

Dans un deuxième temps, il s'agira de montrer comment ces savoirs et modèles hérités sont complétés par les expériences réalisées dans leur propre jardin, et la confrontation à des situations pratiques, incluant l'échec de la survie d'une espèce plantée.

La gestion des flux et cycles au jardin fera l'objet d'une troisième sous-partie, par le prisme de la gestion de l'eau et des déchets végétaux, mais également de la question du risque incendie et de l'usage de pesticides. Sur un plan environnemental global, depuis les années 1990 et la reconnaissance du caractère fini des ressources (Sommet de Rio, 1992), une écologisation des politiques d'aménagement – notamment urbain – remet en question le modèle dominant de gestion des espaces naturels.

Ce changement de paradigme, autrement nommé troisième temps de conservation de la nature (Bonnin, 2008), répond à la prise de conscience des impacts sanitaires de certaines pratiques traditionnelles sur l'environnement et la biodiversité. L'entretien chimique des espaces verts *via* l'utilisation de produits phytosanitaires est alors remis en question. Sur le plan réglementaire, la France a connu un tournant majeur avec la loi Labbé de 2014, entrée en vigueur en 2017, qui interdit l'usage de produits phytosanitaires de synthèse par les collectivités sur les espaces publics. Cette loi a été renforcée en 2019 par l'interdiction faite aux particuliers d'utiliser ces mêmes produits (dont la vente est par ailleurs désormais interdite). Dans ce contexte, de nouvelles pratiques – plus écologiques – au jardin se sont développées (Frileux & Paillocher, 2024). Le jardin peut alors devenir davantage un lieu d'expérimentation du vivant plutôt que de contrôle de ce dernier. Les pratiques des enquêtés concernant la gestion des plantes, de l'eau et des déchets au jardin mettent en lumière ce changement majeur de paradigme. Dans la continuité des profils dressés en première partie, il s'agira ici d'affiner la complexité des rapports au jardin et au jardinage à partir de la mise en œuvre de pratiques spécifiques et du sens donné à celles-ci.



# Des références de jardin entre ruralité et urbanité

« Ça vient des anciens » :  
le potager comme support de transmission entre générations



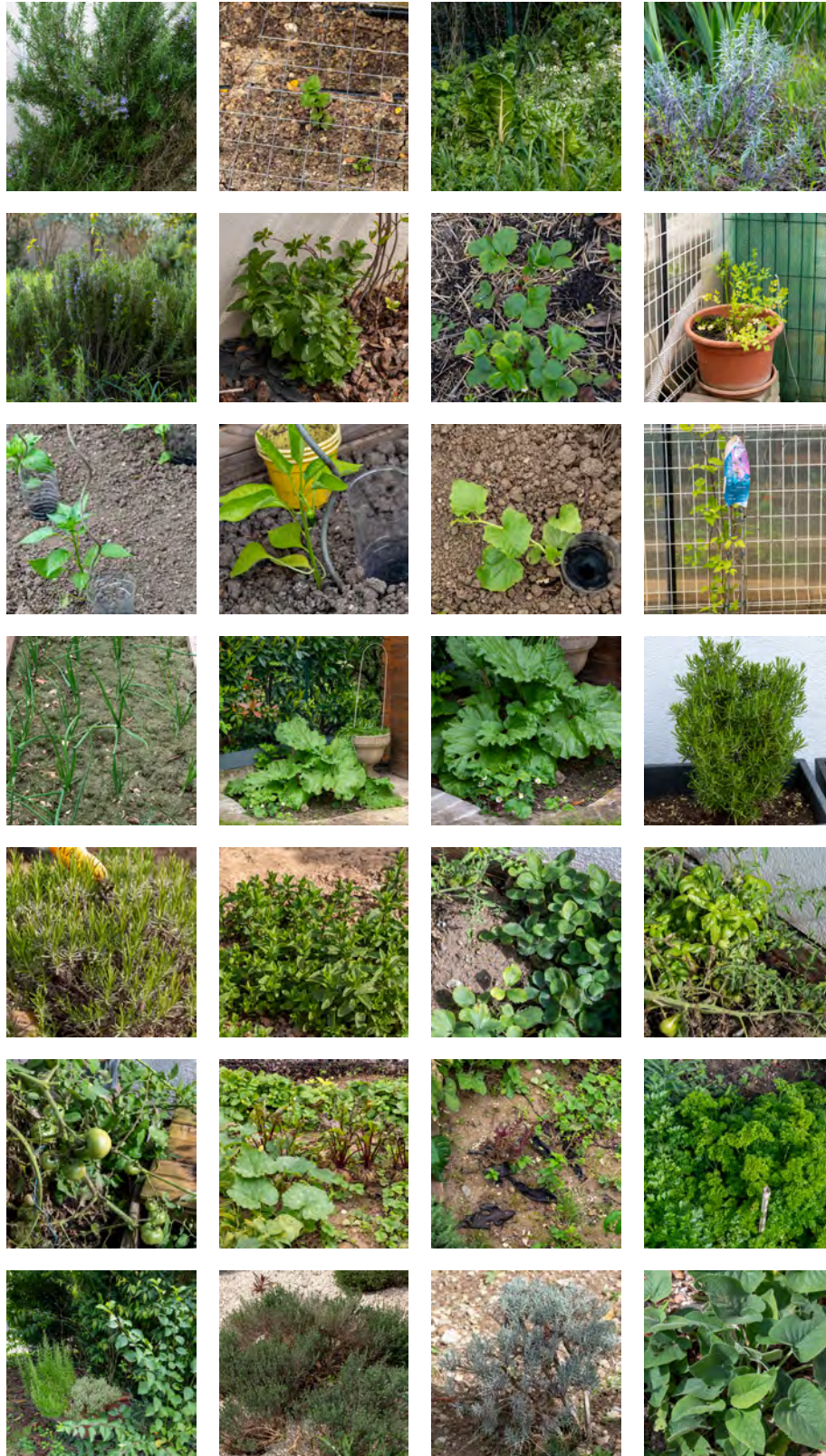
## SIX POTAGERS DIFFÉRENTS





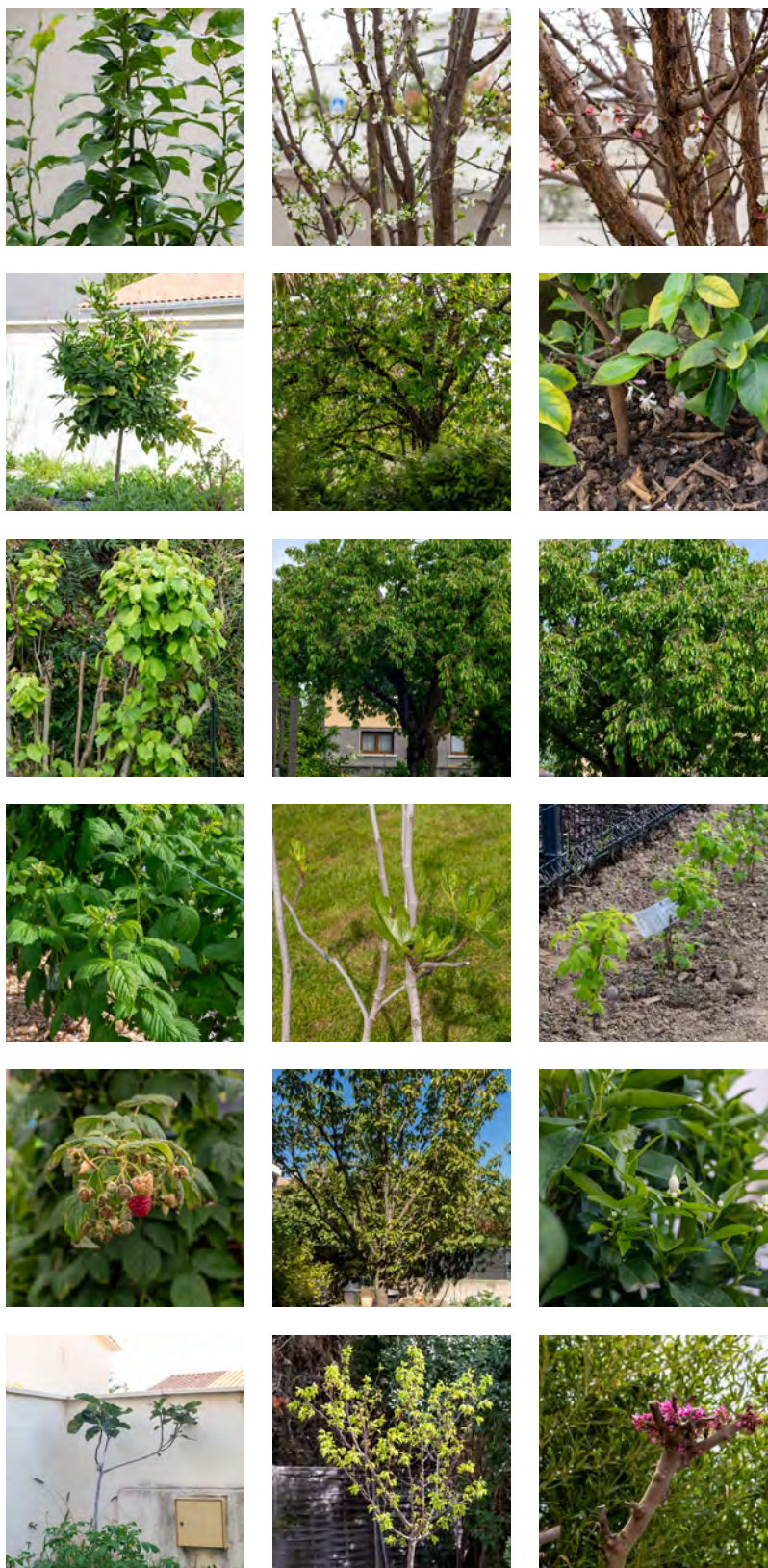


## ESPÈCES DU POTAGER





## ESPÈCES D'ARBUSTES ET ARBRES



La culture de plantes potagères se retrouve dans tous les jardins, toutefois à des échelles très variables. Chez celles et ceux qui ont le moins investi cet espace du jardin, le potager se limite à un ou deux mètres carrés parfois en bac surélevé. On peut retrouver ici l'esprit des mini-potagers des balcons d'appartements en ville, qui se sont beaucoup développés ces dernières années avec la promotion d'une certaine reconnexion à la nature en milieu urbain. Cette production en miniature a souvent pour objectif de mener une activité pédagogique avec les enfants, en leur montrant comment poussent quelques plants de tomates cerises qu'ils pourront entretenir, arroser, et dont ils pourront assurer la récolte :

*« On avait essayé de faire un petit jardin derrière à un moment donné, des fois on plante un peu de tomates, un peu de salades, mais c'est surtout par rapport à la petite, pour qu'elle puisse aussi avoir son petit jardin, histoire qu'elle puisse toucher un peu à la terre, à la maison. »*

**Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

Non comptabilisées dans les espèces inventoriées lors des relevés botaniques (du fait d'une temporalité changeante selon les saisons), les espèces plantées au potager sont en effet parmi les plus présentes, dans les jardins comme dans le discours de présentation du jardin par les enquêtés. Ariane indique :

*« On va mettre tomates, choux, courges, courgettes, poivrons, radis... Comme ça on en a toute l'année. »*

**Ariane, le « jardin couteau-suisse », périurbain Strasbourg**

Les tomates, courges et pommes de terre apparaissent comme les espèces les plus citées alors que les plus communément observées sont les tomates et les plantes aromatiques. La tomate est en effet emblématique du potager estival. À ces plantes nourricières sont associées des pratiques quotidiennes et répétées de soin (arrosage, amendements domestiques avec du café ou des peaux de banane, récupération des déchets organiques, paillage, développées en p.144). Les fraises, assez fréquentes, sont par exemple surtout présentées comme prétexte pour amener les enfants à s'occuper du jardin. Les fruitiers arbustifs ont également ce rôle, au-delà de leur intérêt en tant que haie séparative (framboisiers, cassis) : Ariane apprécie particulièrement quand sa fille cueille les framboises de sa haie. Parmi les autres fruitiers plantés dans les jardins étudiés, les cerisiers, figuiers et citronniers sont

les plus populaires, mais des pommiers, néfliers, cognasiers sont également présents. Ces plantes demandent relativement peu d'entretien, mais constituent un symbole fort et jouent un rôle affectif pour les enquêtés car elles matérialisent le lien intergénérationnel de transmission des savoirs, ce qui n'empêche pas certaines enquêtées d'explicitier clairement leurs préférences pour les productions de fruits qu'elles offrent :

*« Tiens je l'ai oublié ce figuier [sur le plan dessiné par l'enquêtée], comme il donne pas de figues, je le snobe. »*

**Laura, « le jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Si le potager est parfois limité dans sa production, il n'est pour autant pas insignifiant, car il renvoie à une activité partagée par les membres de la famille au sein du jardin. Dans des jardins propres, l'activité de culture du potager semble ici le seul espace où le contact direct à la terre, assimilée à de la saleté à d'autres endroits, est permis. Abdel, de son côté, se réjouit de la croissance foisonnante des plantes potagères et du partage de sa production alimentaire avec le voisinage :

*« J'avais des tomates cerises l'année dernière, j'ai donné aux voisins, j'avais mis une fois de la courgette, mais ça partait dans tous les sens, c'est incroyable ! On profite de la beauté du jardin et du potager, c'est pour faire plaisir à ma femme aussi. Après il y a tout dans le marché mais ça fait plaisir de jardiner, de faire ça même si c'est un petit potager. »*

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

Bien que sa production n'assure en aucun cas une consommation alimentaire quotidienne, le potager est bien énoncé dans le commentaire du dessin du jardin réalisé par Amélie (dont la spatialisation du jardin est présentée en p.86). Bien qu'il soit relégué à l'arrière de la parcelle, hors de la vue des voisins, le potager d'Amélie et Jérémy a une place à part entière. C'est ainsi une autre manière d'attester de l'importance du potager dans la représentation du jardin par ses habitants :

*« Et puis là, du coup, le petit potager, parce que même s'il est petit, il est important quand même dans notre vie de tous les jours. »*

**Aurélie, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

S'il reste un espace important du jardin, dans sa symbolique davantage que dans son emprise spatiale, c'est aussi parce qu'il renvoie aux savoirs et pratiques jardiniers transmis par leurs parents, cultivant encore pour certains de grands potagers. Le potager s'inscrit dès lors dans la transmission d'un lien à la terre de génération en génération, des parents des enquêtés à leurs propres enfants, bien que les pratiques aient considérablement évolué. En Alsace d'ailleurs, la proximité résidentielle des parents permet souvent un approvisionnement en légumes du jardin encore cultivés par la génération précédente :

*« On avait une partie potager ici, mais franchement ça n'a pas donné grand-chose. Après j'ai mes parents qui habitent un peu plus loin, qui ont un jardin, eux ça les occupe de faire des tomates, de faire des salades, des choses comme ça. J'ai les beaux-parents qui habitent à [village voisin] qui ont aussi un jardin. Donc voilà, on a des légumes de là-bas, ça nous suffit largement. Notre potager en fait c'est de la rhubarbe et quelques fraises. »*

**Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg**

Se cantonnant parfois à des espaces d'expériences pédagogiques, les potagers ne sont plus autant investis que par la génération précédente. Leur demande accrue en arrosage, l'entretien coûteux en temps et la disponibilité d'une offre de fruits et légumes à proximité pour ces enquêtés, ne les incitent pas en effet à s'investir davantage dans la culture potagère.

Abdel, comme on l'a vu précédemment, met en avant la dimension nourricière de son jardin, bien qu'il fasse partie des enquêtés détenant un mini-potager. Malgré la taille réduite de sa parcelle (280 m<sup>2</sup>), dans un quartier récent particulièrement dense, cet enquêté a souhaité planter de nombreux arbres fruitiers, à la production abondante et appréciée. L'espace potager est circonscrit spatialement, tandis que les arbres fruitiers sont implantés à différents endroits du jardin :

*« Ça c'est un poirier. On a des fruits magnifiques. Ça, ça donne des prunes, donc ça c'est extraordinaire, là, il commence à fleurir et ça, c'est un abricotier et, lui aussi, c'est des abricots qui sont comme ça, énormes, extra. »*

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

Si Abdel a un profil urbain, ayant grandi à Meknès au Maroc, sa pratique du jardin est ancrée dans ses souvenirs d'enfance, et la dégustation de fruits d'un verger reste associée à un moment de détente et de plaisir partagé :

*« Moi j'ai perdu mon père à l'âge de neuf ans et à partir de là j'ai commencé à travailler, à bricoler, voilà, c'est pour ramener un peu d'argent, pour aider ma mère, donc avoir un jardin ou jardiner, non, jamais, on n'avait pas le temps. Mais on avait un ami du quartier, eux ils avaient une grande ferme et on partait avec lui juste pour se faire plaisir, tourner, surtout pendant la saison là-haut. Il commençait un petit peu à y avoir des fruits, on les dégustait. »*

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

D'autres enquêtés de notre panel ont un potager plus développé, qu'ils et elles entretiennent chaque année, comme Gérard et Daniel (périurbain de Strasbourg), détenant de riches connaissances sur la culture potagère. Ces pratiques et savoirs sont à rattacher à leur vécu, bien qu'ils n'aient pas évolué dans le même environnement. Daniel est issu du milieu agricole et a grandi dans une ferme, au sein d'un territoire rural, alors que Gérard a grandi dans un environnement urbain, tout en pratiquant les espaces ruraux les week-ends et les vacances, en allant chez ses grands-parents pour, notamment, s'occuper d'un très grand potager :

*« [Ma grand-mère] jardinait, elle plantait des fleurs, elle semait un peu, mais moi ce que je faisais [c'est] lui retourner la terre à l'automne, mettre le fumier dedans, et fraiser au printemps, après je déshermais. Quand j'étais encore à l'école, mon père m'emmenait avec [lui] le week-end, voilà, je jardinais avec lui chez la grand-mère. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

Daniel, de son côté, explique que le jardinage avec usage limité des pesticides était déjà pratiqué par ses parents :

*« Il y avait une petite tendance chez nous bio quand même déjà, donc papa m'avait un petit peu interpellé, [...] il n'aimait pas trop traiter, on piochait, on sarclait, on n'aimait même pas trop le pesticide. »*

**Le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

Il est marquant de constater que dans les deux cas, les jardins de Gérard comme de Daniel sont le fruit d'une hybridation entre différents modèles de jardinage et de références en termes de paysages de jardin. On note que Gérard a commencé par installer un potager dans son jardin, comme un espace qu'il associait, de par son vécu, à ce que doit être un jardin :

*« J'ai commencé par le potager. On habitait à peine ici, on avait déjà les premières salades. J'avais déjà mon petit coin, parce que le potager est ceinturé par des bordurettes. Ces bordurettes, elles étaient en place avant qu'on habite là. J'avais déjà mon coin potager en tête avant d'habiter là ! Et la serre est venue après. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

Puis, à partir d'une culture classique de potager et une bonne connaissance du fonctionnement et de l'entretien de plantes locales, Gérard et Daniel (périurbain de Strasbourg) ont investi d'autres types de cultures qui n'étaient pas pratiquées par leurs ancêtres : les plantes tropicales pour Gérard et les arbustes ornementaux pour Daniel, qui effectue une taille sévère qu'il rattache à l'esprit zen du jardin japonais. Cette hybridation de modèles de jardins, particulièrement marquée dans ces deux cas, se retrouve à plus petite échelle dans d'autres jardins. En Occitanie, attendant au jardin-salon de Célia et Arben, nous avons été étonnées de découvrir un grand potager caché derrière le mur. Si Célia note que *« ce n'est pas très joli les tomates quand ça pousse dans un jardin qui est quand même bien entretenu »*, l'expérience rurale d'Arben se retranscrit ici dans un espace liminaire (Van Gennepe, 2000 [1909]), situé hors de leur parcelle (derrière le mur à l'arrière du jardin) sur un cheminement public très peu emprunté. Le potager a ici une réelle valeur de production alimentaire, puisque Célia assure ne pas avoir besoin d'acheter de tomates en été :

*« Ça fonctionne très, très bien, on a des belles récoltes, des super bonnes tomates et on plante plein de variétés différentes. Chaque pied est une variété différente. Pour goûter un petit peu, puis je trouve que c'est sympa dans l'assiette. [...] Et en plus, on sait que c'est bio, alors autant en profiter. »*

**Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier**

Chez Daniel, la transposition de son vécu rural sur la gestion de son jardin s'est également un temps concrétisée par la plantation d'arbres fruitiers, avec l'intention de faire croître un verger sur sa parcelle. D'ailleurs, la dimension nourricière de la production de fruits semble inscrire l'entretien de ces arbres dans une logique tout autre que celle des nombreux arbres ornementaux sur lesquels il exerce une taille extrême. Mais au final, les arbres fruitiers ont développé une emprise spatiale trop importante, potentiellement gênante pour les voisins :

*« En fait, j'ai un verger chez mes parents, je n'ai pas assez de place ici, il faut les laisser pousser. J'avais un verger, j'avais des cerisiers, mais comme ça débordait chez le voisin et puis la voisine elle disait « Hum... ». J'ai dit non, il était déjà gros, c'était un gros cerisier, il y avait un pommier, il y avait un mirabellier. Il leur faut de l'espace quelque part, donc je me suis fait vraiment un verger ailleurs. »*

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

Nous reviendrons en p.161 sur les contraintes spatiales de la taille des parcelles limitant la possibilité d'y faire croître des arbres, pourtant essentiels à la biodiversité et dans la lutte contre le réchauffement climatique. Comme on l'a vu avec l'exemple des jardins de Gérard et de Daniel, les jardins, même quand ils intègrent une culture potagère importante, comportent d'autres espaces faisant appel à des références éloignées du monde rural et de ses cultures classiques. C'est la fabrique d'un jardin périurbain, dans toute sa complexité, produisant une hybridation entre des références issues de la ruralité et de l'urbanité, qui est constamment réactualisée par les tendances diffusées dans la publicité, en magasin de jardinerie et de bricolage, dont se font également le relais les réseaux sociaux où l'objet jardin a été investi ces dernières années.



## Jardin de ville, jardin d'agrément: des paysages de jardin à reproduire



### EXEMPLES DE JARDINS D'AGRÈMENT



Le jardin naît d'un rêve projeté sur quelques mètres carrés qui prend naissance dans un imaginaire sans cesse renouvelé. Les modèles circulent au-delà des caractéristiques locales. Si chaque jardin est unique et reflète une part de la personnalité des habitant·es, des qualificatifs similaires s'énoncent à la recherche d'une certaine idée d'ambiance : le jardin est perçu ou voulu comme nourricier, zen, sauvage, d'enfant, d'édén, bucolique, méditerranéen, etc. Certaines plantations incarnent plus précisément l'inspiration désirée. L'arbre notamment s'érige en symbole d'un univers fantasmé. Le 14 mars 1967, Michel Foucault, lors de la conférence « Des espaces autres », énonçait le concept d'hétérotopie comme le « pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements, qui sont en eux-mêmes incompatibles » et présentait le jardin comme « l'exemple le plus ancien de ces

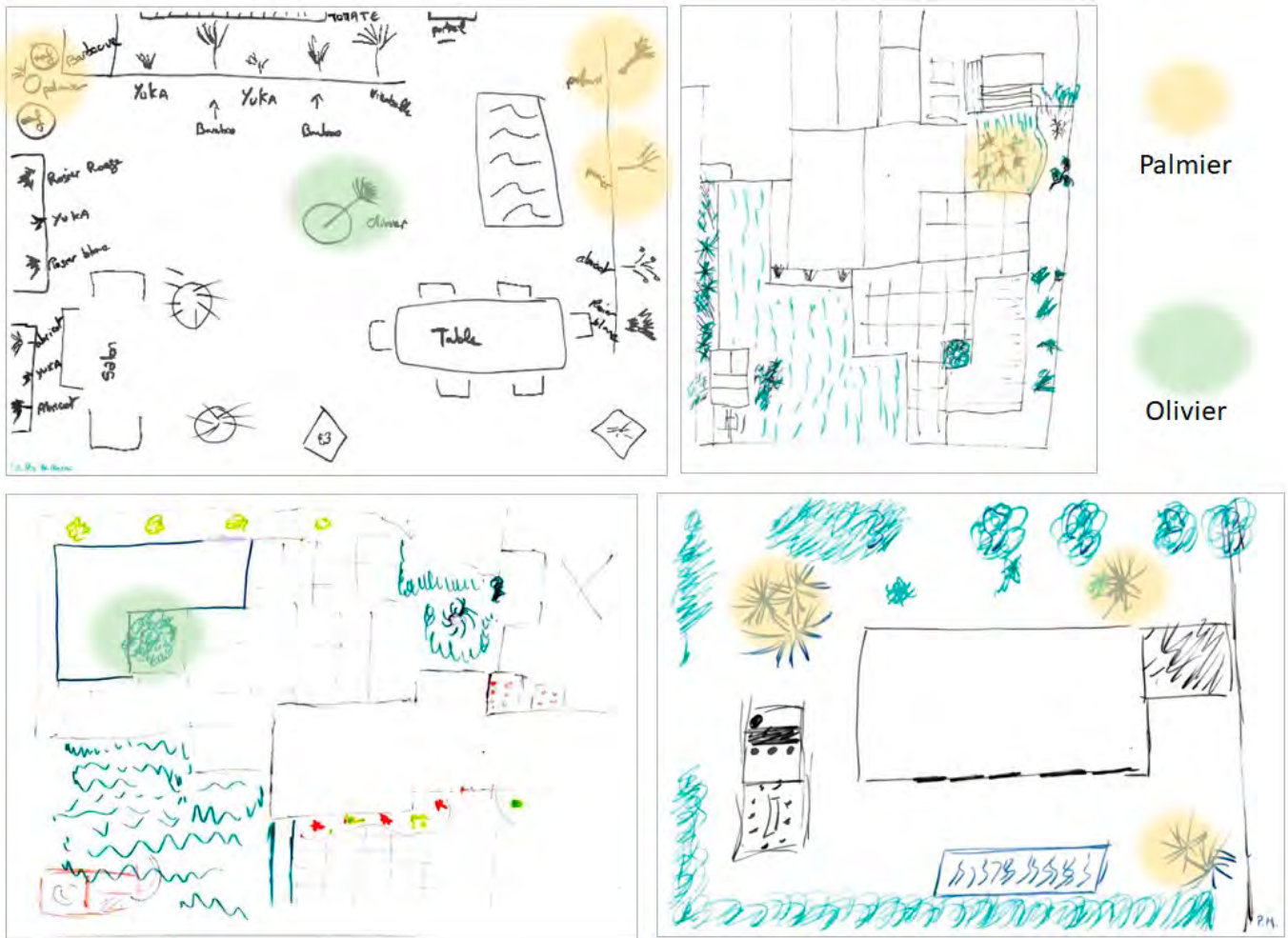
hétérotopies, en forme d'emplacements contradictoires ». Dans sa *Poétique des jardins*, Jean-Paul Le Dantec rappelle que « tout jardin est un microcosme ». Des microcosmes personnels, savants ou naïfs, poétiques, théoriques, en écho aux modes de l'époque. Enfin, pour le paysagiste Bernard Lassus, ces jardins microcosmes se retrouvent chez les « habitants paysagistes » qui recréent « dans leurs minuscules jardins de retraités, l'univers ayant éclairé leurs vies : qui un ensemble de « châteaux de la Loire » en réduction, qui la caravane du Tour de France, qui le conte de Blanche-Neige, etc. ». Des microcosmes qui balancent entre différents univers, influences, présentant les rêves et aspirations d'une époque. Lors de notre enquête, nous retrouvons des tonalités similaires, sur les deux terrains aux climats pourtant bien distincts.

## Jardin méditerranéen, jardin japonais : croisement de modèles sur une même parcelle

Nos enquêtes attestent la prégnance d'un modèle de jardin méditerranéen s'exportant dans des régions où le climat n'était auparavant pas favorable à la survie de ces espèces, rendue possible depuis quelques années par la montée des températures. Si la recherche précédente sur le pavillonnaire avait déjà pointé du doigt la présence d'oliviers en Bretagne (Hamon, Rougé & Soichet, 2022), la récurrence des oliviers et palmiers dans les jardins alsaciens est marquante. Ils figurent effectivement parmi les végétaux les plus plantés dans les jardins étudiés. La présence commune de ces arbres, s'intégrant dans un style de jardin particulièrement entretenu et comprenant le plus souvent une piscine, nous a particulièrement marquées lorsque nous avons constaté la ressemblance frappante entre le dernier jardin enquêté en Occitanie et le premier où nous nous sommes rendues en Alsace. Les palmiers et oliviers, ces stars des jardins contemporains, sont cependant plus complexes à appréhender d'un point de vue botanique que dans leur énonciation par les habitant·es. Alors que les oliviers regroupent des espèces du même genre (*olea*), le terme de palmier est utilisé pour représenter divers végétaux, au-delà du genre *palmae* (chamaerops, cycas, yuccas, washingtonia, trachycarpus), démontrant ainsi l'importante offre en magasin sur

ces types de plantes : même si les plantes sont peu adaptées aux conditions climatiques ou du sol, la demande suit l'offre.

Seule une enquêtée, Madeleine, ne détient aucune de ces deux plantes stars dans son jardin. Nous pouvons noter que seul ce jardin, parmi ceux observés, longe un cours d'eau communal qui influence le développement d'espèces arborées propre au milieu dynamique de la rivière, dont une ambiance particulière, de sous-bois, se dégage et offre un autre imaginaire. Le succès des palmiers et oliviers démontre sur les autres parcelles la manière dont l'imaginaire de la nature idéale ou idéalisée peut amener une certaine standardisation des jardins vers une esthétique méditerranéenne, quelle que soit la région d'étude. Comme on peut le voir dans les plans réalisés par les enquêtées, ces arbres sont considérés comme des éléments centraux, structurant leur jardin.



Plans des enquêtés insistant sur les palmiers et/ou oliviers au sein de leur jardin. Au-delà du discours, qui met explicitement en avant palmiers et oliviers, les plans dessinés par les enquêtés montrent la place centrale de ces derniers, comme donnés à voir à la limite des parcelles ou comme pièces maîtresses, à l'image d'une œuvre d'art, au centre du jardin.

**L'olivier** est ou a été présent sur neuf des treize jardins étudiés, et mentionné spécifiquement par les jardinier·ères comme représentatif d'un endroit ensoleillé et d'un climat chaud, du jardin idéalisé, notamment dans l'est de la France :

« C'est un olivier parce que c'est une plante que j'aime bien. C'est une plante qui me fait un peu penser au sud de la France on va dire. On a des amis dans le sud de la France. Voilà, c'est un petit clin d'œil. »

**Jêrôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg**

« L'olivier, en lui-même, c'était vraiment un arbre qui nous plaisait à tous les deux, enfin voilà, c'était un gros gros coup de cœur. »

**Jêrêmy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

Chez ce dernier enquêté alsacien – dont sa femme présente son mari comme « très méditerranéen » dans ses choix de jardin sans pour autant détenir d'attaches biographiques à ce vaste bassin – d'autres espèces ont été associées à cet imaginaire du Sud, comme le pin parasol :

« En fait moi j'aime bien les plantations du sud, même le style du sud et voilà c'est pour ça qu'on a mis ça. »

**Jêrêmy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**



Dans le périurbain de Montpellier, la figure de l'olivier est plus commune, ce qui n'empêche pas une forte appréciation de la beauté de l'arbre par les enquêtés :

« Les arbres font beaucoup partie du jardin parce qu'on les voit bouger, ils ne sont pas très bien taillés, mais ça vit, les oliviers quand il y a du vent ça bouge, ça change de couleur. »

**Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

« L'année dernière, pour les 40 ans de mon mari, on lui a acheté un olivier nuage, donc voilà, la pièce centrale du jardin. »

**Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier**

Si dans ce dernier extrait d'entretien, on saisit que l'olivier a été offert pour un anniversaire marquant, ce n'est pas un cas isolé. On comprend alors que les plantes du jardin, et en particulier certains spécimens, sont signifiantes pour les habitant-es. Elles sont rattachées à un vécu spécifique, procurant un attachement au végétal planté, sur lequel nous reviendrons dans la sous-partie suivante.

Moins souvent mentionnée, la récolte des olives est également appréciée, ici transformée dans l'objectif à nouveau de mener une activité pédagogique avec un enfant, qui s'inscrit également dans une transmission de savoir des générations rurales précédentes :

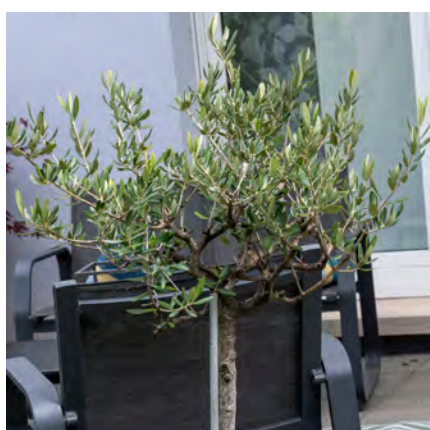
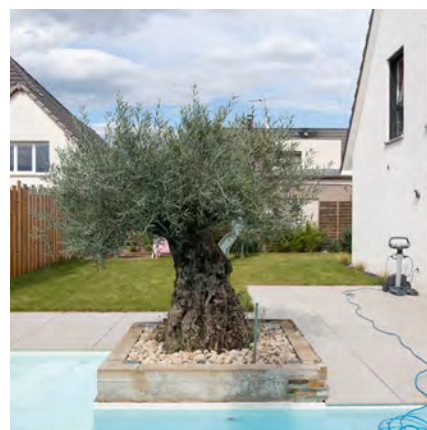
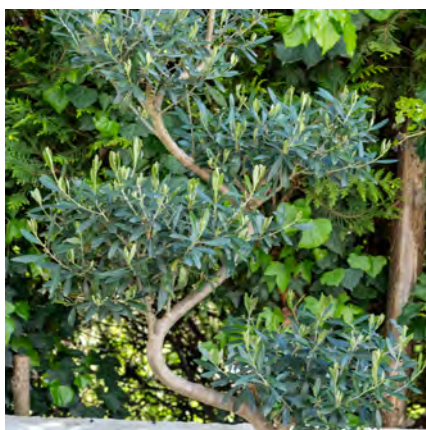
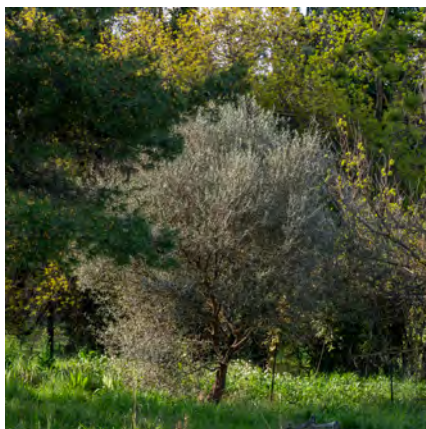
« Avec ma fille, cette année, on a fait une saumure. On les a toujours pas goûtées. Mais c'est le principe de lui apprendre qu'à l'époque on faisait comme ça, on les fait tremper dans du sel, on change l'eau et le sel. Et que c'est comme ça qu'on fait des olives quoi. »

**Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier**

## La récurrence des oliviers et palmiers dans les jardins alsaciens est marquante.



## ESPÈCES D'OLIVIERS



**Le palmier**, présent sur douze des treize jardins étudiés, constitue là aussi une figure centrale pour beaucoup de répondant-es du périurbain de Montpellier, mais aussi de celui de Strasbourg :

« Ici, on a acheté ces deux petits palmiers la semaine dernière, pour avoir un petit coin avec notre salon. »

**Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier**

Pour certain-es, l'importance de cet arbre est telle que les principes écologiques sont outrepassés pour le maintenir en vie :

« L'espèce de palmier, dans le coin, on est quand même attaqué par les fameux papillons du palmier. Donc ce palmier là, je crois que c'est le seul arbuste que je traite une fois ou deux dans l'année pour éviter que les troncs ne soient mangés par les chenilles et qu'on le perde. Donc lui, je fais un traitement chimique oui, au xylophène. »

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Toutefois, à l'inverse de l'olivier, le palmier n'est pas une espèce naturellement présente dans cette région, et le duo palmier / olivier peut conduire à une essentialisation des plantes du jardin typique des jardins propres, et cristalliser ainsi des tensions entre les différentes approches du jardin, comme l'exprime Daphnée, adepte du jardin écologique :

« Le conflit, il est là, c'est-à-dire que les gens autour ont des jardins tout propres, effectivement, c'est que du ciment, du gazon en plastique, il y a un palmier, et des fois il y a un olivier centenaire, qui a été déraciné. »

**Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

L'effet de mode semble ainsi s'imposer dans les lotissements où les voisin-es s'influencent mutuellement :

« On voulait un truc qui ressemble un peu à une espèce de palmier... Bon c'est pas trop la zone des palmiers. J'ai vu qu'il y a des voisins qui avaient des palmiers, je trouve que c'est pas trop l'endroit pour avoir des palmiers. »

**Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier**

Le jardin méditerranéen n'est pas le seul modèle de jardin mobilisé par les enquêtés, et les espèces méditerranéennes se mêlent à d'autres, davantage locales, ou encore aux bambous, souvent utilisés en clôture, qui renvoient aussi à une esthétique de jardin japonais qui inspire des cheminements minéralisés en cailloux blancs, et une esthétique de jardin épuré où chaque élément a une place bien précise :

« — Je regarde des magazines, Pinterest et tout ça, je prends des idées... En fait moi j'ai fait le gazon, j'ai dit hop à partir du coin, les bambous étaient déjà plantés, j'ai fait le coin de la terrasse, j'ai dit ben faut faire un arrondi, c'est comme ça quoi.

— On ne voulait pas faire du tout droit, on voulait faire, à un moment quand on en parlait, cet esprit un peu japonais, avec des pas japonais, enfin vraiment un petit espace un peu zen ici. L'idée c'était ça à la base, et donc du coup rester dans des coins, arrondir les angles. »

**Jérémy et Amélie, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

Cette quête d'un jardin correspondant à un idéal nécessite alors d'expérimenter une organisation des plantes, des bordures, des supports minéraux (gravier, galets, sable, etc.) ou autre participant au paysage du jardin, quitte à refaire plusieurs fois si le résultat ne correspond pas à l'imaginaire, comme l'expriment encore Jérémy et Amélie :

« — Beaucoup au feeling, un coup ça plaît, un coup... Je crois que là tu avais aussi ressorti [les plantes] parce qu'au début c'était pas totalement comme ça. On a beaucoup sorti, refait.

— Ça c'est un peu compliqué parce qu'en fait j'avais déjà mis autre chose, j'ai enlevé, j'ai remis autre chose... C'est un peu un coin, j'ai un peu du mal à l'aménager, la partie entre la piscine et le voisin. Ce n'est pas encore dit que ça va rester comme ça ! Les palmiers, ils étaient ailleurs, il y avait d'autres plantes, après je voulais mettre du bois partout à la place, des dalles de margelles et des cailloux. Sur la partie à droite, je voulais aussi remettre du bois à la place, sur la partie à l'entrée de la piscine. Mais finalement ça ne me plaît pas ! »

**Jérémy et Amélie, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

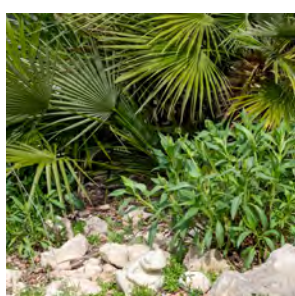
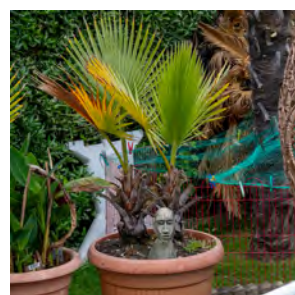
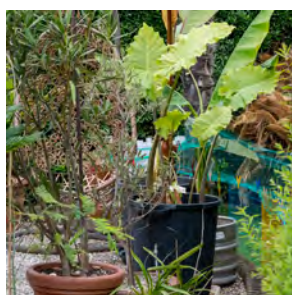
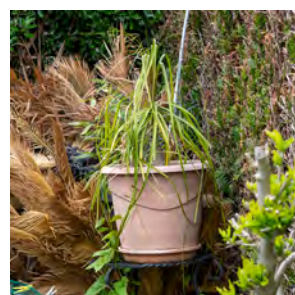
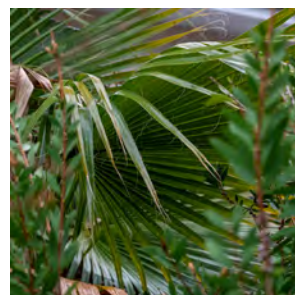
Daniel également, bien que fils d'agriculteur, puise dans la référence du jardin japonais pour expliciter la vision paysagère de son jardin :

« Et il faut gérer pour essayer d'avoir un peu un jardin japonais quoi, faire une petite nature, version microscopique. Je suis obligé de tailler. Je n'essaye pas de mettre une forme, je n'essaye pas de faire une cocotte, un truc, non, non. C'est juste pour avoir de petits sujets, beaucoup de petits sujets. »

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**



## ESPÈCES DE PALMIERS



Le modèle de jardin périurbain repose également sur celui des banlieues nord-américaines, avec un espace emblématique qui est celui de la pelouse, dont l'entretien régulier est essentiel pour renvoyer une image de jardin beau et bien tenu, et dont la répétition sur les parcelles juxtaposées forme un *continuum* de pelouses vertes et bien taillées, une image caractéristique des quartiers pavillonnaires. Nous expliciterons p.175 ces logiques d'entretien de la pelouse, associées aux pratiques observées dans les jardins sur la gestion des mauvaises herbes.

Bien que les jardins étudiés conservent une diversité d'espèces et des caractéristiques variées, nous avons perçu à l'échelle de notre enquête des phénomènes d'influence de ces modèles entre voisins, qui ne se limitent pas aux conseils de jardinage. En effet, que ce soit un arbre repéré dans un jardin du voisin qui donne envie et dont on constate l'installation favorable, ou le gazon synthétique installé dans d'autres parcelles voisines, les plantations des voisin-es influencent les propres pratiques des jardinier-ères :

*« Les amis, les connaissances et tout... Franchement moi au début j'avais [pas envie de mettre du gazon synthétique]... ils m'ont toujours dit "Oui il faut mettre le gazon artificiel", mais ça reste artificiel, ça n'est pas naturel et malheureusement maintenant tous les gens ont tendance à opter pour ce que j'ai fait moi aussi maintenant, pour la propreté. »*

#### Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier

*« La voisine d'à côté a plein de jolies fleurs et une anecdote, elle a un bougainvillier qui est énorme et moi j'ai toujours cru [que ça ne tenait pas ici]... parce qu'ici en hiver, on peut avoir quand même des gels assez importants. Donc il y a des espèces que j'imaginai possible en arrivant dans notre climat soi-disant méditerranéen et que j'ai perdues parce que les pauvres ont eu un peu froid. Donc elle, je vois son bougainvillier magnifique et je lui ai demandé comment elle l'avait planté, comment elle l'entretenait. Voilà donc je me mettrai au bougainvillier ! »*

#### Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

En effet, les jardins privés du périurbain, notamment dans les lotissements, représentent des espaces intermédiaires, privés certes, mais également poreux aux influences réciproques communes à des groupes d'habitantes (Dubost, 1997). Avoir un jardin en périurbain favorise les échanges et la transmission entre voisin-es ou avec ses proches, qui peuvent prendre des formes variées : services, prêts de matériel, dons de graines, de plantes, de légumes (Frileux *et al.*, 2013, Marco *et al.*, 2010). Le jardin représente donc un support de transmission de savoirs et de savoir-faire qui peut renforcer le lien social tout en structurant les représentations collectives d'un « bon jardinage » (Riboulot Chetrit, 2016).

Le jardin est ainsi un lieu de démonstration où s'exerce une pression normative subtile : les jardinier-ères évaluent souvent leur jardin en référence à ceux de leurs voisin-es, cherchant à se conformer à des standards esthétiques implicites (Dubost, 1997). Ils s'influencent mutuellement sur les formes, les couleurs et les emplacements de la végétation dans leur jardin (Marco *et al.* 2008). Cette comparaison engendre un effet d'homogénéisation renforcé par les règlements communaux, ou par l'offre standardisée des jardinerie qui tend à uniformiser les formes végétales et les aménagements (Frileux *et al.*, 2013 ; Quellier, 2012).

En somme, les références de jardins abordées ici circulent au sein des images produites sur le jardin, véhiculées dans les catalogues de jardinage, les réseaux sociaux, les mises en situation en magasin, mais également entre les paysages de jardins produits par les habitant-es, le jardin du voisin faisant également figure de modèle. Toutefois, cet idéal de jardin que l'on cherche à reproduire se confronte à la réalité du terrain, des saisons, du climat, du sol. En cela, les savoirs jardiniers se construisent également dans le quotidien, dans l'expérience, l'observation, l'apprentissage par la capacité d'adaptation ou non des plantes qui ont été choisies. En arrière-plan de ces expériences, les héritages des savoirs jardiniers, ancrés dans le vécu depuis l'enfance, marquent toujours les pratiques.



# De la transmission biographique à l'expérimentation concrète du jardinage

« Après, les histoires de plantations, c'est aussi des rappels de l'enfance. Moi, j'adore les lauriers, parce que dans ma maison d'enfant, il y en avait. »

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

## Des premières expériences de jardinage dans l'enfance à celles menées dans son propre jardin

Pour l'entretien du potager, les enquêtés ont bénéficié des conseils de leurs parents et grands-parents dès l'enfance, comme le résume ici Gérard, expliquant la rotation de culture comme un savoir incorporé dès ses premières expériences de jardinage :

« Lâ, je prévois de mettre des courgettes. L'an dernier, elles étaient lâ -bas. J'alterne un petit peu pour ne pas les mettre toujours au même endroit. J'ai appris ça par les anciens, il ne faut pas mettre toujours tout au même endroit. Il faut tourner, c'est de la jachère quoi. »

Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg

Étienne tend de son côté à reproduire le modèle de jardin qu'il a connu dans son enfance, en se référant à un « entretien » davantage qu'à du « jardinage », entendu comme le strict minimum dans la gestion des végétaux :

« La maison qu'on avait en Normandie, il y avait un grand terrain donc il fallait entretenir. C'était plus de l'entretien que du jardinage, stricto sensu. Ils taillaient les haies, quelques rosiers, ils plantaient un peu des dahlias, des trucs comme ça, mais c'était pas vraiment du jardinage, c'est plus de l'entretien. »

Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

De son côté, Daniel a combiné les savoirs appris avec son père, agriculteur, à sa passion pour la taille d'arbres et la création de structures massives pour réaliser des sortes de sculptures végétalisées :

« Oui, moi j'aime bien bricoler. C'est l'école du fils de paysan. C'est le premier job que j'ai eu. En fait, dans l'agriculture, on est toujours amené à faire du bricolage, du soudage, de tout quoi. »

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

Toutefois, ce savoir incorporé n'empêche pas de mener certaines expérimentations et d'ajuster ses méthodes par l'expérience concrète :

« Alors, c'est intuitif, au début j'ai fait ça au hasard, il y a des années où ça n'a pas marché, donc j'ai plus remis la même chose. Mais ça, tomates, le long, ça a toujours fonctionné chez moi, je continue comme ça. »

Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg

« Au tout début, quand on faisait les tomates, on les arrosait tous les jours parce qu'on pensait qu'il fallait les arroser tous les jours. Et en fait, pas du tout. [Mon mari] les arrose tous les jours la première semaine et après, il les arrose tous les trois jours. Et en fait, ça suffit largement, même s'il fait très chaud. Il l'a appris tout seul. »

Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

Au final, l'expérimentation, la possibilité de se tromper et de recommencer, le perfectionnement des techniques en fonction également des conditions présentes sur le jardin, relèvent également d'une transmission biographique dans les savoirs jardiniers :

« Vous savez, nos parents, ils cherchaient, on essaie... il y a un truc "Ah j'ai entendu peut-être essayer ça", mais après quand ils voient que ça marche, ça fait boum, ça part, de bouche-à-oreille, tout le monde se le dit, c'est comme ça que ça aboutit ! »

Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier

Le-la jardinier-ère aguerri-e agit de manière empirique, il-elle est astucieux-se, expérimente, réajuste, s'adapte, cherche une solution avec les moyens à sa disposition. Il-elle agit ainsi en « bricoleur-se », en construisant des solutions par assemblage et transformation, et en réorganisant l'existant (Lévi-Strauss, 1962). Le plus grand apprentissage semble alors être celui d'accepter que son jardin, petit paradis à ses yeux, renvoyant à un imaginaire riche, ne soit pas celui qu'il-elle désirait, et trouver un compromis entre jardin rêvé et jardin vécu, expérimenté, résilient. En effet, l'ensemble des enquêtés ont fait l'amère expérience de la plantation d'espèces fortement désirées, car renvoyant au jardin de son enfance, aux jardins de ses voyages, au jardin projeté lors de l'achat de la parcelle, mais qui ne résistent pas aux conditions climatiques ou aux qualités du sol. Et c'est là que le jardin s'inscrit dans un territoire spécifique, avec ses caractéristiques climatiques propres, s'éloignant ainsi des modèles véhiculés notamment dans les jardinerie nationales ou les réseaux sociaux :

*« Avec les années, on commence à comprendre ce qui tient et ce qui ne tient pas. Donc, le jardin qu'on a, ce n'est pas forcément ce dont on rêverait, mais c'est ce qu'on peut avoir dans la région dans laquelle on vit. »*

#### Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

Si plusieurs enquêtés du périurbain de Montpellier pensaient pouvoir faire pousser toutes les essences méditerranéennes, les hivers rigoureux de la région ont mis à l'épreuve leurs plantations, avec de nombreuses pertes les conduisant à choisir d'autres espèces, résistantes aux gelées :

*« On a dépensé beaucoup d'argent pour acheter des fleurs chaque année, des arbres, des mimosas, des citronniers, etc. Et en fait ça ne tient pas parce qu'il gèle. Même si on protège, parce que j'avais essayé avec les voiles, ben ça ne fonctionne pas. Donc maintenant on s'est résigné à essayer de garder des choses qui tiennent. Parce que sinon tous les ans on est obligés de racheter des plantes. »*

#### Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

Pour Abdel, de façon comparable, il s'agit de l'échec de la transposition d'un modèle de jardin marocain :

*« Moi je suis d'origine marocaine, je voulais mettre une petite touche de ma région. En fait, il y avait beaucoup de plantes, mais ici, pendant l'hiver, ça gèle, surtout la nuit, il fait parfois - 5°C, - 6°C. Maintenant, je choisis des plantes qui vont*

*résister aux gelées. Donc j'essaie au fur et à mesure d'enlever ce qui n'est pas résistant et après mettre ce qui résiste. Parce que ça ne sert à rien de planter, à chaque année ça meurt. Donc déjà, ces deux plantes qu'on a ramenées du Maroc, ça donne des fleurs, c'est du bougainvillier. Ah non, ça n'a pas tenu, et là le citronnier, il est mort deux fois de suite, on voit bien les effets des gelées sur les feuilles. C'est un 3-4 saisons donc tout le temps il y avait des citrons et d'un seul coup plus rien... »*

#### Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier

Même Daphnée et Étienne, qui ont pourtant de bonnes connaissances botaniques, ont d'abord été tentés de planter des espèces appréciées et ont expérimenté des échecs, avant de se tourner vers une flore davantage locale, supportant à la fois les étés caniculaires et les gelées hivernales :

*« Au début on plantait les choses qui nous plaisaient et puis après on a très vite vu qu'il fallait vraiment s'adapter au climat. Au début, on a planté un magnolia, les magnolias qu'on trouve en Angleterre qui sont magnifiques, mais il est mort tout de suite. On a planté un saule pleureur, mais c'était trop sec et quand il fait vraiment 40°C et que le soleil tape pendant deux mois, il y a plein de plantes qui ne résistent pas. Donc on s'est aperçus qu'on se retrouve avec les plantes du coin. Ça peut descendre jusqu'à -10°C, certains hivers. Donc il faut des plantes qui supportent cette amplitude thermique quoi. Et puis d'année en année on voit ce qui tient, ce qui ne tient pas aussi. On ne replante pas les trucs qui... qui meurent. Enfin, qui ne supportent pas. »*

#### Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

En Alsace, le réchauffement climatique, perceptible de façon très concrète par les habitant-es qui observent l'adaptation de plantes de régions chaudes, a permis, comme on l'a déjà vu précédemment, d'installer des oliviers et palmiers dans les jardins, mais également d'autres essences :

*« En fait, nous on se rend compte qu'on a des plantes qui tiennent de mieux en mieux l'hiver. Le laurier sauce, avant on le mettait en pot et on le rentrait à tous les hivers. Tandis que maintenant, il reste dehors. Il met un peu un voile d'hivernage, mais il y a des plantes qu'on ne pouvait pas laisser dehors et maintenant oui. »*

#### Frédérique, femme de Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

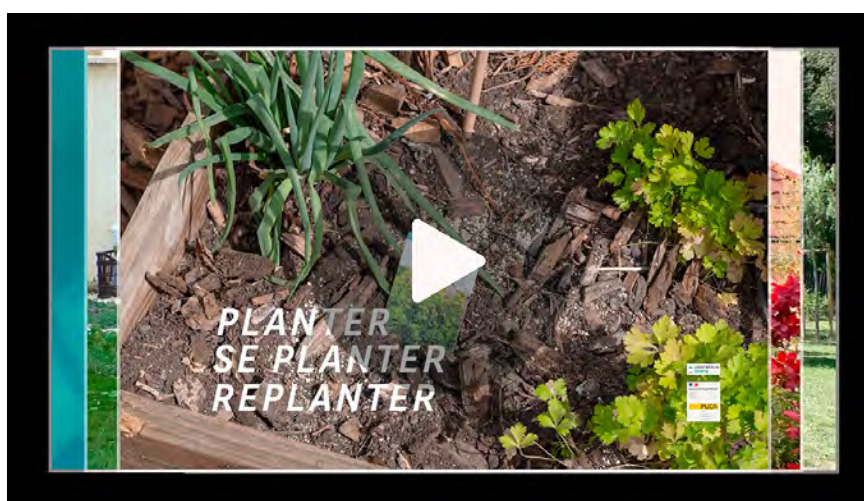
Pour autant, leur présence nécessite une attention particulière, impliquant de les couvrir l'hiver ou encore de les déplacer dans des serres ou espaces intérieurs durant les mois froids, soit une manutention parfois importante. Il arrive encore parfois que ces arbres ne résistent pas aux hivers humides et froids du nord-est, et il ne reste de leur présence imposante plus qu'un tronc « décoratif » dans le jardin, comme l'a expérimenté Gérard :

*« Il y a six ou sept ans je l'ai mis en terre, pendant deux ou trois ans il a donné des fruits, alors la troisième année je crois qu'il a fait quatre kilos, quatre kilos en bocaux, des olives, des olives ! Et l'année d'après, donc il y a trois ans, il a gelé, je ne l'avais pas protégé, il a fait un peu plus froid, -10°C, -12°C, une nuit, ça a suffi, il a gelé. Puis l'année suivante, quelques petits rameaux sont revenus mais il n'a pas repris, ben il est mort... »*

Le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg

À travers ces exemples, on voit bien la difficulté pour les jardinier·ères à se situer dans les variations climatiques : des plantes tropicales se maintiennent alors que ce n'était pas le cas il y a une dizaine d'années, un olivier donne des fruits en plein air en Alsace, etc. Les jardinier·ères se permettent alors de sortir les tomates plus tôt que d'habitude, tandis que les anciens recommandaient d'attendre les Saints de glace (risque de gelée tardive à la mi-mai). Malheureusement, un coup de gel plutôt inattendu vient porter un coup de grâce à l'olivier, aux tomates, etc. Ces expériences négatives viennent rappeler que le changement climatique n'est pas un processus linéaire, et qu'à des hivers relativement chauds pour le territoire peut succéder un hiver plus froid, remodelant à nouveau le paysage du jardin et nécessitant une vigilance accrue des jardinier·ères.

Le film-photographique **PLANTER SE PLANTER REPLANTER** revient sur les récits de plantations de potagers et de jardins d'agrément. Les habitant·es racontent leurs expériences plus ou moins concluantes autour du choix des essences plantées, le suivi de conseils et astuces de professionnel·les ou de proches, ou encore leurs intuitions pour savoir quoi planter, où et quand ? Les jardinier·ères rencontr·es n'hésitent pas à expérimenter, quitte à se planter et recommencer !





## Circulation des savoirs jardiniers : conseils de jardinage et don de plantes dans l'entourage

Les photographies ci-dessous donnent à voir des gestes effectués dans le jardin, fruit d'un apprentissage hérité des proches, appris auprès de professionnel·les ou encore découvert *via* les réseaux sociaux.

La série de photographies est le fruit d'une collaboration avec les habitant·es qui ont bien voulu partager avec nous les gestes effectués communément dans leur jardin afin qu'on les donne à voir en image.



### CIRCULATION DES SAVOIRS JARDINIERS





## CIRCULATION DES SAVOIRS JARDINIERS





## CIRCULATION DES SAVOIRS JARDINIERS





## CIRCULATION DES SAVOIRS JARDINIERS





## CIRCULATION DES SAVOIRS JARDINIERS





Nous avons vu que les savoirs jardiniers sont le fruit d'expériences menées par les jardinier·ères dans leur jardin, tout en reposant sur un socle de savoirs transmis par la génération ascendante et les expériences de l'enfance. Dans le quotidien du jardin, l'entourage, intégrant la famille mais également les amis et les voisins, est bien présent dans la mise en pratique du jardinage, l'acquisition et le don de plantes. À la manière des objets exposés dans l'espace domestique faisant sens pour l'habitant·e, car rattachés à des souvenirs et des proches, la visite du jardin donne une lecture incarnée des végétaux, où certaines plantes sont directement rattachées à des personnes chères aux yeux des jardinier·ères, ou à des jardins connus auparavant, avec des plantes qui suivent les enquêtés dans leurs déménagements. Un attachement, de l'ordre de l'affection, à certains spécimens du jardin est dans ce cas perceptible :

*« Il y a beaucoup de plantes qui ont des histoires dans le jardin. Les figuiers de barbarie, c'est des choses que j'avais ramassées avec un ami quand on marchait. Après tout le long de la haie, qui est un peu en broussaille, il y a des iris de collection offerts par mon mari. Là, ils ne sont pas encore fleuris. [...] Ça aussi c'est des boutures, tout ça, ça vient des boutures des Cèvennes de chez ma mère. »*

#### Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

*« On avait deux pousses d'abricotiers un ici et un là-bas, c'était des toutes petites pousses de ma grand-mère donc ces deux-là, ils ont plus de 30 ans. Parce qu'à chaque fois, elle fait des pousses pour toute la famille. Donc ils étaient tout petits, ils ont bien grandi. Après, mon papa, qui est de Nice, a beaucoup de yuccas. Donc celui-ci, celui-ci et ces deux-là. Donc à chaque fois, pareil, il élague les arbres, il les laisse par terre, même un petit morceau de tronc comme ça, ça fait des pousses. Donc il nous en ramène. [...] Alors, ces plantes grasses, je ne sais pas comment elles s'appellent. L'année dernière, ma tante m'a donné une toute petite pousse et ça tient très bien, ça fleurit beaucoup et c'est toute l'année. »*

#### Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

Les plantes du jardin de Célia contribuent à tisser un réseau familial qui rattache son propre jardin aux jardins des membres de sa famille, n'habitant pas à proximité. Des circulations de savoirs comme de plantes apparaissent donc au sein du réseau familial mais également de voisinage. Jérôme explique ainsi avoir récupéré des repousses de yuccas chez son frère ainsi que, chez son père, une plante dont il aimait la forme, « une boule avec une petite

tige », mais dont il ne connaît pas le nom. On perçoit alors le partage d'une même esthétique du végétal dans différents jardins familiaux. Ces affinités se retrouvent également à l'échelle d'un quartier, comme évoqué précédemment. Après avoir enquêté auprès de deux voisin·es entretenant de bonnes relations, nous avons pu constater que le jardin de l'un faisait modèle pour l'autre et vice-versa. Pour revenir au cas de Célia et Arben, c'est le partage d'expérience du voisin qui a incité le couple à se lancer dans le potager :

*« De ce côté-là c'est mon voisin qui jardine énormément, qui a vraiment un énorme potager, plein d'arbres fruitiers et tout ça. Il y a de la rhubarbe, des artichauts et quelques fleurs. Et c'est lui qui nous a un petit peu donné aussi le goût au début de jardiner. Voilà, et de nous inspirer pour ce qui est tomates et trucs comme ça. D'ailleurs, il va nous donner quelques plants de tomates parce qu'il les fait tout l'hiver avec les petites graines. »*

#### Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

En complément de ces échanges familiaux et de voisinage autour du jardin, les jardinier·ères mentionnent quasiment toutes et tous la prise de conseils auprès des professionnels dans les grandes enseignes de jardinage ou chez les pépiniéristes locaux qu'ils-elles fréquentent. Chez celles et ceux ayant un profil anti-jardinier·ère, les paysagistes et jardiniers intervenant à leur domicile sont sans surprise également donneurs de bons conseils, comme l'exprime Jérôme quand il explique l'intérêt de diversifier sa haie par rapport à l'ancienne haie de thuyas :

*« On voulait mettre d'autres essences, là on voit [dans la haie] qu'il y a différentes couleurs de vert, il y a un peu de rouge, histoire de ne pas avoir une uniformité de plantes, c'est pour avoir un mélange d'essences. Il y en a certaines qui ont des maladies et elles crèvent, donc si vous mettez toutes les mêmes essences d'arbres... S'il y en a un qui crève dû à une maladie, vous allez avoir toute la panoplie qui va crever. [...] On est allés voir des pépiniéristes à droite à gauche, il y en a un qui fait pas mal d'aménagements et c'est ce qu'il nous avait conseillé. Et puis, vous savez, parfois il y a des catalogues qui circulent dans les boîtes aux lettres, où vous pouvez acheter des plantes et plein de choses. Et effectivement ils donnaient des exemples comme ça de, c'est un peu un mur végétal. On voyait qu'il y avait différentes tailles de plantes, couleurs de plantes, assez différentes. »*

#### Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg



Le jardinage alimente des conversations à différents niveaux de relations sociales, de la famille, aux voisin-es, aux collègues de travail :

« Quand [mon collègue de travail] m'a montré les photos [de ses bambous], ça fait réfléchir. Il a des rhizomes qui faisaient, je pense... Une dizaine de mètres quoi, dans le sol. »

**Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace »,  
périurbain Strasbourg**

Les jardinier-ères tâtonnent, ajustent leurs pratiques en fonction des conseils qu'ils-elles ont glanés mais également, dans une approche perspectiviste (Morizot, 2018)<sup>16</sup>, en fonction du comportement de la plante elle-même, car il n'est pas rare de constater qu'une plante se plaît dans le jardin d'un voisin et moins dans le sien. Si certain-es jardinier-ères maîtrisent une approche savante des espèces choisies et plantées dans leur jardin, en utilisant les termes botaniques, d'autres développent une connaissance de l'ordre d'un rapport sensible à la plante, la dénommant par sa couleur, sa forme, son esthétique spécifique. Abdel, par exemple, faisant face à la complexité des variétés au sein d'un même genre botanique, garde les étiquettes des plantes accrochées à leur tronc, afin de se rappeler leur nom au cas où il voudrait replanter la même espèce :

« Par exemple, ça c'est un rosier qui n'est pas grimpant, ça donne de très belles fleurs mais avec un arôme extraordinaire. Et là je garde tout ça, voilà, c'est juste pour me rappeler qu'il y a telle ou telle que je veux acheter, je dis allez je vais prendre celle-là ou celle-là. »

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

Pour Gérard dont le jardin est tourné vers les autres, et qui maîtrise la fructification des plantes et le travail de bouturage, le partage de son savoir-faire et de sa passion pour les plantes exotiques représente l'accomplissement de ce travail :

« Ce sont des petites boutures d'autres plantes, des cactées quoi, des plantes grasses. Vous voyez dans le gravier, il y a des tout petits rejets, ceux-là je les replante en pot et puis je les offre, aux voisins à tous ceux... Beaucoup de gens me disent "Wow elles sont belles ces plantes", et du coup ils en ont tous. »

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier »,  
périurbain Strasbourg**

Les pratiques de jardinage, facilitées par cette circulation de savoirs jardiniers, sont cependant encadrées par des réglementations. Ces dernières se sont renforcées ces dernières années afin d'accompagner la lutte contre le changement climatique et favoriser la biodiversité. Ainsi, les idéaux de jardins sont également mis à l'épreuve de ces nouvelles contraintes s'exerçant sur les habitant-es.



# Gestion des flux et des cycles : la prise en compte du changement climatique

## Gestion de l'eau et prise en compte du risque incendie

L'écologisation des politiques d'aménagement s'accompagne d'une prise de conscience des risques liés au changement climatique, notamment les risques inondation et incendie, ainsi que les phénomènes de sécheresse de plus en plus fréquents. Dans ce contexte, il paraît essentiel d'observer les pratiques de gestion de l'eau en période estivale, notamment le recueil et le stockage des eaux de pluie, et l'entretien de la végétation abondante dans la région montpelliéraine vis-à-vis du risque incendie. Les pratiques de réemploi ou, à l'inverse, d'évacuation des déchets verts au jardin ainsi que les usages occasionnels de pesticides seront ensuite commentés dans le point suivant.

Globalement, les enquêtés sont investiés dans une gestion de l'eau consciencieuse. Toutefois, on observe une différence fondamentale entre les deux terrains due à la facilité d'accès à l'eau de la nappe phréatique dans le village du périurbain strasbourgeois, comme l'expriment ici Daniel et Gérard :

*« Oui, on a la chance d'avoir la pompe sous les pieds, de l'eau sous les pieds. Non [on n'a pas de récupérateur d'eau], on a un château d'eau sous les pieds. »*

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

*« C'est notre chance ici, le long du Rhin, on est quasiment les pieds dans l'eau. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**



Le puits chez Gérard (le « jardin bricolé et nourricier », périurbain de Strasbourg).

Tirant parti de la proximité de cette ressource, plusieurs enquêtés alsaciens ont « tapé » un puits avec un tuyau puisant directement dans la nappe phréatique, leur offrant ainsi un arrosage illimité et gratuit, bien que la fraîcheur de l'eau puisse parfois limiter l'utilisation directe sur les plantes :

« C'est de l'eau froide, donc [la pelouse] n'aime pas trop l'eau à 14°C. »

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

« Parce que l'eau de la nappe est quand même, même en plein été, à 12-13 degrés... Il faudrait la stocker 24 heures. »

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

Dans ce contexte d'un accès facilité à l'eau lors des périodes estivales, les pratiques des jardinier·ères vont dépendre de leur sensibilité à une gestion des ressources respectueuse de l'environnement, et se rattacher aux informations et restrictions relayées par les mairies<sup>17</sup>. Jérôme a ainsi intégré les préconisations relatives à un usage modéré de l'eau durant les périodes de sécheresse :

« J'évite de trop arroser parce qu'avec les nappes on a parfois des signalements comme quoi les nappes sont basses donc j'évite d'arroser à ce moment-là. Et puis toujours arroser tôt quand il fait très très chaud quoi. J'arrose le matin à 8 heures ou le soir après 20 heures. »

**Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg**

Cet enquêté estime toutefois qu'un récupérateur d'eau est inutile car « vous avez de l'eau mais toujours au mauvais moment », la cuve se vidant trop vite en saison estivale. De plus, la représentation d'une pelouse verte à toutes les saisons (cf. p.175) est tellement ancrée que les enquêtés admettent arroser cet espace même lors de périodes de sécheresse, avec parcimonie pour certains comme Jérôme cité précédemment, ou à l'inverse en outrepassant les restrictions :

« J'essaie de faire en sorte que [le gazon] reste bien, [mais] comme on n'a pas le droit à un moment d'arroser, c'est compliqué qu'il reste bien quoi, il a été cramé l'année dernière... »

[Enquêtrice] : Donc vous respectez les restrictions...

— Oui et non. J'essaie d'éviter qu'il soit complètement cassé. Parce qu'au final, c'est personne qui va me payer la remise en état quoi ! Il y a un moment où je peux comprendre certaines choses mais d'autres choses... On a une nappe phréatique... je comprends qu'il y ait des régions où c'est un peu différent. Ok, la nappe elle descend mais bon... »

**Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

Dans ce village alsacien, les cuves de récupération des eaux de pluie ne sont par conséquent pas généralisées, mais pas inexistantes non plus. Gérard, qui utilise l'eau de la nappe phréatique, notamment pour arroser sa pelouse en été (« si on regardait du ciel avec un drone, je dois être la tâche verte dans le lotissement »), a pourtant pensé et installé une cuve enterrée dès la construction de sa maison il y a vingt-cinq ans. Mais c'est après avoir fait l'expérience d'étés où la cuve était vide, faute de pluie, qu'il a décidé de tirer l'eau de la nappe en complément. D'après lui, il s'agit d'une pratique « tolérée » : il distingue d'un côté l'usage de l'eau de pluie ou de la nappe phréatique pour l'intérieur domestique, taxé car engendrant un coût de traitement des eaux usées, et de l'autre l'arrosage des plantes potagères où l'eau retourne à la terre. Il cherche cependant toujours à optimiser l'usage de l'eau, en testant des systèmes astucieux :

« Les bouteilles que vous voyez là, c'est mon système d'arrosage. Donc quand j'ai planté les tomates, j'ai planté [les bouteilles] à l'envers en passant l'entonnoir. Elles ont la même profondeur que les racines du tomatier. Maintenant quand j'arrose, j'arrose dans la bouteille et ça va directement aux racines. Il y a des années où je creusais une rigole au milieu. Et puis je prenais mon tuyau de la nappe et je mettais l'eau dans la rigole. Donc ça inondait juste la rigole centrale. Mais effectivement, je mettais pas mal d'eau, en quantité je pense que ça devait être au moins 100 litres dans une rigole de chaque côté. [Alors qu'avec les bouteilles ça fait] un litre donc pour 30 pieds, donc 30 litres d'eau. »

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**



Le système d'arrosage de Gérard est constitué de bouteilles en plastique (le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg).

Ce type d'exemple témoigne ainsi de paradoxes dans les pratiques de gestion de l'eau, et renvoie à des registres de valeur différents qui se concurrencent dans la mise en œuvre des pratiques. Ainsi, l'attention portée au recueil et à l'usage des eaux de pluie ne relève pas seulement d'une sensibilisation environnementale mais également d'un enjeu financier (ne pas utiliser de l'eau du réseau « payante » pour l'arrosage). On ne s'astreint pas forcément à un usage réduit de l'eau en été lorsqu'il s'agit de préserver la valeur esthétique de son jardin. On voit ainsi apparaître des compromis pratiques entre différentes valeurs et registres de légitimation (Boltanski et Thévenot, 1991), à l'œuvre dans l'usage des ressources.

De façon comparable, un enquêté du périurbain de Montpellier, Abdel, est particulièrement soucieux de la gestion de l'eau et a enterré deux cuves stockant au total 9 000 litres d'eau, alors qu'il détient la plus petite parcelle de notre corpus. Constatant la consommation importante d'eau en été pour, là encore, conserver sa pelouse verte, il a finalement opté pour l'installation de gazon synthétique, et réserve son stockage d'eau à l'arrosage des plantes ornementales et des arbres fruitiers. Le profil de son jardin, que l'on associe à la fois au jardin-salon et au jardin du *care*, par la prise de soin des plantes et notamment des arbres fruitiers que l'habitant affectionne beaucoup, peut être ici complété par une dimension écologique dans l'attention portée à la ressource en eau, alors que l'installation de gazon synthétique renvoie bien à la projection du jardin comme d'une cinquième pièce de la maison. Nous reviendrons dans la dernière partie du rapport sur les représen-



Récupérateur d'eau, périurbain de Montpellier.

tations liées au modèle de pelouse associé aux maisons pavillonnaires, car les attentes et normes sociales rattachées à cet espace végétalisé contraignent fortement les pratiques des jardiniers·ères.

D'autres pratiques, comme le paillage, sont mises en place par les enquêtés pour limiter l'arrosage des plantes, témoignant d'une évolution des pratiques dans la périphérie de Montpellier où, face à des étés de plus en plus chauds et un coût de l'eau courante non négligeable, la décision est prise de ne plus arroser (ou très peu), et certaines plantations sont alors abandonnées :

*« Tous les massifs, il y a du paillis partout, il y a de l'écorce de pin, il y a de l'écorce de hêtre. On essaye de maintenir dès qu'il y a de la pluie, en fait, tout ça, ça maintient un sol un peu plus humide sans être obligé d'arroser. Donc, sur certains plants, effectivement au début, pour que ça prenne un petit peu, la première année, on a un peu arrosé, on est obligés pour les tenir, mais là, l'année dernière, il y a eu zéro arrosage, sauf au potager. S'il y a une grosse canicule, de temps en temps on met un petit coup d'eau, mais autrement il n'y a plus d'arrosage au quotidien, on ne veut pas, parce qu'on a vu les factures d'eau s'envoler et arroser partout, c'est pas possible. »*

Sébastien, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Rejoignant l'idée de sélection d'espèces pour leur résistance aux conditions climatiques, la végétation du jardin est finalement davantage remise entre les mains des aléas climatiques que régulée par l'action du jardinage. En ce sens, les évolutions climatiques, couplées à la sensibilisation à l'épuisement des ressources en eau, incitent aussi les habitant·es à limiter leurs pratiques de soin sur le vivant, ici par le prisme des besoins hydriques des plantes.

Étienne et Daphnée, dans cette logique, ont arrêté d'entretenir un potager en été après avoir fait pousser et consommer leurs propres légumes durant des années :

« — Avant, je faisais plein de trucs, et puis j'en fais de moins en moins parce que ça bouffe trop d'eau. Les tomates, tout ça. Comme je les paye 1,50 € chez mon marchand de légumes, les tomates du coin, c'est peut-être pas la peine de consommer de l'eau de la ville. [...] En été, je ne fais plus de potager parce que ça crame et que ça ne sert à rien.

— C'est vrai que par rapport à ce que ça rapporte comme tomates, c'est énormément d'eau pour des fruits de plus en plus petits. Donc on préfère faire [un potager] en hiver. »

Étienne et Daphnée, le « jardin de la sorcière »,  
périurbain Montpellier



Paillage sous des plants de tomates, périurbain de Strasbourg.



Pluviomètre, périurbain de Montpellier.



Robinet d'arrosage, périurbain de Montpellier.

Si on regarde le jardin par le prisme de la gestion et des usages de l'eau<sup>18</sup>, le modèle de jardin méditerranéen, dont on évoquait l'influence en Alsace précédemment, présente des atouts indéniables, avec des plantes nécessitant moins d'arrosage que les classiques massifs fleuris ou encore que les jardinières de géraniums qui caractérisent le jardin de devant et les rebords de fenêtre des villages alsaciens. Si Jérémie, par exemple, souligne surtout la contrainte de temps que représente l'arrosage des fleurs, son jardin méditerranéen semble également plus adapté aux évolutions climatiques en cours dans la région.

Par ailleurs, sur cette question de la préservation des ressources en eau, un jardin écologique, entretenu de façon écocentrée, et assez grand pour permettre la croissance des arbres, représente un véritable avantage, comme l'explique Jean :

*« Quand vous avez une quantité d'arbres, de plusieurs strates de végétation, on n'a plus tellement besoin d'arroser en réalité, il y a une espèce de microclimat qui s'installe. »*

**Jean, le « jardin forêt », périurbain Montpellier**

En revanche, ce sont bien les jardins boisés qui sont ciblés par les réglementations visant la limitation des risques d'incendies dans le Sud :

*« Si on respectait le règlement sur le débroussaillage, il faudrait pratiquement tout couper ici. Là nos arbres, ceux qu'on a un peu élagués pour répondre à la demande de la commune, ils ne devraient pas exister à cinq mètres du chemin, il ne devrait pas y avoir de végétation. »*

**Jean, le « jardin forêt », périurbain Montpellier**



Un jardin arboré, périurbain de Montpellier.

De leur côté, Sébastien et Laura ont été dans l'obligation d'entretenir le terrain voisin à leur parcelle, non construit et dont le ou la propriétaire n'a pas été identifié-e :

*« Dans le voisinage, il y a une réglementation sur le débroussaillage, donc on est censés débroussailler, chaque propriétaire à 50 mètres autour des limites de votre habitation. [Sur ce terrain] chaque voisin fait son petit bout. C'est pas uniquement la tonte et il faut normalement que les cimes des arbres ne se touchent pas pour éviter les propagations de feux. Donc il y a toute une réglementation qu'on arrive à suivre plus ou moins bien. [...] Après on est sensibilisés aux risques d'incendie parce que ça brûle quand même pas très loin l'été. »*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Ainsi, deux types de messages institutionnels adressés aux habitant·es, relevant pourtant d'un questionnement environnemental comparable (l'épuisement des ressources en eau *versus* le risque incendie), peuvent paraître contradictoires : le premier invite à une végétation abondante, boisée, afin de préserver les qualités de rafraîchissement apportées par la végétation, tandis que le second implique de débroussailler et d'abattre des arbres trop proches. Ces messages contradictoires mettent par conséquent l'habitant·e en situation délicate, se risquant à recevoir une amende si, comme dans le cas mentionné précédemment, c'est la dimension écologique du jardin qui est préservée.

Les usages de l'eau peuvent également être observés à travers la question de l'entretien des piscines :



## L'ENTRETIEN DES PISCINES



**Il y a un système d'enclenchement, il y a quelqu'un qui va venir s'en occuper, un professionnel qui va faire enlever toutes les algues et tout ça et il enclenche. Là, on va la nettoyer, je crois que c'est prévu en mai ou juin parce que les filles ne peuvent se baigner qu'à partir de fin juin début juillet. Elle est encore trop froide avant et elle reste en route jusqu'à la rentrée en septembre, sur les quinze premiers jours de septembre et après c'est fini.**

**Avant, on la faisait tourner tout le temps, mais on a constaté qu'elle commençait quand même à devenir verte et on a dit bon tant pis, on laisse comme ça. On a demandé à un professionnel, il nous a dit « Bah il faut mettre un anti-algues pour tuer toutes les algues et relancer le filtre ». En fait, il y a tout un système à faire, donc on a dit on laisse comme ça, on verra quand il viendra, il s'en occupera.**

**L'eau, une fois traitée, elle redevient limpide. Donc la pompe s'en occupe. C'est un filtre à sable, donc y a même pas besoin de racheter des filtres, c'est assez écologique. C'est juste pour tuer toutes les algues. Après il y a juste le filtre à nettoyer régulièrement pour évacuer toutes les algues et c'est bon. Et après il faudra remettre du chlore et l'entretenir régulièrement. C'est ce qui fait que toute l'année, enfin tout l'été, elle reste limpide car mon mari fait le PH, le chlore et un autre truc... donc il vérifie et réajuste et du coup elle reste limpide. »**

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier



## L'ENTRETIEN DES PISCINES



**“ Il faut mettre du chlore, une bonne quantité de chlore pour tuer tout le monde et... enfin les algues parce qu'après... et puis après il faut l'entretenir, c'est-à-dire qu'il faut maintenir le niveau de chlore avec des pastilles, nettoyer le filtre, ce n'est pas très compliqué. Si elle fonctionne correctement, on ne rajoute pas beaucoup d'eau. Là, ça fait deux-trois ans que j'identifie des fuites au fur et à mesure. Chaque année, bim, ça descend ! J'ai trouvé une fuite, donc il faut que je la répare. Et puis, j'en avais trouvée une autre avant. Avant, on rajoutait quasiment pas d'eau. Et comme on ne la vidait pas, donc en fait, c'est pas... Oui on la change tous les quatre-cinq ans parce que tous les quatre-cinq ans il faut qu'on la repeigne...”**

Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier



## L'ENTRETIEN DES PISCINES



66  
Alors la piscine c'est un petit luxe, mais effectivement nous on ne la chauffe pas, on l'utilise de Pâques à la Toussaint, avec une bâche à bulles, donc la saison est assez large. La bâche à bulles, ça évite aussi une déperdition d'eau. Donc ça évite de remplir. Avec la surface de l'eau c'est quand même dix par cinq. Presque 50 mètres [cubes] maximum. Donc c'est pour ça que quand on part en vacances par exemple, on met forcément la bâche. Parce que autrement quand vous revenez vous avez tout un système qui ne marche plus, l'eau qui peut être verte, etc. Mais après il faut maîtriser la gestion d'une piscine. L'année dernière je crois que j'ai mis même pas 30 euros de produits. Mais il y a des gens qui ne maîtrisent pas, la piscine va être verte, ils vont mettre beaucoup de chlore, ensuite il faut mettre d'autres produits pour stabiliser. Voilà de l'électricité pour tourner, pour faire tourner la pompe et un peu de produit multi-action, ou le sel en fonction des années, ça dépend comment on gère. Mais là c'est l'électrolyseur qui va fabriquer le chlore avec l'eau salée. Ça évite de mettre du vrai chlore. L'année dernière, comme j'avais bien traité ma piscine, comme elle est là, elle est super belle. J'ai juste à mettre des petits galets comme ça à triple action, ça gère le PH, le chlore et l'anti-algues, j'ai utilisé cinq ou six galets de ça, c'est tout. Et donc ça évite de faire tourner l'électrolyseur, de mettre du sel, donc d'acheter du sel aussi. Donc cette année, pareil, je vais essayer de continuer comme ça parce que ça coûte moins cher que de mettre du sel. ”

Sébastien, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier



## Gestion des déchets végétaux et emploi résiduel de pesticides

D'après Pauline Frileux (2013), le réemploi des déchets végétaux (déchets de tonte ou de taille notamment) au sein du jardin, en les valorisant comme ressource bénéfique pour le sol ou d'autres plantes, témoigne d'une sensibilisation avancée au jardinage écologique. Comme l'indique en complément Mathilde Riboulot (2016), le recyclage de l'herbe (*mulching* ou herbicyclage), consistant à laisser l'herbe tondue sur la pelouse, permet à la fois de réduire les déchets à évacuer, mais également, lorsque l'herbe se décompose, de retenir l'humidité et d'enrichir la pelouse de plusieurs éléments nutritifs (azote, potassium, phosphore, etc.). Ainsi, ces méthodes contribuent à améliorer la fonctionnalité des pelouses.

Nos résultats d'enquête de terrain rejoignent l'analyse de Pauline Frileux : les écocentrés de notre corpus ont effectivement mis en place des pratiques de réemploi des

déchets de tonte et de taille, voire se sont équipés d'appareils facilitant cet usage de résidus de taille et de tonte, tels qu'un broyeur produisant du BRF (bois raméal fragmenté)<sup>19</sup>, ou une tondeuse permettant le *mulching* :

« C'est un sol assez pauvre, c'est pour ça qu'on fait beaucoup de compost, broyat, tout ça, en tout cas pour les haies. Et puis on met au pied de certains arbres, au pied de certains buissons aussi. On essaie d'enrichir un peu. »

Daphnée, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

« En fait, il n'y a aucun végétaux [sic] qui vont à la déchetterie, ni au bord de l'eau, ni nulle part. La pelouse, elle est mulchée en permanence, donc tout reste sur place. Les arbres, je les coupe, je laisse tout sur place. C'est à eux, il n'y a pas lieu de leur enlever. »

Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg



Herbe tondue qui n'est pas laissée par terre, périurbain Strasbourg.



Les épinettes des pins sont utilisées pour constituer des cheminements dans le jardin, périurbain Montpellier.

Daniel, qui taille les arbres de façon drastique, admettant que cela leur est préjudiciable, exprime pourtant l'idée que les branches coupées leur appartiennent toujours, et que leur décomposition peut conduire à aider l'arbre à se maintenir. Daniel impose ainsi à l'arbre la forme qu'il souhaite, privilégiant une valeur esthétique, tout en assurant à son jardin une prise de soin pensée dans une vision écosystémique, contribuant également à éviter l'arrosage de la pelouse :

« Ça fait du bien parce qu'il y a les petites limaces, il y a tout le monde qui vient remanger, qui redensifie, l'été [la pelouse] reste verte. Sinon vous êtes obligé d'arroser, ce n'est pas possible. »

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

Quant à Gérard, l'organisation circulaire enrichissant progressivement les différents espaces de son jardin renvoie à une vision écosystémique importante, bien qu'il soit, par d'autres pratiques, également adepte du jardin propre :

« Tous ces buissons qui sont taillés en automne, je broie l'ensemble, je ne vais pas à la déchetterie. Donc ça me met tout en petits copeaux et j'épale ça de nouveau au pied des buissons. Ça se décompose là dans le sol, alors ça va me prendre la longueur là, puis l'année d'après je prendrai l'autre longueur et celle-là se décompose. Au bout de deux-trois ans, c'est de nouveau à plat, il n'y a plus rien, donc je peux recommencer, je fais le tour comme ça à chaque fois. »

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**



Déchets verts stockés au fond du jardin,  
périurbain Strasbourg.

De leur côté, Rose et Jean, dont l'immense terrain est très boisé, ont pendant longtemps utilisé les restes de taille des arbres pour leur chauffage au bois en les recoupant, mais avec leur avancée en âge, c'est un jardinier qui exécute désormais ces tâches, celui-ci procédant alors par évacuation des branches vers la déchetterie :

*« Il faut dire qu'on est de gros utilisateurs de la déchetterie, chaque fois que notre jardinier vient là, on ramasse tout le bois, le petit bois, les choses comme ça, on en amène des remorques à la déchetterie. Parce qu'il n'a pas de broyeur. Ce serait plus intelligent du point de vue de l'environnement de tout broyer. Comme il n'a pas de broyeur, on ne peut pas le faire. Quand on veut faire de gros élagages, en général les élagueurs, ils ont des broyeurs. Donc ils broient tout le petit bois et on le laisse sur place. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier »,  
périurbain Strasbourg**



Stock de bois chez Gérard, périurbain Strasbourg.



Stock de bois chez Jean, périurbain Montpellier.

Bien que le couple utilise toujours l'herbe coupée pour amender son compost, la délégation des pratiques de jardinage à un professionnel conduit finalement à une gestion moins circulaire que celle qu'ils mettaient auparavant en place.

Pour les enquêtées citées précédemment, la revalorisation des déchets végétaux renvoie à une gestion écosystémique qui leur donne satisfaction car ils-elles connaissent les bénéfices de la décomposition végétale pour l'amendement de leur sol, le maintien d'une humidité à la saison estivale, etc. Pour les autres, celles et ceux correspondant aux profils anti-jardiniers, adeptes du jardin d'artifice(s) et du jardin propre, ces résidus de tonte et de taille sont réellement considérés comme des déchets, dans le sens négatif du terme, et doivent être évacués de la parcelle, ce qui représente une contrainte notable, supplémentaire, en termes de manutention et de temps : « ce qui est pesant, c'est couper les buissons. Franchement, il faut une journée complète avec deux, trois allers-retours à la déchetterie. » (Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg)

Daniel exprime alors un rôle de médiateur de pratiques vertueuses dans la gestion des déchets végétaux. En partageant avec le voisinage ses bonnes pratiques et un retour d'expérience positif sur le réemploi des déchets végétaux, il souhaite aller à l'encontre de l'image du jardin propre où un tas de compostage à l'air libre est assimilé au désordre dans un jardin minutieusement entretenu :

« Ces gros arbres [du voisin], il s'embête à faire des sacs, la dernière fois je lui ai tout mis autour de chez moi, ça faisait un petit peu épais. Mais en l'espace d'une année, ça disparaît. Ça disparaît, ça ne se voit même plus. C'est vrai que les personnes n'ont pas forcément envie de le laisser sur place. Il y a l'effet pas propre disons "Qu'en dira-t-on". [L'autre voisin], il a compris, tu as vu, je lui ai dit "Broie", alors il a un broyeur, déjà ça fait mieux. »

#### Le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

L'arrêt de l'utilisation de produits phytosanitaires a également été un sujet prégnant dans nos enquêtes. La littérature a démontré les effets néfastes des pesticides sur la faune et la flore (Muratet et Fontaine, 2015 ; Barrault, 2009) et ce message a été largement relayé au grand public. Ceci a mené certaines enquêtées à conscientiser le fonctionnement du vivant dans leur jardin et à expérimenter diverses techniques de gestion, plus respectueuses de l'environnement, tout en cherchant à conserver leurs préférences esthétiques (Frileux et al., 2013). Ainsi, le paillage contre les mauvaises herbes, l'utilisation – ou l'acceptation – d'insectes prédateurs, font désormais partie des pratiques des enquêtées (cf. p.175). Les réseaux sociaux sont par ailleurs de très bons vecteurs de transmission de ces bonnes pratiques :

« En fait, on suit un gars sur Instagram qui s'appelle le permaculteur. Il fait des vidéos toujours sympas. Bah même le [conseil] de laisser les mauvaises herbes. Ça, ça avait bien arrangé mon conjoint. [Le gars] avait dit que c'était pas plus mal parce que ça donnait aussi des choses à la terre et du coup c'est pour ça qu'on les laisse. »

#### Ariane, le « jardin couteau-suisse », périurbain Strasbourg



Cette sensibilisation à l'impact des produits phytosanitaires peut même entraîner, comme on l'a vu face à la sécheresse, une évolution de la prise de soin des espèces plantées. Ces enquêtés considèrent qu'il est préférable de « *laisser faire la nature* » plutôt que de soigner à tout prix les plantes malades, tout en adoptant une approche davantage consumériste dans le remplacement des plantes perdues :

« Après, comme dit, là il y a une plante qui est en train de crever, je pourrais peut-être demander à un pépiniériste pourquoi... [Mais] c'est une plante, si elle crève, je la change et j'en mets une autre. Plutôt que de mettre des produits chimiques, vous ne savez pas si ça va avoir un résultat, donc je préfère laisser faire la nature. Je pense qu'une plante a aussi le droit de vivre, d'être malade, de mourir, c'est un être vivant donc... On ne peut pas tout contrôler, c'est mon point de vue. »

#### Jérôme, le « jardin suburbs », périurbain Strasbourg

Toutefois, la visite fortuite des cabanons de jardin laisse observer la présence discrète de bidons de pesticides, stockés sur des étagères, comme coincés dans un espace-temps d'entre-deux puisqu'ils ne semblent plus utilisés régulièrement mais dont on se ne débarrasse pas encore pour autant :

« Là c'est un désherbant aussi, ce sont des produits que j'ai gardés des anciens propriétaires qu'il faudrait emmener à la déchetterie en fait. »

#### Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Le recours exceptionnel aux pesticides est cependant parfois admis, comme lors de cet échange avec l'un des résidents du périurbain strasbourgeois :

« Enquêtrice : Vous n'utilisez pas de produits contre les insectes, ou pour désherber, etc.

— Non pas plus que ça... Enfin si la...

Enquêtrice : La bouteille là ? [il acquiesce et rit, gêné]

— Oui c'est un désherbant qu'un agriculteur m'a donné, c'est juste pour l'allée, à l'avant, quand il y a trop de mauvaises herbes... »

#### Périurbain Strasbourg

La proximité avec le monde agricole, dans ces espaces périurbains, facilite l'obtention de produits que des agriculteurs ont conservés et qui ne sont plus autorisés sur le marché. Un autre résident, figurant pourtant parmi les écocentrés du périurbain montpellierain, admet avoir utilisé un puissant pesticide sur une souche « *récalcitrante* » :

« On n'utilise que les produits bio. J'ai un peu de glyphosate si des fois j'ai une souche qui m'emm... Quand vous avez une bonne souche de pyracantha qui vous fait ch..., il y a un moment, faut être réaliste... »

#### Périurbain Montpellier

D'autres se sentent lésés par ces mesures car le zéro-phyto impacte leurs pratiques, notamment le temps passé au désherbage qui est bien plus important qu'auparavant (cf. p.175). De façon comparable à d'autres registres de la transition écologique, les pratiques de jardinage comportent leur lot de paradoxes et de logiques opposées selon la priorisation effectuée par l'enquêté. Enfin, dans un contexte périurbain où l'activité agricole est encore notable, de nombreuses parcelles sont situées à proximité de champs traités, qui exposent l'habitant-e et son jardin aux pesticides, pouvant constituer un paradoxe entre l'interdiction d'en utiliser soi-même tout en subissant les effets de ces traitements sur les champs (Daniel : « *justement, des fois, c'était la moitié du jardin, il était jaune* »).

Au final, la gestion des flux implique de penser le jardin comme un système d'ensemble, ancré dans un environnement plus large, territorial, ce qui interroge la vision écosystémique des habitant-es.



## CABANONS OBSERVÉS DANS LES DIFFÉRENTS JARDINS





## ESPACES DE STOCKAGE OBSERVÉS DANS LES DIFFÉRENTS JARDINS





# Une vision écosystémique en questionnement

## Méconnaissances des cycles du vivant : l'arbre limité dans sa croissance

Les sous-parties précédentes se sont attachées à rendre compte des savoirs jardiniers, transmis ou acquis par l'expérience, mais également du rôle prescriptif des politiques publiques et territoriales, exerçant une contrainte sur les pratiques jardinières tout en sensibilisant les habitant-es au risque environnemental et au fonctionnement du vivant. Ce dernier point part d'une logique inverse, celle d'une méconnaissance des cycles du vivant pouvant conduire à l'absence de vision écosystémique. Nos observations dans les jardins enquêtés nous ont en effet conduites à constater certaines méconnaissances, en particulier sur la croissance des arbres. Des arbres fruitiers, achetés jeunes arbustes, sont disposés à proximité les uns des autres, ou à proximité directe d'une clôture ou d'un mur délimitant la parcelle. Il arrive également que le système racinaire apparaisse comme un impensé de l'arbre, et gêne des installations du jardin. Les jardins concernés sont ceux dont les jardinier-ères ont un faible degré d'acceptation du vivant spontané, les adeptes du jardin d'artifice(s) et/ou du jardin propre. Ces enquêtés favorisent en effet la valeur esthétique de leur jardin, et ont acheté ces arbres car ceux-ci correspondaient à leurs goûts en termes de beauté du végétal, de paysage de jardin, tout en souhaitant les conserver à une taille acceptable. Cette permanence souhaitée du vivant est alors contraire au fonctionnement évolutif de ce dernier.

Par exemple, Abdel, chez qui les arbres sont plantés relativement proches, à la fois entre eux et du mur séparatif avec la rue, explique avoir jaugé la distance entre deux plantes « au pif » :

*« J'avais déjà les plantes plantées et du coup pour ne pas mordre beaucoup sur l'espace, j'ai regardé l'espace comme ça juste au pif, j'ai dit allez, je vais mettre donc cette distance par rapport aux plantes. »*

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

Comme on l'a explicité plus haut dans cette partie, Abdel apprécie les arbres fruitiers qui lui rappellent son enfance au Maroc, et la beauté qu'il trouve aux fleurs et fruits de ces arbustes est complétée par leur dimension nourricière. Cependant, il est peu probable que ces arbustes puissent atteindre une taille importante qui leur permettrait de développer toutes leurs capacités. Dans l'extrait d'entretien suivant, Célia, qui a également planté des arbres fruitiers à proximité de la clôture avec son voisin, parle ici d'un instrument de percussion, un gong, participant à l'ambiance de son jardin, désormais caché par un arbre dont la croissance n'avait pas été prise en compte lors de l'installation du gong :

*« Alors c'est dommage que le gong soit derrière [le palmier] parce qu'il est magnifique, c'était un joli cadeau mais le palmier était beaucoup plus petit quand on a mis le gong donc on le voyait beaucoup plus. »*

**Célia, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**



Le gong installé derrière le palmier chez Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier.

Jérémy, qui possède un pin à proximité de la maison du voisin, n'a pas imaginé que les racines de l'arbre pourraient poser problème d'ici quelques années. Il exprime également, à propos d'une espèce de conifère, la nécessité qu'il reste à une taille « convenable » :

*« Celui-là on l'a acheté l'année dernière, je ne sais pas comment il s'appelle, l'arbre qui est entre les deux pierres. Après, l'idée, c'est qu'il reste petit, c'est pas qu'il devienne grand. »*

Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg

Enfin, du côté de Jérôme, bien que le cerisier était au départ considéré comme un « *bel arbre* », un arbre « *d'ornement* », selon les propos de l'enquêté, l'impact de sa partie cachée, les racines, sur l'entretien de la pelouse et de la piscine ont conduit l'habitant à l'arracher :

*« En fait le problème avec le cerisier c'est qu'il a des racines qui vont vraiment à l'horizontale. Donc en fait déjà le gazon ça faisait plein de bosses parce que les racines sont vraiment à fleur de terre. Pour passer la tondeuse c'était pas forcément évident. »*

Jérôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg

Cet arrachage d'arbre témoigne aussi de la complexité de l'organisation spatiale d'une parcelle où différentes fonctions du jardin sont situées à proximité directe. On voit ainsi apparaître un conflit spatial entre différentes parties du jardin. On identifie également une évolution du rapport aux arbres fruitiers, là où l'abondance en fruits était appréciée dans les vergers des générations précédentes, ici c'est la valeur esthétique et pratique de l'arbre qui domine. Ce conflit spatial, entre la dimension paysagère du jardin d'agrément et la dimension loisir notamment de la piscine, revient souvent :

*« J'avais mis des graminées bleues [qui sont mortes].  
Le problème c'est qu'il y a l'eau de la piscine. Quand on va dedans ou quand on saute dedans, forcément ça va un peu à côté. Mes palmiers, c'est pareil, il y en a deux qui ont cassé cette année, les petits. Je pense qu'effectivement, ils n'aiment pas trop l'eau de la piscine ! »*

Jérémy, le « jardin méditerranéen en Alsace »,  
périurbain Strasbourg

En reprenant nos analyses précédentes, on peut estimer que les plantes de ces jardins doivent non seulement résister aux conditions climatiques actuelles, c'est-à-dire supporter davantage de chaleur et de sécheresse tout en résistant encore aux gelées hivernales, mais également s'inscrire dans un espace du jardin où elles ne gêneront pas la fonction d'un espace à proximité, et à l'inverse, où la fonction d'un espace proche ne leur causera pas de nuisance majeure. En ce sens, la taille des parcelles, dans les possibilités de gestion du jardin, paraît fondamentale. Une parcelle de taille réduite semble davantage nécessiter une gestion au millimètre sur toute sa surface, tandis qu'un grand jardin pourra davantage bénéficier d'une gestion différenciée selon les espaces, comme l'exprime ici Étienne qui occupe une parcelle de 3200 m<sup>2</sup> entourée de jardins d'environ 200 m<sup>2</sup> :

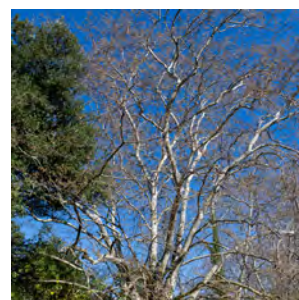
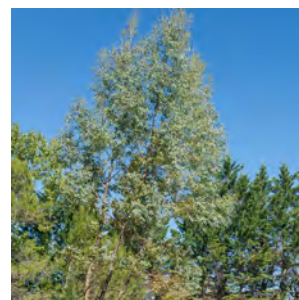
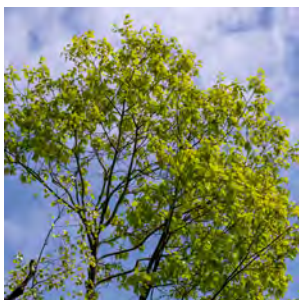
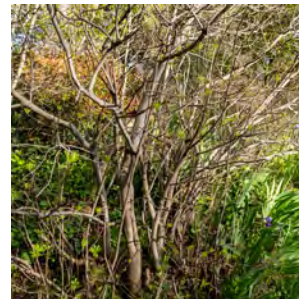
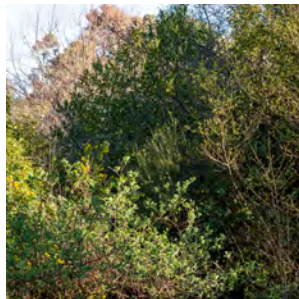
*« Je pourrais tondre la moitié et puis laisser en jachère parce qu'on a la place et qu'on peut gérer. Mais c'est vrai que quand on a une parcelle [de 200 m<sup>2</sup>], comme tous nos voisins, si ce n'est pas tout de suite propre, comptable et tout... »*

Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier

**Là où l'abondance en fruits était appréciée dans les vergers des générations précédentes, ici c'est la valeur esthétique et pratique de l'arbre qui domine.**



## ESPÈCES DE GRANDS ARBRES



La taille des parcelles impacte de fait considérablement la possibilité de faire croître un arbre, pourtant considéré aujourd'hui comme un élément central de la lutte contre le réchauffement climatique, par l'ombrage qu'il apporte, notamment sur la façade des maisons, mais aussi par son rôle de puits de carbone. En effet, le végétal ne doit pas déborder sur la parcelle voisine, menaçant les normes de bon voisinage (cf. p.177), et les arbres prennent une place trop importante sur des parcelles limitées en surface. L'explication de Daniel à l'arrachage de ses arbres fruitiers témoigne bien de cette limite spatiale à la croissance d'un arbre :

*« La voisine avait tendance à dire que c'était plutôt gênant, donc j'ai coupé quoi. J'ai dit en fait, j'aime pas déborder chez les gens. Si vous avez une grande branche qui vient chez le voisin c'est un peu stressant, j'aime pas ça. »*

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

Le vivant considéré comme trop productif, incontrôlable, est en ce sens condamné car menaçant l'équilibre entre les fonctions de la parcelle et entre parcelles voisines, comme l'exprime Jérémie à propos de l'arrachage d'arbres par son voisin :

*« Les voisins avaient des saules pleureurs tout le long, avant la clôture, ils ont tout arraché. C'était une horreur, ça montait. Moi, j'appréhendais quand il pleuvait tellement parce que c'était presque comme si on les voyait pousser. C'était une horreur. [...] Ils étaient plantés là et ça devait faire une haie, mais c'était incontrôlable. Ils coupaient et un mois après, c'était déjà de nouveau une catastrophe. »*

**Jérémie, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg**

De façon comparable, Gérard explique qu'il a fait abattre un cerisier devenu trop fertile et imposant, menaçant d'autres parties de son jardin et dont la production abondante ne pouvait être consommée :

*« C'était un cerisier excellent, les cerises c'était magnifique ! Mais il était devenu vraiment un géant, les branches partaient au-dessus du terrain des voisins. J'en avais une pile au-dessus de la serre, une sur la rue, mais des branches, quand je vous dis... énormes, c'était un arbre énorme. Les branches commençaient à s'affaisser et j'ai dit : si les branches cassent, la serre est foutue parce que pile au-dessus. La serre, ça casse tout chez les voisins, ça tombe dans la rue, j'ai dit on va l'enlever. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

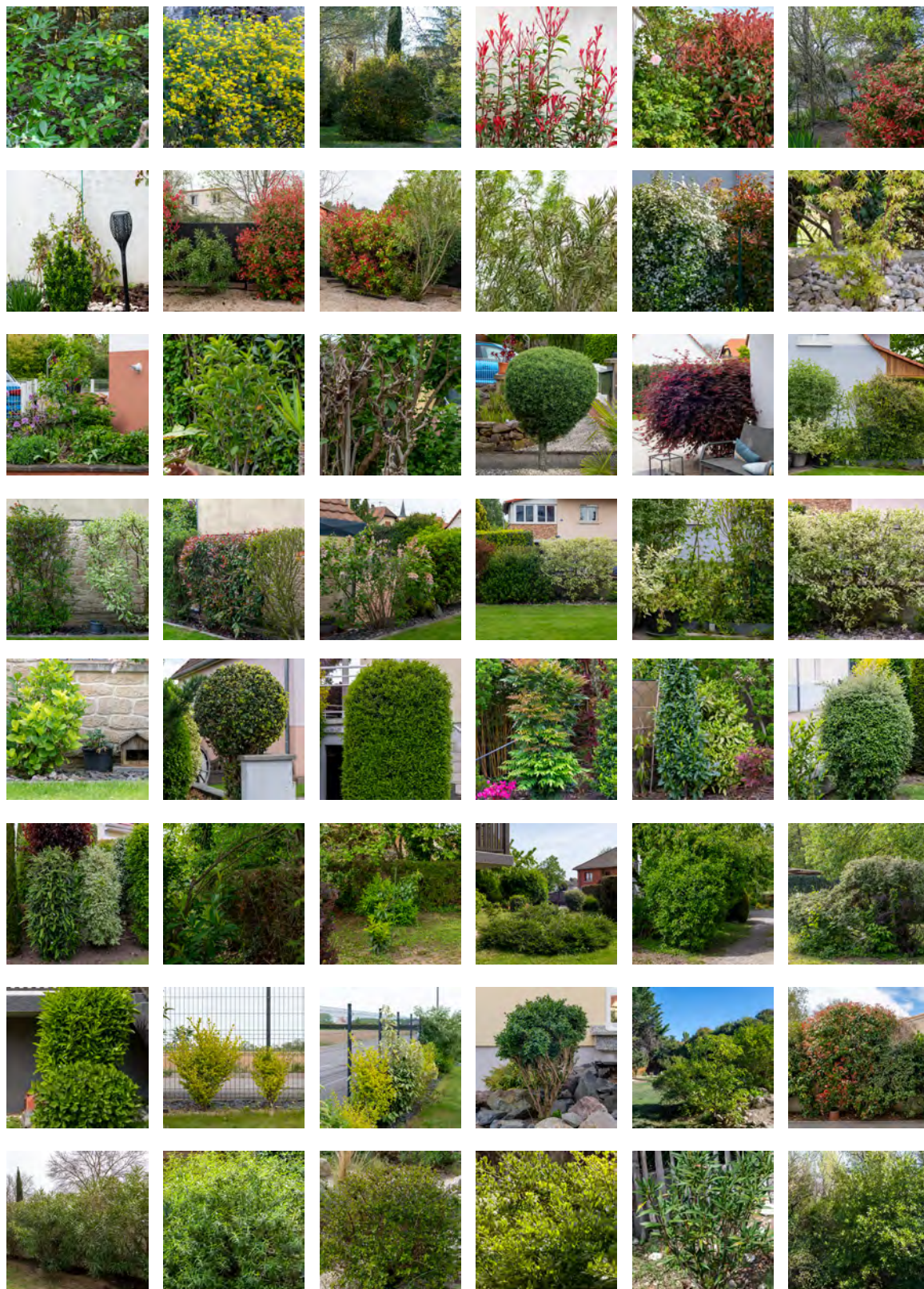
Pour autant et bien qu'elles soient entretenues rigoureusement, les haies marquant les limites du jardin constituent des niches écologiques intéressantes, davantage diversifiées aujourd'hui qu'il y a quelques décennies.



Le tronc du cerisier trop abondant, chez Gérard, coupé il y a quelques années, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain de Strasbourg.



## ESPÈCES DE HAIES ET MASSIFS





## Des continuités écologiques assurées par les haies ?

Dans de nombreux jardins étudiés, la spatialisation montre une densité végétale, notamment arbustive et arborée, en périphérie des parcelles, densifiant ainsi les marges des jardins. Bien que souvent mises en place pour des motifs d'ordre sociaux (protection visuelle), l'effet écologique des haies est conséquent : les strates de végétation se complexifient et offrent des continuités pour la biodiversité accompagnant les haies. La plantation d'arbres ou arbustes en périphérie des parcelles n'est donc pas seulement un geste paysager, d'ordre esthétique pour les jardinier·ères, elle constitue également de potentielles niches écologiques pour le jardin au sein de son contexte pavillonnaire plus large. Le jardin de Daniel en est l'exemple le plus clair. Ce dernier a conscience de l'intérêt de laisser tels quels les espaces situés sous les arbres pour accueillir la biodiversité, quitte à ce que cette gestion soit perçue comme inesthétique :

*« On ne peut pas dire que c'est pas propre. Les branches, je les coupe, je les laisse. En plus quand il y a un petit hērisson qui passe la nuit, il aime bien ça, lui. Sous les arbres, c'est des coins tampons. »*

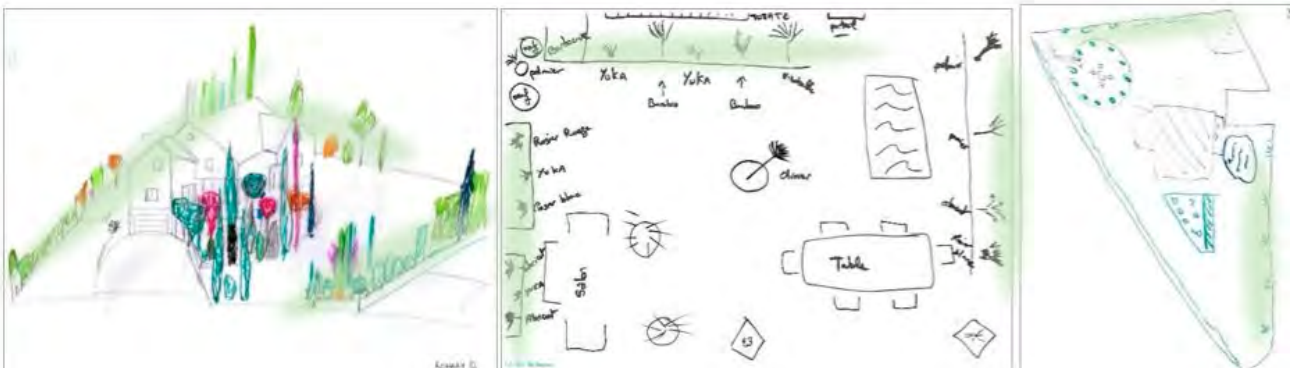
Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg

Cette logique spatiale s'observe également chez Madeleine (« on laissait pousser pour ne plus voir les voisins ») : si l'intervention première est sociale, la morphologie créée, de haies épaisses et continues, offre des habitats à la faune environnante. Le jardin fonctionne ainsi comme une lisière périurbaine. Les haies offrent des habitats écologiques pour les espèces traversant le périurbain, et permettent le déplacement des espèces depuis les espaces naturels aux alentours (une ripisylve en l'occurrence pour le jardin de Madeleine).

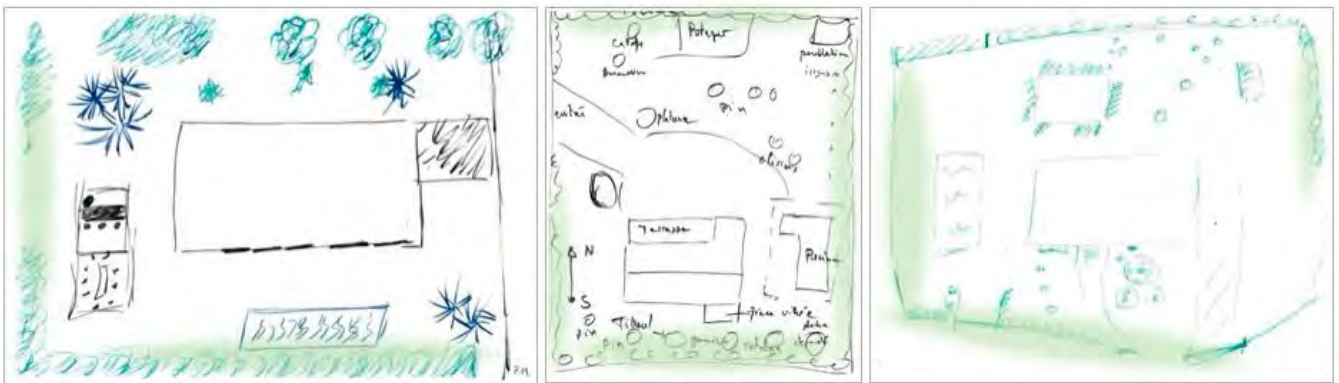
Les espèces de haies (cf. p.40) jouent par conséquent un double rôle. Elles constituent à la fois une protection et une frontière symbolique. Elles permettent de profiter du jardin sans être vu et matérialisent un espace d'intimité au sein d'un environnement social. Les plans dessinés par les enquêtés montrent l'importance des haies pour définir l'espace domestique, afin de s'isoler du regard des autres (Paul, Daphnée et Étienne, ou Madeleine) ou, à l'inverse, ouvrir son jardin à la vue des voisins, les haies participent alors à la mise en scène du jardin (pour Gérard, Célia et Arben, Daniel) : « les oiseaux du paradis, je les positionne toujours pour qu'on les voie de la rue. » (Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg).

**L'effet écologique des haies est conséquent :  
les strates de végétation se complexifient  
et offrent des continuités pour la biodiversité.**

a. des haies pour cadrer la mise en regard du jardin :



b. des haies pour isoler le jardin des autres :



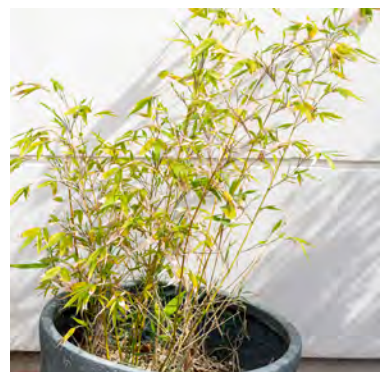
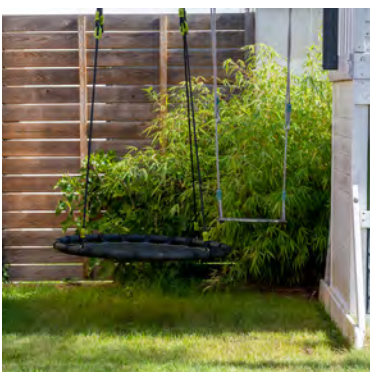
Les haies sont particulièrement bien représentées dans les plans des enquêtés, leurs limites plus ou moins marquées témoignent d'un rapport différent au voisinage, à la rue.

Les plantes les plus utilisées pour séparer les jardins de la rue ou de ses voisins sont les lauriers. Laurier-tin, laurier-sauce, laurier-cerise, laurier-rose, laurier des Açores, etc. Ce nom vernaculaire est une dénomination commune qui regroupe pourtant de multiples genres, voire des familles végétales différentes.

D'autres espèces font également office de haies vivantes dans les jardins que nous avons étudiés. On retrouve certains ligneux (fusain, cotoneaster, troène, buis, berberis, buisson ardent, éleagnus), dont des conifères (thuya, cyprès, ifs), mais les bambous sont également bien représentés dans les jardins.



## ESPÈCES DE BAMBOUS





## ESPÈCES DE CONIFÈRES



Pour revenir à la prise en compte des réglementations environnementales, les haies ont fait l'objet d'une interdiction de taille au printemps, une réglementation connue par les enquêtés, à laquelle ils-elles réagissent différemment selon leur sensibilité environnementale. Ainsi, Jérôme la perçoit davantage comme une contrainte, un élément de plus à prendre en compte dans la gestion de la taille des haies, qu'il exprime par ailleurs comme pénible :

*« La contrainte, c'est que maintenant, vous n'avez plus le droit de tailler les buissons à partir d'une certaine période de l'année pour la nidification et tout ça. Donc il faut regarder ça, il y a plein de contraintes de ce côté-là. »*

**Jérôme, le « jardin suburbs », périurbain Strasbourg**

À l'inverse, Gérard met en avant l'impact positif sur ses pratiques de cette norme récente, ayant découvert que les oiseaux nidifient dans ses haies :

*« De début avril jusqu'en septembre, il ne faut plus tailler les haies, justement à cause des nids et tout ce qui est dedans, les oiseaux... et ça je respecte hein. Parce qu'il est vrai que moi je taillais : "Ça ça me dérange là, je le coupe", je ne regardais pas la date. Et là, on a eu nous-mêmes des nids, alors c'est là dans les bignonnes. Les bignonnes ont commencé à grandir, elles seront en fleurs en juillet. Et quand je les coupe, en novembre, je commence à tailler, je tombe sur des nids, bien sûr vides. Mais c'est bien la preuve qu'à la belle saison, il y avait des oiseaux partout là-dedans, et on entend siffler le matin. Donc ça je n'y touche plus. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

Ainsi, sur deux questions environnementales différentes, la préservation de l'eau et l'accueil de la biodiversité, les deux enquêtés cités ci-dessus répondent avec la logique renvoyant à leur profil. Jérôme est adepte du jardin d'artifice(s) et est moins sensible au vivant animal que Gérard, adepte du jardin à la fois propre et écocentré. Jérôme respecte et approuve les restrictions en eau, conscient de la gestion des ressources à l'échelle territoriale et de l'importance du niveau de nappe phréatique, alors qu'il va davantage subir les réglementations touchant l'entretien des haies. Gérard dont le jardin est tourné vers son voisinage contourne plus volontiers les restrictions d'arrosage pour maintenir une belle pelouse verte, tout en étant favorable aux actions préservant le vivant dans son jardin. Agissant par contrainte ou en accompagnement de pratiques déjà engagées, la réception des réglementations environnementales ne sera pas la même selon la priorisation effectuée par l'enquêté-e dans ses pratiques du jardin.



## Conclusion de la deuxième partie

# Le jardin, fruit de l'hybridation entre modèles, normes et expérimentations

Les savoirs jardiniers sont le fruit d'expériences spatio-temporelles : à la fois spatiales car elles s'inscrivent dans des espaces dédiés du jardin (le potager, la bordure pour espèces ornementales, la pelouse, etc.), et temporelles car elles couvrent différentes temporalités :

- 1/ le temps long de la transmission des savoirs et de l'imprégnation de pratiques de jardinage, du rapport à la terre, dès l'enfance ;
- 2/ le temps court de la gestion quotidienne, rythmé par des saisons variables où les conditions climatiques évolutives impactent les pratiques mises en œuvre.

Si les évolutions climatiques favorisent la standardisation des goûts végétaux, notamment la possibilité de voir s'épanouir des essences méditerranéennes voire tropicales dans le Nord ou l'Est de la France, elles entraînent également des épisodes de sécheresse dans ces régions, et un risque incendie accru dans le Sud. De nouvelles réglementations environnementales ont alors vu le jour ces dernières années, qui exercent des contraintes sur les pratiques des habitant·es, qu'il s'agisse de restrictions d'arrosage, d'obligation de taille contre le risque incendie ou encore d'interdiction de l'usage des pesticides, visant plus largement une favorisation de la biodiversité dans les jardins. Notre enquête témoigne de la mise en œuvre de « tactiques » habitantes (De Certeau, 1980), qui s'accommodent de ces différentes contraintes en les respectant rarement à la lettre, et ce quel que soit le profil de jardin ou de jardinier·ère. Ces tactiques habitantes sont variables selon les valeurs portées par chaque habitant·e. Les règles sociales ne s'imposent en effet jamais mécaniquement (Crozier et Friedberg, 1977) : les individus disposent toujours d'une marge d'interprétation et d'action, ce qui explique les écarts entre normes environnementales et pratiques réelles. Cette appropriation pratique et située des règles n'empêche toutefois pas une attention portée aux questions environnementales et au changement climatique. Cependant, si les réglementations engagent le rendu esthétique du jardin, comme c'est le cas pour les restrictions d'usage de l'eau ou l'interdiction des pesticides, elles deviennent contraignantes. En ce sens, l'habitant·e est pris en étau entre des normes sociales de

voisinage portant sur l'image renvoyée par son jardin, et ces réglementations limitant ou modifiant ses pratiques d'entretien. Ces normes sociales de voisinage se rapportant à une échelle relationnelle de proximité, elles peuvent être davantage respectées par l'habitant·e. Concrètement, si arroser sa pelouse de temps en temps en période de sécheresse, sans exagérer, permet de maintenir une couverture végétale verte et courte, conforme aux représentations sociales, la restriction d'usage de l'eau peut être contournée. Ici, les valeurs intrinsèques de la nature, liées à la biodiversité, à ses fonctions et aux services écosystémiques rendus, se trouvent effacées par les valeurs instrumentales, implicites ou imposées par les normes sociales du pavillonnaire périurbain (Larrère, 2010)<sup>20</sup>.

Pour autant, une transition pourrait être amorcée dans les quartiers pavillonnaires. Nous avons ainsi identifié dans notre enquête des habitant·es pouvant porter le rôle de médiateur·ices de pratiques écologiques, qui, grâce à un contexte favorable, assument aujourd'hui leurs pratiques de gestion écocentrées et cherchent à les diffuser dans le voisinage. Nous formulons l'hypothèse que les réglementations précédemment mentionnées ainsi que la sensibilisation, dans les discours publics et les médias, à de nouvelles pratiques favorisant la biodiversité, peuvent encourager ce type de profil médiateur·ice à affirmer cette position et à assumer des jardins moins propres que ce que les normes collectives de voisinage tendent à imposer.

Enfin, la construction de ces savoirs jardiniers et les pratiques qui en découlent, dont nous avons dressé ici les contours, démontre que la première lecture idéale-typique, en termes de profils de jardins et jardinier-ères, peut être dépassée et complexifiée par l'épaisseur des parcours et expériences habitantes. Si certains jardins relèvent d'une figure de jardin-salon relativement aseptisée, il n'empêche qu'une attention à une gestion vertueuse de l'eau peut être marquée (Abdel), ou encore que l'on peut y observer une pratique de culture nourricière réservée à un espace dédié du jardin, où le régime du propre est moins marqué (Célia et Arben, Amélie et Jérémie). De façon parallèle, bien que le vécu en milieu urbain semble limiter la vision écosystémique des habitant-es concerné-es, des expériences courtes mais marquantes dans l'enfance en termes de pratiques d'espaces ruraux et notamment de culture potagère, réactivées par les conseils de voisin-es connaisseur-ses en la matière, donnent une sensibilité pour la prise de soin des plantes. En cela, de nouveaux modes de transmission des pratiques de jardinage (réseaux sociaux, magasins) s'ajoutent aujourd'hui aux modes de transmission historiques (voisinage, familial, etc.), et les habitant-es vont piocher dans ces différentes sources d'information. L'influence de ces sources d'information, et notamment des usages du numérique, véhicule des représentations du jardin comme un paysage figé, à l'image d'un catalogue. Cette prégnance de l'image dans nos modes de vie actuels questionne : peut-elle invisibiliser les évolutions cycliques (saisonniers, annuelles) ou les dynamiques du vivant ? La vie du sol nécessaire à l'épanouissement des plantes serait par exemple pertinente à explorer afin de mieux comprendre ce qui concourt ou non à une vision davantage écosystémique du jardin.

ser les évolutions cycliques (saisonniers, annuelles) ou les dynamiques du vivant ? La vie du sol nécessaire à l'épanouissement des plantes serait par exemple pertinente à explorer afin de mieux comprendre ce qui concourt ou non à une vision davantage écosystémique du jardin.

À l'image des jardins enquêtés où oliviers et palmiers se côtoient, peu importe la région et son climat, on observe une standardisation des plantations qui renvoie à ces modèles archétypaux – souvent inspirés de jardins populaires conçus par des professionnels ces dernières décennies, voire siècles, et reproduits dans le milieu des arts visuels ou accessibles au tourisme (tels le domaine de Versailles, le jardin de Monet à Giverny, la bamboueraie d'Anduze, aux suburbs américaines des séries télévisées). Cette homogénéisation, soutenue par une commercialisation de jardins « prêts-à-poser », en accroît l'accessibilité par des offres d'achat similaires et reconduites à grande échelle.

Désormais, armés d'une connaissance fine sur les savoirs et la circulation de références qui nourrissent les pratiques de jardinage, la troisième et dernière partie aborde l'échelle des micro-relations avec le vivant : comment ces savoirs s'incarnent-ils dans la prise de soin du vivant non humain ? Quels compromis sont à l'œuvre pour accepter voire favoriser d'autres habitant-es au sein de son jardin privé ?

## NOTES

16. L'approche perspectiviste développée notamment par Baptiste Morizot (2018) consiste à considérer les êtres vivants comme porteurs de points de vue situés, irréductibles à une objectivation naturaliste, et à proposer une écologie des relations fondée sur la prise en compte de ces perspectives multiples. L'observation et l'enquête permettent de saisir ces manières d'habiter le monde du vivant non humain.

17. Arrêtés préfectoraux sécheresse 2025 - Arrêtés sécheresse antérieurs - Gestion de la sécheresse - LSE - Loi sur l'eau / sécheresse - environnement - actions de l'État - Les services de l'État dans le Bas-Rhin, consulté le 20/03/2026.

18. Pour approfondir ce sujet, se référer à Histoires d'eau: quels usages par les habitants ? - LEROY MERLIN  
Source, chantier de recherche mené par la designer Kenza Drancourt.

19. « Le bois raméal fragmenté, plus souvent désigné par l'acronyme BRF, est un matériau organique obtenu par le broyage des jeunes rameaux de feuillus. Ce procédé, qui trouve ses racines au Québec dans les années 2000, a pour objectif de récupérer la richesse nutritionnelle des branches coupées et ainsi de la valoriser sous forme d'amendement pour le sol ». Source : Comprendre le broyat brf : choisir entre pré-compostage et paillage, consulté le 13/03/2026.

20. Les travaux de Catherine Larrère (2010) sur les valeurs de la nature montrent les diverses manières d'attribuer de l'importance à la nature. Ces valeurs peuvent être intrinsèques (la nature comme patrimoine biologique à préserver), mais également utilitaires (ce que la nature fournit), esthétiques, symboliques ou morales. Elles montrent que la nature n'est jamais seulement un objet biologique : elle est aussi chargée de significations culturelles et éthiques, qui se croisent et qui orientent les pratiques humaines et les manières d'agir envers le vivant.



# Le jardinage dans sa dimension relationnelle : gestes et compromis avec le vivant humain et non humain

Cette dernière partie approche le jardinage comme activité relationnelle, en partant des relations humaines et tout d'abord de la cellule familiale : le jardinage constitue-t-il une activité partagée ? Jardine-t-on en couple, en famille, comment les tâches sont-elles réparties entre les membres de la famille ? À une échelle plus large, le jardinage fait-il intervenir des personnes extérieures, des ami·es, des voisin·es, des prestataires ? La partie précédente a déjà mis en avant le rôle essentiel de cet entourage proche dans l'acquisition de savoirs jardiniers. Nous traiterons ici des relations humaines dans l'activité de jardinage, mais également des relations avec le vivant non humain, puisque le jardin constitue un espace privilégié pour observer ce rapport au vivant végétal et animal.

Les termes d'« acteurs non humains », issus de la théorie de l'acteur-réseau ou sociologie de la traduction développée dès les années 1980 par Madeleine Akrich, Michel Callon, et Bruno Latour (2006), s'appliquaient d'abord aux objets techniques en tant qu'entités ayant la capacité d'influencer les pratiques et représentations humaines. Aujourd'hui étendue aux animaux et plantes, cette catégorie des non-humains invite à sortir d'une approche anthropocentrée et de la hiérarchisation entre espèces construite dans la pensée occidentale (Wiar, 2022).

Comme démontré précédemment, les jardins privés sont le résultat d'associations originales, inédites, d'espèces végétales spontanées comme cultivées et ornementales, sélectionnées selon les usages du jardin mais également rattachées aux valeurs associées au vivant, le tout créant une hétérogénéité végétale favorisant le nombre d'espèces (Marco & Montès, 2025). Le rôle de refuge pour la biodiversité de ces jardins pavillonnaires peut être directement relié à la présence – et de fait l'acceptation – de végétation spontanée dans les jardins. Cette végétation est majoritairement constituée d'espèces dites de nature ordinaire, et peut en effet représenter un socle nécessaire au développement de communautés d'insectes, oiseaux, petits mammifères (Muratet *et al.*, 2008 ; Gaston & Fuller, 2008 ; Levé, 2018). Ces communautés animales y trouvent refuge pour se nourrir, se reposer et/ou se reproduire (Riboulot Chetrit, 2015). Ainsi, la végétation spontanée offre des services écosystémiques dits de support pour d'autres compartiments de biodiversité. La présence d'espèces végétales spontanées et la tonte plus rare des pelouses favorisent par exemple la richesse et l'abondance des abeilles et bourdons (Shwartz *et al.*, 2014). Si, dans la littérature, la biodiversité apparaît comme une dimension essentielle pour comprendre la perception du jardin par les habitant-es (Riboulot Chetrit, 2015), le lien entre biodiversité et pratiques de gestion est donc central dans notre étude. Qu'il s'agisse de composer avec d'autres humains, avec des plantes ou avec des animaux, le jardinage implique de nombreux compromis. Cette partie questionne en filigrane les tenants et aboutissants de ces compromis, les moments de bascule et les implications sur les relations au vivant. Elle interroge également certaines questions liées à la temporalité des modes de vie et complète les propos précédents sur l'organisation spatiale du jardin selon les usages dédiés, ces usages pouvant être ceux d'animaux non domestiques.

Pour structurer cette analyse du jardin dans sa dimension relationnelle, nous observerons dans un premier temps le jardinage comme activité partagée avec l'entourage humain de proximité : couple, famille, ami-es, voisin-es. Une sélection de photographies est proposée en début de partie pour rendre compte de moments partagés en famille dans la prise de soin du jardin, et en particulier de la répartition des tâches dans le couple. L'analyse des relations de voisinage et leurs impacts sur les représentations des plantes des voisin-es, initieront ensuite une transition vers le rapport au vivant non humain.

Dans un deuxième temps, l'étude portera sur la relation à la flore, en particulier les plantes spontanées, c'est-à-dire apparaissant sans avoir été plantées volontairement dans le jardin, plus communément désignées sous le terme de mauvaises herbes. Renvoyant aux représentations ancrées d'une pelouse propre, leur gestion est aujourd'hui plus complexe que lorsque les jardinier-ères avaient librement recours à l'aide chimique des pesticides. Parallèlement, les habitant-es sont davantage sensibilisé-es aux enjeux de la biodiversité dans le jardin, interrogeant ainsi le renouvellement des pratiques vis-à-vis de ces plantes spontanées. Ces pratiques intègrent de nombreux gestes techniques, intensifiés en cas de gestion intensive du vivant.

Enfin, dans un troisième temps, l'analyse se concentrera sur les relations au vivant animal. Si les animaux dits sauvages sont de plus en plus nombreux à peupler les grandes villes (Zask, 2020), leur présence dans les espaces périurbains, plus classique, pose toujours la question d'une coexistence entre habitats humains et habitats semi-naturels d'animaux dans les forêts, prairies, champs à proximité des lotissements. Dans ce contexte périurbain où la petite faune est particulièrement présente dans les interstices et aux abords des quartiers pavillonnaires, sa présence dans les jardins est encore déroutante pour les jardinier-ères. Nous nous appuyons sur plusieurs exemples de gestion et relocalisation de cette faune, mais aussi sur des cas où les animaux dits « sauvages » ont leur place dans le jardin, au sein d'un écosystème accepté voire apprécié par l'enquêté-e. Il s'agira également de comprendre en quoi, en revers de la prise de soin du jardin – entendue au sens de l'éthique du *care* développée par Sandra Laugier (2012)<sup>21</sup> – par les jardinier-ères, le jardin et ses habitant-es non humain-es prennent également soin des jardinier-ères.

# Le jardinage et les plantes au cœur des relations sociales de proximité

## Le jardinage, une activité partagée ?

En proposant aux enquêtés, lors de la seconde phase d'enquête de terrain, de rejouer des situations vécues au quotidien, nous avons été immergées dans les pratiques jardinières des habitant·es. Absorbé·es par leurs tâches, ils et elles nous ont souvent oubliées, ce qui nous a permis de rendre compte avec justesse des gestes effectués : arracher, arroser, planter, cueillir, nettoyer, couper, tailler, etc. Les personnes ont fait le choix de se donner à voir en train d'agir, d'entretenir leur jardin davantage que d'en profiter. Seule une habitante a été photographiée assise dans un fauteuil en train de consulter son téléphone. Lorsqu'il y a plusieurs personnes dans le cadre, la répartition des rôles est très marquée : chacun·e a son espace de prédilection et les tâches sont bien définies.

Le plus souvent, c'est à l'homme que revient la tonte du gazon, la taille des haies, l'évacuation des déchets verts, etc., tandis que les femmes arrachent les mauvaises herbes et entretiennent le potager. La répartition genrée classique où la femme est associée à l'intérieur domestique et l'homme à l'extérieur, en contact avec l'espace public (Bourdieu, 1998), est encore très marquée dans plusieurs cas. À l'inverse, certaines ont fait du jardin leur espace de prédilection en prenant à leur charge la plupart des tâches d'entretien. L'intervention des jeunes enfants se résume à investir le jardin comme un espace ludique : aire de jeux, dégustations de fruits, etc.



## EN FAMILLE

“

***Moi ce que j'aime beaucoup à l'extérieur de ma maison, c'est la cabane et ma balançoire et l'herbe parce que je peux faire des activités dedans... je peux faire des roues, des choses et j'aime beaucoup ce que papa il a fait.***

Chloé, 7 ans, le « jardin méditerranéen en Alsace », périurbain Strasbourg

“

***Bah on s'y met à deux et les petites elles aiment bien, elles ont leurs petits gants, elles aiment bien le faire aussi, elles arrachent leurs petites plantes. Tout ça nous prend facilement une journée avec une pause le midi, mais en gros on sait que le samedi on le passe à tout désherber. Parfois il y en a un de nous qui se motive et l'autre commence à le suivre, et il y a des fois où on n'a pas envie, personne ne se motive, ni l'un ni l'autre, et ça traîne.***

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

“

***Je pense que c'est mon conjoint qui est beaucoup au potager. Lui, il y est systématiquement tous les jours. Je ne sais pas, je dirais 20 minutes facile [sic]. Moi je suis plus à l'intérieur, à faire le ménage. Ma fille mange les framboises, c'est tout ce qu'elle fait dans le jardin. Et après, la récolte, tout ça, l'entretien, c'est plutôt lui. Et l'arrosage tous les jours.***

Ariane, le « jardin couteau-suisse », périurbain Strasbourg



## EN FAMILLE



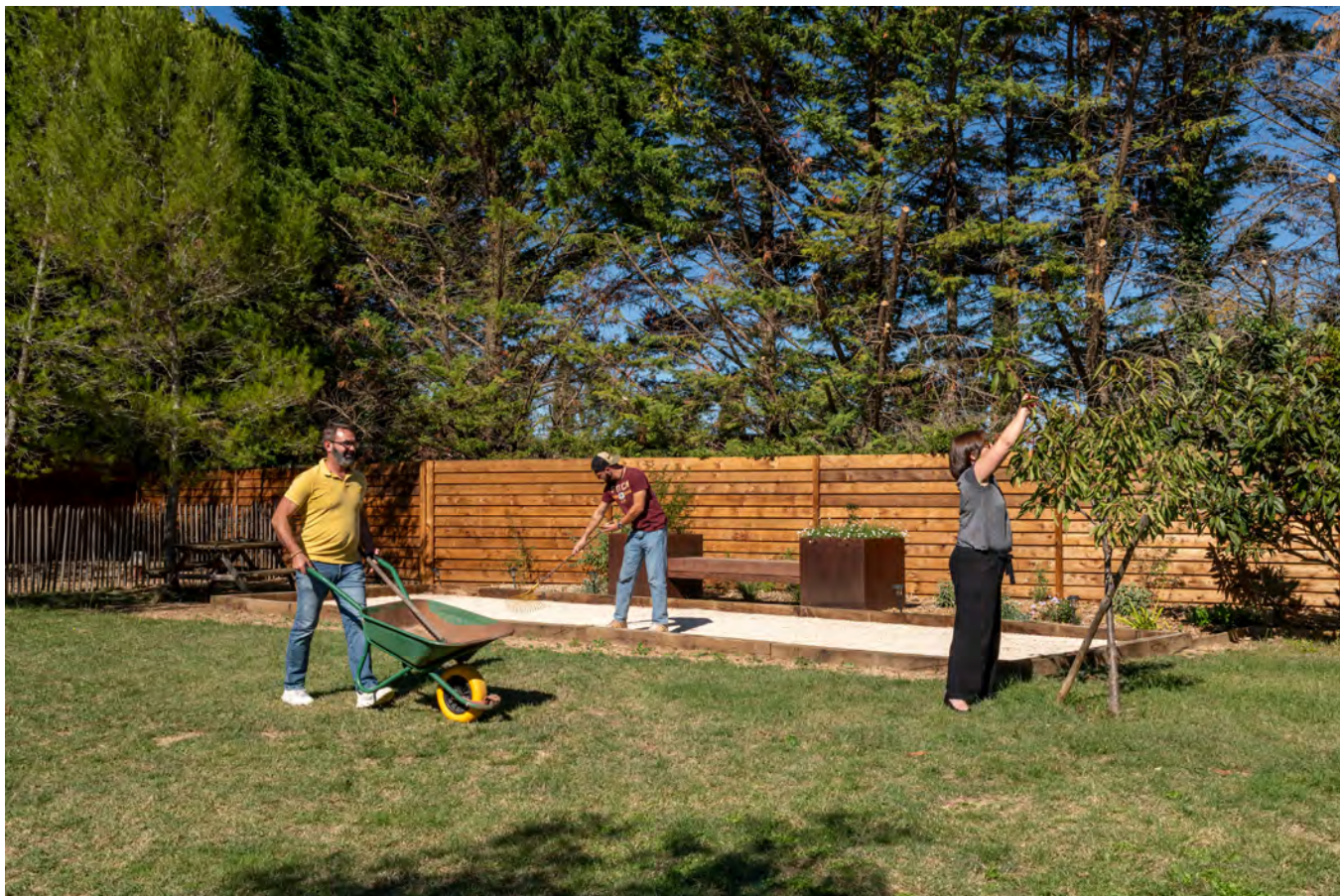


## EN FAMILLE





## EN FAMILLE



“

*Ça dépend des fois. Le plus souvent c'est toute seule, parce que justement j'aime bien : c'est mon moment. Si j'en suis à planter, à tailler, à regarder ce qui pousse, je le fais tout seule. Par contre, si on se lance dans de l'aménagement, des travaux un peu plus conséquents, en général, on est deux, trois ou quatre, parce que les enfants sont mis à contribution aussi. Les enfants ont toujours bossé, tous les deux, avec nous, donc ça nous arrivait... Typiquement, pendant le confinement, on a fait des travaux au jardin. On était tous les quatre confinés et on chargeait nos sacs de cailloux pour prévoir notre petit aménagement autour de la plancha. On était tous les quatre à désherber, à gratter. On a toujours participé à ce jeu-là.”*



## EN COUPLE



“

*Elle c'est l'intérieur, moi c'est l'extérieur. Tailler les haies, c'est mon beau-père qui m'aide. Après, tout ce qui est fleurs, on le fait ensemble. C'est ma femme qui s'occupe des fleurs. Le jardin, tondre le gazon, ça c'est moi qui le fais.”*



## EN COUPLE



“

*En fait, c'est moi qui récolte, c'est lui qui plante. Mais bon, là ça se termine. Les [courgettes], il y avait encore deux ou trois belles fleurs, mais avec le froid et les dernières nuits, je pense qu'elles ne vont pas donner grand-chose. C'est fini. Les tomates, c'est pareil. Il a enlevé hier toutes les feuilles parce qu'elles commençaient à être toutes malades avec le mildiou et le froid.”*



## EN COUPLE



“

*Le jardin, oui c'est plutôt moi. Lui quand il y a de la terre glaise avec des cailloux, quand il faut faire un gros gros trou, je l'appelle à la rescousse. Quand il faut récupérer tout ça, évacuer à la déchetterie parce qu'on a la chance d'avoir une déchetterie, donc la voiture, la remorque, on évacue, ça prend du temps. S'il faut aller faire les courses pour aller chercher du terreau, des grosses plantes, voilà, on fait ça à deux.”*



## EN COUPLE

“

*Alors la tonte, c'est pas moi, c'est lui qui s'en occupe. Tout ce qui est un peu plus physique, c'est plus lui qui s'en occupe. Après quand c'est juste planter, arroser, tout ça, c'est moi qui le fais. Le choix des plantes et tout, c'est un peu moi qui le fais. Quand il est là, il dit oui, c'est joli, mais oui, ici c'est mes choix. Après, tout ce qui est physique, ça va être lui. Parce qu'une fois qu'il a désherbé, scarifié et tondu, il nettoie tout. Donc tout ça, c'est lui qui le fait. ”*

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

“

*Ah moi je les récolte, par contre c'est elle qui cuisine. Mais le jardin potager, c'est moi. Allez 90 % du temps, c'est moi qui suis là dehors. ”*

Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg



## SEULE



“

*Mon mari, il n'est pas très jardin... Il sort quand je lui demande de faire un truc comme tailler avec le taille-haie. Moi, je n'aime pas trop tailler les trucs, et puis bon, les machines électriques, j'aime pas trop. C'est moi qui tonds par contre.”*



## SEULE



“

*C'est un grand jardin, on ne fait pas beaucoup de choses,  
à part sortir le chien, jouer avec le chien.”*



## SEULE



## Quand la perception de la « nature » est source de conflits de voisinage

Le jardin a un rôle démonstratif et est régi par des obligations morales menant les jardinier·ères à se conformer aux normes d'entretien du quartier (Riboulot-Chetrit, 2015). Comme le jardin « renvoie tout autant à un idéal de nature qu'à un idéal de soi en société » (Raymond, 2025), certaines études observent des mimétismes entre voisin·es, tant dans les pratiques que dans les plantations, menant à des ressemblances entre jardins : les habitant·es ont tendance à acheter les mêmes plantes que leurs voisin·es, ou à tondre les pelouses ou tailler les haies de manière relativement simultanée (Riboulot Chetrit, 2015 ; Frileux et al., 2013). Si le mimétisme concernant les plantations peut être nourri par la circulation de savoirs jardiniers entre voisin·es (cf. p.117), les pratiques sur le vivant sont aussi le résultat de pressions plus ou moins implicites de voisinage. Les mauvaises herbes, comme les feuilles qui tombent, cristallisent des rapports de voisinage qui peuvent déjà être tendus :

*« Je sais qu'à l'époque quand il [le voisin] avait semé le gazon, j'avais une petite mauvaise herbe, il a râlé parce qu'il disait que moi je ramenaient une mauvaise herbe chez lui, alors qu'entre une prairie et un gazon, il y a une différence. »*

### Jêrôme, le « jardin des suburbs », pèriurbain Strasbourg

*« Les feuilles, on les laisse. C'est une de nos occasions de conflit avec les voisins parce qu'ils ont tous des piscines. Les feuilles [de nos arbres] tombent à l'automne dans les piscines donc ça c'est vraiment une chose insupportable pour eux. »*

### Jean, le « jardin forêt » pèriurbain Montpellier

On constate d'ailleurs que les perceptions de la nature, ici des plantes des voisin·es, varient selon les bons ou mauvais rapports de voisinage. Par exemple, chez Jêrôme et Amélie, les rapports avec le voisinage sont contrastés, et cela se répercute sur les limites de voisinage et les plantes composant ses limites. Ainsi, la haie du voisin avec lequel pèse un conflit dès la construction de la maison est qualifiée d'« envahissante », une clôture va être érigée pour éviter la vue et le ramassage des feuilles qui tombent de la haie. À l'inverse, les feuilles chutant dans la piscine des enquêtés, provenant de l'arbre d'un autre voisin, davantage apprécié, ne sont pas si dérangelantes. De façon comparable, Jêrôme est en conflit avec l'un de ses voisins, qu'il accuse de ne pas respecter les limites de propriété et d'avoir construit une maison « plus haute que les autres ».

Là aussi, l'enquêté a pour projet de doubler la clôture du voisin, en installant des canisses, afin de ne plus voir, et donc gérer par la taille, les plantes du voisin dépassant du muret. Dans les deux cas, le végétal du voisin est problématique car il cristallise de mauvaises relations, et renvoie à une contrainte d'entretien qui est davantage subie à cause de ces mauvaises relations :

*« Alors les haies sont chez le voisin et ça nous pose un peu problème, il les a plantées trop près du mur. Déjà, il les a plantées sans nous consulter. Il ne vient pas les couper chez nous, je suis obligé de les couper à sa place, donc je vais mettre des canisses là et je vais fermer. [Les plantes] vont pousser chez lui, elles vont peut-être pousser la canisse, mais ça m'évitera de tailler les plantes que je n'ai pas demandé, moi, à avoir. Parce que je les subis en fait, ces plantes. »*

### Jêrôme, le « jardin des suburbs », pèriurbain Strasbourg

En effet, les espaces de séparation entre deux parcelles constituent des points de friction entre des modèles de jardinage et de rapports au vivant différents. Nous avons déjà mis en évidence précédemment l'impact des normes sociales de voisinage et du zonage fonctionnel du jardin sur la possibilité d'y faire croître un ou plusieurs arbres. Bien que la végétation arborée à proximité du logement soit souvent appréciée et recherchée, il convient de trouver un équilibre entre la présence visuelle d'un arbre et sa présence physique, incluant des branches qui dépassent de la parcelle, un feuillage ou des fruits qui tombent s'il s'agit d'arbres à feuillage caduc ou de fruitiers, etc. Madeleine, habitant un grand terrain très arboré le long de la rivière qui borde sa parcelle, a ainsi dû se conformer aux normes de voisinage en abattant certains d'entre eux :

*« Tous les autres ils ont coupé les arbres, on se faisait toujours houspiller parce qu'on avait trop d'arbres, on nous disait "Vous avez trop d'arbres". Parce qu'il y a trop de feuilles qui partent dans la rue, avec le vent. »*

### Le « jardin en retraite », pèriurbain Strasbourg

Cette dimension conflictuelle naissant de rapports à la nature différents, voire opposés, entre l'enquêté-e et ses voisin-es, est particulièrement marquée dans le cas des deux plus grandes parcelles étudiées. La gestion éco-centrée de ces terrains immenses (3174 m<sup>2</sup> et 9385 m<sup>2</sup>), relevant dans notre typologie de la figure des jardins écologiques, contraste clairement avec celle des parcelles de taille réduite avec lesquelles les enquêté-es voisinent, davantage entretenues dans une logique de jardin propre. Là où le cycle de vie de l'arbre est pensé dans son ensemble par les propriétaires des grands jardins écologiques, et où le feuillage caduc viendra nourrir la terre en se décomposant, les feuilles ou épines tombées représentent des déchets végétaux pour les voisin-es qui en subissent les nuisances :

« — C'est ce qu'on appelle des playmobils, des maisons en plastique tout autour, ils passent l'aspirateur dans les gazons en plastique, en râlant parce qu'il faut passer l'aspirateur.

— Oui voilà, le contraste il est là, c'est-à-dire que là c'est un jeune couple, les gens ils sont sympas, mais on les entend parfois pester parce que lui, le jeune homme, il aspirait son gazon en plastique le dimanche et il râlait que les aiguilles de notre pin tombaient chez lui [...]. Et puis bon, parfois ils râlent, ils disent c'est quoi tous ces troncs, il y a trop d'arbres [...] effectivement il y a un conflit d'idéal on va dire peut-être. »

Étienne et Daphnée, le « jardin de la sorcière »,  
périurbain Montpellier

Les jardins propres, jardins d'artifice(s) où le vivant a peu sa place si ce n'est dans une forme très contrôlée qui correspond à des standards végétaux, ne tolèrent pas la libre évolution de la nature, produisant ainsi des conflits de voisinage engageant l'identité des habitant-es. En effet, puisque l'espace de nature non contrôlé renvoie au désordre, c'est l'image de l'habitant-e qui est engagée. À l'inverse, la dimension artificielle du jardin propre renvoie une image négative aux habitant-es qui entache également les relations sociales. Au final, ce laisser-faire peut même relever du manifeste : laisser la végétation envahir certaines parties du jardin apparaît comme une manière de ne pas se conformer aux normes attendues du pavillonnaire périurbain. Nous reviendrons dans la suite de cette partie aux représentations attachées à la figure de l'habitant-e, selon son degré d'intervention sur le vivant.

**Laisser la végétation envahir certaines parties du jardin apparaît comme une manière de ne pas se conformer aux normes attendues du pavillonnaire périurbain.**



## Une pelouse « propre » au prix d'une lutte avec le vivant

La question des mauvaises herbes, soit la gestion et les représentations des plantes spontanées, semble cristalliser la distinction entre les adeptes d'un jardin propre et celles et ceux ayant une préoccupation pour l'écosystème de leur jardin et des connaissances sur les services écosystémiques. Ceci apparaît tant dans la littérature sur les jardinier·ères (Frileux & Paillocher, 2024 ; Marco & Montès, 2025) que dans notre enquête. Le désir de faire propre à travers une végétation des jardins qui se doit d'être ordonnée pour être appréciée reste majoritaire (Dubost & Lizet, 2003; Raymond, 2025), alors que les plantes spontanées sont souvent assimilées à la saleté, créant un désordre qui renvoie l'image négative d'« espace abandonné » à l'habitant·e comme à ses voisin·es (Lizet, 2010 ; Hoffman *et al.*, 2012). En effet, l'artificialisation associée à la ville, dans une vision hygiéniste, « où la nature n'a sa place que dans les espaces définis et soumise à une forme d'entretien et de contrôle de la part de l'homme », est encore dominante (Menozzi, 2007, p.152), bien que des travaux récents témoignent d'une certaine évolution des formes de cette domination vers une forme de cohabitation (Ernwein, 2019). Comme l'indique Richard Raymond (2025, p.282) : « les espaces de nature créés sont conformes aux conventions sociales qui définissent ce qu'est la nature et ses bons usages ».

Si les représentations de la nature en ville s'étendent aux espaces périurbains, elles sont assorties de conventions sociales fortes : la gestion des mauvaises herbes est en effet ancrée dans une norme sociale de voisinage, où entretenir son espace extérieur dans les quartiers pavillonnaires, être un·e bon·ne voisin·e en somme, impose des

règles esthétiques dont fait partie la pelouse sous l'image standardisée du gazon, vert, court, fait d'herbe mono-espèce et non de diverses plantes assimilées davantage à la prairie (Delahay *et al.*, 2023 ; Gaston *et al.*, 2005). Le périurbain offre la possibilité d'observer voire apprécier la nature à quelques centaines de mètres du logement, dans son explosion d'herbes folles, de fleurs des champs et ses enchevêtrements parfois complexes d'espèces de plantes. Paradoxalement, dans l'espace clos du jardin, elle se doit, selon la norme pavillonnaire, d'être domptée, et d'offrir à l'œil une lecture claire, les plantes sélectionnées juxtaposées les unes à côté des autres, dans une composition harmonieuse, directement corrélée à l'organisation spatiale du jardin. Les pratiques jardinières sont ainsi influencées par la norme sociale qui implique d'avoir un contrôle visible de la végétation poussant sur sa parcelle (Delahay *et al.*, 2023 ; Marco & Montès, 2025). Comme l'écrit Marion Ernwein : « le gouvernement des conduites non humaines est normatif quant au type de "vie" acceptable, et le rapport des plantes à l'espace – comportement de débordement, origine spatiale – est au fondement de cette acceptabilité » (2019, p.129-162). Nous interrogeons donc dans cette sous-partie la gestion des mauvaises herbes, leur présence souhaitée ou subie dans les jardins, et les motivations qui conduisent certain·es enquêté·es à s'extraire de ce modèle normatif en laissant, sur des espaces définis, les plantes spontanées se développer. Pour ce faire, nous analysons en particulier les pratiques d'entretien de l'espace central du jardin, espace que l'on traverse mais qui fait également l'objet de pratiques spécifiques (*cf.* p.39) : la pelouse.

### La pelouse, un motif végétal standardisé associé à la maison en périurbain

L'importance de la pelouse dans le jardin est à réinscrire dans l'histoire du développement des espaces périurbains, et d'abord dans son contexte suburbain américain, comme l'explique Marion Ernwein à partir de sa lecture de l'ouvrage *Lawn People* de Paul Robbins (2007), visant à décrypter l'économie politique autour de la pelouse :

« Robbins montre comment la production de l'espace suburbain dans l'Amérique des années 1950 et 1960, avec tout ce qu'elle dénote socialement et économiquement (promoteurs privés, habitat individuel, déplacements en automobile, etc.), fait émerger la pelouse monospécifique comme forme dominante du végétal et comme outil de positionnement social. Il combine à cette analyse l'examen

de l'évolution du secteur pétrochimique pour montrer en quoi, en outre, la saturation du marché agricole va pousser les entreprises phytosanitaires à élargir leur marché aux résidences privées » (2019, p.27-55).

La généralisation de ce motif végétal est orchestrée en partie par de puissants semenciers, imposant par la même occasion des normes floristiques (Marco & Montès, 2025). La pelouse est définie, d'un point de vue botanique, comme une zone enherbée coupée au moins une fois par mois pendant la saison de croissance (lawn, Smith *et al.*, 2006) pouvant parfois être parsemée d'espèces végétales de petite taille (pâquerettes, trèfles, mousses, etc., Nolet, 1998). Dans les jardins pavillonnaires cependant, c'est une étendue d'herbe mono-espèce, courte et verte, que l'on retrouve sous l'appellation de gazon, que l'on sème ou dont on pose des rouleaux de terre et d'herbe, ou plus récemment des rouleaux de gazon synthétique, qui caractérise cet espace de pelouse (notamment en périurbain de Montpellier). Si la représentation de ce que doit être une pelouse est fortement standardisée, ce standard est mis à mal lorsque le trèfle, le chiendent ou le pissenlit poussent dans l'herbe, ou encore lors des chaleurs estivales lorsque l'herbe jaunit.

Selon notre étude, ce sont bien ces représentations ancrées de la pelouse qui impliquent une gestion intensive des plantes spontanées. Il s'agit de l'espace vert suscitant, dans les entretiens, le plus de commentaires sur les tâches à exécuter pour le rendre conforme à l'image que l'on s'en fait. Les jardinier·ères s'astreignent en effet à des heures d'entretien de la pelouse, incluant arrachage des mauvaises herbes, scarification<sup>22</sup>, tonte et gestion des déchets de tonte, réensemencement d'herbe, arrosage en été, etc. Comme le souligne Pauline Frileux dans sa relecture récente des arrangements avec le vivant dans les jardins (2024), l'interdiction des produits phytosanitaires (loi Labbé, 2019 pour les particuliers) a conduit à accroître le travail d'entretien manuel du jardin. Elle décrit dans ces termes les tâches à exécuter pour parvenir à un jardin dit propre :

« les adeptes d'un jardin propre forment un groupe très largement représenté dans le tissu pavillonnaire et appartiennent à des catégories sociales très contrastées. Le labeur est généreusement consenti : on plante et transplante, on taille, bêche et désherbe au pied des arbustes, on tond la pelouse, on la scarifie. La terre est remuée, grattée, ratissée. Elle doit être à nu, c'est une question d'esthétique. Le ramassage des feuilles est une contrainte à laquelle tous s'astreignent. Les pissenlits, les trèfles et autres mauvaises herbes sont extirpés à la main ou détruits chimiquement. Pour "améliorer" la nature, il faut lutter d'arrache-pied contre la vigueur du vivant » (2024, p.1).

Comme Pauline Frileux, nous avons souhaité questionner l'hypothèse d'une évolution des pratiques, corrélée à une potentielle évolution des normes esthétiques du jardin pavillonnaire, à partir d'une meilleure connaissance du rôle des plantes spontanées et des enjeux de biodiversité. Après avoir mené notre enquête, nous avons constaté que si la prise en compte des questions écologiques dans leur ensemble (gestion de l'eau, importance de la faune et flore dans leur diversité etc.) est indéniable, la présence de plantes spontanées dans les jardins peut être expliquée par des motivations bien différentes selon les cas, ne traduisant pas forcément une acceptation et une appréciation positive du sauvage. C'est pourquoi nous proposons une analyse graduée de ce rapport aux mauvaises herbes, selon un gradient de tolérance, depuis les plantes appréciables, ou tolérées, jusqu'aux indésirables.



## Des plantes spontanées trouvent leur place dans le jardin

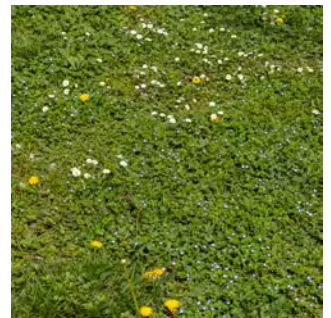
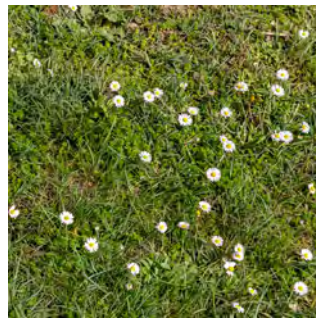
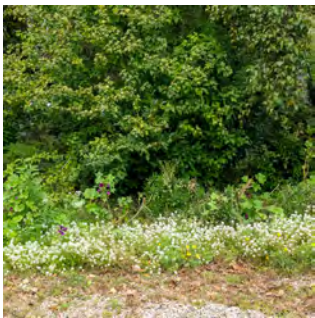
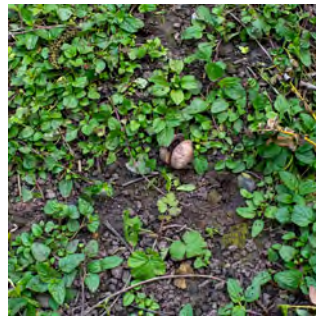
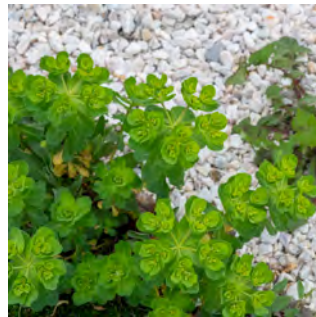
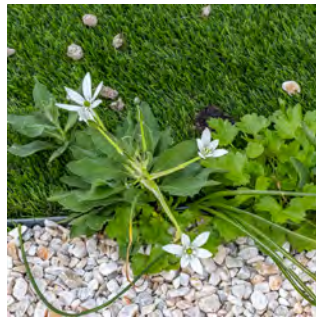
---

Le film-photographique **POUSSER/REPOUSSER** explore les rapports des habitants aux prairies, pelouses et gazon. Quels sont les choix opérés et qu'est-ce qui les détermine ? Comment entretient-on son sol extérieur ? Les extraits d'entretien montrent une grande diversité de comportements : plus ou moins tolérants face aux mauvaises herbes, avec des préférences pour la pelouse naturelle ou synthétique, ou bien une tonte à ras, ou plus douce, ou encore non systématique, etc. L'attention portée au regard des voisins induit parfois des choix de taille.





## ESPÈCES SPONTANÉES



Les plantes appréciées sont des spontanées poussant librement et qu'on ne cherche pas ou plus à déloger. Une catégorisation de ces plantes tolérées apparaît, avec par exemple des plantes dont l'apparition révèle une bonne surprise. Elles le sont d'abord pour leurs qualités esthétiques, développant des fleurs appréciées pour leur couleur, leur beauté etc. :

« Lã, les touffes vertes que vous voyez, on l'appelle ici la valériane. Donc ça fait des fleurs roses et elles sont arrivées toutes seules, ma foi elles vont rester parce que ce n'est pas vilain et que ça fait plein de fleurs au printemps et en début d'été. »

#### **Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

« [L'arum] c'est vraiment une plante qui pousse presque comme de la mauvaise herbe, mais qui fait de belles feuilles vertes, et puis les fleurs sont magnifiques. »

#### **Jêrôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg**

On relève également des plantes spontanées utiles au jardin : par la prise de soin d'autres plantes, animaux, ou du de la jardinier-ère :

« Dans le jardin, il y a du plantain qui vit sa vie tout seul et les feuilles de plantain après une piqûre d'abeille ou guêpe, c'est très bien. Donc voilà, je m'en sers comme ça. »

#### **Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

« Lã on peut dire qu'on laisse pousser beaucoup de choses sauvages comme ça, le plantain tout ça, c'est des plantes qui sont très riches pour les animaux. »

#### **Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

Laura, dont le profil est à l'interface entre adeptes du jardin propre et écocentrés au vu de son contrôle fort sur le vivant, saisit l'intérêt potentiel du plantain et ne le désherbe pas. Se démarquant de ces spontanées sur lesquelles les habitant-es portent un regard plutôt bienveillant, apparaissent des plantes spontanées non appréciées mais laissées par passivité, car le désherbage manuel présente trop de contraintes de temps notamment. Il s'agit alors de plantes tolérées. En effet, contrairement au laisser-faire actif des exemples présentés ci-dessus, on observe une forme de laisser-faire passif, par manque de temps :

« On n'utilise pas de désherbant, on fait tout à la main, donc là ça fait trois semaines et ça se voit [...] on laisse, on n'a pas le temps, avec les week-ends très courts, les journées très courtes et même on a pas trop le temps de s'en occuper. »

#### **Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier**

« En fait, on commence à faire et une semaine après il y en a de nouveau et puis de toute façon la terre, quand c'est vide, elle n'aime pas ça. Donc on laisse [...] Clairement, les mauvaises herbes, c'est la flemme [...] Ça ne fait pas propre mais c'est pas grave. »

#### **Ariane, le « jardin couteau-suisse », périurbain Strasbourg**

Reprenant à son compte l'adage, attribué à Aristote, « la nature a horreur du vide », Ariane a appris à se défaire des habitudes de désherbage. Il est en effet intéressant de noter que ce laisser-faire passif peut amener à une modification des perceptions des espèces spontanées dans le jardin. Daphnée et Étienne constatent ainsi qu'avec l'arrêt de la tonte, trop chronophage sur leur grande parcelle, la biodiversité peut s'exprimer plus librement :

« Il y a des glaïeuls et des orchidées sauvages qui ressortent maintenant qu'on ne tond plus, j'ai même vu un terrier il n'y a pas longtemps. Je me suis aperçu qu'en fait c'était mieux, parce qu'il y a plus d'insectes, plus d'oiseaux, plus de tout, plus de fleurs, et l'herbe reste verte plus longtemps. Parce que si on tond au mois de mai, tout est cramé. »

#### **Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

Ainsi, la reconnaissance du vivant et de ses caractéristiques fonctionnelles (soit les services écosystémiques rendus à l'humain par la biodiversité) par les enquêtés les mène à accepter davantage la présence de mauvaises herbes, une expérience qui peut aussi se résumer à relativiser la présence d'une plante spontanée :

« C'est sympa qu'il y ait du liseron [...] justement avec le temps, on s'enquiquine moins, ça va aussi comme ça. »

#### **Ariane, le « jardin couteau-suisse », périurbain Strasbourg**

Si pour les enquêtés cités ci-dessus, sensibilisés aux enjeux de biodiversité, l'évolution des pratiques s'est réalisée assez facilement, pour d'autres, il s'agit davantage d'une abdication face à l'ampleur de la tâche. Norah et son mari témoignent de leur abandon face à la lutte contre le trèfle dans la pelouse :

« Quand il a voulu arracher toutes les zones de trèfle, c'était de grosses zones, donc il a arraché tous les trèfles, il a creusé, il a remis du terreau, il a remis les graines. On avait le gazon qui a poussé et hop le trèfle est revenu. C'était horrible ! Donc on s'est dit "On va pas faire plus, on va laisser comme ça, tant pis". »

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

Situé-es dans un entre-deux, entre les adeptes d'un jardin propre et les écocentré-es, certain-es enquêté-es adoptent en effet une posture ambiguë face aux mauvaises herbes. Bien que le caractère sauvage leur déplaise, ils-elles ne prennent pas – ou plus – le temps de désherber, et atteignent alors un point de bascule dans leurs pratiques, laissant de côté cette tâche au détriment de leurs préférences esthétiques, dictées elles-mêmes par des normes sociales. Sur ce point, la spatialité des jardins influence fortement les pratiques, notamment le désherbage, ressenti comme trop contraignant par de nombreux-es

enquêté-es : plus le jardin est grand, plus on laisse certains espaces en libre évolution, comme c'est le cas chez Daphnée et Étienne cités précédemment mais également chez Madeleine :

« Au début on passait la débroussailleuse mais au bout d'un moment mon mari en a eu marre. On a un trop grand jardin. C'est bien d'être dans un grand jardin mais c'est beaucoup d'entretien en fait. »

Madeleine, le « jardin à la retraite », périurbain Strasbourg

En contrepoint de ces plantes spontanées qui ont trouvé ou créé leur place au jardin, d'autres font plus systématiquement l'objet de pratiques de désherbage. À ce stade, il est important de noter que des logiques diverses peuvent concerner un-e même enquêté-e : cela dépend de l'inscription spatiale de la plante (là où elle apparaît) et de ses caractéristiques (aimable ou non<sup>23</sup>, inesthétique, inutile du point de vue du/de la jardinier-ère, etc.).

## Des « mauvaises herbes » : mener bataille

Les plantes spontanées indésirables « n'ont rien à faire là », elles créent du désordre dans un jardin que les enquêté-es souhaitent plus ou moins maîtriser selon les profils. Bien que le discours écologique revalorisant les mauvaises herbes soit intégré du point de vue de la connaissance, il est rarement mis en pratique chez nos enquêté-es, ces plantes constituant toujours une herbe repoussoir, à éradiquer :

« Il faut que j'arrive à aménager le long de la palissade parce que vous voyez que c'est plein de mauvaises herbes, de chiendent. Enfin il ne faut pas dire mauvaises herbes parce qu'elles ne sont pas mauvaises par définition, mais voilà, elles n'ont rien à faire là. »

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

Le sens de cet extrait d'entretien rejoint l'analyse de Marion Ernwein lorsqu'elle interprète les propos de techniciens des espaces verts publics, usant désormais de l'expression de « végétation spontanée » : « ce n'est pas la plante en elle-même qui est caractérisée de mauvaise, mais son inscription spatiale : elle est là où elle ne devrait pas être » (2019, p.129-162). La posture de Laura est intéressante à ce propos car lorsque cette dernière peut tirer un intérêt des plantes spontanées, une place leur est attri-

buée dans le jardin. Les termes utilisés précédemment, « le plantain vit sa vie tout seul », traduit également un processus d'anthropomorphisme renvoyant au statut particulier de cette plante spontanée par rapport aux autres. Ce sont donc les fonctions potentielles des plantes spontanées qui priment sur leur valeur intrinsèque de biodiversité.

Dans l'objectif de rendre propre leur jardin en se débarrassant de plantes spontanées, des stratégies diverses sont mises en œuvre, qu'il s'agisse de désherbage manuel, d'un chalumeau brûlant les plantes (mais non les racines), de vinaigre ou d'autres produits autorisés sur le marché pour désherber, ou encore de la pose d'un matériau synthétique, comme un voile géotextile, du gazon synthétique ou encore des graviers. Ces stratégies évoluent sur un même espace avec un changement de propriétaire par exemple :

« Il y avait un feutre géotextile sous ces cailloux-là que j'enlève petit à petit parce que ça ne me plaît pas. Je n'aime pas savoir que la terre étouffe sous ce feutre. Donc petit à petit, ça fait trois-quatre ans que j'essaye de faire le tour de mon massif pour enlever ce feutre-là qui est censé protéger des mauvaises herbes. Mais en fait, les mauvaises herbes passent et puis sont pénibles à enlever quand elles sont

*accrochées dans le feutre géotextile donc je préfère l'enlever, avoir mes mauvaises herbes et pouvoir les gérer.»*

Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

L'artificialisation des parcelles, notamment le recours de plus en plus systématique au gazon synthétique, constitue en ce sens l'« arme ultime » (Frileux & Paillocher, 2024), mise en œuvre pour éviter les contraintes du désherbage manuel tout en profitant d'un espace vert, propre, comme c'est le cas chez Norah. Un autre enquêté, Abdel, que nous découvrons en train d'installer des rouleaux de gazon synthétique dans son jardin, explique :

*« J'avais que du gazon normal et du coup là... j'ai tout changé. Là, il n'y a que du gazon synthétique avec les plantes autour, c'est tout. C'est plus joli, ça demande moins d'entretien, moins d'eau surtout, et voilà. [...] Oui, il faut [arroser le gazon]. Malgré que j'ai semé du gazon résistant à la sécheresse, [...] si par endroit on n'arrose pas, il y a la terre qui... il y a de la poussière, moi j'en ai marre. [...] Ce n'est pas agréable d'avoir tout le temps de la poussière à la maison, donc c'est pour ça que j'ai dit allez hop, on change. »*

Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier

Ces propos traduisent une porosité importante entre espace extérieur et intérieur, que nous avons déjà expliquée dans une analyse du jardin comme prolongement de l'espace domestique (cf. p.77). Ils appuient également l'idéal d'une pelouse qui doit rester verte, une couleur souhaitée en toutes saisons qui est garantie par le synthétique. Si la pelouse devient, par extension, un tapis extérieur, les mauvaises herbes comme les feuilles des arbres sont considérées comme des saletés dont il faut se débarrasser. Là aussi, le gazon synthétique est une alternative attractive pour ces habitant·es maniaques se réjouissant de pouvoir y passer l'aspirateur. Ainsi, Célia et Arben, adeptes du jardin propre, aiment l'action de jardiner mais il faut que tout soit « nickel » : « jardiner oui, mais faut que ce soit propre ». Célia justifie l'installation d'un gazon synthétique sur toute la surface du jardin pour des raisons esthétiques :

*« Oui, l'idée d'une herbe naturelle c'est bien mais en fait, non pas pour nous, parce que c'est pas toute l'année et on aime bien avoir du vert toute l'année. »*

Célia, le « jardin catalogue », périurbain Montpellier

Il est cependant amusant d'observer parfois dans ces jardins aseptisés des plantes spontanées poussant entre les interstices du gazon synthétique et qui ne seront délogées que lors d'un nettoyage occasionnel de jardin.

**Le gazon synthétique est une alternative attractive pour ces habitant·es maniaques se réjouissant de pouvoir y passer l'aspirateur.**



## JARDINS RECOUVERTS PAR DU GAZON SYNTHÉTIQUE





## JARDINS RECOUVERTS PAR DU GAZON SYNTHÉTIQUE





## JARDINS RECOUVERTS PAR DE LA PELOUSE PLANTÉE





## JARDINS RECOUVERTS PAR DE LA PELOUSE PLANTÉE



## Le pissenlit : une plante indésirable, tolérée ou utile au jardin ?

À présent que ce gradient de plantes appréciées, tolérées et indésirables a été présenté, prenons l'exemple du pissenlit, plante mal-aimée des jardins. Il s'agit pourtant d'une plante dont on connaît surtout la fleur puis le capitule d'akènes sur lequel on souffle, et qui ne présente pas de caractère rébarbatif comme des piquants. Elle est cependant souvent associée dans les entretiens à une plante fortement indésirable, suscitant des pratiques d'arrachage fréquentes. Toutefois, par sa reproduction rapide, elle devient ingérable et peut passer dans la catégorie des tolérées, dans une certaine acceptation d'une nature qui prendrait le dessus sur les pratiques vaines de désherbage :

*« Lâ vous voyez, il y a un truc qui m'énervé, c'est les pissenlits. Je ne supporte pas les pissenlits. J'ai déjà passé des heures et j'ai sorti des kilos et des kilos de seaux de pissenlits et puis ça revient, ça revient. »*

**Jêrôme, le « jardin des suburbs », pèriurbain Strasbourg**

Jêrôme regrette de ne plus pouvoir utiliser de désherbant chimique, il a d'ailleurs gardé l'épandeur qui lui permettait auparavant de maintenir son gazon grâce à un traitement sélectif (cf. p.144). Quant à Madeleine, retraitée à l'interface entre anti-jardinière et adepte du jardin propre, la contrainte du désherbage dans son grand jardin étant trop forte, on observe de nombreuses espèces de plantes spontanées dans sa pelouse :

*« Quand on sème un gazon tout neuf, il est beau, mais au bout d'un an, il y [aura] déjà les pissenlits. Et ça, on ne peut pas dominer les mauvaises herbes, c'est pas possible. »*

**Madeleine, le « jardin en retraite », pèriurbain Strasbourg**

Elle serait favorable à l'utilisation de pesticides mais ne le fait pas par peur que son chien s'intoxique. Si on perçoit une certaine frustration lorsque ces jardinier-ères acceptent de capituler face à la nature, c'est aussi parce que c'est leur rôle dans le jardin qui est remis en question. Il apparaît ainsi clairement dans plusieurs entretiens que le désherbage fabrique en quelque sorte le-la jardinier-ère. Ainsi, lorsque l'on demande à Gérard ce qu'il préfère dans le jardinage, sa réponse instaure le désherbage comme une activité rituelle, partie prenante de sa promenade matinale au jardin :

*« Dans le jardin, rien que le fait d'être dehors et puis je sors le matin, tiens une mauvaise herbe, je commence à nettoyer un peu lâ, puis après je passe à autre chose lâ-bas. »*

**Gêrard, le « jardin bricolé et nourricier », pèriurbain Strasbourg**

Ainsi, le désherbage tant déprécié de certains apporte une satisfaction immédiate à d'autres, et rend le geste du travail accompli en lui-même appréciable, comme la tonte :

*« Le jardinage c'est pas ma passion hein, quand je tonds, ce que j'aime bien, c'est le résultat. [...] c'est mieux qu'avant, c'est plus propre, c'est net. »*

**Madeleine, le « jardin en retraite », pèriurbain Strasbourg**

*« J'aime bien tondre le gazon, ça se fait rapidement et puis après c'est clean. J'aime bien quand c'est propre, quand c'est fraîchement tondu et puis que le jardin est beau. »*

**Gêrard, le « jardin bricolé et nourricier », pèriurbain Strasbourg**

Le jardinage, dans sa définition par les habitant-es, implique une action forte sur le vivant, qui ne se limite d'ailleurs pas à l'action de désherbage. Comme on le développera dans la sous-partie suivante, l'activité de jardinage implique un contrôle sur le vivant qui participe au bien-être des jardinier-ères. La non-intervention préconisée dans une gestion écocentrée du jardin implique de fait un repositionnement total du rôle et des gestes du-de la jardinier-ère.

Si l'on en revient à l'exemple du pissenlit, on observe toutefois un habitant sensibilisé au rôle de cette plante dans l'écosystème du jardin, qui la conserve volontairement :

*« Je commence à mettre de la pelouse et puis après s'il y a des... soi-disant des mauvaises herbes, mais c'est pas forcément des mauvaises herbes, le pissenlit, on dit que c'est une mauvaise herbe, mais ça va chercher la potasse très profondément, c'est la seule plante qui tient en plein été. [...] Vous voyez sous le sapin, il y a un pissenlit, je le laisse parce que tant qu'il est vert, il ne baisse pas la tête, c'est qu'il y a assez d'eau dans la terre, il n'y a pas besoin d'arroser. »*

**Daniel, le « jardin dompté », pèriurbain Strasbourg**



La plante est alors considérée pour les fonctions écosystémiques qui lui sont propres (sa fleur sert à la pollinisation, ses racines à la structure du sol, etc.). Daniel, de par son expérience dans le monde de l'agriculture, a une conscience aiguë des cycles naturels et de l'importance de la faune et la flore spontanée du jardin. De fait, il serait favorable à laisser pousser l'herbe haute mais se conforme aux normes de voisinage en matière de tonte :

*« Le trèfle ça redonne de l'azote, il y a plein de trèfle ici. Une belle pelouse, soi-disant un green, il n'y a pas de trèfle, hein ! Moi j'ai du trèfle ! J'ai du dicotylédone, du monocotylédone, tout ce que vous voulez ! C'est bien, c'est vert ! [...] Ça ne serait que moi, des fois je laisserais un coin vierge, mais il y a toujours le "qu'en dira-t-on" ! Ah c'est pas beau [...] En fait, quand vous voyez quelqu'un [il se] dit c'est pas tondu, c'est pas beau. »*

**ibid.**

Les plantes spontanées renvoient à une notion d'espace abandonné, non entretenu, désordonné et donc faisant l'objet de représentations négatives (Hoffmann *et al.*, 2012). Même si l'habitant-e peut être convaincu-e de l'intérêt, en termes de biodiversité, de leur présence, la norme sociale exercée par le regard du voisinage, particulièrement marqué en Alsace où les jardins sont ouverts sur la rue, le-la contraint souvent à domestiquer ces espaces et par conséquent, à arracher les plantes spontanées. Dès 1966, Nicole Haumont a en effet explicité que le jardin apparaît comme un espace à soi et pour soi mais aussi comme un élément de présentation de soi aux autres (Haumont, 2001). Si le jardin constitue une sorte de miroir de l'habitant-e, l'aspect désordonné des plantes spontanées en renvoie une image négative. Cela nous conduit encore une fois à considérer le jardin comme un objet de mise en valeur de la nature, pour soi mais aussi pour les voisins-es.

Enfin, comme on l'a vu dans la partie précédente, les habitant-es de la région montpelliéraine sont fortement sensibilisé-es au risque incendie par les autorités publiques, impliquant la nécessité de désherber les jardins, comme l'exprime ici Abdel :

*« Chacun, en ce qui le concerne [se doit de] ne pas laisser les mauvaises herbes, ne pas laisser trop pousser des herbes qui sont inutiles. Donc les gens, ils font attention, ils désherbent et c'est pour éviter tout départ de feu. »*

**Abdel, le « jardin terrasse », périurbain Montpellier**

Dans la région strasbourgeoise, c'est la prévention sanitaire face à la forte présence de tiques dans les herbes hautes qui est citée comme argument supplémentaire à une tonte régulière :

*« On avait réfléchi à un moment donné à mettre des trucs un peu champêtres, avec des fleurs et tout ça. C'est joli, mais il faut quand même savoir que quand vous avez des herbes hautes, vous avez beaucoup de tiques aussi. Mon mari a déjà été infecté par une tique. Je préfère couper à ras pour ne pas avoir de soucis de tiques. Enfin, il y a même des panneaux [dans le village]. Là, quand on allait vers l'écluse, il y avait à un moment un panneau qui nous avertissait qu'on est beaucoup touché par les tiques et la maladie de Lyme. »*

**Madeleine, le « jardin à la retraite », périurbain Strasbourg**

Dans leur ouvrage *Des tiques et des hommes : chronique d'une nature habitable*, Philippe Hamman et Aude Dziebowski expliquent : « objectiver des milieux écologiques qui seraient plus spécialement associés à la présence de tiques n'est pas chose aisée, et convoque là encore le champ des représentations. [...] [En complément des espaces forestiers], les représentations de zones à tiques intègrent également les friches et les hautes herbes » (2023, p.109-113). Dans le cas de Madeleine, les panneaux avertissant de la présence de tiques se trouvent aux marges du village, à la frontière des espaces de forêt, prairies et du cours d'eau où se situe l'écluse mentionnée. Cette proximité des espaces naturels, renvoyant à la ruralité du périurbain, produit ici une association entre des étendues d'herbes hautes, diversifiées en termes d'espèces végétales, et la présence de tiques. Cette représentation se transpose dès lors dans l'espace du jardin de l'enquêtée.

Au final, les raisons semblent multiples et cumulatives, de la perception individuelle et collective du « propre » à la contrainte réglementaire et aux préconisations sanitaires, pour inscrire encore durablement les pratiques de désherbage comme une norme dans le périurbain, que certain-es contournent sur certains espaces faute de temps ou en artificialisant davantage leur parcelle.

De façon comparable à d'autres registres de la transition écologique, les pratiques de jardinage comportent leur lot de paradoxes et de logiques opposées selon la priorisation effectuée par l'enquêtée.

## Les relations au vivant animal, entre soin et compromis

Comme nous l'avons vu précédemment, les jardinier·ères, notamment écocentré·es, ont une attitude positive envers la végétation spontanée de leur jardin. En ce sens, ils·elles prennent soin de leur jardin pour sa qualité de refuge pour le vivant non humain, de la même manière parfois que ce jardin est une source personnelle de bien-être, et leur sert de refuge également. Le jardin est en effet un lieu d'expression de l'identité propre de son propriétaire (Freeman *et al.* 2012). Ce bien-être apporté par le jardin serait en lien, d'après la littérature, avec la dimension biophile de l'être humain, c'est-à-dire son besoin inhérent d'être

en contact avec la nature (Riboulot-Chetrit, 2015 ; Goddard *et al.*, 2013). Les multiples influences positives des jardins domestiques sur le bien-être des habitant·es sont bien documentées, les jardins étant supports de convivialité, de détente et de loisir (Cohen *et al.*, 2014, Goddard *et al.*, 2013). Ces pratiques que nous avons décrites dans la première partie du rapport convoquent un rapport sensible et sont intrinsèquement liées aux bienfaits prodigués par le jardin : ombrage, couleurs, luminosité, arbre abritant du vent, etc.

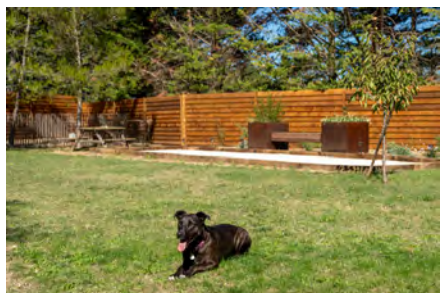
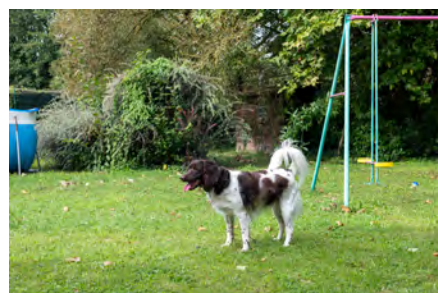
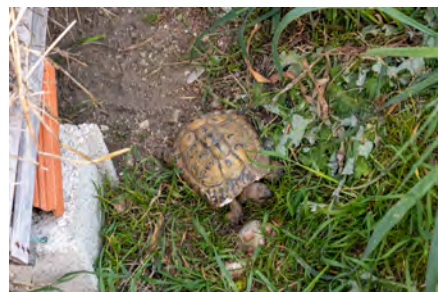
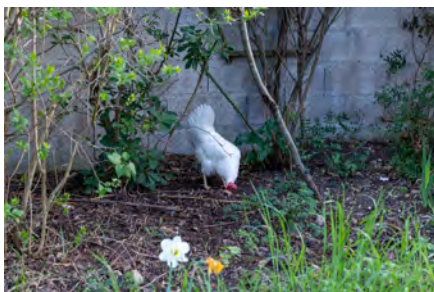
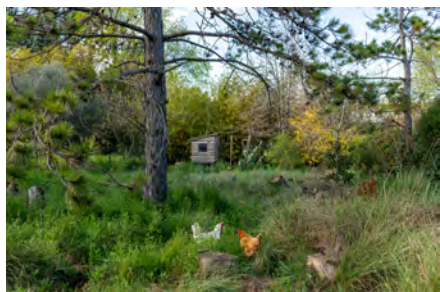
### Prendre soin du jardin pour soi et de soi pour le jardin

**COHABITER** aborde la diversité de la faune présente dans les jardins pavillonnaires. Outre les animaux domestiques, les jardinier·ères observent la présence d'une diversité d'insectes, de petites bêtes, d'oiseaux ou d'animaux plus imposants. Sont-ils acceptés ou bien repoussés ? Comment les habitant·es leur font-ils·elles une place ou bien en limitent-ils·elles la présence ? Quels rôles joue cette faune dans l'écosystème des jardins pavillonnaires ?





## ANIMAUX DOMESTIQUES RENCONTRÉS CHEZ LES ENQUÊTÉ·ES



Le jardin procure une capacité d'émerveillement, de paix, de ressourcement *via* la connexion directe qu'il offre aux éléments naturels, au soleil, au vent. Le jardin nous rattache à tout ce dont nos vies passées en majorité à l'intérieur de bâtiments, de voitures, d'espaces clos, nous privent durant la journée, comme l'exprime en quelques mots Daniel : « *le soir, je sors toujours. J'aime bien voir le temps, la nature, le vent* » (le « jardin dompté », périurbain Strasbourg).

Mais la satisfaction du/de la jardinier·ère à contempler et profiter de son jardin passe souvent d'abord par l'action de jardiner pour le rendre agréable à ses yeux, afin qu'il reflète l'image d'un paradis à soi, selon les référentiels convoqués par les un·es et les autres (cf. p.39). L'action de jardiner a d'ailleurs des répercussions positives sur la santé des jardinier·ères, en comparaison avec des personnes qui ne jardinent pas (Soga *et al.*, 2017). Mais au-delà de l'activité physique impliquée par le jardinage, l'action d'entretenir son jardin peut être source de bien-être car elle apporte un sentiment d'accomplissement et de fierté (Clatworthy *et al.*, 2017), comme on le retrouve dans les extraits d'entretien ci-dessous :

*« Qu'est-ce que j'aime [dans le jardinage], en fait, TOUT, j'aime tailler, j'aime voir pousser, j'aime dēsherber, même quand c'est pēnible, ça ne fait rien. C'est comme le repassage, vous partez d'un truc qui ne ressemble à rien, qui n'est pas bien joli, mais quand vous avez fini de vous attaquer à ce mētre carrē, que vous avez bien dēsherbē, vous voyez le travail, ça c'est gratifiant. Parce que dans le boulot de tous les jours, ce n'est pas forcēment en fin de journēe qu'on peut se retourner, et dire "Ah bah voilā ce que j'ai fait". Donc lā au moins, une heure vous le voyez de suite. »*

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Dans un univers professionnel, en particulier dans le secteur tertiaire, où la production est immatérielle et n'implique plus de gestes et techniques en prise avec la matière, il est plus que jamais essentiel de se rattacher à des tâches tangibles, d'apprécier le résultat d'un effort, de mettre en œuvre notre capacité d'action. Le travail de la terre mais aussi la taille et l'arrachage de plantes réancrent en effet l'individu dans le concret, au contact d'une matière organique et d'un espace qu'il peut contrôler :

*« Moi, ce que j'aime bien, c'est quand on modifie quelque chose. Quand on a fait ces ouvertures l'an dernier, j'étais quand même assez content d'agir... de modifier l'espace, même si ça ne se voit peut-être pas trop, nous on sait en tout cas qu'on a des tas d'endroits où on ne pouvait pas passer et où maintenant on peut circuler. Et c'était une satisfaction de le faire. »*

**Jean, le « jardin forêt », périurbain Montpellier**

En cela, par l'entretien et donc un certain soin apporté au jardin, ce dernier prend soin en retour du/de la jardinier·ère en lui procurant ce sentiment d'accomplissement. Les enquêtē·es écocentrē·es cherchent donc à lier plaisir personnel et intérêts pour le vivant non humain. Parfois, pour cela, il faut opérer un renversement de perspective en se satisfaisant d'un non-entretien, soit une libre évolution des éléments naturels dans l'espace du jardin, mais la non-intervention totale n'existe cependant pas dans notre enquête. En effet, même dans le cas de Jean cité plus haut, qui relève d'un profil écocentrē très marqué, des percēes et chemins sont régulièrement nettoyés dans leur jardin-bois.

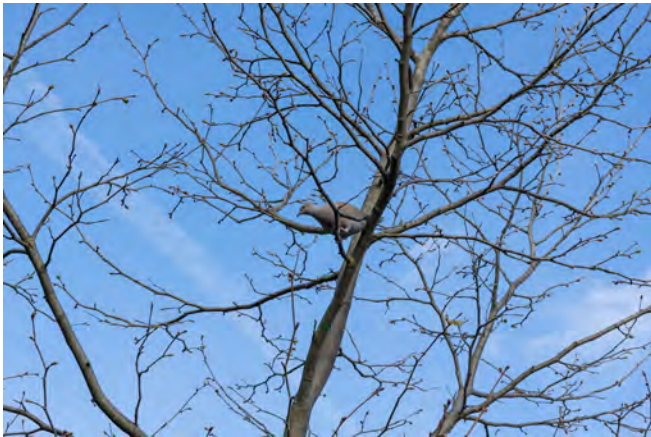
Dans ce soin apporté à soi par le jardin, les animaux non domestiques, considérés comme sauvages<sup>24</sup>, jouent un rôle important. En effet, comme cela a été mentionné en première partie, les oiseaux en particulier sont appréciés et associés à la détente, suscitant un plaisir visuel et auditif par leur présence dans le jardin, souvent attirés par les baies d'arbustes ou encore l'eau de la piscine. Toutefois, cette attitude positive face aux oiseaux peut se transformer s'ils produisent trop de nuisances, et ne s'étend pas à l'ensemble de la petite faune venant s'installer dans le jardin. Nous nous intéressons à présent aux relations au vivant animal, au soin apporté à ces animaux et aux compromis qui en découlent.



## Quand la faune sauvage fait irruption dans le jardin pavillonnaire



### ANIMAUX SAUVAGES ET PETITE FAUNE OBSERVÉS CHEZ LES ENQUÊTÉ·ES



Si les mauvaises herbes peuvent être arrachées sans mauvaise conscience pour la majorité des enquêtés, les animaux indésirables, sauvages, en opposition à ceux, domestiques, dont le jardin constitue parfois l'habitat principal (enclos à cochons d'Inde, niche pour chien, bassin pour poissons, etc.), font l'objet d'une certaine bienveillance, en particulier lorsqu'il s'agit de batraciens, de petits rongeurs ou encore d'oiseaux.

Nous avons effectivement récolté des récits de capture et de déplacement d'animaux, souvent savoureux par la capacité des animaux à donner du fil à retordre aux humains. La vie de ces animaux a désormais, aux yeux des habitant·es, une véritable valeur, et leur extermination n'est plus envisageable. Ceci témoigne d'une évolution rapide entre générations, là où il y a quelques dizaines d'années, le sort réservé aux animaux indésirables était souvent tragique (mais également parfois même pour les animaux domestiques dont la progéniture n'était pas souhaitée)<sup>25</sup>.

Dans le périurbain offrant un tissage entre rural et urbain, les espaces d'où proviennent ces animaux sont très proches, et il y a une véritable dichotomie dans la perception de la faune acceptée sur la parcelle et la même faune observée quelques mètres plus loin. Lorsque cette frontière est transgressée, les jardinier·ères remettent de l'ordre en replaçant les animaux concernés dans l'environnement associé à leur habitat naturel. Par exemple, Paul parle de grenouilles « *égarées* », attirées par le bassin de rétention à l'extérieur de sa parcelle :

*« Elles passent sous le grillage et après elles sont un peu perdues. On les retrouve souvent dans les points d'eau, donc de temps en temps, on entend coasser, on va la chercher, on la remet côté bassin de rétention. »*

**Paul, le « jardin paysager », périurbain Montpellier**

Dans le cas de Gérard, ce sont aussi des grenouilles, animaux particulièrement bruyants la nuit, qui sont les principales instigatrices d'une expérience l'ayant éreinté :

*« Alors je ne sais pas comment elles sont arrivées là, il y avait deux grenouilles qui coassaient toutes les nuits. Alors une, deux, c'est joli, mais il y a eu des têtards, l'année d'après il y avait une trentaine de grenouilles, et alors, ça fait du bruit la nuit ! En me documentant, j'ai dit, il faut leur mettre des leurres, des prédateurs. Donc prédateurs, c'était la cigogne, un serpent. Donc j'ai acheté un serpent [et une cigogne] en plastique, ça n'a servi à rien du tout ! Les grenouilles se retrouvaient sur le pied de la cigogne... »*

*Il y a un chasseur qui m'a dit, il faut que t'aïlles à la pêche tous les soirs ! Alors il y avait deux techniques, c'était la canne à pêche avec un fil de laine fluo, un tout petit bout au bout de l'hameçon. Et elles attrapaient ça, donc je les ai attrapées comme ça, une à une, mais ça m'a pris un trimestre ! Tous les soirs j'étais dehors, je rentrais du boulot, j'étais avec ma canne à pêche là-dessus, je les ai attrapées. Ça marche pas tout le temps, parce que si vous l'avez pas tout de suite, si vous la ratez, elle ne vient plus ! Et la deuxième technique, c'était que je sortais le soir avec un phare. Et le fait d'illuminer l'eau, je voyais les yeux qui brillaient. Il fallait que je les éblouisse, et avec l'épuisette je les prenais. Mais la nuit, qu'est-ce que j'en fais dans l'épuisette ? Donc la nuit, je les mettais dans les fûts. Je descendais le niveau d'eau, elles étaient piégées dans le fût. Et le lendemain quand je rentrais du boulot, je les rattrapais, mettais dans un seau et j'allais les jeter à la rivière. Là, l'arbre que vous voyez, le grand, il y a juste une rivière qui passe. »*

**Gérard, le « jardin bricolé et nourricier », périurbain Strasbourg**

Ce récit est riche en enseignements. D'abord, il complète nos analyses de la constitution des savoirs jardiniers (cf. p.117), qui ne se limitent pas au végétal mais s'étendent également à la gestion du monde animal. Ici aussi, la pratique s'éloigne de la théorie puisque la méthode issue de la documentation échoue rapidement. Face à cet échec, c'est un acteur du terrain rural, un chasseur<sup>26</sup>, qui donne à Jérôme un conseil issu d'expériences concrètes avec les batraciens. Ce dernier le met en application avec beaucoup de patience et d'assiduité, se forgeant une expertise pratique de la gestion de cette petite faune.



Ensuite, cette anecdote illustre parfaitement le respect de la vie de l'animal, pourtant indésirable, que Jérôme aurait pu facilement exterminer, au lieu de simplement piéger ces intrus le temps d'une nuit avant de les relâcher. Enfin, ces témoignages de Paul et Jérôme nous posent une question triviale : les grenouilles vont-elles revenir ?<sup>27</sup> Ces actions pour les déloger du jardin et les déplacer quelques mètres plus loin vont-elles se répéter, indéfiniment ? Au final, si le jardinier n'arrive plus à gérer manuellement ce déplacement, va-t-il passer à une autre méthode, cette fois-ci létale, ou comme pour les plantes indésirables, se résoudre à laisser le vivant gagner de l'emprise sur son jardin ?

D'autres expériences de déplacement d'animaux indésirables sont mentionnées dans les entretiens : Daniel et Ariane, chacun·e sur leur terrain respectif, vont « à la chasse aux limaces » et escargots et les « balancent » dans le champ voisin. Le mari d'Ariane va même jusqu'à faire des « brochettes de limaces » en les transperçant pour les tuer. Les termes utilisés et les gestes sont ici moins précautionneux que pour les grenouilles, toutefois il y a bien derrière cette idée de traiter le problème manuellement l'objectif d'éviter de traiter chimiquement toute une zone et avoir ainsi des dommages collatéraux :

*« Quand on traite, on traite aussi bien les coccinelles, les abeilles et tout le monde. C'est pas sympa, donc je fais la mėsange. Des fois, je vais dans le buis, puis je regarde et j'attrape les chenilles. De temps en temps je passe une heure dedans, puis je regarde, pour ęviter de traiter. »*

#### **Daniel, le « jardin domptę », pęriurbain Strasbourg**

Ces dommages collatęraux sont d'autant plus pensęs comme problęmatiques s'ils touchent un groupe d'espęces appręcięes par les jardinier-ęres :

*« Si je tue la chenille, je tue aussi les petits oiseaux, je tue tout le monde quoi. »*

#### **Daniel, le « jardin domptę », pęriurbain Strasbourg**

Dans la lutte manuelle contre les nuisibles, et en particulier les limaces et les insectes, les animaux domestiques peuvent constituer un appui de taille, ou ę l'inverse ętre des prędateurs pour certaines espęces utiles. Les enquętes font ętat d'une diversitę d'animaux domestiques pręsents dans les jardins : au-delę des classiques chiens et chats, on retrouve des poissons rouges dans des bassins dęcoratifs, des cochons d'Inde ou encore des poules ayant leur enclos dans le jardin.

Chez Madeleine, les hęrissons sont chassęs par le chien :

*« Les chiens ils sont ę fond sur les hęrissons quoi. Alors du coup comme ils sont protęgęs et qu'il fallait bien qu'on s'en dębarrasse, on mettait les hęrissons dans un carton. Et on allait l'emmener dans la foręt pour les dęposer, parce que sinon s'ils restaient lę c'ętait la panique quoi, il n'y avait pas d'autres moyens. »*

#### **Madeleine, le « jardin en retraite », pęriurbain Strasbourg**

Madeleine exprime l'inquiętude de ne pas avoir choisi la meilleure solution pour l'animal en le dęplaęant en foręt, cependant elle s'y sent obligęe pour le bien-ętre de son propre animal domestique. Daphnęe et ętienne ę l'inverse ont appris ę leur chien ę ne pas attaquer la faune, aussi bien domestique que sauvage :

*« Le chien, normalement, il n'a pas le droit d'attaquer les petits animaux, il le sait. Il est gentil avec le chat, il est gentil avec les poules. Je ne sais pas, si c'ęst un hęrisson, je pense qu'il ne lui fera pas grand-chose. »*

#### **Daphnęe, le « jardin de la sorcięre », pęriurbain Montpellier**

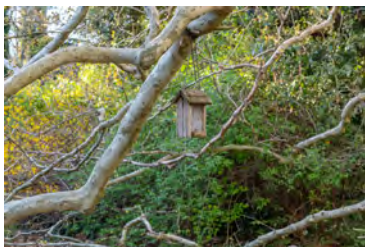
Daniel quant ę lui, ornithologue amateur, aime observer les oiseaux dans son jardin et essaye de limiter l'impact nęgatif de son chat :

*« Ce chat qui m'embęte, ce chat me tue les mėsanges. Quand il me ramęne une mėsange, j'essaye de lui faire comprendre que ce n'est pas bien, mais impossible. »*

#### **Daniel, le « jardin domptę », pęriurbain Strasbourg**



## HABITATIONS POUR ACCUEILLIR LES ANIMAUX ET LA PETITE FAUNE DANS LES JARDINS



## Accueillir la petite faune : penser son jardin comme un écosystème

Les profils davantage écocentrés, favorables aux plantes spontanées, et qui s'éloignent du modèle de jardin propre, sont également plus enclins à la présence de ces animaux sauvages sur leur parcelle. Daphnée utilise le terme de « *jardin de la sorcière* », pour désigner la présence de crapauds, chauve-souris, serpents dans son jardin, qu'elle apprécie car révélatrice d'une biodiversité riche.

Cette enquêtée et son mari Étienne, dont les pratiques ont évolué en arrêtant notamment la tonte de leur grand jardin, ont en ce sens mis en place de multiples actions pour accueillir la faune sauvage. Le couple fabrique des cabanes et nichoirs à oiseaux, laisse des espaces à l'état sauvage et des tas de bois morts pour les hérissons ou les couleuvres :

*« On a des chauves-souris, qu'on regarde tous les soirs sortir. Elles habitent dans des trous dans le mur du fond. Des fois, elles passent dans la maison. C'est rigolo. [...] [Pour les oiseaux] je mets des boules sur la terrasse comme ça je peux boire mon café le matin en les regardant et je les compte, je regarde les espèces et tout. J'ai apprivoisé une femelle rouge-gorge qui vient presque me manger dans la main. [...] Je pense qu'il y a un animal qui habite là, je ne sais pas ce que c'est. Mais du coup, on laisse cet endroit un peu sauvage. »*

**Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**

Bien que ces enquêtés se targuent d'avoir un jardin refuge, les normes de voisinage viennent ici aussi se confronter à la perception individuelle du jardin. Daphnée raconte en effet qu'une voisine lui a vertement annoncé qu'il y avait des rats dans sa haie, après l'avoir déjà signalé à la mairie. Pour ce couple venu chercher un espace de nature en marge de l'agglomération montpelliéraine il y a plus de vingt ans, la construction d'un quartier pavillonnaire autour de leur parcelle a été très mal vécue, et ce non seulement pour la transformation d'un paysage de garrigue en environnement urbain, mais aussi à cause du décalage de la perception de la nature de ces nouveaux voisins adeptes d'un jardin propre. D'ailleurs, Daphnée rétorque que les rats sont arrivés avec le lotissement, et, dans une vision plus positive, assume la diversité de leur jardin et la richesse de la faune et la flore en l'exposant comme le « *Central Park du lotissement* ».

Ainsi, ces enquêtés comme d'autres témoignent d'une satisfaction certaine de créer un espace d'accueil et de refuge pour la faune sauvage, qu'il soit volontaire (installation de nichoirs, de boules à graisse pour les oiseaux par exemple) ou non, le seul laisser-faire de la végétation offrant un accueil suffisant pour la biodiversité animale. Parmi les enquêtés fier-ères d'accueillir une faune sauvage, Laura prend du plaisir à présenter des espèces peu communes qui trouvent refuge dans son jardin :

*« Il y a une petite espèce qui est assez sympa et qu'on trouve quasiment que sur l'arc méditerranéen j'ai l'impression, ça s'appelle le seps strié. C'est un corps de serpent, c'est cuivré comme couleur, c'est vraiment super joli. Un petit corps de serpent, donc moi j'en ai vu, le plus gros devait faire une quinzaine de centimètres, ils sont essentiellement dans ce coin-là, et ça a des petites pattes atrophiées avec trois doigts. [...] On a des espèces... des criquets, des grillons, pareil, très gros, verts fluo, magnifiques, qui ressemblent à Jiminy Cricket, là, du dessin animé. On a des oiseaux, des rouges-gorges, des rouges-queue, des petites mésanges, des bergeronnettes qui passent, des tourterelles [...] Voilà, il y a des petits rapaces, oui, des geckos aussi. L'été, ça c'est bien, ça mange les moustiques. »*

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

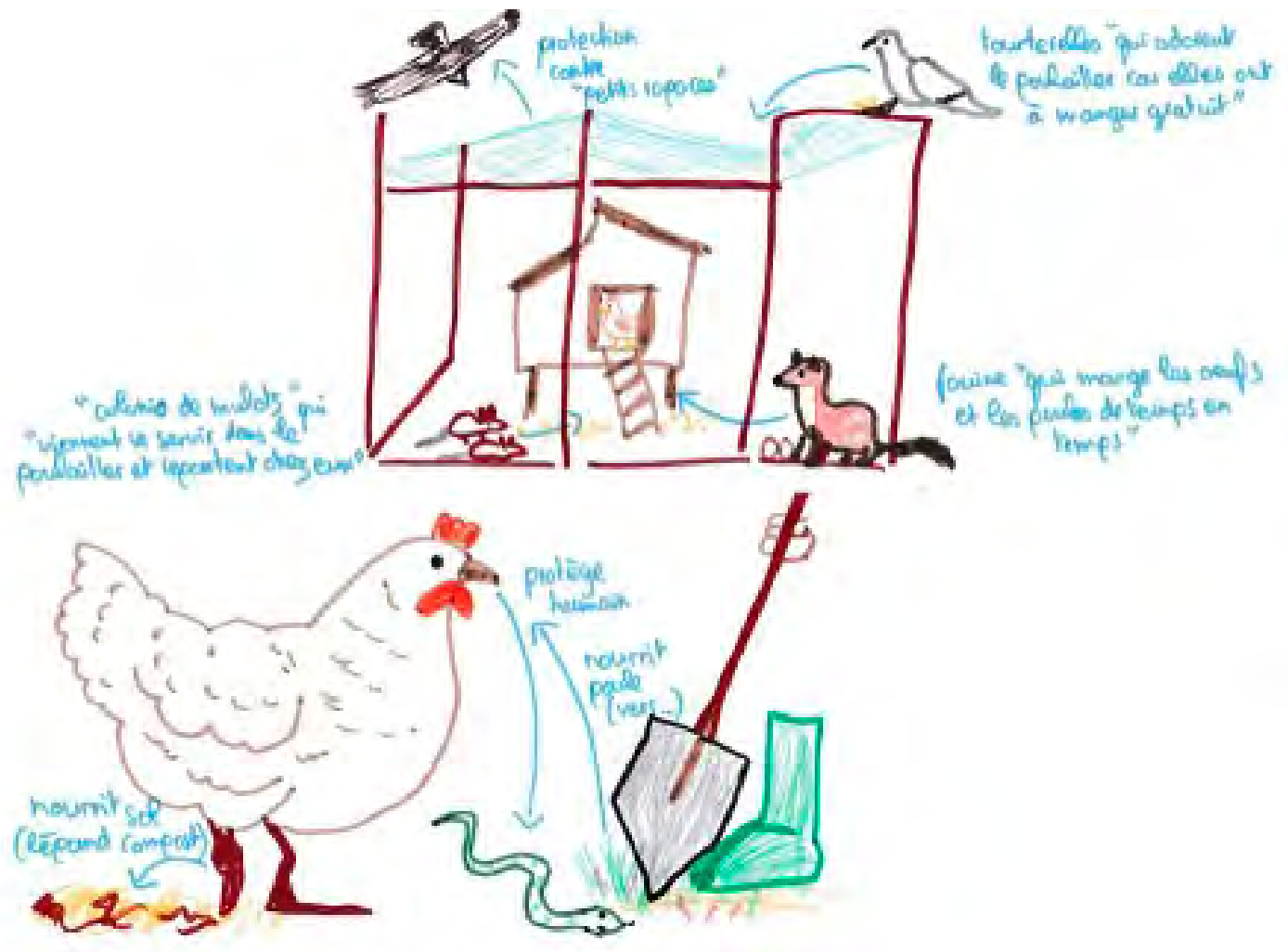
Dans une vision écosystémique, Laura se rend d'ailleurs compte que l'action humaine n'est parfois pas nécessaire pour accueillir la biodiversité, et apprécie que son jardin soit, dans ses termes, le « *supermarché des petits oiseaux* » :

*« Les nichoirs à oiseaux, apparemment ils n'apprécient pas, donc j'ai deux [nichoirs] dans le jardin, mais je n'ai jamais vu venir [les oiseaux], ils ont l'air de se débrouiller. Il y a beaucoup de nids dans ce grand arbre, là derrière, il y en a plein dans les arbres ici. En hiver, je leur mets des graines, il y a encore quelques trucs de graines qui restent accrochés dans nos arbres. Après, sur les insectes, j'ai essayé les hôtels à insectes, ça ne leur plaît pas hein, dedans il n'y en a jamais eu ! Ils s'en moquent totalement, ils doivent se débrouiller tout seuls. »*

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Les oiseaux sont, et cela se traduit dans les termes utilisés par l'enquêtée, considérés comme des actants du jardin (Latour, 2006) : ils ont leurs propres stratégies de survie dans le jardin, et c'est à l'humain de s'adapter et d'observer leur comportement. Dans ce rapport à la faune sauvage, des profils intermédiaires comme celui de Laura, qui est beaucoup dans la maîtrise de son jardin mais qui tolère certaines plantes spontanées, sont intéressants à observer. En effet, même lorsqu'il s'agit d'espèces peu désirables, l'enquêtée est sensible à la nécessité de cohabiter au sein d'un même espace : « je me dis qu'on peut cohabiter sans qu'ils me bousillent tout mon jardin et que moi je leur bousille tout leur habitat ». Laura parle par exemple de

« taxe » mulot pour désigner le prélèvement, par les mulots, d'une partie des graines achetées et données aux poules : « ah si on paie la taxe mulot, normal ils sont chez eux », et son mari surenchérit : « la taxe tourterelle qui vient prendre aussi des graines des poules mais voilà c'est la règle du jeu ». Les relations au vivant, entre animaux domestiques et sauvages, entre humains et animaux, sont particulièrement passionnantes à suivre à partir de ce que cette enquêtée raconte du rapport entre une espèce domestique (les poules) et d'autres espèces sauvages. Le schéma ci-dessous donne à voir les interactions mentionnées, à partir de la poule et du poulailler, entre différentes espèces.



Écosystème autour de la poule au jardin de Laura, le « jardin des plaisirs ».  
 Source : Marie Mangold, d'après l'entretien réalisé avec Laura et Sébastien, mars 2024.

Au départ, en termes d'aménagement spatial du jardin, le « carré » des poules a été imaginé comme un enclos les protégeant des rapaces mais aussi délimitant leur place et leur impact sur le jardin « pour protéger les plantations ». En pratique, les poules sont laissées en liberté, car depuis que Laura a été mordue par une vipère, elle compte sur leur présence à ses côtés pour éloigner les serpents lorsqu'elle jardine. Par son expérience de cohabitation avec les poules, Laura revoit l'organisation spatiale « paysagiste » de son jardin, en ne limitant plus les poules à l'espace qui leur avait été désigné (l'espace poulailler, clôturé), et en les laissant se promener dans les espaces de plantation. Les poules et leur nourriture attirent divers animaux « sauvages » qui sont acceptés dès lors que leur espace est défini, et c'est sûrement la condition de cette cohabitation pacifique. Les tourterelles et les mulots peuvent profiter de la nourriture et « repartent chez eux » (les tourterelles dans les arbres, les mulots sous le poulailler). Le seul point conflictuel entre humain et poule est celui de l'usage du compost : « en partie basse, elles grattent le bas du compost parce qu'elles vont manger de gros vers comme ça, elles se régaleront. Et donc il faut que je me batte avec elles pour le récupérer ». L'action des poules répandant le compost nourrit le sol, mais pas toujours aux endroits où Laura aurait souhaité utiliser son compost. De façon comparable, Daphnée et Étienne, cités plus haut, comptent également sur leurs poules pour le recyclage de leurs déchets alimentaires. Au final, dans ces jardins, les acteurs humains et non humains se côtoient et composent un écosystème accepté par l'habitant.e.

En somme, si la faune sauvage observée dans les espaces périurbains correspond à une image bucolique recherchée par les habitant.es qui s'inscrivent dans ce territoire en partie pour ces qualités environnementales, le jardin en tant que prolongement de l'espace domestique et propriété privée de l'habitant.e, n'est pas toujours un lieu d'accueil favorable à l'installation durable de ces animaux. Cette hostilité ne repose pas tant dans ces conditions d'accueil réelles (point d'eau, herbes hautes, arbustes, etc.) mais dans la perception des habitant.es qui jugent leur présence inopportune. De façon comparable aux plantes spontanées qui « n'ont rien à faire là », les animaux sauvages sont déplacés hors du jardin, quitte à les voir revenir prochainement. Lorsque cela est possible, une clôture peut être érigée pour les empêcher de rentrer sur le terrain, comme c'est le cas chez Madeleine dont une partie du jardin est bordée par la rivière :

*« La première fois qu'on a eu les cygnes, je ne sais pas, on doit avoir la photo. On a dit : c'est joli une maman cygne avec tous ces petits bœbœs, c'était joli. Sauf que quand ils sont partis, ils nous ont laissé plein de petits cadeaux, ils ont mangé de l'herbe et puis ils ont fait leurs besoins sur le terrain. »*

**Madeleine, le « jardin en retraite », périurbain Strasbourg**

Cet extrait d'entretien illustre bien le paradoxe entre l'appréciation d'une nature authentique, son image bucolique, et les désagréments qu'elle peut susciter quand elle empiète sur la parcelle de l'habitant.e.

Pourtant, si les animaux sauvages arrivent dans les jardins, ce n'est certainement pas sans raison. Là où ils sont perçus comme perdus, égarés dans certains cas, nous faisons plutôt l'hypothèse, comme on le voit dans les expériences mentionnées ci-dessus, de conditions favorables à leur existence dans ces jardins. La nourriture en particulier est abondante, comme dans le cas chez Norah où les oiseaux se régaleront des fruits de l'olivier, laissant au sol des déchets allant à l'encontre du sol propre qu'elle recherche :

*« On s'est rendu compte que l'année dernière, les oiseaux ont mangé beaucoup d'olives et en fait je me retrouvais avec plein de noyaux ou des graines comme ça : là tant qu'on n'a pas encore nettoyé dans le gazon, on les voit très bien. On s'est rendu compte que c'est les oiseaux qui les ont mangées et on s'est dit éventuellement mettre un filet pour éviter qu'ils attaquent les olives, mais on a rien mis en place en fait. »*

**Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier**

Dans le cadre du périurbain, où l'artificialisation est continue, les grands jardins gérés de manière écocentrée sont alors parmi les seuls refuges pour la faune sauvage :

*« On avait régulièrement des hérissons, mais on n'en voit plus depuis un moment. Parce que le problème du hérisson, c'est que là il ne peut plus passer. Les hérissons, ils ne peuvent plus passer avec les lotissements. Donc s'il y en a un sur le terrain, il sera bien. »*

**Étienne, le « jardin de la sorcière », périurbain Montpellier**



L'interdiction d'usage des produits phytosanitaires, les préconisations visant des tontes moins régulières, des espaces de laisser-faire de la nature favorisent encore davantage la possibilité pour ces animaux sauvages de faire eux aussi de l'espace du jardin leur habitat. Le principal frein reste donc celui de la perception de ces animaux par les habitant-es : pour que leur présence ne renvoie plus à un espace sauvage dans son sens négatif, mais qu'elle favorise l'évolution des imaginaires du jardin.

Il s'agit par conséquent de sortir d'une approche dichotomique opposant les animaux domestiques aux sauvages, comme nous y invite la philosophe Joëlle Zask dans son ouvrage *Zoocities* (2020), en rappelant que le processus de domestication se fait autant de l'humain vers l'animal que de l'animal vers l'humain :

« À l'échelle paléontologique, pour des raisons variées, certains animaux se rapprochent des hommes, viennent à leur contact, partagent avec profit leur environnement et leur quotidien, participent à leurs activités et, au fur et à mesure, exercent une influence sur ces dernières. Ils finissent par s'intégrer dans un écosystème d'une manière analogue aux partenariats qui se nouent entre différentes espèces » (p.94).

**Le principal frein reste donc celui de la perception de ces animaux : pour que leur présence ne renvoie plus à un espace sauvage dans son sens négatif, mais qu'elle favorise l'évolution des imaginaires du jardin.**



## ANIMAUX FACTICES INSTALLÉS DANS LES JARDINS





## ANIMAUX FACTICES INSTALLÉS DANS LES JARDINS



## Combattre les insectes : impacts sur les pratiques dans le jardin

Si les mammifères et oiseaux profitent d'une bienveillance qui se généralise de plus en plus, les représentations sociales des insectes dans le jardin cristallisent une certaine ambivalence chez nos enquêtés. Elles sont en effet dépendantes des normes ancrées sur le statut de l'animal en question, et de sa catégorisation comme nuisible notamment (Grésillon, 2012). Le caractère de nuisible renvoie souvent à une vision des relations humain/non-humain tranchée, où les notions d'utile et de nuisible s'opposent. Ainsi, si certains insectes sont acceptés, appréciés, notamment pour leur capacité à rendre des services écosystémiques – leur utilité – comme les insectes pollinisateurs (et notamment l'abeille), d'autres sont au contraire repoussés. Rejetés, toujours présentés de manière négative, ces insectes tels que le moustique font l'objet de pratiques d'éradication. Ariane est par exemple ravie de voir des abeilles et des papillons butiner son arbre à papillons, mais regrette que des guêpes viennent également s'en approcher. Comme l'explique Sébastien La Branche dans son étude des rapports à la biodiversité dans le jardin (2024), l'appréciation des insectes comme des fleurs peut se faire davantage sur des critères esthétiques qu'en lien avec la biodiversité. Cependant, on peut se demander si la sensibilisation des dernières années au rôle essentiel des abeilles dans la pollinisation et la préservation de la biodiversité ne conduit pas également à les rendre plus belles aux yeux des jardinier·ères, là où les guêpes restent assimilées à un danger de piqûre.

Alors que les pollinisateurs sont mis à l'honneur, *via* notamment l'installation d'hôtels à insectes – présentés comme accueillant cette faune facilitatrice des jardins et potagers (notamment dans les magasins) – d'autres actions empiriques ont pour objectif, à l'inverse, d'éradiquer les insectes non désirés sans pour autant utiliser de pesticides. Ariane mentionne par exemple avoir jeté de l'eau chaude sur les fourmilières « *déqueulasses* » pour les empêcher d'envahir sa cuisine. Norah quant à elle utilise un mélange d'ail et d'oignons dans de l'eau pour éloigner les fourmis, lorsque leur présence devient trop envahissante :

*« On a des périodes où on a une invasion de fourmis sur cette zone-là. Une fois on a une colonne qui montait jusqu'à là, c'était horrible. Genre c'était vraiment nuisible. Tant que ce n'est pas nuisible, on laisse faire. Il y a plein de petites bêtes,*

*il y a plein d'araignées, on laisse faire, c'est la nature. Mais quand ça devient nuisible, là par contre, oui, j'interviens. »*

Norah, le « jardin malgré lui », périurbain Montpellier

La manière dont est discutée la notion de nuisible dans cet extrait d'entretien est parlante. L'accumulation d'insectes dans un même espace et la crainte de perdre le contrôle sur ce dernier semble marquer la frontière entre une cohabitation acceptée et la production d'une nuisance rendant nécessaire l'intervention de l'habitante.

Les moustiques sont quant à eux craints et éradiqués sans état d'âme, car ils représentent une menace physique concrète en étant prédateur de sang humain, aggravée par les maladies développées ces dernières années à leur contact et par la propagation du moustique tigre. Leur présence peut conduire aujourd'hui certaines personnes à éviter certains espaces de leur jardin ou à ne plus sortir le soir lorsqu'ils sont trop nombreux, comme c'est le cas pour Madeleine, habitant à proximité d'un cours d'eau. La première disposition préventive bien connue des habitant·es est de limiter les espaces d'eau stagnante où les femelles pourraient pondre. Certains aménagements mènent alors à des ambivalences de représentation et des conflits d'usage : installer des coupelles d'eau pour les oiseaux peut attirer les moustiques. Un compromis doit donc être trouvé entre le désir d'avoir un jardin refuge et celui de se protéger d'un nuisible, ces deux types d'action correspondant de plus à des recommandations environnementales ou sanitaires délivrées par l'État. Chez Gérard, le compromis a été trouvé en mobilisant le vivant domestique, ici des poissons rouges, comme outil de régulation des moustiques, tout en continuant à recueillir de l'eau de pluie dans des fûts :

*« Je rachète trois-quatre poissons par an mais je ne les mets pas [dans le bassin] directement, je vais le faire la semaine prochaine je pense, vous voyez les fûts de récupération d'eau de pluie là, c'est un nid à moustiques. Il y a des larves, si maintenant vous mettez un doigt dedans, vous voyez, comme ça bouge déjà, il y a des larves. Et je mets deux poissons rouges là et deux là-bas, eh ben ils m'enlèvent tout quoi ! Avant les gelées de l'hiver prochain, pour qu'ils ne deviennent pas Captain Igloo dans leur bocal, en novembre, décembre, je les attrape et je les mets [dans le bassin]. »*

Jêrôme, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg

Si les poissons protègent le jardinier des moustiques, celui-ci prend soin de leurs conditions de vie en les mettant dans le bassin une fois leur tâche effectuée. D'ailleurs, il explique ne pas prélever directement les poissons du bassin pour les mettre dans les fûts car la réduction d'espace nuirait à leur bien-être, c'est pourquoi il achète quelques petits chaque année.

Dans la lutte contre les moustiques, les plantes du jardin peuvent être des alliées ou à l'inverse favoriser, d'après les enquêtés, leur prolifération. Ainsi, si Célia et Arben ont modifié leurs plantations et retiré des cyprès qui « *attirent trop de moustiques et de mauvais trucs* », Laura plante quant à elle des espèces végétales qui les repoussent :

*« J'ai essayé de faire pousser de la citronnelle contre les moustiques. On a du géranium contre les moustiques aussi. »*

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Enfin, Ariane ou encore Paul, ont délégué cette lutte contre les moustiques à un objet technique, respectivement une lampe industrielle pour Ariane et un piège très élaboré et coûteux émettant du CO<sub>2</sub> pour Paul. Pour ce dernier, qui est très peu investi dans des pratiques de jardinage, l'entretien de son jardin étant confié à un paysagiste, l'achat d'un tel appareil s'inscrit dans la même logique de gestion du vivant par un tiers extérieur.

Au-delà de ces groupes d'insectes, dans la diversité des propos recueillis et des insectes mentionnés, on observe différents degrés d'acceptation. Les insectes ne sont pas considérés comme nuisibles lorsque les enquêtés ont une connaissance du fonctionnement du vivant : comprendre ces fonctions permet l'acceptation des insectes, si tant est que ces insectes accompagnent et ne nuisent pas au vivant désiré au jardin. Ainsi, certains groupes d'espèces, comme les papillons, sont difficiles à classer dans l'un ou l'autre des extrêmes, car ils représentent un entre-deux : ils sont en général appréciés pour leur couleur et leur beauté, mais ils peuvent basculer dans la catégorie des nuisibles, notamment quand ils s'attaquent à la végétation plantée du jardin :

*« On a pas mal de papillons, ça c'est super, sauf celui du palmier que je n'aime pas trop ! Mais voilà, on a des papillons, on a les fameuses sauterelles... je n'aime pas trop, elles me mangent trop les plantes. »*

**Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier**

Ces négociations entre vivant humain et non humain renvoient au concept de cohabitation développé par Baptiste Morizot (2016), où les jardiniers-ères interagissent sur un même espace et où les usages cohabitent. Ainsi, la domination humaine sur le vivant non humain, telle qu'opérée traditionnellement, s'efface au profit de pratiques dites plus diplomates.

## Conclusion de la troisième partie

# Le jardin dans son potentiel de reconnexion avec le vivant

Le jardinage renvoie à une expérience de nature transformative, favorisant les actions en faveur de la biodiversité (Clayton *et al.*, 2017) : le jardin devient alors un espace de relations au vivant, qui peut remettre en question les logiques de domination de l'humain sur les autres espèces (Larrère, 2002).

Dans notre enquête, les jardins privés constituent en effet un observatoire privilégié pour appréhender les évolutions individuelles et collectives du rapport à la nature – notamment en milieu périurbain. Ces enquêtes matérialisent les tensions potentielles entre contrôle et spontanéité du vivant. Alors que les injonctions environnementales invoquant les nécessaires transitions écologiques sont de plus en plus prégnantes dans les discours politiques et le débat public, les pratiques et représentations des jardinier·ères présentent une amorce – lente – de changement de paradigme. Le rapport classique à une nature domestiquée – et leur traduction au sein des jardins explorés – reste toutefois ancré, et ce malgré la reconnaissance globale des effets négatifs du changement climatique.

La dimension relationnelle au vivant, à la faune et la flore ouvre cependant à une approche sensible du rapport au jardin, que nous avons souhaité rendre visible à travers la description fine de pratiques et d'anecdotes témoignant d'un attachement au vivant, en particulier animal. Dans le prolongement de la partie 2 questionnant l'impact des normes collectives de voisinage sur les pratiques des jardinier·ères, nous formulons l'hypothèse d'un déplacement possible de ces normes à partir de cette relation au vivant. C'est bien par l'approche sensible (la joie procurée par des oiseaux nichant dans sa haie, la surprise de constater une variété d'insectes ou de petits mammifères dans son jardin cultivé sans pesticides) que l'habitant·e fait évoluer ses pratiques, qu'il ou elle adhère aux réglementations environnementales. Ces dernières prennent sens pour lui et elle, dès lors qu'elles impactent son bien-être, souvent corrélé avec des questions de santé. Ces possibilités d'épanouissement personnel, psychique et physique, données par l'espace du jardin, sont au cœur des préoccupations contemporaines de l'individu et constituent un moteur important d'évolution des pratiques. Cet

épanouissement semble cependant conditionné par la possibilité d'apprécier le vivant sans qu'il soit assimilé au « sale » (Douglas, 2001 [1966]), en tant que catégorie sociale et symbolique, au désordre, ce qui peut représenter un frein majeur pour les enquêt·es identifi·es dans le profil de jardin-salon et jardin d'artifices.

En somme, l'analyse des relations au vivant végétal a fait apparaître une question qui semble fondamentale à explorer pour comprendre ce qui se joue actuellement dans l'identité des jardinier·ères : qu'est-ce que serait un·e jardinier·ère qui ne jardine pas, au sens de maîtriser son jardin ? Pour certain·es, il paraît en effet impensable de remettre en question ce rôle qui vise à mettre de l'ordre dans le jardin. Accepter le foisonnement du vivant sans le contrôler, est-ce finalement plus facile pour les anti-jardinier·ères que pour les jardinier·ères passionné·es ? Il semblerait que pour les enquêt·es appréciant le jardin d'ornement, le beau jardin tel qu'on les voit dans les ouvrages de jardins remarquables, c'est le jardinier qui est chef d'orchestre du jardin. Pour Gérard, par exemple, le jardinage renvoie à l'entretien régulier du jardin, tandis que certain·es voisin·es « *sont nettement moins jardinage, donc ils laissent un peu pousser* ». À la retraite, le fait de jardiner peut remplacer l'activité professionnelle. Pour cet enquêt·e, le jardinage est d'ailleurs épanouissant dans toutes ses tâches :

« *J'ai beaucoup de voisins là qui ont des tondeuses robots. Énormément, même mon frère s'y est mis. Et moi non, j'ai pas envie, j'ai envie de tondre, ça me plaît !* »

**Gérard, le « jardin des suburbs », périurbain Strasbourg**

Dans cette définition, le jardinage implique une action forte sur la végétation et le vivant. Le laisser-faire irait donc à l'encontre du jardinage en tant que tel. On retrouve aussi cette idée chez Daniel, avec une réflexion et un glissement sémantique apparaissant en cours d'entretien :

« *La première maison, là c'est un peu abandonné. Voilà, on va dire abandonné, mais en fait, c'est pas si abandonné, ça ne fait pas propre. On va dire que c'est sauvage, c'est nature. En fait, on a cet esprit-là, on dit tiens, c'est "bordel", mais non c'est nature.* »

**Daniel, le « jardin dompté », périurbain Strasbourg**

Ces frictions entre différentes représentations du jardin, au-delà de la linguistique, pèsent par exemple dans la gestion du jardin de Norah. Chez cette enquêtée, si l'accession à la propriété d'une maison avec jardin propre répond à un idéal de confort et de trajectoire résidentielle réussie, la charge de l'entretien du jardin (tonte, taille, ramassage de déjections animales, traitement des algues de piscine, etc.) entre en confrontation avec le désir d'un espace extérieur de repos. Épanouissement au jardin ne rime alors point avec jardinage. À défaut de pouvoir solliciter financièrement les services réguliers d'un prestataire – un paysagiste a été rémunéré sur une unique mission-solution pour une installation minérale et de pelouse synthétique – nous constatons un renoncement assumé. Trèfle, chiendent, plantain et liseron, bien que mal aimés, gagnent du terrain sous les yeux de la mère de famille qui s'accorde des temps de pause, assise en terrasse.

Le jardin érigé comme lieu de détente en milieu vivant, par l'action ou la contemplation (même malgré des émergences végétales subies), porte la recherche du bien-être individuel au cœur de ces dynamiques régulières d'entretien ou de non-entretien. La valeur morale du travail, tant exposée par le labeur du jardin dans les discours ruraux, semble ici moins prégnante que la liberté individuelle d'expérimentation et le plaisir de reproduction quasi mimétique de transmissions familiales (cf. p.117), dans la

valorisation d'une implication assidue aux tâches de jardinage des enquêtés. L'acceptation du vivant, plus que par manifeste, résonne avec des pratiques héritées ou de renoncement mesuré. Loin du déclin supposé de la valeur travail des jeunes générations (Galland, 2024), l'évolution des aspirations du jardin semble se porter davantage sur d'autres indicateurs propres à la valeur bonheur qui a émergé à la seconde moitié du XX<sup>e</sup> (Pawin, 2013). Plus qu'une quête de confort associée au XX<sup>e</sup> siècle au bien-être matériel et à des dimensions économiques et sociales (Le Goff, 1994), nous retrouvons ici les critères d'évaluation contemporains du bien-être qui favorisent également des dimensions écologiques et relationnelles<sup>28</sup>.

Le renversement des problématiques de gestion de jardin articulées autour d'une notion de bien-être serait à questionner davantage, notamment dans le déploiement des dimensions relationnelles au vivant non humain (de la petite faune au végétal). Les qualités d'empathie, envers le voisinage humain et non humain, pourraient par exemple être valorisées au sein des normes collectives qui régulent nos négociations de partage spatial. Des campagnes de sensibilisation – d'incitation comme d'information – au bienfait réciproque du soin porté au vivant s'envisageraient dans une démarche de préservation de la biosphère sur les parcelles privées du pavillonnaire.

## NOTES

21. L'éthique du *care*, comme développée par Sandra Laugier, permet de positionner le jardin comme un lieu de souci et de soin de soi, des autres et de l'environnement, incluant le vivant non humain.

22. Le fait de scarifier une pelouse, c'est-à-dire créer des incisions dans la terre, favorise la décomposition de la matière organique et permet souvent de densifier sa pelouse de manière écologique.

23. Telles que les ronces et les chardons de par leurs épines, piquants, cf. Audrey Marco et Valérie Bertaudière-Montès (Larep) : « la ronce en ville, révélatrice d'une nature de l'entre-deux », communication durant le colloque Mauvaises herbes. De la lutte contre les nuisibles à l'éloge de la végétation spontanée, 22 et 23 mai 2025, Université Gustave Eiffel.

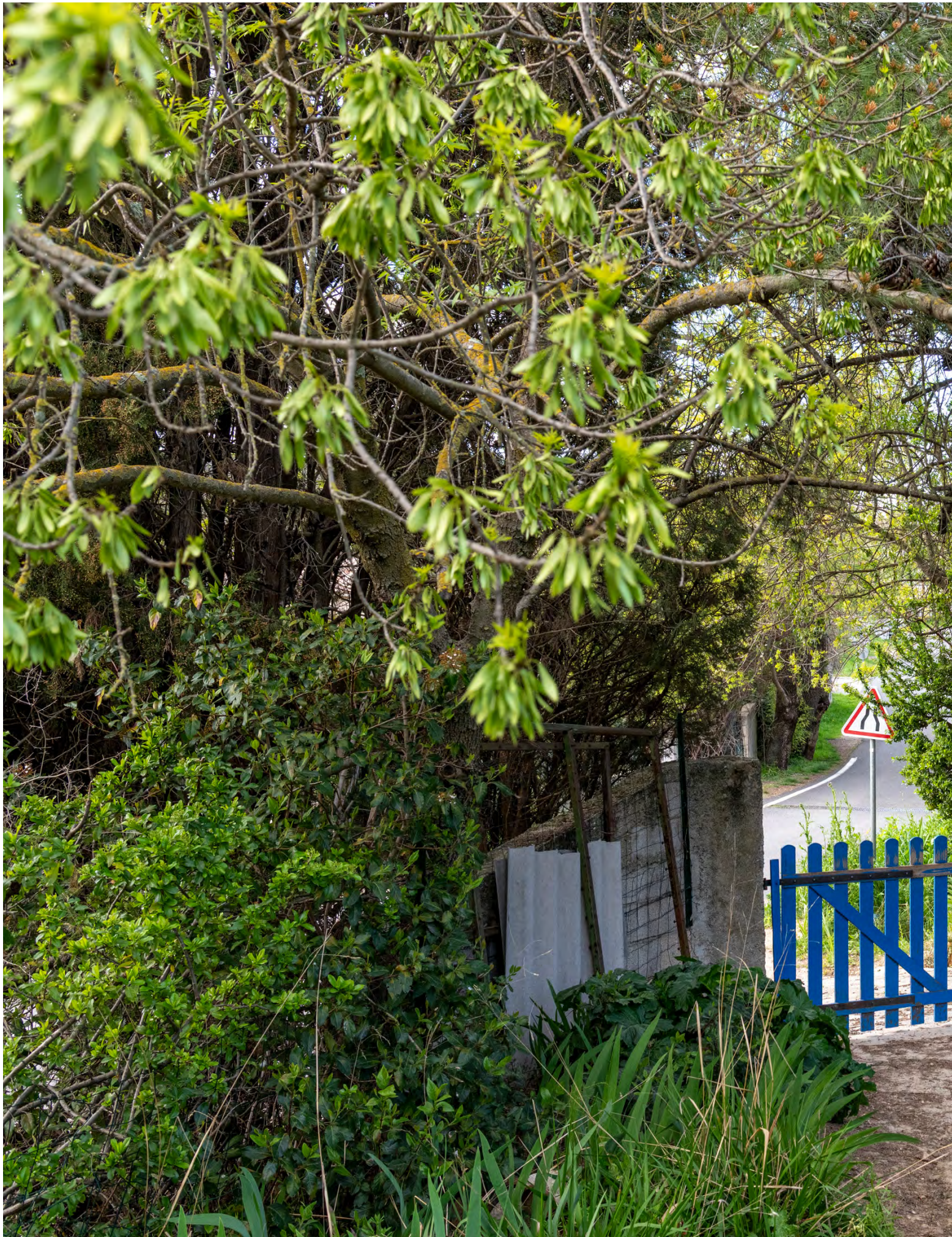
24. Bien que par « sauvage » nous entendions le caractère spontané de leur apparition, à l'opposé des animaux domestiques, il s'agit d'un terme encore chargé de représentations négatives, renvoyant « dans l'imaginaire occidental des contes et légendes, [à un] lieu méconnu et redouté, aux marges de l'espace de vie des hommes » (Sauvage - Géoconfluences, consulté le 6 novembre 2025).

25. Pour une histoire de l'évolution des rapports (et notamment de violence) homme-animal, tentant de partir du prisme et du vécu des animaux eux-mêmes, voir l'ouvrage d'Étienne Baratay, *Le point de vue animal* (2012).

26. Les chasseurs détiennent des savoirs naturalistes et ont une pratique concrète de la « nature » qui peut leur conférer le rôle de spécialiste du monde animal en milieu rural (Corvol, 2010).

27. D'après Joëlle Zask, c'est la tendance observée lorsque des animaux sont déplacés : « la relocalisation se heurte à deux problèmes : le premier c'est que les animaux déplacés tendent à revenir à l'endroit initial. [...] Le second problème relève d'un déficit de considération : si des animaux s'installent qui dans une bouche d'égout, qui dans un parking [...] ce n'est pas en raison d'une erreur d'appréciation ou d'un dévoiement de la nature. C'est parce que, pour des raisons que nous ignorons, cela leur convient » (2000, p.114).

28. Comme en témoignent par exemple les onze indicateurs retenus par l'OCDE pour le projet *Better Life Index*, lancé en 2012.



## Conclusion

# Le jardin comme lieu privilégié d'attachement sensible au vivant

« Des maisons pour les jardins et non des jardins pour les maisons » préconisait La Quintinie<sup>29</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, concevant le jardin comme structure première, organisée selon des logiques productives, techniques et climatiques.

■ Notre recherche a témoigné du rôle crucial du jardin dans l'habiter en maison pavillonnaire, s'inscrivant en prolongement de l'espace domestique tout en offrant de multiples occasions de mieux connaître le vivant, de « composer avec » les végétaux et animaux : apprendre, par l'expérimentation, les cycles et les besoins des plantes, la qualité du sol ; accueillir ou *a minima* tolérer la présence d'animaux non domestiques chez soi (partie 3). Cette étude a ainsi mis à jour des relations complexes et nuancées au vivant, réactualisées par la prise en compte du changement climatique qui s'impose à l'échelle du jardin. En se réancrant autour de la question de départ, celle d'une tension entre artificialisation et réensauvagement, les résultats de notre enquête invitent à dépasser cette opposition binaire : les pratiques des jardinier·ères sont en effet en constante évolution, et sont déterminées en partie par les modèles de jardins d'un monde globalisé (les jardins méditerranéens, japonais, américains des suburbs), les restrictions environnementales, les normes sociales de voisinage (partie 2). Malgré ces diverses influences standardisées, l'observation détaillée des parcelles, la description des pratiques et des choix d'aménagement font apparaître le caractère unique de chaque jardin. Chacun révèle un « monde à soi » (partie 1) où l'habitant s'essaie à créer un paysage lui apportant réconfort et satisfaction personnelle du travail accompli, tout en dialoguant avec le reste du quartier par un jeu d'ouverture et de fermeture des différentes haies et clôtures du jardin. Même les jardins les plus artificialisés sont apparus comme intégrant une part d'acceptation du vivant, négociée sur des espaces désignés, notamment faute de temps accordé à la gestion du végétal.

■ Toutefois, cette étude met en exergue des tensions de voisinage entre des profils favorables au « jardin écologique » et d'autres privilégiant un jardin « propre », sous la figure du « jardin des enfants/salon » ou « jardin d'artifices ». Ces contrastes apparents ont été rendus lisibles dans la typologie de jardins exposée au début du rapport. Nous proposons de revenir sur les principaux apports de la recherche en quatre temps puis de conclure par des éléments de réflexion et de préconisation sur un accompagnement de la transition environnementale « par le bas ».

## Des pratiques jardinières selon différents registres de valeur

■ Le rapport individuel à la nature mis en avant dans notre étude révèle la complexité du système de représentation de la nature, au sein duquel cohabitent valeurs d'usage, valeurs esthétiques et valeurs éthiques. Les valeurs d'usage, associées à une vision utilitariste de la nature sont les plus communément observées : la végétation a dès lors des fonctions pratiques, soit l'ornement, l'agrément, la nourriture fournie par le potager. À ces usages sont associées des valeurs esthétiques, qui ont été notamment questionnées à travers la question des plantes spontanées : la réalité du jardin se confronte à des idéaux de beauté et d'esthétique du vivant, parfois en décalage avec les valeurs éthiques de la nature, moins marquées dans notre enquête, qui renvoient à des préoccupations écologiques, de maintien de la biodiversité. Ainsi, des tensions traduisent la diversité des représentations du vivant, allant de la recherche d'une maîtrise esthétique à la volonté – plus ou moins conscientisée – d'entretenir une relation plus équilibrée avec le vivant non humain.

■ Ces tensions inscrivent les pratiques jardinières comme le produit de transactions sociales permanentes (Remy, Voyé, Servais, 1991). Les jardinier·ères arbitrent entre des registres parfois contradictoires (registre esthétique ou écologique ou encore social) pour définir ce qui est acceptable ou souhaitable, de façon comparable à d'autres pratiques dans l'habitat durable (Mangold, 2017). Les compromis observés, par exemple dans l'évolution des pratiques de tonte ou la tolérance envers la végétation spontanée, traduisent des ajustements progressifs au sein desquels les normes collectives se recomposent au contact des expériences individuelles.

## Le jardin travaillé par des normes collectives

■ Le jardin est un espace d'appropriation, où l'habitant·e peut agir selon ses préférences, bien que ses actions soient structurées par des cadres cognitifs, culturels et sociaux préexistants. Ces cadres imposent des limites au changement, notamment dans l'habitat périurbain : la taille des parcelles, la densité du bâti ou les attentes du voisinage restreignent la possibilité d'aménagements favorables à

la faune et/ou la flore. Ces contraintes spatiales et sociales limitent la marge d'expérimentation individuelle, notamment écologique. Les recherches de Marion Ernwein (2019) montrent que si les services d'espaces verts municipaux adoptent progressivement des pratiques plus écologiques qui tendent vers une intervention minorée et la plantation d'espèces locales, ces évolutions demeurent empreintes d'une vision hygiéniste et anthropocentrée du paysage. Autrement dit, si le rapport à la nature évolue, il ne se renouvelle pas fondamentalement. Lindemann-Matthies et Marty (2013) soulignent néanmoins que les préconisations écologiques peuvent cohabiter avec des conceptions esthétiques traditionnelles du jardin : la biodiversité n'est pas nécessairement perçue comme incompatible avec la recherche d'ordre ou de beauté inhérente aux jardins « traditionnels ».

■ Ces évolutions de pratiques à l'échelle communale ou supra communale s'articulent avec les décisions prises par les jardinier·ères à l'échelle individuelle : les choix des particuliers peuvent influencer la planification urbaine, et inversement (Riboulot-Chetrit, 2016). Richard Raymond (2025) montre que la contribution des jardins privés au caractère « naturel » du quartier dépend de la mesure dans laquelle cet idéal est partagé collectivement. Toutefois, l'apport de ces espaces à la biodiversité reste souvent un effet secondaire plutôt qu'une intention initiale. Ainsi, le jardin périurbain apparaît comme un lieu de négociation entre humains et non-humains, entre expériences personnelles, interactions de voisinage et cadres collectifs de normalisation, entre privé et collectif, entre nature idéalisée et nature vécue.

■ Comme évoqué précédemment, ces relations renouvelées se heurtent souvent à des normes individuelles et sociales fortes. De nombreux·ses jardinier·ères demeurent réticent·es à adopter des formes plus « sauvages » ou moins ordonnées (Delahay *et al.*, 2024). Gilles Clément (2014, p.161) rappelle combien le mot « friche » renvoie à une « perte de pouvoir de l'homme sur son territoire ». Accepter le spontané dans le jardin revient à renoncer en partie au contrôle de sa propriété, à accueillir l'intrus, à partager un espace pourtant perçu comme intime et privé et à tolérer une évolution visuelle du jardin que l'on ne maîtrise pas entièrement (l'esthétique étant un facteur déterminant dans la gestion du jardin, Marco *et al.*, 2010). Ce lâcher-prise vis-à-vis de la nature peut être lu comme un travail sur soi, encore difficile à accepter, notamment du fait que le jardin est lié à la représentation de soi : « planté, entretenu, vécu par l'homme, il en est le reflet » (Quellier, 2012, p.8). Visible des autres, le jardin, dans sa fonction démonstrative, doit témoigner d'un entretien régulier montrant une maîtrise visible du végétal (Dubost, 1997 ; Frileux *et al.*, 2013 ; Riboulot-Chetrit, 2016).

**Accepter le spontané dans le jardin revient à renoncer en partie au contrôle de sa propriété, à accueillir l'intrus, à partager un espace pourtant perçu comme intime et privé.**

## DE FAIBLES ÉCARTS D'ENJEUX CLIMATIQUES ENTRE LES RÉGIONS OBSERVÉES

Si les pratiques de jardin observées en Alsace et en Occitanie témoignent de contrastes culturels marqués, les spécificités géographiques tendent à s'atténuer dans leurs influences sur les plantations. Au regard des bouleversements climatiques en cours, les préoccupations concernant la hausse des températures et la raréfaction des ressources en eau sont partagées. L'ampleur reste néanmoins plus mesurée en Alsace, où les contraintes et adaptations s'appréhendent avec moins d'urgence, notamment dans la gestion de l'eau et un risque incendie quasi nul.

L'attention portée au manque d'eau en période estivale en Occitanie, pour l'aménagement des parcelles récentes, enjoint davantage à une restriction du vivant (en préférant des aménagements minéralisés ou artificialisés), même avec l'installation de cuve de récupération d'eau de pluie (comme pour le « jardin-terrasse » d'Abdel ou le « jardin paysager » de Paul). Les parcelles plus anciennes – et plus étendues rappelons-le – abondent en plantations, notamment arborées, dont l'évapotranspiration réduit les températures et leur ressenti de deux ou trois degrés lors de fortes chaleurs. Le vivant non humain, végétal et faunistique (telles les espèces qui participent à nourrir les sols), est ainsi profitable aux autres espèces vivantes, dont les humains. Enrichir localement cette dynamique écosystémique permet d'accroître le nombre d'espèces viables face au réchauffement et de préserver les qualités intenses en termes de biodiversité propres au bassin méditerranéen (l'un des 25 sites considérés comme « point chaud de la biodiversité »).

Néanmoins, l'appréhension de la sécheresse, de la chaleur, du manque d'eau en été et la standardisation des jardins, conduisent à une sélection d'espèces, selon leurs résistances individuelles à ces conditions climatiques, limitant surtout les plantes ornementales ne correspondant (plus) à ce climat méditerranéen.

En Alsace, les fortes chaleurs sont également devenues une préoccupation importante en été. Toutefois, le sol de la commune étudiée bénéficie d'une proximité à la nappe phréatique, incitant à maintenir des pratiques d'arrosage régulières, bien que davantage limitées que dans le passé, pour combattre la sécheresse. Avec le réchauffement climatique, les espèces méditerranéennes se maintiennent désormais dans cette région, et l'on observe de nombreux palmiers et oliviers dans les jardins enquêtés, ce qui renvoie également à une standardisation des goûts végétaux. Les classiques jardinières de géraniums, associées aux devantures de maison dans cette région, semblent aujourd'hui délaissées, les jardins fleuris nécessitant également un arrosage trop important.

Au final, c'est un nivellement des espèces arborées et arbustives qui s'observe dans les jardins alsaciens comme méditerranéens. Si les transformations climatiques, qui malgré des ruptures de température (coup de froid, fortes chaleurs soudaines) rendent possible le développement d'espèces méditerranéennes en Alsace, l'influence de l'offre marchande est notoire dans les choix de plantations. Les répercussions de ces modifications de pratiques de jardin sur un risque d'amoindrissement des espèces endémiques seraient à évaluer, notamment comme marqueur d'accélérateur des ressentis du changement climatique.

## Le renouvellement des tensions de voisinage par le prisme de l'écologisation des pratiques de jardinage

■ Spécifiquement dans les quartiers pavillonnaires du périurbain, l'entretien du jardin représente un marquage de l'espace nourri par l'imaginaire du propriétaire de maison individuelle avec jardin. L'analyse de l'habitat pavillonnaire des années 1960 par l'équipe d'Henri Raymond fait toujours sens, en ce que l'entretien du jardin de devant conserve une forte portée symbolique et renvoie donc à des attentes sociales importantes. L'exemple suivant illustre bien cette dimension normative exercée dans un quartier pavillonnaire, à partir des propos de Laura, partageant son point de vue sur les jardins du quartier :

*« Je trouve que les gens n'entretiennent pas forcément leur jardin, ils ne vont pas dans les finitions. Quelques fois, vous voyez des maisons, le lotissement où on était avant, vous avez dû voir les murettes ne sont pas finies, les jardins sont à l'avant, [et il n'y a] pas forcément des plantations. Ça, je trouve dommage. Moi, je me dis, mince, c'est un peu donner de la confiture aux cochons quand vous avez un jardin et que vous ne nettoyez pas. »*

### Laura, le « jardin des plaisirs », périurbain Montpellier

■ Ce qu'exprime cet extrait d'entretien en contrepoint, c'est que les pratiques semblent évoluer et que des modèles alternatifs de gestion du jardin peuvent émerger. Il s'agit là d'un enseignement fort de notre recherche : des modèles de gestion différents du jardin voisinent au sein d'un même lotissement, et, selon la qualité des rapports de voisinage, les propriétaires de jardin écologique peuvent essaimer leurs pratiques vertueuses ou à l'inverse, subir de vives critiques sur leur gestion écocentrée. En effet, la production d'une végétation abondante, dépassant les limites de propriété et générant ce qui est considéré par les propriétaires de jardin propre comme des déchets végétaux (feuilles, branches cassées, fruits, etc.), va à l'encontre des normes implicites de bon voisinage dans ces lotissements récents. L'opposition des jardinier·ères écocentrés·es à ces pressions normatives mène à des conflits entre voisin·es portant principalement sur des questions de rapports à la nature et de gestion du vivant, comme on a pu le voir dans les deux grandes parcelles où le jardin est présenté comme l'antithèse du modèle pavillonnaire s'étant construit autour. Dans le cas de Daphnée et Étienne notamment, leur jardin est pensé

comme un petit îlot vert de résistance face aux jardins « *en plastique* » de leurs voisin·es.

## Vers une « écologie de voisinage » ?

■ Le jardin incarne une tension entre intimité et ouverture : Nicole Haumont (2001, p.22) souligne qu'il est « le lieu où l'on peut être dehors tout en restant chez soi ». Cet espace privé tout en étant soumis au regard des autres, ce qui lui confère une dimension publique, constitue ainsi un laboratoire de sociabilités et de régulations quotidiennes (Riboulot Chetrit, 2016). Le rapport collectif à la nature s'y exprime dans les interactions visibles (échanges, entraide) autant que dans les contraintes invisibles (jugements, imitation, convenances locales), lesquelles contribuent à façonner une « écologie du voisinage » propre à chaque contexte résidentiel. En suivant la proposition de Joëlle Zask, nous souhaiterions ouvrir cette écologie de voisinage à l'ensemble des êtres vivants fréquentant le jardin :

« Comme le terme anglais *neighbor* (*neigh* vient de *near*), nos voisins sont les personnes proches de nous, se trouvant à peu de distance, avec lesquels nous avons des interactions du fait même que nous fréquentons les mêmes lieux. [...] Réduite à sa plus simple expression, l'écologie du voisinage est celle de la bonne distance. Elle dispose à faire le premier pas, à prendre acte de ce qui est là. [...] Le voisinage requiert que chaque voisin jouisse d'un lieu libre d'interférences. Le nid où hiberne le hérisson forme une petite intersection avec le jardin où il se trouve ; il ne colonise évidemment pas le jardin. Tout ce qui est requis du jardinier, malgré sa curiosité, son besoin de vérification, éventuellement son antipathie, c'est de laisser ce nid tranquille. [...] [« Cette éthique minimale »] inclut le respect de son milieu » (2020, p.160-167).

■ Dans notre enquête est apparue une tension entre gestion ou délocalisation de la faune sauvage n'ayant pas sa place au jardin, et accueil et acceptation de cette même faune et de ses « prélèvements » sur les productions du jardin. Les conditions de vie dans les jardins semblent de plus en plus favorables à l'installation de cette faune, excepté dans les jardins très artificialisés, on peut là aussi faire l'hypothèse d'une évolution probable du regard vers la faune sauvage. De la même façon, la végétation spontanée, laissée par passivité, invite à regarder le jardin autrement et à apprécier ces formes de vie nouvelles

s'y invitant, et qui deviennent aussi parfois des espèces sentinelles qui témoignent du manque d'eau, comme le pissenlit ou le plantain chez Daniel, Ariane et Laura. En somme, les évolutions de ce qui fait modèle de jardin passent bien par la perception visuelle d'un paysage de

jardin différent mais également par une évolution des pratiques : la non-intervention favorise la biodiversité mais remet en question le rôle du-de la jardinier-ère dans son contrôle du vivant.

## Faire jardin à partir du vivant : pour l'accompagnement d'une transition écologique de l'ordinaire

■ Les pratiques du jardin sont ainsi influencées par des dynamiques à la fois individuelles, sociales et politiques : voisinage, normes esthétiques, politiques locales ou cadres réglementaires. Les choix effectués dans le jardin — types de plantations, degré de propreté, organisation spatiale — sont le miroir de normes collectives qui façonnent les comportements et les représentations de la nature. Si les politiques environnementales accompagnent les habitant-es dans l'évolution de leurs pratiques, elles peuvent également engendrer un « effet rebond » bien connu dans l'étude des pratiques énergétiques (Bartiaux et Reâtegui Salmôn, 2012). Par exemple, l'interdiction d'usage des pesticides (loi Labbé, 2019) a bien impacté les pratiques des jardinier-ères enquêtê-es et accompagné une diminution de l'intervention sur le vivant. Ceci mène à une plus grande tolérance face à un jardin moins propre. En revanche, cette évolution a également accéléré l'artificialisation de parcelles chez des enquêtê-es privilégiant la valeur esthétique associée à la propreté du jardin. Cet effet contre-productif renvoie dès lors aux modèles de jardins, en particulier ici la représentation de la pelouse comme motif végétal standardisé, nourrie en partie par l'imaginaire des jardins des suburbs américains. Travailler à proposer d'autres imaginaires du jardin et du rapport au vivant, tel que l'amorcent déjà les évolutions de pratiques de gestion des espaces verts par les collectivités, semble constituer une piste féconde pour l'acceptation d'une pelouse plus haute, moins verte, composée de plusieurs espèces.

■ La transmission des savoirs reste un levier important pour favoriser de nouvelles pratiques, acquérir une meilleure connaissance de son environnement proche (*quid* de l'impensé des traitements pesticides d'espaces agricoles jouxtant certaines parcelles ?) et des conditions d'évolution de la faune et flore dans cet environnement. L'approche empirique et par mimétisme de gestes obser-

vés (souvent dans l'enfance) porte l'accent sur des modes de transmission relationnels, dans l'action et associés au quotidien. À l'échelle locale, nous constatons le rôle de voisin médiateur de telles pratiques et connaissances qui semble intéressant à accompagner, tout en prenant en compte le rôle fréquent des magasins de jardinage dans la recherche de conseils sur l'aménagement du jardin et la sélection d'espèces adaptées aux conditions climatiques du territoire. Si les employés de ces magasins se font le relais de savoirs jardiniers, tout en participant pleinement à une offre standardisée, à l'échelle nationale, de plantes méditerranéennes et de gazon synthétique, la sensibilisation aux pratiques favorisant la biodiversité doit d'abord être réalisée avec des professionnel-les. Un prolongement de ce travail pourrait d'ailleurs consister à consacrer une recherche sur les pratiques de ces acteurs et leur promotion, qui à travers les échanges verbaux mais également gestuels (tels des ateliers d'initiation ?), dans la mise en scène en magasin et des produits disponibles en rayon, nourrissent un certain imaginaire de jardin.

■ Sur la question du développement urbain, les politiques de densification urbaine semblent rendre plus difficile une gestion écocentrée du jardin. Ce dernier étant un espace multifonctionnel, sur de petites parcelles, les usages visant à profiter d'un espace extérieur intégrant des parties artificialisées telles qu'une terrasse pour partager un repas, des espaces de repos ou une piscine, empiètent sur des espaces de végétation. Les arbres notamment, sont limités dans leur croissance sur ces parcelles, et abattus dans plusieurs jardins enquêtés car entrant en conflit avec un autre usage du jardin, débordant chez les voisin-es ou nécessitant trop d'entretien. Les grandes parcelles permettent de concilier plus facilement différents usages et de laisser les espaces moins utilisés en libre évolution. Rose et Jean, usés par des relations de voisinage conflictuelles sur la gestion de leurs arbres et de leur élagage,

songent à déménager. Mais avant cela, ils souhaiteraient assurer une certaine pérennité à leur parcelle devenue une forêt au cœur du village, écrin de biodiversité. Or, le PLU actuel y envisage la construction d'une dizaine de maisons. La demande d'obligation réelle environnementale (ORE)<sup>30</sup> déposée auprès du Conservatoire des espaces naturels par les propriétaires écoengagés n'a pas abouti. La Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) donnera peut-être un avis plus favorable à la préservation de cette réserve d'habitats et nourricière pour les oiseaux, insectes et petite faune. Le soutien à ces actions individuelles de préservation, qui plus est dans des communes soumises à une pression foncière de densification, ne présenterait-il pas un enjeu écologique et social à favoriser à l'échelle de politiques publiques ? À l'heure où nous clôturons ce rapport, la feuille de route publiée par la Direction de l'habitat, de l'urbanisme et des paysages (DHUP) pour accompagner la mutation des quartiers pavillonnaires s'inscrit dans les réflexions proposées ici en notant que « les transformations de l'existant doivent être pensées en conciliant les deux approches [densification et renaturation, ndlr], en commençant par une connaissance fine des enjeux du projet (continuités écologiques, patrimoine naturel, cadre de vie existant, pratiques d'entretien des habitants) »<sup>31</sup>.

■ Nous souhaiterions apporter la touche finale à cette étude en prenant appui sur la proposition de Nathalie Blanc, Cyria Emelianoff et Hugo Rochard, dans un ouvrage paru en 2022, à « réparer la Terre par le bas », en encourageant un environnementalisme ordinaire, c'est-à-dire des gestes et actions écologiques du quotidien, réalisés par des habitant-es non militant-es. Les attachements sensibles au vivant dans le jardin, que notre étude a mis en lumière, participent pleinement à cet environnemen-

talisme ordinaire, s'incarnant dans une échelle micro-locale et par des pratiques situées. Ces pratiques, si elles n'amènent pas forcément un discours écologique de la part des habitant-es, transforment pourtant concrètement les milieux et traduisent l'amorce de transitions écologiques par le bas. Leurs impacts positifs sur la biodiversité pourraient être renforcés en soutenant le passage de l'échelle individuelle de la parcelle à l'échelle du quartier, mais aussi, dans ce contexte périurbain, des parcelles individuelles aux espaces naturels de proximité. Ainsi, il serait intéressant d'interroger les connectivités écologiques offertes par ces ensembles de jardins, soit les possibilités de relier les milieux écologiques accueillant le vivant et favoriser le mouvement d'espèces végétales et animales. Des sous-trames écologiques entre jardins privés peuvent en effet participer aux trames vertes identifiées dans les politiques publiques. À l'inverse, les murs, clôtures, limites de ces jardins peuvent agir comme des barrières au déplacement de la biodiversité. Leur caractérisation permettrait de révéler le potentiel écologique de cette continuité de jardins privés.

■ À travers cette étude, nous avons souhaité rendre davantage visible le rapport ordinaire au vivant dans toute sa complexité. Nous en retenons un attachement puissant et sensible aux sujets, végétaux et animaux, habitant le jardin. Bien que ces rapports entraînent des conflits d'usage sur certains espaces, ils impactent l'habitant dans sa manière d'appréhender la nature et en ce sens, le jardin constitue l'espace privilégié pour apprendre à cohabiter, à voisiner, dans une prise de soin réciproque.

## NOTES

29. « Peut-être faut-il que les maisons fussent faites pour les jardins et non les jardins pour les maisons » (Antoine Jacobsohn, introduction du colloque « Du jardinage au paysage, de la Quintinie à demain », mars 2026, ENSP Versailles).

30. Codifiées à l'article L. 132-3 du code de l'environnement, les ORE sont inscrites dans un contrat au terme duquel le propriétaire d'un bien immobilier met en place une protection environnementale

attachée à son bien, pour une durée pouvant aller jusqu'à 99 ans. Source : [Obligation réelle environnementale | Ministère Aménagement du territoire Transition écologique](#), consulté le 02/04/2026.

31. [Une feuille de route pour accompagner les mutations du pavillonnaire | Aménagement durable](#), consulté le 02/04/2026.

## ANNEXES

## BIBLIOGRAPHIE

**Akrich M., Callon M., Latour B.** (2006). *Sociologie de la traduction*. Textes fondateurs, Paris, Presses des Mines.

**Alarcon, M., & Marty, P.** (2024). « Du loisir à l'apprentissage de la vulnérabilité de la nature : jardiner en ville pour renouveler les relations aux vivants, à Malmö (Suède) ». *Développement durable et territoires*. Économie, géographie, politique, droit, sociologie, 15(1).

**Barles S., Blanc N.** (dir.), (2016). *Écologies urbaines. Sur le terrain*, Paris, Économica-Anthropos.

**Bartiaux F., Reátegui Salmón L.** (2012). « Are there domino effects between consumers' ordinary and "green" practices? An analysis of quantitative data from a sensitization campaign on personal carbon footprint », *International Review of Sociology* – Revue Internationale de Sociologie, vol. 22, n° 3, pp. 471-491

**Bationo-Tillon A., Cozzolino F., Krier S. et Nova N.** (2024). « Saisir les mondes en mutation par la recherche-création » in A. Bationo-Tillon, F. Cozzolino, S. Krier, N. Nova (eds), *En quête d'images. Écritures sensibles en recherche-création*, Les Presses du Réel, 2024, p. 9.

**BAUM** (Programme de recherche Biodiversité, aménagement urbain et morphologie) a été conduit de 2019 à 2024, soutenu par le PUCA (Plan urbanisme construction architecture) et l'OFB (Office français de la biodiversité) : Biodiversité, aménagement urbain et morphologie - BAUM | Plan urbanisme construction architecture.

**Berger M., Claire Aragau C., Rougé L.** (2014). « Vers une maturité des territoires périurbains ? », *EchoGéo* [En ligne], 27/2014.

**Blanc, N., Emelianoff E., Rochard H.** (2022). *Réparer la Terre par le bas. Manifeste pour un environnementalisme ordinaire*, Paris, Le Bord de l'Eau.

**Boltanski L., Thévenot L.** (1991). *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Éditions Gallimard.

**Bonnin M.** (2008). *Les corridors écologiques: vers un troisième temps du droit de la conservation de la nature ?*. Paris : Harmattan, 270 p.(Droit du patrimoine culturel et naturel). ISBN : 978-2-296-05581-0.

**Bonnin-Oliveira S., Berger M., Aragau C., Rougé L., Desbordes F., et al.** (2014). « Les "pôles secondaires" dans la réorganisation des mobilités : Maturité et durabilité des espaces périurbains ? Vivre en ville hors des villes ». Synthèse de programme de recherche, MELT/MEDDE/PUCA, pp.29-41.

**Bourdieu, P.** (1998). *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil.

**Brun M., Di Pietro F.** (2021). « Les friches urbaines : vers une reconnaissance de la nature spontanée dans les politiques locales ? Étude de cas dans deux agglomérations ligériennes », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 47, 2021.

**Charmes E. et Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines** (eds.) (2021). *Métropole et éloignement résidentiel: vivre dans le périurbain lyonnais*, Paris, Éditions Autrement, 141 p.

**Charmes E., Launay L. et Vermeersch S.** (2013). « Le périurbain, France du repli ? », *La Vie des idées*, 28 mai 2013 p.

**Clatworthy J., Hinds J., Camic P. M.** (2017). « Exploring the relationship between suburban allotment gardening and well-being: An interpretative phenomenological analysis ». *Ecopsychology*, 9(3), 121-129.

**Clayton S., Colléony A., Conversy P., Maclouf E., Martin L., Torres A. C. & Prévot A. C.** (2017). « Transformation of experience: Toward a new relationship with nature ». *Conservation letters*, 10(5), 645-651.

**Clément, G.** (2014). *Éloge des vagabondes-Documenta: Herbes, arbres et fleurs à la conquête du monde*. Robert Laffont.

**Cohen M, Baudoin R, Dajoz I, Godron M, Grésillon E, Palibrk M, Cornet N, Simon R.** (2014). « Les jardins de deux quartiers parisiens. Biodiversité, gestion et appropriation habitantes », in Menozzi M-J. (Dir.) *Les jardins dans la ville, entre nature et culture*. Rennes. Presses Universitaires de Rennes : 289-304.

**Corvol A.** (2010). *Histoire de la chasse. L'Homme et la Bête*. Perrin, Paris.

**Coutard O., Dupuy G. et Fol S.** (2002). « La pauvreté périurbaine : dépendance locale ou dépendance automobile ? : Espaces modes d'emploi », *Espaces et sociétés*, 2002, no 10809, p. 155175.

## ANNEXES

**Crozier M., Friedberg E.** (1977). *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*, Paris, Éditions du Seuil.

**Cuny C., Jarrigeon A. et Färber A.** (2020). « Penser par l'image. Les promesses des collaborations entre arts visuels et études urbaines », *L'urbain par l'image. Collaboration entre arts visuels et sciences sociales*, Creaphis Éditions, p.5-17.

**De Certeau M.** (1980). *L'invention du quotidien*. Tome 1 : Arts de faire, Paris, Union générale d'éditions.

**Delahay R. J., Sherman D., Soyalan B., & Gaston K. J.** (2023). « Biodiversity in residential gardens: a review of the evidence base ». *Biodiversity and Conservation*, 32(13), 4155-4179.

**Desponds D.** (2008). « Contribution des démarches prospectives différenciées au renforcement des logiques ségréguatives », in *Espaces en transactions*, Sêchet R., Garat I. et Zeneidi D. (dir.), Rennes, PUR, p. 47-66.

**Desponds D. et Cazeaux L.** (2021). « Les grandes agglomérations françaises et leurs couronnes périurbaines : dynamiques de convergence ou de divergence ? ». *Mutations du périurbain. De l'espace décrit aux territoires désirables ?*, Éditions du Manuscrit, p. 29-60, Devenirs urbains.

**Desponds D. et Fonticelli C.** (dir.) (2021). *Les mutations du périurbain: de l'espace décrit aux territoires désirables ?*, Paris, Éditions Le Manuscrit (coll. « Devenirs urbains »), 392 p.

**Douglas M.** (2001 [1966]). *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

**Drancourt K.** (2025). « Histoires d'eau : quels usages par les habitants ? », Chantier LEROY MERLIN Source.

**Dubost F.** (1997). *Les jardins ordinaires*. Paris. L'Harmattan.

**Dubost F., & Lizet B.** (2003). « La nature dans la cité ». *Communications*, 74(1), 5-18.

**Ernwein M.** (2019). *Les natures de la ville néolibérale*, UGA Éditions.

**Fauconnier G.** (2019). « La mise en œuvre de l'article 55 de la loi SRU dans les Yvelines, entre application formelle et adaptation stratégique », thèse de doctorat, université Paris-Nanterre.

**Floch J.-M.** (2014). « Des revenus élevés et en plus forte hausse dans les couronnes des grandes aires urbaines », France, portrait social. INSEE édition, p. 69-81.

**Fonticelli C., Moquay P.** (2018). « Modèle et standardisation. Effets des politiques de densification du périurbain francilien ». In: *Les Annales de la recherche urbaine*, N°113. La ville standardisée. pp. 114-125.

**Foucault M.** (1967). « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

**Freeman C, Dickinson K. J. M., Porter S, Van Heezik Y.** (2012). « "My garden is an expression of me" : Exploring householders' relationships with their gardens ». *Journal of Environmental Psychology* 32: 135-143.

**Frileux P., Dubost F. et Freytet A.** (2013). *Le bocage pavillonnaire : une ethnologie de la haie*. Grâne. Creaphis éditions.

**Frileux P., Paillocher E.** (2024). « Petits arrangements avec le vivant dans le bocage pavillonnaire ». DD&T [Online], <https://journals.openedition.org/developpementdurable/23928>

**Galland O.** (2024). *Les Valeurs du travail. Contrastes et évolutions en France et dans les pays développés*, Les Presses Sciences Po.

**Gaston K. J., Smith R. M., Thompson K., & Warren P. H.** (2005). « Urban domestic gardens (II): experimental tests of methods for increasing biodiversity ». *Biodiversity & Conservation*, 14(2), 395-413.

**Gaston K. J., Fuller R. A.** (2008). « Commonness, population depletion and conservation biology ». *Trends Ecol. Evol.* Vol. 23, n°1, p. 1419. Disponible sur : <http://dx.doi.org/10.1016/j.tree.2007.11.001>

**Gilligan C.** (2011). « Une voix différente ». In P. Paperman & S. Laugier (éds.), & P. Paperman (trad.), *Le souci des autres*. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales. <https://doi.org/10.4000/books.editionsehess.11626>

**Goddard M A, Dougill A J, Benton T G.** (2013). « Why garden for wildlife? Social and ecological drivers, motivations and barriers for biodiversity management in residential landscapes ». *Ecological Economics*, 86: 258-273.

**Hajek I., Hamman P., Lévy J.P.** (dir.) (2015). *De la ville durable à la nature en ville*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

**Hamman P., Dziebowski A.** (2023). *Des tiques et des hommes : chronique d'une nature habitable. Entre territorialisation, sanitisation et responsabilisation*, Lormond, Le Bord de l'eau.

## ANNEXES

- Hamon, V., Rougé, L. et Soichet, H.** (2022). « Réenchanter le pavillonnaire urbain des années 1950-1970 », chantier de recherche LEROY MERLIN Source et Ademe.
- Haumont N.** (2001). *Les pavillonnaires*, Paris, L'Harmattan (éd. originale : 1966).
- Hofmann M., Westermann J. R., Kowarik I., Van der Meer E.** (2012), « Perceptions of parks and urban derelict land by landscape planners and residents ». *Urban For. Urban Green*. Vol. 11, n°3, p. 303312. Disponible sur : <http://dx.doi.org/10.1016/j.ufug.2012.04.001>
- Jaillet M.-C.** (2013) « Peut-on encore vivre en ville ? L'exemple de Toulouse », *Esprit*, p. 68-82.
- Jarrigeon A., Soichet H., Groueff L., Perelmuter V.** (2020), « In situ / on line » in Cécile Cuny, A. Jarrigeon et Alexa Färber (dir.), *L'Urbain par l'image*. Collaboration entre arts visuels et sciences sociales, Créaphis, 2020 et C. Cuny et H. Soichet, « Une ethnographie visuelle des mondes ouvriers de la logistique » in C. Cuny (dir.), *On n'est pas des robots. Ouvrières et ouvriers de la logistique*, Créaphis, 2020, p.125-147.
- La Branche S.** (2024). « La biodiversité dans et par le jardin ». Pour *Arthropologia*.
- Larrère C.** (2002). *Les valeurs de la nature*. Paris : Éditions Le Seuil.
- Larrère C.** (2010). *L'éthique environnementale* (2e éd.). Paris : Presses Universitaires de France.
- Latour B.** (2004). *Politics of Nature: How to Bring the Sciences into Democracy*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Latour B.** (2006). *Changer de société – Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- Laugier S.** (2012). *Tous vulnérables? Le care, les animaux et l'environnement*, Payot-Rivages
- Le Dantec J.-P.** (2011). *Poétique des jardins*, Actes Sud.
- Le Goff, O.** (1994). « Chapitre I. Une idée nouvelle, le confort ». *L'Invention du confort*, Presses universitaires de Lyon.
- Levé M.** (2018). « Les jardins domestiques, espaces de passage des insectes pollinisateurs et de leurs rencontres avec les habitant.es » (Doctoral dissertation, Université Sorbonne Paris Cité).
- Lévi-Strauss C.** (1962). *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lévy J., Lussault M.** (2003). Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Paris : Belin. 1127 p. ISBN : 978-2-7011-6395-6.
- Lindemann-Matthies P, Marty T.** (2013). « Does ecological gardening increase species richness and aesthetic quality of a garden? », *Biological Conservation*, 159: 37-44.
- Lizet B.** (1989). « Naturalistes, herbes folles et terrains vagues ». *Ethnol. Fr.* Vol. 19, n°3, p. 253272.
- Lizet B.** (2010). « Du terrain vague à la friche paysagée ». *Ethnol. Fr.* Vol. 4, n°4, p. 597. Disponible sur : <http://dx.doi.org/10.3917/ethn.104.0597>
- Mangold M.** (2017). « La maison individuelle "durable", une écologie de "bonne conscience" ? », *Sciences de la société*, n°98, « Habitat durable : approches critiques », pp.110-125.
- Marchal H., Stébé J.-M.** (2018), *La France périurbaine*, Paris, Que sais-je ?.
- Marco A.** (2008). « Patrons floristiques et facteurs explicatifs de la flore horticole en zone rurale urbanisée : des jardins pavillonnaires aux friches post-culturelles méditerranéennes ». Thèse de doctorat d'écologie végétale. Université de Provence. (Dir. : Bertaudière-Montès V, Dutoit T).
- Marco A, Barthelemy C, Dutoit T, Bertaudière-Montes V.** (2010). « Bridging human and natural sciences for a better understanding of urban floral patterns: the role of planting practices in mediterranean gardens ». *Ecology and Society*, 15(2): 2.
- Marco M & Montès V.** (2025). « Zoom - les jardins pavillonnaires », in Machon N., Di Pietro F., Bertaudière-Montès V., Carassou L., Muller S., coord., 2025. *Écologie urbaine. Connaissances, enjeux et défis de la biodiversité en ville*, Versailles, éditions Quæ, 322 p., [doi:10.35690/978-2-7592-4132-3](https://doi.org/10.35690/978-2-7592-4132-3).
- Mathis C.F., Pepy E.A.** (2017). *La ville végétale : une histoire de la nature en milieu urbain : France XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon.
- Menozi M.J.** (2007). « "Mauvaises herbes", qualité de l'eau et entretien des espaces », *Natures Sciences Sociétés* 2007/2 (Vol. 15), p. 144-153.
- Morizot B.** (2016), *Les diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, éditions WildProject.
- Morizot B.** (2018). *Sur la piste animale*, Arles : Actes Sud, coll. « Mondes sauvages ».

## ANNEXES

**Muratet A., Muratet M., & Pellaton M.** (2022). *Flore des friches urbaines*. Les presses du réel.

**Muratet A., Porcher E., Devictor V., Arnal G., Moret J., Wright S., Machon N.** (2008). « Evaluation of floristic diversity in urban areas as a basis for habitat management ». *Appl. Veg. Sci.* Vol. 11, n°4, p. 451–460.

**Myers N.** (1988), « Threatened biotas: "hot-spots" in tropical forests ». *The Environmentalist*, 8, 187–208.

**Nolet M.** (1998). « Coup de jeune au jardin : pelouse et vivaces », premières parties. *Continuité*, (78), 50–53.

**Offner Jean-Marc & co.** (2025). « Vive le périurbain ! Pour des campagnes urbaines au cœur des transitions territoriales », rapport groupe de réflexion Terra Nova.

**Paquot T.** (2013). « Une anthropologue en ville : Colette Pétonnet (1929-2012) », *Métropolitiques*, URL : <http://www.metropolitiques.eu/Une-anthropologue-en-ville-Colette.html>

**Pawin R.** (2013). *Histoire du bonheur en France : depuis 1945*, Robert Laffont.

**POPSU** (2022). « Exode urbain ? Petits flux, grands effets. Les mobilités résidentielles à l'ère (post-)Covid », Paris, 12p. <https://popsu.archi.fr/actualite/lexode-urbain-petits-flux-grands-effets> consulté le 27/02/2026

**Quellier F.** (2012). *Histoire du jardin potager*. Paris. Armand Colin.

**Raymond H., Haumont N., Dezès M.G., Haumont A.** (2001 [1966]), *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan.

**Raymond R.** (2025). « La participation des habitants à la "re-naturalisation" de la ville », in Machon N., Di Pietro F., Bertaudière-Montès V., Carassou L., Muller S., coord., 2025. *Écologie urbaine. Connaissances, enjeux et défis de la biodiversité en ville*, Versailles, éditions Quæ, 322 p., doi:10.35690/978-2-7592-4132-3.

**Remy J., Voyé L., Servais É.** (1991 [1978]). *Produire ou reproduire ? Une sociologie de la vie quotidienne*, Bruxelles, Éditions De Boeck.

**Riboulot-Chetrit M.** (2015). « Les jardins privés : de nouveaux espaces clés pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? ». *Articulo-Journal of Urban Research*, (Special issue 6).

**Riboulot-Chetrit M.** (2016). « Les habitants et leur jardin : relations au vivant, pratiques de jardinage et biodiversité au cœur de l'agglomération parisienne » (Doctoral dissertation, Paris 1).

**Robbins P Law.** (2012). « Lawn people : how grasses, weeds, and chemicals make us who we are ».

**Rougé L. Gay C., Landrieve S., Lefranc-Morin A., Nicolas C.** (dir.) (2013). *Réhabiliter le périurbain. Comment vivre et bouger durablement dans ces territoires ?*, Loco, Forum vies mobiles, 144 p.

**Shove E.** « Habits and Their Creatures », in Warde Alan, Southerton Dale (eds.), *The Habits of Consumption*, Helsinki, Collegium, pp. 100–113.

**Shwartz A., Turbé A., Simon L., Julliard R.** (2014). « Enhancing urban biodiversity and its influence on city-dwellers: An experiment ». *Biol. Conserv.* Vol. 171, p. 8290. Disponible sur : <http://dx.doi.org/10.1016/j.biocon.2014.01.009>

**Smith R. M., Thompson K. et al.** (2006). « Urban domestic gardens (IX) : Composition and richness of the vascular plant flora, and implications for native biodiversity ». In : *Biological Conservation* 129.3, p. 312–322. doi : 10.1016/j.biocon.2005.10.045.

**Soga M., Cox D. T., Yamaura Y., Gaston K. J., Kurisu K., & Hanaki K.** (2017). « Health benefits of urban allotment gardening: Improved physical and psychological well-being and social integration ». *International journal of environmental research and public health*, 14(1), 71.

**Van Gennep A.** (2000 [1909]), *Les rites de passage*, Paris, Picard.

**Vanier M.**, (2002). « Développement autour des villes. Un tiers espace voué à l'innovation », *Économie & Humanisme*, n°362, p. 53–58.

**Weber F.** (1998). *L'Honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin.

**Wuart L.** (2022). « Non-humains », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 13, n°3 | Décembre 2022, <http://journals.openedition.org/developpementdurable/22000>

**Zask J.** (2020). *Zoocities. Des animaux sauvages dans les villes*, Paris, Premier Parallèle, 256 p.

## ANNEXES

## RÉCAPITULATIF DES ENQUÊTÉS

13 ménages-printemps 2024 (7 revus à l'automne 2024)	Prénoms (anonymisés) des enquêtés.e.s	Âge et composition familiale du foyer	Profession exercée (enquêté.e ; conjoint.e)	Année de construction	Taille de la parcelle
Périurbain de Montpellier - 7	<b>Abdel</b>	55 ans, en couple, 4 enfants (entre 5 et 20 ans)	Responsable sécurité incendie, Assistant de direction	2017	280 m <sup>2</sup>
	<b>Célia et Arben</b>	39 et 40 ans, 3 enfants (entre 5 et 13 ans)	Chargée de communication, Chauffeur de bus	2017	400 m <sup>2</sup>
	<b>Daphnée et Étienne</b>	58 et 65 ans, 4 enfants (adultes)	Photographe et enseignante, Chercheur domaine agricole (retraité)	années 1990	3174 m <sup>2</sup>
	<b>Norah</b>	36 ans, en couple, 2 enfants (5 et 8 ans)	Cheffe de projet pharmaceutique, Responsable informatique	2016	451 m <sup>2</sup>
	<b>Paul</b>	52 ans, en couple, 2 enfants (17 et 20 ans)	Responsable dans le domaine de l'énergie, Responsable centre de formation	2015	615 m <sup>2</sup>
	<b>Rose et Jean</b>	73 ans, 2 enfants (adultes)	Chercheur, Artiste (retraités)	années 1970	9385 m <sup>2</sup>
	<b>Laura et Sébastien</b>	51 et 52 ans, 2 enfants (17 et 21 ans)	Directrice qualité entreprise pharmaceutique, Cadre technico-commercial d'une entreprise du bâtiment	1985	1560 m <sup>2</sup>

## ANNEXES

13 ménages-printemps 2024 (7 revus à l'automne 2024)	Prénoms (anonymisés) des enquêt.e.s	Âge et composition familiale du foyer	Profession exercée (enquêt.e ; conjoint.e)	Année de construction	Taille de la parcelle
Périurbain de Strasbourg - 6	<b>Daniel</b>	57 ans, en couple, 2 enfants (adultes)	Technicien (entreprise), Responsable qualité environnement fonction publique	2000	703 m <sup>2</sup>
	<b>Jérémy et Amélie</b>	40 ans, un enfant (7 ans)	Responsable carrosserie, Coordinatrice pédagogique enseignement supérieur	2014	476 m <sup>2</sup>
	<b>Ariane</b>	37 ans, en couple, 3 enfants (entre 3 et 9 ans)	Responsable RH, Chef d'équipe logistique	2020	414 m <sup>2</sup>
	<b>Madeleine</b>	66 ans, en couple, 2 enfants (adultes)	Ingénieure chimiste, Ingénieur biochimiste	années 1980	1682 m <sup>2</sup>
	<b>Jérôme</b>	55 ans, en couple, deux enfants (18 et 21 ans)	Salarié support technique matériel électrique, Employée secteur services	fin années 1990	648 m <sup>2</sup>
	<b>Gérard</b>	60 ans, en couple, 2 enfants (adultes)	Monteur réseau gaz, Assistante maternelle	fin années 1990	572 m <sup>2</sup>

# ANNEXES

## LISTE DES ESPÈCES OBSERVÉES DANS LES JARDINS AYANT BÉNÉFICIÉ D'UN RELEVÉ BOTANIQUE

Liste des espèces observées dans les jardins ayant bénéficié d'un relevé botanique (sont présentées les espèces apparaissant sur au moins deux jardins ; en gras sont notées les espèces qui apparaissent sur le territoire de Strasbourg et de Montpellier ; en italique sont notées les espèces spécifiquement spontanées) :

Nom scientifique	Nom commun	Nombre de jardins à Strasbourg où l'espèce est observée	Nombre de jardins à Montpellier où l'espèce est observée	Nombre de jardins où l'espèce est observée
<i>Bellis Perennis</i>	Paquerette	4	3	7
<i>Geranium molle</i>	Géranium	4	2	6
<i>Olea europaea</i>	<b>Olivier</b>	<b>3</b>	<b>3</b>	6
<i>Taraxacum officinale</i>	Pissenlit	4	2	6
<i>Convolvulus arvensis</i>	Liseron	2	3	5
<i>Cornus sanguinea</i>	<b>Cornouiller</b>	<b>3</b>	<b>2</b>	5
<i>Picris hieracioides</i>	Picride	2	3	5
<i>Poa annua</i>	Pâturin	3	2	5
<i>Potentilla reptans</i>	Potentille	3	2	5
<i>Trifolium repens</i>	Trèfle	3	2	5
<i>Bambusa vulgaris</i>	<b>Bambou</b>	<b>4</b>	<b>2</b>	4
<i>Cotoneaster franchetii</i>	<b>Cotoneaster</b>	<b>3</b>	<b>1</b>	4
<i>Ficus carica</i>	<b>Figuier</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	4
<i>Hedera helix</i>	Lierre	3	1	4
<i>Mespilus germanica</i>	Néflier		4	4
<i>Plantago lanceolata</i>	Plantain lancéolé	2	2	4
<i>Polygonum aviculare</i>	Renouée des oiseaux	3	1	4
<i>Veronica persica</i>	Véronique	3	1	4
<i>Campsis radicans</i>	<b>Bignone</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<i>Cardamine hirsuta</i>	Cardamine	2	1	3
<i>Carex sp.</i>	Carex	1	2	3
<i>Chamaerops humilis</i>	<b>Palmier nain</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<i>Cirsium arvense</i>	Cirse	2	1	3
<i>Cynodon dactylon</i>	Chiendent	1	2	3

## ANNEXES

<b>Daucus carota</b>	Carotte	2	1	3
<b>Forsythia viridissima</b>	<b>Forsythia</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Geranium rotundifolium</b>	Géranium	2	1	3
<b>Glechoma hederacea</b>	Lierre terrestre	2	1	3
<b>Hibiscus syriacus</b>	<b>Hibiscus</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Holcus lanatus</b>	Houlque	2	1	3
<b>Hydrangea macrophylla</b>	<b>Hortensia</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Nerium oleander</b>	<b>Laurier rose</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<b>Oxalis corniculata</b>	<b>Oxalis</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Philadelphus coronarius</b>	<b>Seringat</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Plantago major</b>	<i>Grand plantain</i>	3		3
<b>Prunella vulgaris</b>	Brunelle	2	1	3
<b>Prunus cerasus</b>	<b>Cerisier</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Prunus laurocerasus</b>	Laurier cerise	3		3
<b>Prunus lusitanica</b>	<b>Laurier du Portugal</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Ranunculus bulbosus</b>	Renoncule	2	1	3
<b>Setaria verticillata</b>	<b>Sétaire</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Sonchus asper</b>	<i>Laiteron</i>	3		3
<b>Syringa vulgaris</b>	<b>Lilas</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	3
<b>Verbena officinalis</b>	<b>Verveine</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<b>Viburnum tinus</b>	<b>Laurier tin</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<b>Vitis vinifera</b>	<b>Vigne</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	3
<b>Acer japonicum</b>	Érable du japon	2		2
<b>Acer palmatum</b>	Érable palmé	2		2
<b>Agapanthus africanus</b>	Agapanthe		2	2
<b>Agave amEtienneana</b>	Agave		2	2
<b>Agave asperrima</b>	Agave		2	2
<b>Aloe vera</b>	Aloe		2	2

## ANNEXES

<b>Aloysia citrodora</b>	Verveine		2	2
<b>Asparagus acutifolius</b>	<i>Asperge sauvage</i>		2	2
<b>Berberis repens</b>	Épine vinette	2		2
<b>Buxus microphylla</b>	<b>Buis</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Buxus sempervirens</b>	Buis	2		2
<b>Catalpa ovata</b>	<b>Catalpa</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Chenopodium album</b>	<i>Chénopode</i>	2		2
<b>Choisya ternata</b>	<b>Oranger du Mexique</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Cordyline australis</b>	Cordyline		2	2
<b>Coronilla valentina</b>	Coronille		2	2
<b>Cotinus coggygria</b>	<b>Arbre à perruques</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Cotinus obovatus</b>	<b>Arbre à perruques</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Crassula ovata</b>	<b>Arbre de Jade</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Crepis capillaris</b>	<i>Crépide</i>	2		2
<b>Crepis sp.</b>	Crépide	1	1	2
<b>Cupressus arizonica</b>	<b>Cyprès</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Cupressus lusitanica</b>	<b>Cyprès</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Cupressus sempervirens</b>	<b>Cyprès</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Cycas revoluta</b>	Sagoutier		2	2
<b>Cydonia oblonga</b>	Cognassier		2	2
<b>Digitaria sanguinalis</b>	<i>Digitaire</i>	2		2
<b>Dryopteris filix-mas</b>	Fougère mâle	2		2
<b>Elaeagnus submacrophylla</b>	Elaeagnus	2		2
<b>Eragrostis minor</b>	<i>Eragrostis faux-pâturin</i>	2		2
<b>Erigeron canadensis</b>	Vergerette du Canada	1	1	2
<b>Eucalyptus gunnii</b>	<b>Eucalyptus</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Euonymus fortune</b>	Fusain	2		2
<b>Euphorbia peplus</b>	<i>Euphorbe</i>	2		2

## ANNEXES

<b>Festuca rubra</b>	<i>Fétuque</i>	2		2
<b>Fragaria vesca</b>	Fraise	2		2
<b>Fraxinus excelsior</b>	<b>Frêne</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Fraxinus pennsylvanica</b>	<b>Frêne</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Geum sylvaticum</b>	<i>Benoîte</i>	2		2
<b>Hedera algeriensis</b>	<b>Lierre</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Hieracium pilosella</b>	Piloselle	1	1	2
<b>Ipomoea batatas</b>	<b>Ipomée</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Lactuca muralis</b>	Laitue	1	1	2
<b>Leontodon hispidus</b>	Liondent	1	1	2
<b>Lepidium draba</b>	<i>Passerage drave</i>		2	2
<b>Ligustrum japonicum</b>	Troène		2	2
<b>Ligustrum ovalifolium</b>	Troène	2		2
<b>Malus sylvestris</b>	Pommier		2	2
<b>Medicago lupulina</b>	<i>Luzerne</i>	2		2
<b>Mentha arvensis</b>	<b>Menthe</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Mercurialis annua</b>	<i>Mercuriale</i>	2		2
<b>Musa basjoo</b>	<b>Bananier</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Myrsine africana</b>	Buis		2	2
<b>Nandina domestica</b>	<b>Bambou sacré</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Oenothera gaura</b>	<b>Gaura</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Paeonia lactiflora</b>	Pivoine		2	2
<b>Parthenocissus tricuspidata</b>	<b>Vigne vierge</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Photinia serratifolia</b>	<b>Photinie</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Pinus halepensis</b>	Pin		2	2
<b>Prunus amygdalus</b>	Amandier		2	2
<b>Pyracantha crenulata</b>	<b>Pyracantha</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Rosa abietina</b>	<b>Rosier</b>		<b>2</b>	2

## ANNEXES

<b>Rubus sp</b>	Ronce	1	1	2
<b>Rumex obtusifolius</b>	Oseille	1	1	2
<b>Salix integra</b>	Saule	2		2
<b>Salvia abrotanoides</b>	<b>Sauge</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Salvia greggii</b>	<b>Sauge</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Salvia jordanii</b>	Sauge		2	2
<b>Salvia microphylla</b>	Sauge		2	2
<b>Sempervivum tectorum</b>	<b>Joubarbe</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Senecio jacobea</b>	<i>Séneçon</i>	2		2
<b>Setaria pumila</b>	<i>Sétaire</i>	2		2
<b>Sonchus oleraceus</b>	<i>Laiteron</i>	2		2
<b>Spiraea trilobata</b>	Spirée		2	2
<b>Taxus baccata</b>	If	2		2
<b>Tilia europaea</b>	<b>Tilleul</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Trachelospermum asiaticum</b>	<b>Jasmin étoilé</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Tradescantia pallida</b>	Misère pourpre		2	2
<b>Valeriana lecoqii</b>	<b>Valériane</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2
<b>Veronica agrestis</b>	<i>Véronique</i>	2		2
<b>Vesalea grandifolia</b>	Abélia		2	2
<b>Vinca major</b>	Pervenche		2	2
<b>Wisteria floribunda</b>	<b>Glycine</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	2

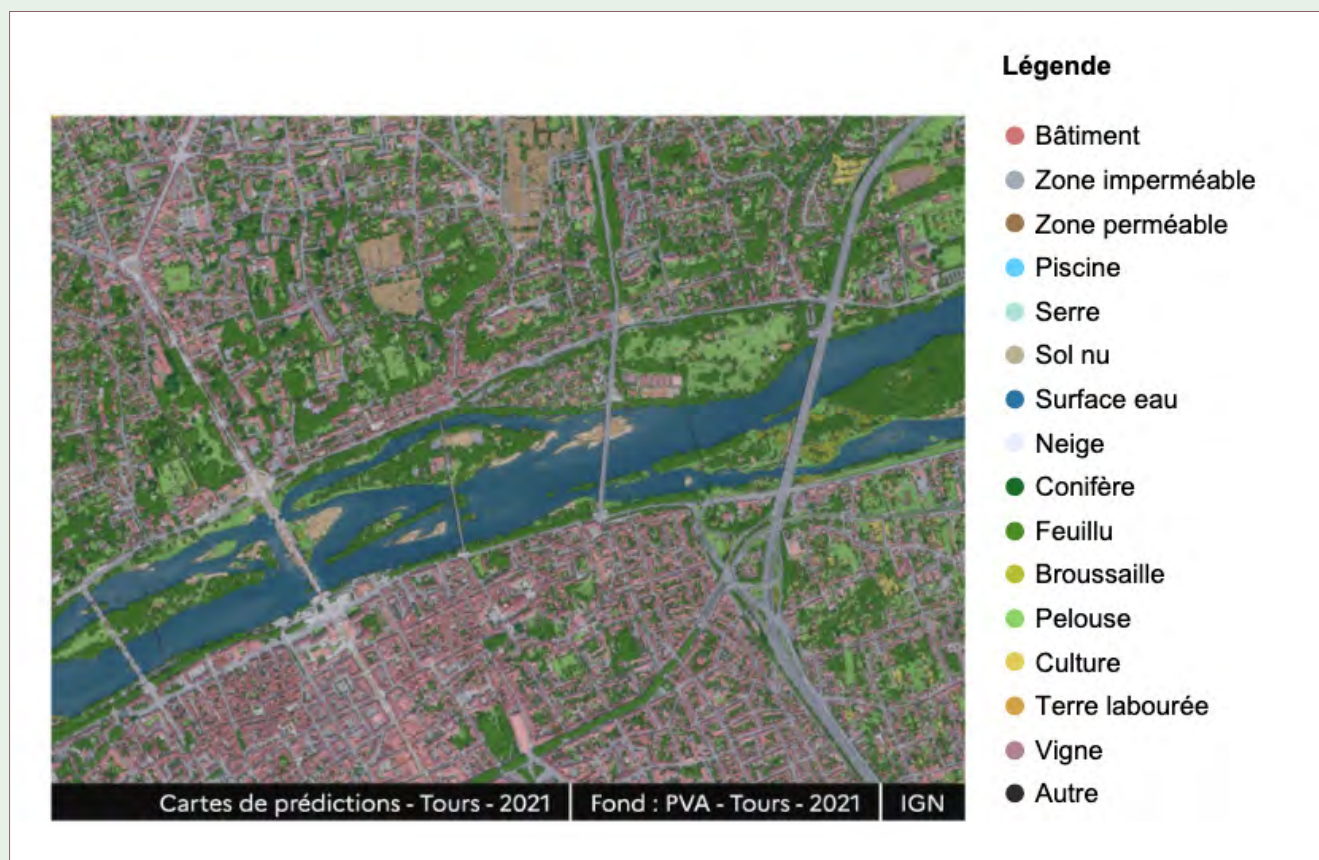
# ANNEXES

## SCHÉMAS ET SPATIALISATION DES JARDINS ÉTUDIÉS

### PRÉSENTATION DE COSIA SUR LE SITE DE L'IGN

[https://geoservices.ign.fr/sites/default/files/2025-06/DC\\_CoSIA\\_1-0.pdf](https://geoservices.ign.fr/sites/default/files/2025-06/DC_CoSIA_1-0.pdf) :

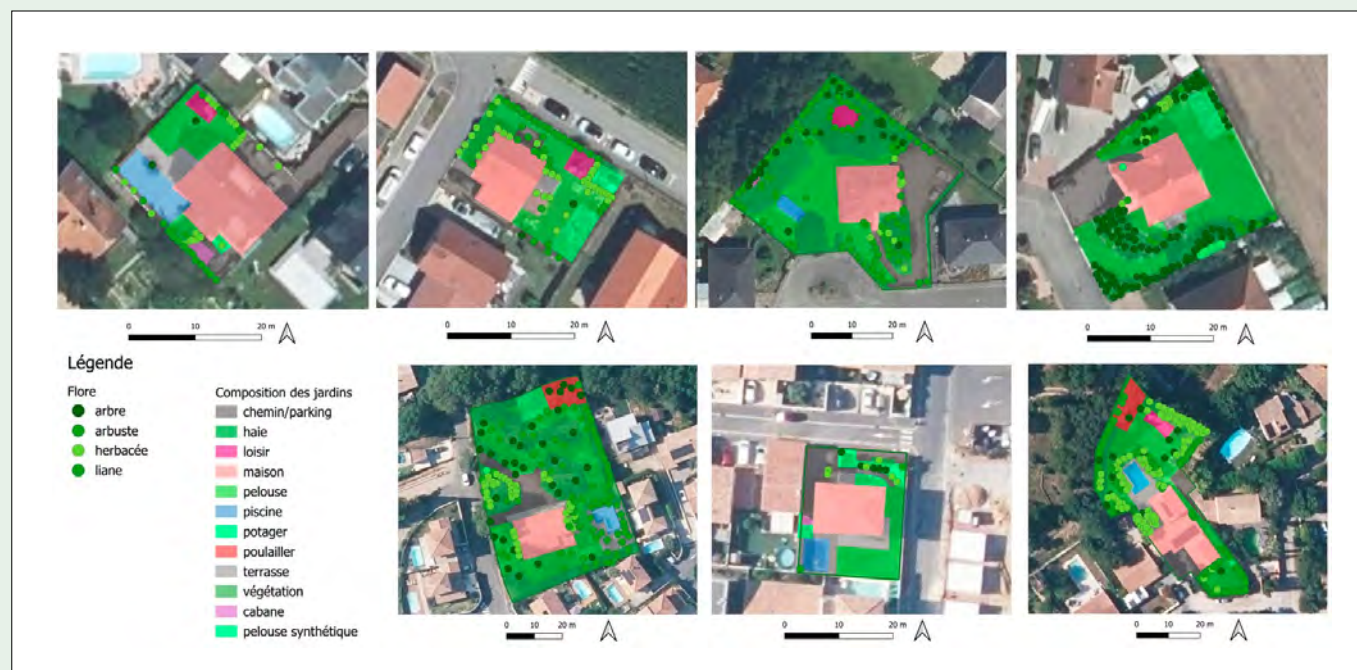
« Les cartes CoSIA décrivent la couverture du sol, soit la nature du sol, selon 15 classes (bâtiment, surface d'eau, conifère, culture, broussaille, etc.). Cette description du sol est produite pour tout le territoire français (métropole et DROM-COM) avec une haute résolution de 20 cm par pixel. Les cartes CoSIA sont un produit de l'IGN qui interviennent actuellement dans la conception de l'OCS GE. Leur résolution spatiale et leur finesse sémantique peuvent également aider dans la production d'autres cartographies et au calcul d'autres indicateurs comme la végétation en ville, les haies & bocages, les trames vertes & bleues ou encore intervenir dans la réalisation de MOS [modes d'occupation des sols] locaux ou d'un OCS GE plus fin. Pour produire ces cartes, des processus d'intelligence artificielle sont utilisés, dont des méthodes d'apprentissage profond (*deep learning*). Ces cartes sont alors dites de "prédiction" car elles sont obtenues à partir d'un modèle numérique d'IA qui estime statistiquement pour chaque pixel son appartenance à une classe, et peuvent ne pas refléter de manière exhaustive la réalité du terrain. Il existe des marges d'erreurs qui sont référencées pour chaque classe. »



# ANNEXES

## PRÉSENTATION DE LA SPATIALISATION DES JARDINS AYANT BÉNÉFICIÉ DE RELEVÉS BOTANIQUEUX

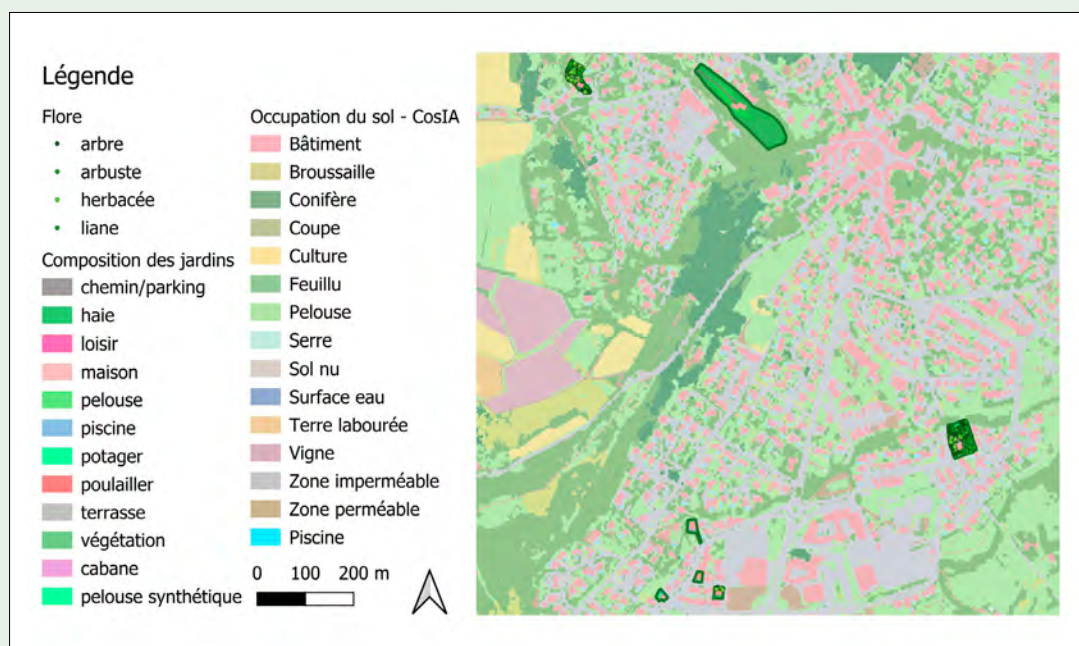
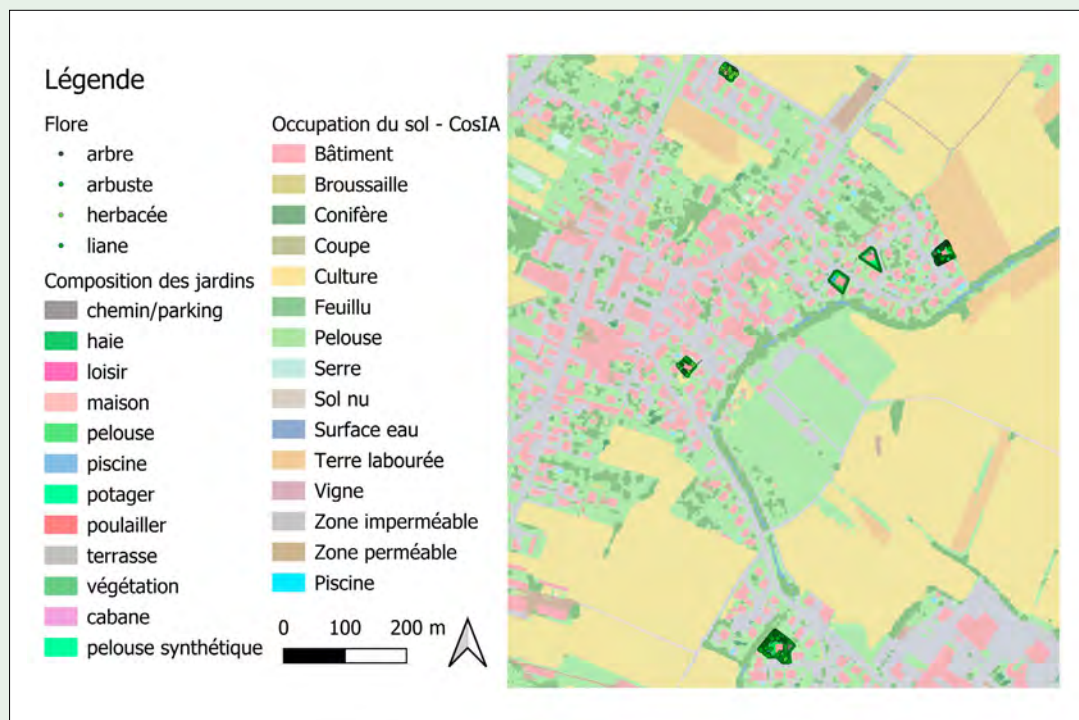
(LES JARDINS SONT PRÉSENTÉS DANS LE MÊME ORDRE QUE PRÉCÉDEMMENT, EN HAUT : PÉRIURBAIN DE STRASBOURG ; EN BAS : PÉRIURBAIN DE MONTPELLIER), SOURCE : IGN, 2024, RÉALISATION : M.BRUN :



# ANNEXES

## RÉCAPITULATIF DE L'ENSEMBLE DES JARDINS ÉTUDIÉS,

SUR LA BASE DE LA CARTOGRAPHIE COSIA (SOURCE : IGN, 2024, RÉALISATION : M.BRUN) :



# ANNEXES

## CHEZ AMÉLIE ET JÉRÉMY, LE « JARDIN MÉDITERRANÉEN EN ALSACE », PÉRIURBAIN STRASBOURG :

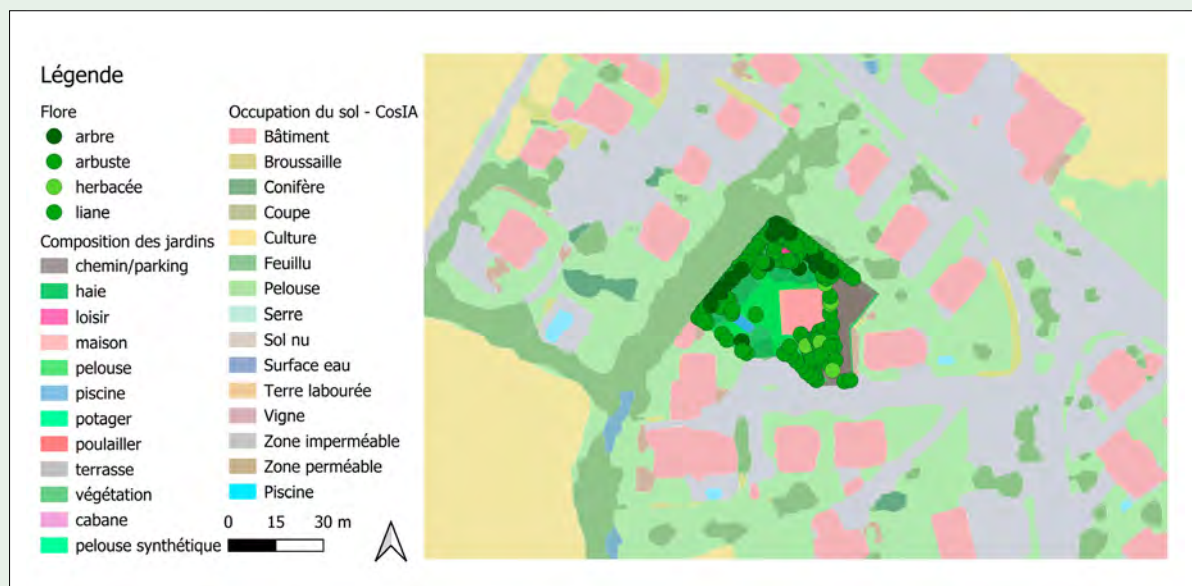


## CHEZ ARIANE, LE « JARDIN COUTEAU-SUISSE », PÉRIURBAIN STRASBOURG :

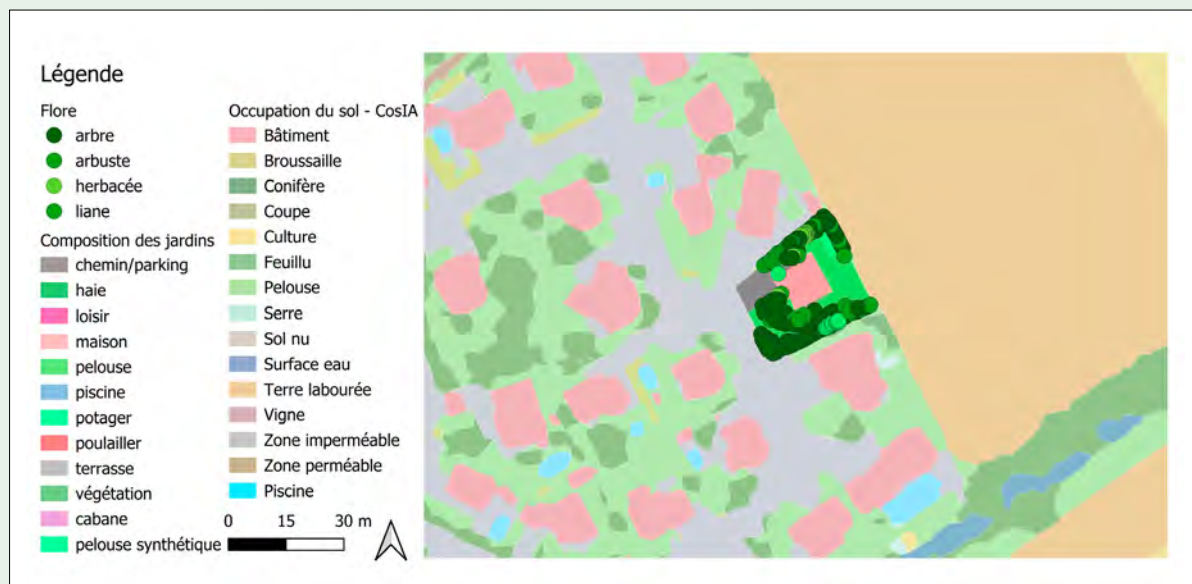


# ANNEXES

## CHEZ MADELEINE, LE « JARDIN À LA RETRAITE », PÉRIURBAIN STRASBOURG :

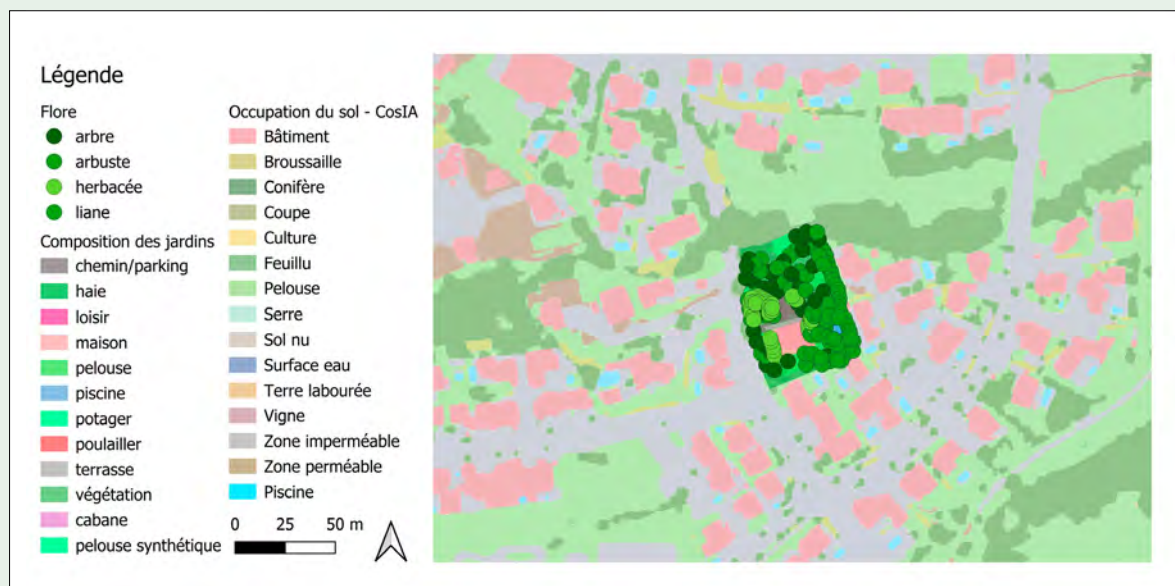


## CHEZ DANIEL, LE « JARDIN DOMPTÉ », PÉRIURBAIN STRASBOURG :



## ANNEXES

### CHEZ DAPHNÉE ET ÉTIENNE, LE « JARDIN DE LA SORCIÈRE », PÉRIURBAIN MONTPELLIER :

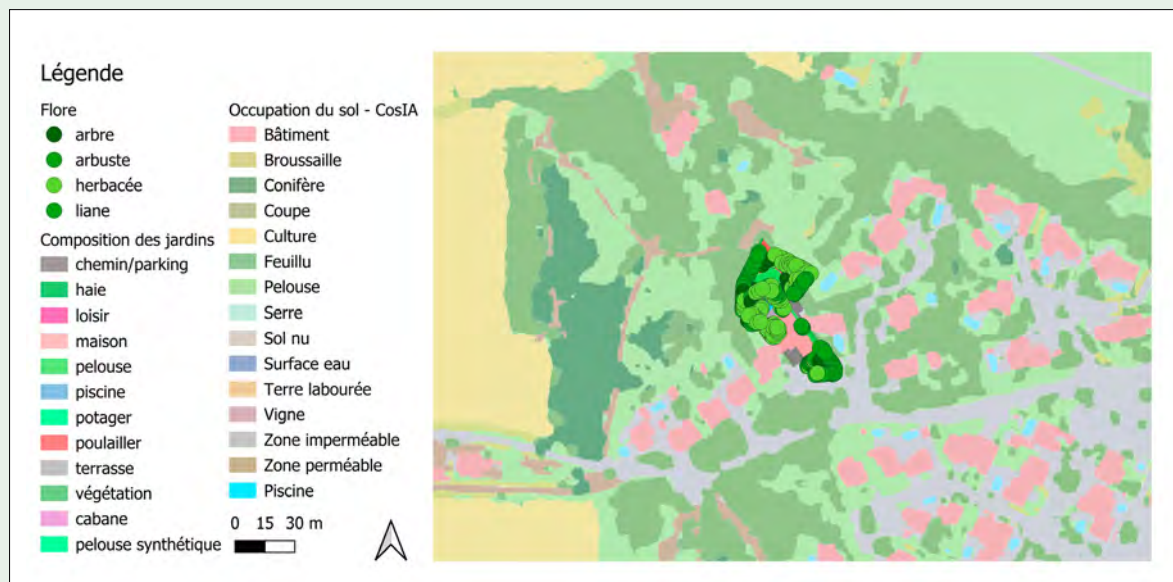


### CHEZ NORAH, LE « JARDIN MALGRÉ LUI », PÉRIURBAIN MONTPELLIER :



# ANNEXES

## CHEZ LAURA ET SÉBASTIEN, LE « JARDIN DES PLAISIRS », PÉRIURBAIN MONTPELLIER :



## REMERCIEMENTS

L'équipe remercie François Ménard (Puca) qui a suivi la recherche jusqu'à son départ en retraite, Sophie Carré (Puca) qui a pris la relève, ainsi que Denis Bernadet et Claire Letertre (LEROY MERLIN Source) pour leur confiance. Grâce à elles et eux, nous avons pu imaginer une collaboration originale, entre recherche et création, permettant d'examiner de près un sujet d'actualité. Leur accompagnement et leur soutien ont rendu possible l'accomplissement de cette recherche, retardée de quelques mois par la naissance de deux bébés en l'espace des deux ans de travail. Nous leur sommes reconnaissant·es pour leurs conseils et leurs retours pertinents qui ont contribué à envisager des formats de restitution originaux, ambitieux et exigeants.

Nous remercions également les membres du comité de pilotage Thomas Boutreux, Lucile Mettetal, François Nowakowski, Lionel Rougé et Sylvie Sagne qui ont su nous apporter des conseils judicieux pour faire avancer au mieux notre réflexion.

Enfin, nous tenons à remercier les personnes qui ont accepté de nous accueillir dans leur jardin, de répondre à nos sollicitations et de se prêter au jeu de la mise en scène photographique comme de l'enregistrement filmique.

**Crée par LEROY MERLIN en 2005, LEROY MERLIN Source réunit des chercheurs, des enseignants et des professionnels du champ de l'habitat qui ont accepté de partager leurs savoirs et leurs connaissances avec les collaborateurs de l'entreprise.**

Au sein de trois pôles – Habitat et autonomie, Habitat, environnement et santé, Usages et façons d'habiter – ils créent des savoirs originaux à partir de leurs pratiques, réflexions et échanges, sur les évolutions de l'habitat et les modes de vie, principalement par le recours à la recherche en sciences humaines et sociales.

Ils travaillent de manière transversale au sein de chantiers de recherche dont les thèmes sont définis annuellement par la communauté des membres des groupes de travail, en dialogue avec les axes stratégiques de l'entreprise. Ces travaux sont construits avec des collaborateurs

de l'entreprise et ouverts à des partenariats avec des acteurs de l'habitat.

Les résultats de ces chantiers sont transmis d'une part aux collaborateurs de LEROY MERLIN sous des formes adaptées à leurs préoccupations, et d'autre part à tous les acteurs de la chaîne de l'habitat intéressés dans une diversité de supports : rapports de recherche et synthèses, films, expositions,  v nements publics, etc.

Ces collaborations actives donnent lieu à des publications à découvrir sur le site de **LEROY MERLIN Source**.

**[www.leroymerlinsource.fr](http://www.leroymerlinsource.fr)**

[contact.leroymerlinsource@leroymerlin.fr](mailto:contact.leroymerlinsource@leroymerlin.fr)

X@LM\_Source